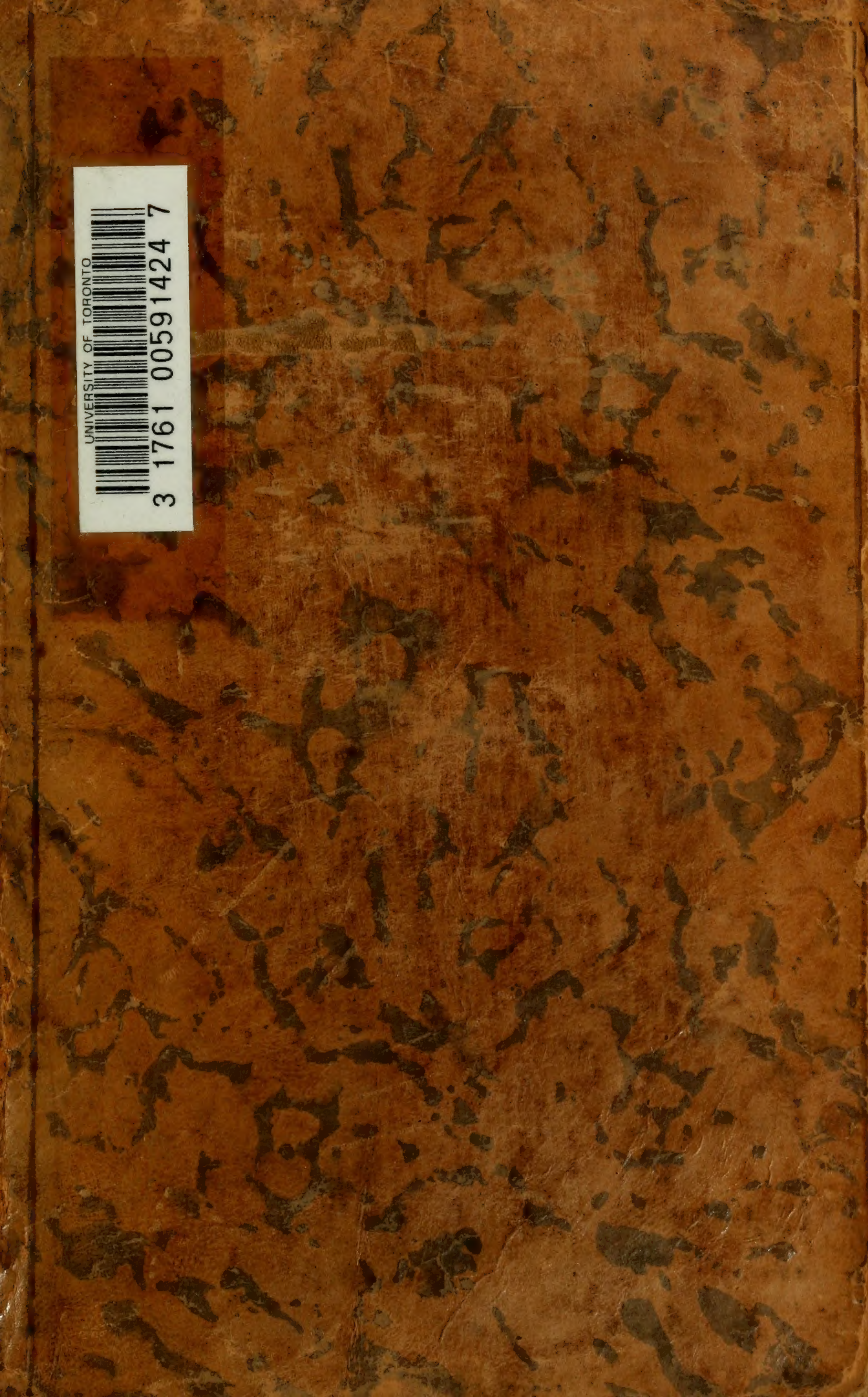

UNIVERSITY OF TORONTO
3 1761 00591424 7







Melpomène et Thalie cherchent dans les Œuvres d'Homere des sujets de Tragédies et de Comedies.

THÉATRE DES GRECS,

PAR LE P. BRUMOY.

NOUVELLE ÉDITION,

Enrichie de très belles Gravures, & augmentée de la Traduction entière des Pièces Grecques dont il n'existe que des Extraits dans toutes les Éditions précédentes; & de Comparaisons, d'Observations & de Remarques nouvelles, par MM. de Rochefort et du Theil, de l'Académie Royale des Inscriptions & Belles-Lettres; & par M. ***

TOME PREMIER.

A PARIS,

Chez Cussac, Libraire, rue & carrefour Saint-Benoît, vis-à-vis la rue Taranne.

M. DCC. LXXXV.

AVEC APPROBATION ET PRIVILÈGE DU ROI.

THÉATRE DES GRECS,

PAR LE P. BRUMOY.

NOUVELLE ÉDITION,

ENRICHIE DE TRÈS BELLES GRAVURES, & augmentée de la Traduction entière des Pièces Grecques dont il n'exiſte que des Extraits dans toutes les Editions précédentes; & de Comparaiſons, d'Obſervations & de Remarques nouvelles, par MM. DE ROCHEFORT ET DU THEIL, de l'Académie Royale des Inſcriptions & Belles-Lettres; & par M ***

TOME PREMIER.

A PARIS,

Chez CUSSAC, Libraire, rue & carrefour Saint-Benoît, vis-à-vis la rue Taranne.

M. DCC. LXXXV.

AVEC APPROBATION ET PRIVILÉGE DU ROI.

EXPLICATION DES FIGURES
DE CE VOLUME.

La première représente Homère assis au pied d'une colonne, à laquelle sont attachés les médaillons des auteurs dramatiques de sa nation, présentant ses Poëmes à Melpomène & à Thalie, pour en tirer des sujets de tragédies & de comédies. On voit au loin une troupe de paysans, dansans au tour d'un bouc qu'Icarius vient d'immoler à Bacchus son bienfaiteur, pour lui avoir enseigné à cultiver la vigne. C'est, dit-on, de cette danse qu'ont pris naissance la tragédie & la comédie.

La seconde représente l'instant où Prométhée enchaîné à un rocher, sur le sommet du mont Caucase, est déchiré par un vautour, & foudroyé par Jupiter, pour avoir dérobé le feu du ciel & en avoir fait présent aux hommes.

AVERTISSEMENT.

CETTE édition, comme on a pu le voir dans le Profpectus qui en a été publié, fera aifément diftinguée des éditions précédentes. Elle doit offrir le THÉATRE COMPLET DES GRECS traduit en entier. M. Du Theil, pour Efchyle, M. de Rochefort, pour Sophocle & Euripide, doivent fuppléer à toutes les tragédies que le P. Brumoy n'a point traduites, & qu'il n'a fait connoître que par extraits. Ce nouveau travail, ajouté à celui du P. Brumoy, a engagé à établir dans cet ouvrage un nouvel ordre. Il paroît que ce fçavant n'en avoit guère fuivi d'autre que fon propre goût, relativement au projet qu'il avoit conçu. Il s'étoit borné à traduire les plus belles pièces de l'antiquité, & c'étoient celles là qu'il mettoit en première ligne dans fa traduction. Venoient enfuite les pièces qu'il ne faifoit connoître que par extraits ; & cependant cet ordre n'étoit pas fi bien fuivi, que des pièces dont il n'offroit que l'analyfe, fe trouvoient mêlées avec d'autres pièces traduites en entier, comme les extraits des Choéphores d'Efchyle & de l'Electre d'Euripide, mis à la fuite de la traduction entière de l'Electre de Sophocle. Ainfi l'on voyoit paroître Efchyle après Sophocle ; ce qui renverfoit abfolument

l'ordre naturel de leurs ouvrages. On s'eſt appliqué à le rétablir dans cette nouvelle édition. On commencera donc les traductions par Eſchyle, le plus ancien des poëtes tragiques; Sophocle viendra enſuite, & Euripide après. On verra mieux dans cet ordre naturel la marche de l'eſprit humain, qui, dans tous les arts, s'avance d'abord à grands pas vers la perfection, & penche enſuite vers ſa décadence. En donnant la traduction d'Eſchyle & des tragédies de Sophocle & d'Euripide que le P. Brumoy n'a pas traduites, chaque pièce ſera précédée de l'extrait qu'en a donné le P. Brumoy. Ces analyſes auront l'avantage de préparer le lecteur à la connoiſſance de la pièce entière, & de lui donner lieu de la mieux connoître; ſoit en voyant d'abord le tableau en raccourci avant de l'enviſager en entier; ſoit en lui donnant lieu de faire des comparaiſons ſur le mérite des traductions. Toutes les pièces ſeront ſuivies d'un examen impartial, relatif principalement à l'art de la tragédie.

Quant à l'ordre des pièces de chaque tragique, on a cru devoir ſuivre l'ordre adopté dans toutes les éditions. On s'aſtreindra ſcrupuleuſement à l'ordre chronologique par rapport aux comédies d'Ariſtophane : la ſuite

de l'hiſtoire Grecque en eſt le commentaire le plus utile & le plus précieux.

Pour les notes dont chaque pièce ſera accompagnée, on a tâché de les reſtreindre autant qu'il a été poſſible. On s'eſt borné aux plus néceſſaires, qu'on a miſes au bas des pages. On a cherché à les rendre agréables au commun des lecteurs, ſans s'interdire abſolument celles qui quelquefois pourroient être utiles aux ſçavans.

On conſervera dans cette édition le petit nombre de notes de l'édition dernière de 1763, qui paroîtront mériter d'être conſervées; &, lorſqu'elles ſeront adoptées, on en fera toujours honneur à l'éditeur.

Le diſcours qu'on a mis à la ſuite de ceux du P. Brumoy a eu pour objet d'établir ſur la tragédie ancienne une ſorte de doctrine, qui aura enſuite ſes preuves dans les notes & les examens qui accompagneront les tragédies.

ARRANGEMENT
DES TRAGÉDIES
Suivant l'ordre hiſtorique des Sujets.

I. PROMÉTHÉE au mont Caucaſe, tragédie d'Eſchyle.

C'eſt le plus ancien de tous les ſujets Grecs qui nous reſtent. Prométhée Egyptien & frère d'Atlas, auſſi déguiſé que lui par les fables, floriſſoit dans les temps de Joſué & de Cécrops, premier roi d'Athènes.

II. LES SUPPLIANTES, OU LES DANAÏDES d'Eſchyle.

Un ſiécle environ après Prométhée, les cinquante filles de Danaüs refuſant d'épouſer leurs couſins germains, fils d'Egyptus, ſe réfugièrent à Argos, où elles trouvèrent un aſyle contre leurs perſécuteurs.

III. ION, tragédie d'Euripide.

Cent ans depuis les Danaïdes, Xuthus, roi d'Athènes, étant allé à Delphes avec ſa femme Creüſe, pour demander à l'oracle un héritier du trône, Apollon lui donna Ion, que ce dieu avoit eu de Creüſe, avant qu'elle eût épouſé Xuthus.

IV. LES BACCHANTES, tragédie d'Euripide.

L'aventure de Penthée, mis en piéces par les Bacchantes à Thèbes, eſt de peu poſtérieur aux temps qu'on vient de dire.

V. MÉDÉE, tragédie d'Euripide.

Vers les mêmes temps, Médée abandonnée de Jaſon, fit mourir ſa rivale, & ſe retira à Athènes, où elle épouſa Egée, neuviéme roi d'Athènes.

VI. HIPPOLYTE, tragédie d'Euripide.

Théſée, fils d'Egée, livre ſon propre fils Hippolyte à toute la colère de Neptune, ſur la fauſſe dépoſition de Phédre ſa marâtre, qui s'étoit donné la mort, après avoir laiſſé une lettre, où elle accuſoit Hippolyte d'avoir attenté à l'honneur de ſon père.

VII. ALCESTE, tragédie d'Euripide.

Hercule floriſſoit avec Théſée. Un de ſes premiers exploits fut de tirer du tombeau, & de dérober à la mort Alceſte, qui s'étoit ſacrifiée pour ſon époux Admète, roi de Phère, en Theſſalie.

VIII. HERCULE FURIEUX, tragédie d'Euripide.

Hercule revenant des enfers à Thèbes, tua ſes enfans dans le délire d'une frénéſie, & fut conduit à Athènes par Théſée.

IX. LES TRACHINIENNES, tragédie de Sophocle.

Hercule meurt par une erreur de sa femme Dejanire, qui lui avoit envoyé une robe teinte du sang du centaure Nessus, dont elle ne connoissoit pas la force.

Les trois tragédies qui regardent Hercule, sont, comme on voit, contemporaines, quant au sujet.

X. ŒDIPE ROI, tragédie de Sophocle.

Celle ci, avec les cinq suivantes, & les quatre ou cinq supérieures, est encore du siécle de Thésée. Œdipe se reconnoissant inceſtueux & parricide, se perce les yeux.

XI. ŒDIPE A COLONNE, tragédie de Sophocle.

Œdipe, banni de Thèbes par ses propres enfans, Étéocle & Polynice, arrive à Colonne, bourg d'Athènes, réitère ses terribles imprécations contre ses fils, qui se disputoient la couronne, & meurt dans le lieu qu'il avoit choisi pour asyle.

XII. LES SEPT CHEFS AU SIÉGE DE THÈBES, tragédie d'Eschyle.

Polynice traîne après lui une armée d'Argiens, commandée par sept généraux, dont il étoit un. Après un siége opiniâtre,

les deux frères combattent ſeul à ſeul, & s'entr'égorgent.

XIII. LES PHÉNICIENNES, tragédie d'Euripide.

Ce ſujet eſt en partie le même que celui qu'on vient de voir. Polynice & Étéocle ſe tuent mutuellement. Créon, frère de Jocaſte, prend la couronne. Euripide ſuppoſe Jocaſte encore vivante, durant cette révolution; au lieu que Sophocle (dans l'ŒDIPE ROI) ſuppoſe que Jocaſte ſe donne la mort, après avoir reconnu que ſon fils étoit ſon époux. De même, Œdipe eſt banni chez Sophocle (dans l'ŒDIPE A COLONNE) avant le combat de ſes deux fils, au lieu qu'Euripide ne le fait exiler qu'après la déciſion du combat. L'on trouvera beaucoup d'autres différences, qui montrent évidemment que les traditions fabuleuſes étoient fort différentes, quoiqu'également reçues.

XIV. ANTIGONE, tragédie de Sophocle.

Antigone, ſœur de Polynice & d'Etéocle, rend les derniers devoirs au premier, contre la défenſe expreſſe de Créon. Celui ci la fait enterrer toute vive.

XV. LES SUPPLIANTES, OU LES ARGIENNES, tragédie d'Euripide.

Les Argiens, entraînés à Thèbes par Polynice, avoient été défaits & fort maltraités par les Thébains. Les veuves & les parentes des morts vont à Athènes avec Adraſte leur roi, pour engager Théſée à forcer Créon, roi de Thèbes, d'en permetre la ſépulture, qu'il leur avoit cruellement refuſée.

Voilà ſix tragédies ſur Œdipe & ſa maiſon.

XVI. IPHIGÉNIE EN AULIDE, tragédie d'Euripide.

Aux événemens qu'on vient de dire, ſuccède de peu d'années la guerre de Troye. Les douze cents vaiſſeaux de la Grèce partent. Ils ſont retenus en Aulide. Agamemnon immole ſa fille pour obtenir les vents favorables.

XVII. RHÉSUS, tragédie d'Euripide.

A la dixiéme année du ſiége de Troye, Rhéſus arrive au camp des Troyens, & y eſt tué par Dioméde & Ulyſſe qui enlèvent ſes chevaux.

XVIII. AJAX FURIEUX, tragédie de Sophocle.

Cette même année, Achille combat & meurt. Ajax & Ulyſſe ſe diſputent ſes armes. Elles ſont adjugées à Ulyſſe. Ajax en devient furieux juſqu'à la frénéſie, & ſe donne la mort.

XIX. PHILOCTÈTE, tragédie de Sophocle.

Sur un oracle, les Grecs ont recours à Philoctète; & on le conduit de Lemnos au ſiége de Troye, avec les fléches d'Hercule, dont dépendoit le ſort de cette ville.

XX. LES TROYENNES, tragédie d'Euripide.

Troye priſe, Aſtyanax ſacrifié, & les Troyennes partagées au ſort, les Grecs ſe mettent en devoir de retourner dans leur patrie.

XXI. HÉCUBE, tragédie d'Euripide.

Les Grecs arrivent dans la Cherſonèſe de Thrace. Ils y immolent Polyxène aux mânes d'Achille. Polymeſtor, roi du pays, avoit fait mourir Polydore. Hécube, mère de Polydore & de Polyxène, ſe venge de ce roi barbare.

XXII. LE CYCLOPE, ſpectacle ſatyrique d'Euripide.

Ulyſſe aborde au pays des Cyclopes; il aveugle Polyphème, & ſe ſauve avec ſes compagnons.

XXIII. LES HÉRACLIDES, tragédie d'Euripide.

Environ ce même temps, les enfans d'Hercule, aidés des Athéniens, prennent Euryſthée, leur ennemi, dans un combat, & s'en vengent.

XXIV. AGAMEMNON, tragédie d'Eſchyle.

Agamemnon, revenant de Troye à Mycènes, eſt maſſacré par ſa femme Clytemneſtre.

XXV. LES CHOEPHORES, tragédie d'Eſchyle.

XXVI. ÉLECTRE, tragédie de Sophocle.

XXVII. ÉLECTRE, tragédie d'Euripide.

Ces trois ſujets, à quelques différences près, ſont la même choſe. Oreſte, fils d'Agamemnon, venge ſon père en tuant ſa mère.

XXVIII. ORESTE, tragédie d'Euripide.

C'eſt la ſuite du même ſujet. Oreſte eſt condamné par les Argiens. Il ſe réfugie à Athènes.

XXIX. LES EUMÉNIDES, tragédie d'Eſchyle.

Oreſte pourſuivi par les furies eſt abſous à Athènes.

XXX. ANDROMAQUE, tragédie d'Euripide.

Pelée délivre Andromaque de la fureur d'Hermionne, qui devient femme d'Oreſte.

XXXI. IPHIGÉNIE EN TAURIDE, tragédie d'Euripide.

Oreste va en Tauride, y reconnoît sa sœur Iphigénie, & la ramène dans la Grèce avec la statue de Diane.

XXXII. HÉLÈNE, tragédie d'Euripide.

Ménélas, revenant de Troye, est rejetté par la tempête en Egypte. Il y trouve la vraie Hélène, & retourne avec elle à Sparte.

La guerre de Troye & ses suites, fournissent dix sept tragédies.

XXXIII. LES PERSES, tragédie d'Eschyle.

Six cens ans après le retour des Grecs, ou environ, Xerxès, roi de Perse, sort de la Grèce, après avoir perdu sa flotte à la journée de Salamine.

DISCOURS

SOMMAIRE
DU DISCOURS
SUR LE THÉATRE DES GRECS.

Les poëtes tragiques Grecs peu connus, & pourquoi? II. *Le but de cet ouvrage.* III. *Source des jugemens contre les tragédies Grecques, & régle pour en juger ſainement.* IV. *Le plan & l'exécution de ce livre.*

DISCOURS
SUR LE THÉATRE DES GRECS.

Je ne crois pas faire injure à un ſiécle auſſi poli & auſſi éclairé d'ailleurs que le nôtre, en diſant que, dans le temps même où le goût des ſpectacles s'eſt extrêmement épuré par les grands génies qui y ont travaillé, on a peu connu, & que l'on ne connoît preſque plus le théâtre des Grecs. A la vérité, le peu qui nous en reſte fait encore les délices de quelques curieux que l'étude de la langue Grecque n'a pas rebutés : mais, outre que le nombre en eſt très borné, & que, dans leur ſphère, on ne voit pas toujours régner un goût égal à leur érudition, comme ſi ces deux choſes étoient rarement alliées, le tour qu'on a donné au théâtre François, & le haut dégré de perfection où on l'a porté dans ſon genre, ont fait juger inſenſiblement qu'il étoit inutile de recourir à celui des anciens : car il n'en eſt pas des ſpectacles & des ouvrages de goût, comme du reſte des choſes faites pour le plaiſir, dont tout ce qui ſent l'antique ou l'étranger nous charme, au préjudice de ce que nous avons. L'idée avantageuſe du préſent, dont on jouit, & qui

peint nos mœurs, a fait négliger la connoiſſance du paſſé, qui coûte trop & qui intéreſſe moins. On ne ſoupçonne pas même qu'il puiſſe y avoir rien de beau, en comparaiſon de Corneille & de Racine.

Il n'en a pas été ainſi de la morale, de l'éloquence, de l'hiſtoire & de la poéſie. Les anciens qui nous en ont laiſſé des modèles, ont piqué beaucoup plus la curioſité des François. Xénophon, Céſar, Tite-Live & Tacite en fait d'hiſtoire; Démoſthènes & Cicéron pour l'éloquence; Homère, quoiqu'attaqué, Virgile & Horace, pour la morale & la poéſie, ont encore le droit de citoyens parmi nous. Mais Eſchyle, Sophocle & Euripide n'ont pas eu le même ſort pour la tragédie. Ces fondateurs du théâtre ont le plus ſouffert de la guerre, qui dure encore entre les anciens & les modernes. Le mérite des hiſtoriens, des orateurs & des poëtes, s'eſt fait jour à travers les nuages; & celui des tragiques n'a pu entièrement diſſiper les ténébres qui les enveloppent.

De plus, le génie philoſophique de Deſcartes répandu aujourd'hui dans tout ce qui eſt de l'appanage de l'eſprit, nous a fait croire peu à peu que nous avions chez nous des tréſors aſſez eſtimables pour nous paſ-

ſer des richeſſes étrangères, ſur-tout quand il faut les acheter par de pénibles voyages. Cet eſprit, ami de l'indépendance, en renverſant d'abord la philoſophie ancienne, puis en nous faiſant les arbitres ſuprêmes de tout art & de toute ſcience, ſans égard au poids de l'autorité, nous inſpire je ne ſais quel dédain pour tout ce qui ſe refuſe à l'examen de nos lumières. Il eſt plus court & plus aiſé d'eſtimer peu, où même de mépriſer ce qui coûte trop à connoître : & les débris du théâtre ancien paroiſſent trop ſcabreux pour acheter un ſimple plaiſir de goût par une peine qu'on ne croit pas devoir être aſſez dédommagée.

Véritablement la comédie Latine s'eſt réſervé encore une place conſidérable dans l'eſtime publique. Les excellentes piéces de Moliere n'ont point fait oublier Plaute & Térence. On a eu pour ces anciens l'indulgence de les conſidérer comme les auteurs d'une eſpèce de ſpectacle qui a ſon mérite particulier, quoiqu'elle ne roule que ſur des caractères fort communs, & preſque toujours les mêmes. Comme ces poëtes ſont à la portée du plus grand nombre, leur réputation s'eſt ſoutenue, & a été moins attaquée que celle des poëtes tragiques de la Grèce. Quant

à ceux-ci, on a paſſé, ſans preſque y faire attention, d'un préjugé trop favorable à une eſpéce d'indifférence plus dangereuſe encore que le mépris; de manière qu'il s'eſt formé une autre ſorte de préjugé, ſinon dominant, au moins fort étendu, qui les a relégués comme par grace dans les bibliothèques, ou dans les mains de ceux qu'on appelle adorateurs aveugles de l'antiquité. Ces prétendus idolâtres ſont devenus eux-mêmes plus timides & plus réſervés à prodiguer leur encens; & je ne doute point qu'ils n'ayent été plus d'une fois tentés de penſer tout-bas le contraire de ce qu'ils diſoient tout-haut, & de démentir leur culte par de ſecrettes impiétés; tant l'exemple eſt ſéducteur & courageux!

II. Cette indifférence a produit un oubli preſque général, qui, ſans contredit, fait plus de tort aux poëtes Grecs, que tous les traits qu'on a lancés contr'eux en divers temps. Mon deſſein eſt de les tirer, du moins en partie, des ténébres où nous paroiſſons les avoir condamnés, & de les citer de nouveau au tribunal, non du petit nombre, mais du public; non pour arracher l'approbation en leur faveur, ou les livrer à la cenſure; mais afin qu'ils ſoient jugés avec quelque connoiſſance de cauſe, ſans égard aux autorités favorables

ou contraires, & avec l'esprit Cartésien, autant qu'il peut s'appliquer aux choses de pur goût.

Si les autorités avoient lieu, je ferois une préface fort étendue des louanges qu'on leur a prodiguées de siécle en siécle jusqu'à nos jours; & je n'aurois guère moins de matière, si j'alléguois ce que leurs ennemis ont écrit contre Homère, leur modèle, & contr'eux. Mais, en fait de goût, il n'est plus question d'autorités pour ou contre; on veut juger par soi-même, & cela est juste. Toutefois pour porter son jugement, il ne s'agit pas de comparer l'ancien avec le moderne, comme on le veut presque toujours. Entre deux genres différens, la comparaison ne sauroit être entière, ni la préférence bien décidée : il suffit de s'instruire & de prononcer sans partialité, en bien ou en mal; choses, au reste, qui sont susceptibles de bien des dégrés : car, quoiqu'il soit vrai que, dans la poésie,

Il n'est point de dégrés du médiocre au pire *.

il est véritable toutefois que les œuvres poétiques peuvent avoir des beautés d'un ordre plus ou moins élevé, & plaire par des graces toutes différentes. Ainsi le théâtre des Corneilles & des Racines peut, en charmant tous

* BOILEAU, Art poétique.

les eſprits, laiſſer encore lieu aux anciens de mériter nos applaudiſſemens ſur ce qu'ils ont de beau, ſans préjudice de la critique ſur leurs défauts réels. Mais ce n'eſt pas ici le lieu d'examiner en quoi & juſqu'où l'on doit comparer les anciens tragiques avec les modernes; & je réſerve, pour cet article, un diſcours particulier.

III. Après avoir inſinué mon deſſein, & les raiſons qui m'y ont porté, je paſſe à la ſource des jugemens pour & contre les poëtes dont je parle, & à la régle qu'il ſemble qu'on doit ſuivre pour éviter également l'adoration & le mépris : car il eſt certain qu'à conſidérer, comme on le doit en toutes choſes, les opinions extrêmes qu'on a eues ſur les poëtes Grecs, elles ſe réduiſent à ces deux-là. En effet, deux ſortes de perſonnes regardent le théâtre antique avec des yeux bien différens : c'eſt, diſent les uns, le plus haut point de perfection où l'eſprit humain puiſſe atteindre : à entendre les autres, ce n'eſt au plus que l'enfance & le bégayement de la tragédie; &, ce qu'il y a de ſingulier, c'eſt que les uns & les autres combattent avec les mêmes armes, alléguent en leur faveur le goût de concert avec la raiſon, & ſe reprochent mutuellement l'eſclavage de l'autorité & de la prévention.

Si l'on prenoit l'autorité pour arbitre, on auroit bientôt fait le procès aux modernes trop critiques, ſans que les admirateurs outrés puſſent ſe glorifier d'avoir gagné entièrement leur cauſe : car les Ariſtotes, les Cicérons, les Virgiles & les Quintiliens, par leurs déciſions, fermeroient la bouche à la malignité des uns, ſans autoriſer le culte ſuperſtitieux des autres. Et, à dire le vrai, il eſt bien difficile de ne pas donner quelque poids à des ſuffrages ſi éclairés, ſi modérés & toujours ſi uniformes pour la gloire des poëtes Grecs. Les Juges ont été compétens & déſintéreſſés : ils ne prévoyoient pas qu'on dût un jour les contredire au point de dégrader leur jugement, & d'en appeller au bon ſens ſur des choſes qui leur étoient plus connues & plus familières qu'à nous. Mais encore une fois, qu'eſt-il beſoin de les conſulter, lorſqu'on peut juger par ſes lumières ?

Quant au préjugé, il eſt aiſé à dévoiler & à confondre de part & d'autre ; il ſe trahit preſque toujours lui-même. Eſtime exceſſive, dédain ſans bornes, entêtement, partialité, intérêt de commentateur ou d'ami, idées nées de l'éducation, & fortifiées par l'habitude, déſir d'élever les morts aux dépens des vivans, ou ceux-ci au préjudice de ceux-là,

ſingularité dans la façon d'enviſager les choſes; voilà à peu près les marques de préjugé qui caractériſent les écrits des partiſans idolâtres de l'antique ou du moderne. Mais, enfin, le préjugé même, ſoit aveugle, ſoit éclairé; peut avoir raiſon en quelque choſe, ſans paroître l'avoir en tout; & la raiſon prétendue peut, ſi j'oſe ainſi parler, avoir véritablement tort. Hé ! ne voit-on pas tous les jours que le faux entre les mains d'un homme d'eſprit, prend tous les traits de la vérité! Auſſi le fruit le plus commun des diſputes littéraires, ainſi que des autres, eſt de confirmer les deux partis dans leurs premières opinions, ſur-tout, en matière de goût, où il s'agit plus de faire paſſer dans autrui des ſentimens que des idées. Du moins la prévention, bien ou mal-fondée en faveur des tragédies anciennes, n'eſt-elle pas détruite en tout pays? Et peut-être en eſt-il d'elles & de l'Antiquité en général, comme de la France, dont un homme d'eſprit diſoit, en la comparant à la religion, « Qu'elle avoit été ſouvent bien attaquée, » quelquefois mal défendue, & toujours » triomphante ». Il eſt donc vrai qu'on gagnera peu, quand on aura accuſé, convaincu même de prévention les partiſans des anciens & des modernes.

Mais on gagnera encore moins, & il n'y aura plus de régle fixe, ſi le goût & la raiſon, qu'on allégue réciproquement en preuve, ſont variables ſelon les lieux, les temps & les perſonnes; ſi ce qui plaît aux uns peut à bon droit déplaire aux autres, & ſi tout eſt arbitraire en fait de ſtyle, de penſées, de tours & d'ouvrages d'eſprit: car il s'en ſuivra que chacun, ſe livrant à ſa manière de ſentir & de penſer, penſera & ſentira très juſte, guidé toutefois par des idées très contraires & par des ſentimens fort oppoſés. Mais il n'en va pas ainſi; & quoi qu'on en puiſſe dire, la vérité & la beauté ſont unes: elles doivent donc faire la même impreſſion ſur tous les eſprits que la ſcience n'a point gâtés. Seroit-ce en cela ſeul que la nature ceſſeroit d'être uniforme? Toute penſée belle & vraie, tout ſentiment qui paſſe pour ſublime dans un pays & dans un temps, ſont les mêmes par-tout & toujours. Tel eſt le QU'IL MOURUT de Corneille; & qu'on ne diſe pas qu'il en eſt des penſées, des ſentimens, & des tours qui les expriment, comme des modes & des manières qui changent en changeant de climats, ou par la révolution des années. Diſtinguons la vérité & la beauté d'avec les circonſtances que

l'éducation y ajoute ; & de ces circonstances-là même, tirons non-seulement une raison plausible de tant de contradictions apparentes ou réelles dans le jugement qu'on porte des anciens, mais encore une régle de précaution qu'on doit prendre dans la lecture de leurs ouvrages.

J'entends ici par vérité & beauté, en fait de productions d'esprit, telles que sont les tragédies, une imitation de la nature qui saisit l'ame, & qui fait dire, suivant les idées reçues dans une nation polie, CELA EST VRAI, CELA EST BEAU. Je dis imitation de la nature, suivant les idées reçues dans un pays où régne la politesse : car autant que la nature est uniforme dans ce qui appartient aux hommes, en tant qu'hommes, dans le jeu des passions, par exemple ; autant l'éducation varie-t-elle les intérêts qui meuvent les passions, & les manières de penser & d'agir. Or l'art doit peindre la nature telle qu'il la trouve, je veux dire, avec les appanages de l'humanité & de l'éducation.

Pour développer ma pensée, j'applique ceci à la tragédie d'Alceste, qui est celle qu'on a le moins épargnée de nos jours. Si Euripide, dans cet ouvrage, me peint bien la nature ; s'il me la rend sensible dans la ten-

dreſſe d'une épouſe qui meurt volontairement pour ſon époux; s'il me trompe avec beaucoup d'art, ſans que cet art paroiſſe; s'il m'offre une grande action qui ſoit une, ſimple, continue, vraiſemblable, & pour cela bornée à un lieu & à un temps déterminés; s'il me fait ſuivre le fil d'une paſſion bien conduite & bien ſoutenue, qui aille toujours en croiſſant, juſqu'à ce que l'impreſſion ſoit parfaite; ſi, à mon tour, par un effort d'imagination que je lui dois, je me tranſporte au théâtre d'Athènes pour voir agir ſes acteurs, & me prêter à tout le ſpectacle, ſans faire attention que je lis (car une tragédie n'eſt point faite pour être lue; elle eſt toute action); enfin ſi Alceſte renferme les principales conditions que le bon ſens exige dans un poëme de cette nature, & ſi je deviens Athénien, comme ceux que le poëte a eu en vue de réjouir, je ne puis m'empêcher, malgré quelques défauts que j'apperçois avec le parterre, de joindre mes applaudiſſemens aux acclamations de la Grèce aſſemblée, puiſqu'étant homme comme les Grecs, je ſuis néceſſairement touché des mêmes vérités, & des mêmes beautés, qui ont frappé ſi vivement leurs eſprits.

Mais, d'un autre côté, si, sans tenir compte à Euripide des beautés générales qui saisissent tous les hommes, choqué tout à coup de ses coutumes & de ses mœurs comme François, & comme éloigné de lui de plusieurs siécles, je m'écrie d'abord : Que signifient ce dieu esclave d'un homme, cette divinité infernale qui vient ravir sa proie, cette foule de sujets qui environnent toujours leur souverain, cette espèce de loi ou de bienséance autorisée par Apollon, qui veut que le plus vieux meure pour le plus jeune, le père pour le fils? Quoi! un fils perd le respect à son pere, parce que celui-ci n'a pas souscrit à cette loi? Que veut dire cet acte de religion qui rend sacrés les devoirs de l'hospitalité, malgré l'embarras d'un deuil & de la plus juste douleur? Que fait là le contraste d'un héros assis à un festin, tandis qu'on fait les funérailles d'Alceste? Est-il sensé qu'Hercule lutte avec la mort, & lui arrache sa victime? qu'Alceste soit ressuscitée, & qu'elle demeure muette durant trois jours? Que veut dire tout cela? En un mot si, semblable à un Chinois qui se trouveroit tout à coup présent à une cérémonie turque, je trouve tout cela risible, pour ne pas me servir des termes plus énergiques de M. Per-

rault & de ſes partiſans, les ſpectateurs Grecs n'auroient-ils pas droit de rire eux-mêmes de mon étonnement, & de dire : Qu'elle eſt donc votre idée ? de quel monde venez-vous ? que trouvez-vous en ceci de ſi étrange, & que voyez-vous ſur le théâtre, que vous ne trouviez dans Athènes ? Ils auroient raiſon ſans doute, & peut-être n'aurois-je pas tort ; puiſqu'après tout, le ridicule naît comme néceſſairement d'une idée nouvelle, extraordinaire & bizarre, qu'on attache, ou qu'on trouve attachée à un objet ſérieux.

Mais ſuppoſons auſſi qu'Euripide revînt à ſon tour de l'autre monde, & qu'il aſſiſtât à la repréſentation d'Iphigénie de Racine, ſans parler des autres ſpectacles : il ſeroit certainement charmé de ſe reconnoître, & de ſe voir embelli ou, ſi l'on veut, ſurpaſſé : il admireroit du moins dans la copie ce que la Grèce admira dans l'original. Ce ſont des beautés de tous les ſiécles & de tous les pays. Mais, peu fait à nos manières, s'il ne s'en intruiſoit ou n'y avoit nul égard, que diroit-il, je ne dis pas de l'épiſode d'Eriphile, eſpèce de duplicité d'action & d'intérêt inconnue aux Grecs, mais de la galanterie Françoiſe d'Achille, beaucoup plus ignorée d'eux ? Que diroit-il du duel auquel tendent

les menaces de ce héros [1], chose trop autorisée parmi nous, & insensée à leur gré? Que diroit-il des entretiens seul à seul d'un prince & d'une princesse? Ne seroit-il point révolté de voir Clytemnestre aux pieds d'Achille qui la relève, & de mille autres choses, soit par rapport à nos usages qui nous paroissent plus polis que ceux de l'antiquité, soit par égard à nos bienséances plus délicates selon nous, & à nos maximes de conduite, qui nous semblent plus épurées [2]?

Il n'est pas question de prononcer entre

1. L'auteur avoit oublié que cette scène de Racine est une belle imitation d'Homère, & d'autant plus belle que le merveilleux du poëte Grec n'est dans le poëte François qu'un sentiment puissant & naturel qui enchaîne la colère du héros. Homère le représente furieux contre Agamemnon & tirant déjà son épée pour fondre sur lui, lorsque Minerve descendant du ciel

Saisit ses blonds cheveux sur son front hérissés.
Il. l. 1.

& l'arrête. Racine met au cœur d'Achille des sentimens & un intérêt plus puissans.

Rendez grace au seul nœud qui retient ma colère.

Il n'y a point dans tout cela de duel, ni rien qui ressemble à cet usage barbare que les Germains nous ont transmis.

2 Il est assez étonnant que le Pere Brumoy ne se soit pas souvenu, que Racine, en cet endroit, n'a fait que copier Euripide, qui fait dire à Clytemnestre tombant au pieds d'Achille:

Je ne rougirai point d'embrasser vos genoux.
Iph. en Aul. v. 900.

les

les anciens & nous ſur la préférence des mœurs, des coutumes, j'ai preſque dit, des vertus morales. Je veux que, les choſes miſes en balance par un juge équitable & déſintéreſſé, nous fuſſions aſſurés de l'emporter. Il eſt toujours certain que dans les ouvrages des Grecs, la peinture de leurs mœurs, de leurs coutumes & de leurs vertus (bizarres ſi l'on veut) ne doit pas plus nous offenſer, que la réalité n'a choqué les Grecs; ou du moins que nous devons faire grace aux poëtes tragiques, pour avoir imité la nature telle qu'ils la voyoient de leur temps, ſi nous voulons que la poſtérité ait pour nous les mêmes égards; enfin que par équité nous ſommes obligés de nous mettre, s'il eſt poſſible, dans le point de vue où les Auteurs ont voulu nous placer en travaillant leurs tragédies. C'eſt une juſtice qu'on ne refuſe point à la peinture, qui eſt une imitation de la nature pour les yeux, comme la poéſie l'eſt pour l'eſprit. Cela ſans doute n'eſt pas aiſé; &, quelques efforts que nous faſſions, il n'eſt pas moins certain que ces génies, ſi admirés de leur temps & des ſiécles conſécutifs, perdront toujours infiniment, ou par le défaut de leur ſiécle, plus groſſier peut-être que le nôtre en ce qui eſt acceſ-

ſoire à la nature, ou par la difficulté que nous avons à nous dépayſer en leur faveur, ou plutôt par le concours de ces deux choſes qui agiſſent enſemble & malgré nous : tant on donne naturellement au préjugé imperceptible de l'éducation, tandis qu'on refuſe tout à celui de l'autorité. Cependant le premier, à l'examiner de près, eſt bien plus injuſte que le ſecond. Car celui-ci ſe fonde ſur des témoins légitimes, qu'on ne peut récuſer; celui-là n'a pour appui que la coutume qui eſt ſujette à l'inſtabilité. Et de-là vient la diverſité des jugemens ſur les poëtes Grecs: on ne veut point les conſidérer en eux-mêmes; on veut les meſurer au niveau de notre ſiécle & de ſes mœurs. C'eſt comme ſi l'on jugeoit un étranger ſur le code François.

Au reſte je ne prétends pas juſtifier en tout les anciens auteurs, mêmes tragiques, ni diſconvenir de leurs véritables défauts, pourvû qu'on les montre indépendans de la différence des âges. Je prétends encore moins les préférer aux illuſtres modernes qui ont fait tant de progrès nouveaux ſur leurs traces, quelquefois à peine ébauchées. Je n'ai en vue que de ſauver le ridicule apparent de certains traits qui auroient du bleſſer la délicateſſe d'Athènes & de Rome, toujours admiratrice d'Athènes,

ſi ces traits avoient eu en eux-mêmes un ridicule réel, & fondé ſur les idées reçues.

Je conclus de tout ce que j'ai dit : 1° Que les poëtes en queſtion ſont peu connus, & que bien des raiſons ont concouru à les négliger, ou même à les dédaigner. 2° Qu'ils méritent toutefois un autre ſort, & que j'ai peut-être rendu ſervice au public en les ſoumettant à ſes lumières autant que je l'ai pu, ou du moins en ranimant le déſir de les bien connoître. 3° Que les jugemens extrêmes qu'on en a portés ne doivent point avoir lieu. 4° Que la ſource de ces jugemens eſt la difficulté de ſe tranſporter au temps & au lieu où ils ont écrit, pour ne rien admirer ou critiquer ſans un fondement raiſonnable. 5° Enfin que cette précaution eſt pourtant néceſſaire, afin de ſe mettre en ſituation de les juger avec quelque ſorte d'équité.

IV. Je dois à préſent rendre compte de mon travail. Le théâtre des Grecs, préſenté aux François ſous un jour capable de mettre tout le monde en état d'en porter un jugement aſſuré, eſt un ouvrage de goût, qui m'avoit toujours paru manquer à la république des lettres. Quatre ou cinq pieces, ſoit tragiques, ſoit comiques, données ſéparément par quelques perſonnes ſçavantes,

ne rempliſſoient pas ce deſſein. Pour former une idée préciſe & complette du théâtre ancien, il falloit en recueillir tous les reſtes; faire un aſſemblage ſuivi ; comparer les œuvres de chaque poëte entr'elles, & chacun d'eux avec ſes rivaux; ſaiſir par cette comparaiſon leur caractère & leur génie; en marquer avec juſteſſe les traits généraux & particuliers, même les plus délicats; réunir, confronter, aſſortir, lier les parties, en compoſer un tout; débrouiller le cahos pour en tirer un corps vivant & animé avec ſes juſtes proportions; en un mot, rebâtir le théâtre ancien de ſes propres débris. C'eſt ce que j'ai (je n'oſe dire) fait, mais du moins eſſayé de faire : heureux ſi le ſuccès de l'exécution répond un peu à l'importance de l'entrepriſe, aux ſoins qu'elle a du coûter, & à un travail aſſez pénible d'autant d'années, qu'en exige Horace avant que de permettre qu'on produiſe au grand jour un ouvrage de quelque conſéquence.

J'ai diviſé le mien en trois parties. 1° Comme j'écris moins pour les ſçavans de profeſſion, que pour le grand nombre de gens d'eſprit (je veux dire le public) qu'il eſt important de mettre au fait, j'ai cru devoir commencer par des diſcours préliminaires tels que

celui-ci, dont le but eſt de bien convaincre le lecteur que, dans le pays de l'antiquité, il faut marcher avec de grandes précautions, quand il s'agit de prononcer ſur les ouvrages de goût. S'il eſt des régles pour les expoſer, il en eſt auſſi pour en juger. Dans un voyage où il ne s'agit que d'érudition, on paſſe au voyageur tout ce qu'il rapporte, pour peu qu'il le garantiſſe par des preuves paſſables. Mais, ſi le faiſeur de relations veut faire trouver beau le pays dont il parle, on ne le croit pas ſur ſa parole, ni même ſur les autorités qu'il allégue. Il doit ſe défier de lui-même, & ne ſonger qu'à faire un expoſé juſte. J'oſe aſſurer que telle a été ma penſée. Il en doit être de même, à proportion, du lecteur qui veut juger; il faut qu'il convienne de certains principes avec le voyageur qui expoſe.

C'eſt pour éclaircir de plus en plus l'idée qu'on doit ſe faire de la tragédie Grecque, qu'il m'a paru néceſſaire de la reprendre dès ſon origine, de montrer ſes accroiſſemens, & de marcher pas à pas ſur toutes les traces anciennes de l'eſprit humain, plus ſûrement peut être qu'on ne l'a fait juſqu'à préſent. On en jugera par le deuxiéme Diſcours. Et comme le préjugé légitime en faveur de

notre théâtre, eſt un des plus grands reſſorts de nos préventions contre l'ancien, il a fallu dans un troiſiéme diſcours faire voir l'étendue & les bornes de la comparaiſon entre le théâtre antique & le moderne, établir des principes, en tirer des concluſions, & fonder le parallèle ſur le caractère des ſiécles & des génies, des poëtes & des ſpectateurs.

Après cette triple préface faite pour préparer les eſprits, ſans vouloir les ſurprendre, j'ai hazardé la traduction entière de ſept tragédies, dont trois ſont de Sophocle, & quatre d'Euripide. On verra aiſément pourquoi je n'ai traduit en entier aucune piéce d'Eſchyle. Ce père de la tragédie a été celui des trois que le temps a le plus maltraité. De plus, ſon extrême ſimplicité & ſes défauts auroient pu d'abord dégoûter les lecteurs, trop ou trop peu prévenus en ſa faveur. Enfin, « La hardieſſe de ſes épithètes eſt telle, » qu'il eſt impoſſible (comme l'a obſervé » M. le Fevre *) de les repréſenter en notre » langue ſans lui faire violence ». On n'en connoîtra pas moins ſes œuvres par la ſuite de cet ouvrage. Quant aux tragédies des deux autres poëtes, je n'ai point choiſi exprès les plus belles pour les traduire ; mais ſeulement

* Tann. le Fevre, ABRÉGÉ DES VIES DES POETES GRECS.

celles qui m'ont paru avoir le moins de manières Grecques, si capables de nous choquer. J'en excepte ALCESTE, que j'ai traduite, de dessein formé, tout entière, parce qu'elle m'a semblé ne pas mériter les critiques outrées qu'on en a faites par des traductions affectées de quelques scènes. On jugera de ma bonne foi, par la fidélité que j'ai tâché d'y apporter.

Voici ma pensée sur la traduction de ces poëtes. Les défigurer ce n'est pas les traduire. Il faut donc prendre un milieu entre l'exactitude trop scrupuleuse qui les déguise, & la licence qui les altère. J'appelle déguiser un auteur, l'exposer dans une langue étrangère avec une fidélité, ou folle, ou maligne, ou superstitieuse. Toute langue a ses arrangemens d'idées, ses tours & ses mots, nobles ou bas, énergiques ou foibles, vifs ou languissans. C'est un principe qu'on ne sauroit nier. Qui voudroit traduire les anciens, mot pour mot, en François, & suivant le tour Grec, les travestiroit sans doute, & les rendroit ridicules à peu de frais. Voilà le premier degré de cette fausse fidélité dont je parle. Le second & le plus malin, qu'on peut appeller parodie, est de changer les expressions reçues dans le bel usage de l'antiquité, en

termes bas & populaires, comme le faisoit M. Perrault *. Le troisiéme dégré, c'est de s'asservir scrupuleusement à exprimer toutes les épithètes, & à faire d'un beau mot Grec une méchante phrase Françoise, ou un allongement vicieux qui amortit le feu des poëtes,

* Pour bien éclaircir ma pensée, quant au second degré, qu'on peut appeller parodie, je prie les lecteurs de pardonner dans une note la longue citation que je vais faire d'un morceau de la neuviéme réflexion de DESPRÉAUX sur LONGIN.

« Un terme Grec très noble, ne peut souvent être exprimé en
» François que par un terme très bas : cela se voit par les mots
» ASINUS en Latin, & âne en François, qui sont de la dernière
» bassesse dans l'une & l'autre de ces langues, quoique le mot qui
» signifie cet animal n'ait rien de bas en Grec ni en Hébreu, où on
» le voit employé dans les endroits même les plus magnifiques. Il en
» est de même du mot mulet, & de plusieurs autres. En effet les
» langues ont chacune leur bizarrerie : mais la Françoise est principa-
» lement capricieuse sur les mots; &, bien qu'elle soit riche en beaux
» termes sur de certains sujets, il y en a beaucoup où elle est fort
» pauvre; & il y a un très grand nombre de petites choses qu'elle ne
» sauroit dire noblement. Ainsi, par exemple, bien que dans les en-
» droits les plus sublimes elle nomme sans s'avilir un mouton, une
» chevre, une brebis, elle ne sauroit sans se diffamer dans un style
» un peu élevé nommer un veau, une truye, un cochon. Le mot
» génisse en François est fort beau, sur-tout dans une églogue. Vache ne
» s'y peut pas souffrir : pasteur & berger y sont du bel usage; gardeur
» de pourceaux, ou gardeur de bœufs y seroient horribles. Cependant
» il n'y a peut être pas dans le Grec deux plus beaux mots que
» συβώτης & βουκόλος, qui répondent à ces deux mots François;
» & c'est pourquoi Virgile a intitulé ses églogues de ce doux nom
» de BUCOLIQUE, qui veut pourtant dire en notre langue à la lettre,
» Les entretiens des bouviers ou des gardeurs de bœufs »..... Après quelques lignes M. DESPRÉAUX revient aux traductions infidèles par une fidélité affectée : & parlant de M. PERRAULT : « Il change,
» dit-il, ce sage vieillard qui avoit soin des troupeaux d'Ulysse, en un
» vilain porcher. Aux endroits où HOMERE dit Que la nuit couvroit

malgré tout le soin qu'ils ont eu d'animer leur poésie. On doit à l'équité de les faire parler François (autant qu'on le peut) comme ils parleroient eux-mêmes, s'ils faisoient passer leurs pensées en notre langue. Pourquoi changer en monnoie de cuivre un dépôt

» la terre de son ombre, & cachoit les chemins aux voyageurs : il » traduit, Que l'on commençoit à ne voir goute dans les rues. Au » lieu de la magnifique chaussure dont Télémaque lie ses pieds délicats, » il lui fait mettre ses beaux souliers de parade. A l'endroit où » HOMERE, pour marquer la propreté de la maison de Nestor, dit, » Que ce fameux vieillard s'assit devant sa porte sur des pierres fort » polies, & qui reluisoient comme si on les avoit frottées de quelque » huile précieuse : il met, Que Nestor s'alla asseoir sur des pierres » luisantes comme de l'onguent. Il explique par-tout le mot SUS, qui » est fort noble en Grec, par le mot de cochon, ou de pourceau, » qui est de la dernière bassesse en François. Au lieu qu'Agamemnon » dit qu'Egiste le fit assassiner dans son palais comme un taureau » qu'on égorge dans une étable, il met dans la bouche d'Agamemnon » cette manière de parler basse : Egiste me fit assassiner comme un » bœuf. Au lieu de dire comme porte le Grec, qu'Ulysse voyant son » vaisseau fracassé & son mât renversé d'un coup de tonnere, il lia » ensemble du mieux qu'il put ce mât avec son reste de vaisseau, & » s'assit dessus : il fait dire à Ulysse, Qu'il se mit à cheval sur son » mât, &c ». Le troisiéme degré de fidélité dangereuse est celui que » j'explique dans ce discours.

ARISTOTE dit encore très bien, au 25 chap. de sa Poétique, « Dans » la plupart des vers d'HOMERE, si, au lieu des termes recherchés & » métaphoriques, on s'avisoit de mettre les termes propres, on détruiroit » toute leur beauté ». Cela suffit pour faire voir la difficulté de traduire les anciens, & l'impossibilité de tout traduire.

Pour les prétendues injures que se disent les anciens héros, il est certain que, l'usage des langues changeant, on traduiroit mal aujourd'hui en tournant comme Amyot (chez PLUTARQ. Tr. de la man. de lire les poëtes) ce vers du 1. livre de l'Iliade.

Ivrogne aux yeux éhontés comme un chien,
Au cœur de cerf qui de valeur n'a rien.

qu'on peut conſerver en or? La verſification ancienne ſe rend heureuſement par une proſe poëtique, qui joint ſes graces à celles des vers anciens. S'ils perdent beaucoup d'un côté, ils peuvent regagner un peu de l'autre; non pas que je me flatte d'y avoir entièrement réuſſi, ni que je croye non plus avoir tout à fait échoué. Dans un ouvrage qu'on donne de propos délibéré au public, il ne faut ni préſomption ni fauſſe modeſtie. On ne gagne rien à demander grace ou juſtice au lecteur, & il me ſaura gré au moins de ma ſincérité. Ma ſeule crainte eſt de paroître trop fidéle à mes auteurs. La prévention où l'on eſt qu'il faut plus d'exactitude reſpectueuſe pour traduire les Grecs, que pour rendre les Latins, m'a fait illuſion plus ſouvent que je n'aurois voulu, malgré le bel exemple de M. d'Ablancourt. Cependant, à ne rien céler, nous voyons que ce ſcrupule, qui s'étend juſqu'aux plus ſimples épithétes, a fait un peu languir Homère [1], le plus animé de tous les poëtes; & deux tragédies de Sophocle, qui apparemment, par cette raiſon, n'ont pas eu tout le ſuccès qu'elles

1 Le lecteur me permettra de me citer ici moi-même & de le renvoyer, pour le développement de cette penſée, à ce que j'ai dit ſur ce ſujet dans le diſcours qui eſt à la tête de la traduction en vers de l'Iliade.

devoient attendre. Je rends juſtice à l'érudition de leurs traducteurs. Mais je crois auſſi devoir quelque choſe à la vérité. Il faut plus d'ame & de génie pour tourner ces ſortes d'ouvrages, que pour manier des œuvres philoſophiques. Le feu ſoutient juſqu'aux défauts, & la langueur fait expirer les graces mêmes. J'aimerois mieux faire paſſer dans le ſtyle, fût-il négligé, tout l'enthouſiaſme des poëtes Grecs, que de leur donner un air froid, à force d'être concerté. Une traduction froide eſt un viſage en cire. Il reſſemble en quelque manière: mais tout y eſt glacé; tout y eſt mort. Les traits de vie qu'employe ſi heureſement la peinture dans ſes portraits, ne s'y retrouvent plus ou y paroiſſent éteints. Si j'ai donné par haſard dans cette reſſemblance fade, les lecteurs verront que c'eſt au moins contre mon goût & malgré mes efforts.

Je n'en ai point épargné pour peindre ſurtout le caractère particulier de chaque poëte, & pour le repréſenter dans un ſtyle différent. Car, quoique les trois maîtres de la tragédie ayent quelque choſe de commun dans leur manière, ils ont cependant un génie propre qu'il faut attraper, ſemblables à ces phyſionomies du même climat qui ſe rapportent en quelque choſe, ſans toutefois ſe reſſembler.

Il a fallu néceſſairement des notes pour l'intelligence du texte. J'en ai mis quelques-unes ; mais le moins & les plus courtes qu'il m'a été poſſible, perſuadé qu'une pièce de théâtre doit être lue de ſuite & ſans interruption, ſi l'on veut en ſentir le tragique, & en voir l'œconomie. Je n'ai pas laiſſé d'inſérer dans HIPPOLYTE & IPHIGÉNIE les imitations de Racine. L'un ſert à l'autre, & le tout conduit au même but par la même impreſſion.

Pour ne rien laiſſer d'obſcur, on verra à la tête de chaque tragédie le ſujet expliqué autant qu'il eſt néceſſaire, ſans prévenir le plaiſir de la ſurpriſe, & à la fin quelques obſervations critiques ſur le tour & le goût de chacune des pièces.

2° Je n'ai pas cru qu'il fût poſſible de traduire tout au long la plupart des tragédies Grecques ; & je doute qu'en ceci Mr. & Madame Dacier euſſent tenu la parole qu'ils ſembloient avoir donnée au public. Ils auroient été rebutés, non-ſeulement par le préjugé invincible contre quelques fictions & certaines coutumes anciennes trop choquantes pour nous ; mais encore par un très grand nombre de morceaux dont toute la beauté conſiſte précisément dans l'expreſſion

originale : tels font la plupart des chœurs. L'urbanité Françoife ne peut rendre leur atticifme. C'eft comme fi l'on vouloit tourner nos chanfonnettes en Grec. Un tour en toute langue vaut fouvent une penfée, & en eft véritablement une. Mais c'eft une manne qui fond, un phanthôme qui s'évanouit, ou du moins une fleur qui fe fanne dans une langue étrangère. Quand on vaincroit cette feconde difficulté, la première m'a paru un obftacle infurmontable à la traduction totale des tragiques Grecs. J'y ai fuppléé en prenant une route peu différente, & peut être plus agréable, & non moins inftructive; je veux dire par des analyfes raifonnées, où prefque tout eft traduction, où nul trait confidérable n'eft omis, où enfin le poëte fe fait autant connoître que dans une traduction fuivie. Je me fuis moins étendu fur Efchyle par les raifons que j'ai dites. Mais je crois ne laiffer rien à défirer fur les œuvres de fes deux concurrens. On en trouvera les expofitions fi détaillées, que je ne penfe pas qu'on me fache mauvais gré d'avoir mis quelquefois en langage indirect les endroits que je n'ai pas rendus en fimple traducteur. Une Analyfe qui eft faite avec foin, & qui, nourrie du fuc du poëte, préfente les principaux endroits

du poëme avec tout ſon plan, coûte ſouvent plus que la traduction même, & peut faire autant d'impreſſion que la pièce dont on veut donner l'idée. Elle épargne au lecteur la peine de la critique, en lui faiſant remarquer le fort & le foible de l'ouvarge : le dirai-je? quelquefois elle ennuie moins; &, pour le dire encore, il eſt bien des lecteurs que certaines piéces de l'antiquité théâtrales, expoſées trop nuement, auroient ennuyé après avoir diverti Athènes. Or rien n'eſt ſi triſte pour un livre, que l'ennui, prouvât-on qu'il eſt mal fondé. Ce n'eſt pas que je veuille cacher ce qui m'a ſemblé défectueux. Je le fais toujours ſentir, & je le développe ſans déguiſement, au haſard de me brouiller avec ceux qui veulent que tout ſoit précieux dans l'antiquité, ou, ſi l'on veut, au riſque de me tromper. N'importe : ce ſera toujours à mes dépens, ſi je me trompe, & au profit de la vérité, ſi j'ai raiſon.

La nature de ces analyſes, & le déſir de faire connoître à fond le théâtre Grec, m'ont porté à recueillir en chemin, & à enchâſſer en paſſant, tout ce que j'ai trouvé y avoir quelque conformité, comme des traits d'hiſtoire, des penſées de divers poëtes, des caractères, & des tours imités exprès ou

par hafard. Mais en ceci on trouvera que j'ai été affez réfervé pour ne pas donner dans les deux extrémités, tandis que je fais profeffion de parler pour tout le monde. Il eft un milieu fenfé entre l'étalage faftueux d'une érudition déplacée, & le vuide d'un difcours dénué des recherches néceffaires, & dépourvu des utiles dépouilles de l'antiquité.

Je me fuis un peu plus attaché au théâtre de Sénéque, parce que la plupart des piéces Latines que nous avons fous ce nom, font tirées des Grecs. On en verra la confrontation critique ; & fans doute on regrettera le théâtre Romain du fiécle d'Augufte, que le temps nous a envié. On conclura toutefois que Sénèque & Lucain ont été en partie l'origine du théâtre François ; de même que de foibles fources, nées du fein des rochers, produifent des fleuves majeftueux dont les bords font enchantés.

Les illuftres modernes, qui ont pris quelque fujet de nos poëtes Grecs, ne m'ont pas échappé. Leurs imitations comparées avec les modèles, ne peuvent que jetter une grande lumière fur les originaux qu'on veut connoître. Ainfi l'on trouvera que dans cet ouvrage, on rend compte d'environ foixante piéces. Il y en a fept d'Efchyle, autant de

Sophocle, dix huit d'Euripide, & onze d'Aristophane, restes précieux de tant d'œuvres de même espéce, que la fécondité de leur génie avoit enfantées, & que l'ignorance & la barbarie, secondées du tems, ont ensevelies sous les ruines de leurs magnifiques théâtres.

Je ne parle point du tout des auteurs vivans qui ont transporté quelquefois les richesses de la scène Grecque sur la nôtre, en louant ou blâmant les sources d'où ils ont puisé. C'est une police qui devroit être établie dans la république littéraire, de ne citer que les morts. L'adulation & la satyre y perdroient; la vérité seule y gagneroit. Je ne dis que peu de chose du théâtre des autres peuples de l'Europe. Outre qu'il ne s'agit point ici d'une histoire complette du théâtre, l'on sçait assez en quoi s'accordent nos idées sur cette matière avec celles de nos voisins, & en quoi elles en diffèrent. Chaque peuple peut à son gré se vanter d'avoir atteint la perfection de quelque genre littéraire, & il n'est point de juge en situation de décider sur la préférence, si ce n'est la postérité dans tous les climats. Elle seule donne le véritable prix aux productions de l'esprit. Seule, elle fixe à la fin l'idée & la règle du vrai

vrai goût dans les œuvres qu'elle immortaliſe, en réuniſſant tous les ſuffrages, comme la plupart des nations l'ont fait en faveur de l'antiquité Grecque & Romaine.

3° Aux deux parties du théâtre ancien, dont je viens de parler, j'en ajoute une troiſième, qui concerne particuliérement le théâtre comique. Elle comprend un long diſcours ſur la comédie Grecque, un expoſé fort ample des onze piéces d'Ariſtophane, rangées ſuivant l'ordre de leurs dates, & une concluſion générale de tout l'ouvrage. Le diſcours roule ſur la perſonne & les œuvres d'Ariſtophane, ſur ſes partiſans & ſes critiques; ſur ce qu'on doit penſer du ſentiment des uns & des autres; ſur la comédie Romaine; ſur une différence remarquable du goût tragique & du comique, par rapport à la durée; ſur la queſtion, ſavoir, s'il eſt plus difficile de réuſſir dans la tragédie ou dans la comédie, &c. On prépare enſuite le lecteur à ce qu'on peut lire d'Ariſtophane, par des obſervations néceſſaires, & par les faſtes de la guerre du Péloponèſe, à laquelle preſque toutes ſes pièces font de fréquentes alluſions. Dans les détails des pièces on explique tous les événemens hiſtoriques, avec leurs rapports qui méritent d'être expliqués, & l'on traduit

tout ce qui peut être traduit, en se proposant quatre principaux objets qu'on remet devant les yeux, particulièrement le gouvernement d'Athènes dévoilé dans les allégories du poëte, & le génie de la comédie antique. Enfin la conclusion générale retrace toutes les démarches, & tous les égaremens de l'esprit humain dans l'invention, le progrès & les diverses décadences du théâtre. En un mot, on a tâché de ne rien omettre, pour faire connoître à fonds Aristophane, le tour de ses railleries, ses beautés, ses défauts, ses peintures allégoriques, & sur tout celles du peuple Athénien. On s'est attaché à tirer le même fruit de l'exposition d'Eschyle, de Sophocle & d'Euripide. C'est cet assemblage complet, & cet enchaînement suivi, de traductions, de critiques, de raisonnemens & de comparaisons de goût, qui compose une sorte d'histoire du génie théâtral, & une nouvelle espèce de poëtique par les faits, que son principal objet m'a porté à intituler LE THÉATRE DES GRECS.

On me pardonnera encore un mot avant que de finir; c'est qu'en évitant également l'éloge fastueux & la satyre injuste, je n'affecte pas de me voiler d'un faux air de modération pour rehausser plus adroitement les

anciens, ni pour les déprimer aussi plus sûrement. D'un côté, on a voulu les faire passer pour accomplis en tout genre. On a pris soin de tirer le rideau sur leurs imperfections; & si l'on a reconnu en eux de légères fautes, ce n'a été que dans la vue de glisser légèrement sur des défauts visibles qu'on vouloit se cacher, & plus encore dérober à la connoissance d'un public trop pénétrant. Voilà jusqu'où a conduit l'intérêt imperceptible qui lie, par des nœuds secrets, le commentateur à l'auteur, comme si la gloire de l'un rejaillissoit toute entière sur l'autre *. D'autre part, on a pris à tâche de fronder l'antiquité, sans épargner des débris que la barbarie a respectés; on n'a fait grace à quelques beautés, que pour avoir droit de traiter le reste avec mépris. On a mis tout son art & toute son étude à louer le génie des auteurs pour décréditer leurs ouvrages, & à faire souhaiter qu'ils eussent écrit dans un siécle plus heureux, afin de jetter sur leur temps le ridicule de l'ignorance & de la grossièreté. A la vérité, tout ouvrage d'esprit est du

* En tout cet article, qui regarde en général les ennemis des anciens, je proteste que je ne prétends point offenser directement ni indirectement des personnes que j'honore, & dont je respecte les talens, qui font tant d'honneur à notre siècle.

reſſort de la raiſon & du goût. Mais eſt-il juſte d'employer ſes talens à ſéduire la raiſon & à déterminer le goût ſuivant ſes propres idées & ſes ſentimens particuliers? Une feinte modération eſt alors d'autant plus dangereuſe qu'on eſt moins en garde contre elle, & qu'on ſe perſuade que ce n'eſt ni intérêt ſecret ni paſſion déclarée qui nous fait parler. A l'abri de ce voile on briſe reſpectueuſement les autels, en feignant d'épargner l'idole. Tel eſt le procédé inſinuant de la fine médiſance. Car je ne parle point des termes peu meſurés, pour ne rien dire de pis, qui, malgré le ſage précepte de Quintilien, bon connoiſſeur des anciens, ſont quelquefois échappés contr'eux. Ils en ont été vengés par le déſaveu des perſonnes intelligentes, & par la défiance du public, toujours précautionné contre les invectives & contre tout ce qui ſent la hauteur. Il faut montrer les anciens tels qu'ils ſont, ſans affecter de s'extaſier ſur leurs penſées les plus ſimples, ni auſſi de leur donner un air de laideur, ſoit par des traductions parodiées, & d'autant plus infidelles qu'on y fait gloire d'une exactitude ridicule, ſoit par des applications malignes de leurs mœurs au nôtres, ſoit par le retranchement de certaines circonſtances qui doi-

vent être sçues pour bien juger de leurs écrits. Dans le dessein d'approcher, s'il est possible, du dégré précis d'estime où l'on doit les placer, je ne dirai rien par moi-même. Les poëtes parleront pour eux. On a tant écrit sur le théâtre, qu'il semble difficile de rien dire de nouveau. Mais on ne l'a point encore fait, que je sache, de la manière, dont j'entreprends de le faire aujourd'hui. On a donné beaucoup à la théorie sur les traces d'Aristote, & même à la pratique, comme M. l'Abbé d'Aubignac. Il y manquoit d'exposer le théâtre ancien dans le point où il faut l'envisager pour le bien connoître, c'est à dire, en lui-même par l'exposition des œuvres tragiques & comiques, jointe à la manière dont elles ont été composées, & aux conjonctures des lieux, & des temps qui en sont inséparables. Car c'est sur le rapport de toutes ces choses qu'on peut & qu'on doit décider du prix de ces œuvres, soit en elles-mêmes, soit par égard aux modernes. C'est ici, à proprement parler, une instruction de procès suivant les coutumes du pays Grec, chose necessaire à des juges qu'on ne veut ni surprendre, ni solliciter à prendre parti.

Le Pyrrhonisme, en pareil cas, vaudroit mieux encore qu'un jugement précipité. C'est

un préſervatif contre l'erreur, & une diſpoſition à ne pas rejetter la vérité reconnue.

Sur ce qui me regarde, je n'attends du public ni indulgence ni rigueur. J'ai eſſayé, avec beaucoup de ſoin, de peindre au juſte la manière de mes auteurs, & de faire un ouvrage un peu durable. S'il ne plaît point au grand nombre de ceux qui ſont capables d'en juger, je n'aurai pas pour les anciens la ſuperſtition de prendre toute la faute ſur moi (comme l'a fait M. Dacier) ni pour moi aſſez de complaiſance pour ne m'en attribuer aucune. J'attendrai patiemment qu'un autre plus habile ou plus heureux ait plus de ſuccès, & je ſerai le premier à lui applaudir.

SOMMAIRE

DU DISCOURS

SUR L'ORIGINE DE LA TRAGÉDIE.

ORIGINE *& perfection des arts.* II. *Art de la tragédie commun aux nations polies.* III. *Époque incertaine de la tragédie Grecque. Ce qu'elle étoit avant Eſchyle. Conjectures ſur les tragédies de Theſpis & de ſes ſucceſſeurs. Eſchyle père de la tragédie.* IV. *Vraie ſource de la tragédie.* V. *Art d'Homère.* VI. *Art d'Eſchyle.* VII. *Paſſions propres de la tragédie.* VIII. *Action tragique & ſes qualités.* IX. *Durée de l'action tragique.* X. *Diviſion de la tragédie. Expoſition.* XI. *Intrigue.* XII. *Dénouement.* XIII. *Les perſonnages.* XIV. *Les chœurs.* XV. *Mœurs.* XVI. *Diction.* XVII. *Le théâtre & ce qui le concerne.*

DISCOURS
SUR L'ORIGINE
DE LA TRAGÉDIE.

COMME j'entreprends moins d'établir ici les dehors de la tragédie, que d'expoſer ſes reſſorts ſecrets, je ne m'étendrai pas ſur des recherches de pure érudition touchant les premiers inventeurs de cet art, la conſtruction des théâtres, les perſonnages, les machines, les habits, les maſques, la muſique & la danſe; toutes choſes dont on peut s'inſtruire en partie dans les ſources, ou dans différens traités particuliers. Je me propoſe principalement de faire une hiſtoire ſuccincte des démarches de l'eſprit humain dans l'invention & la perfection du théâtre.

I. Le beſoin ou le plaiſir ont porté les hommes à chercher les arts. Mais c'eſt au haſard & à la nature, plutôt qu'à nos ſoins, qu'ils doivent preſque tous leur naiſſance. Les réflexions ſucceſſives & réiterées ont enſuite perfectionné ce que la fortune avoit comme offert d'elle-même; & ces réflexions en muriſſant, pour ainſi dire, & en ſe développant comme les germes de la nature, ſont enfin paſſées en art; de ſorte qu'on s'en

eſt ſervi comme d'autant de principes établis, ſoit pour la mécanique, ſoit pour les lettres. C'eſt ainſi qu'Ariſtote a ſuivi en philoſophe le fil des penſées qui avoient roulé dans la tête des poëtes tragiques, & qu'il en a compoſé une poétique réduite en régles ; comme il a fait l'art de la Rhétorique pour l'éloquence, & celui de la Logique pour le raiſonnement, avec cette différence, que le bon ſens avoit appris aux hommes à raiſonner & à parler juſte long-temps avant qu'on ſe fût aviſé de donner des régles de penſer & de parler, au lieu que la tragédie & la comédie, quoique fort antérieures à Ariſtote, n'ont pourtant pas été de tout temps.

II. Toutefois une preuve que la nature & le haſard en ſont les premiers auteurs, auſſi bien que des autres imitations, comme la peinture, la muſique & la poéſie, c'eſt qu'on trouve de temps immémorial des traces d'œuvres théâtrales en diverſes nations polies, qui ne s'étoient pas communiqué ce goût les unes aux autres. On voit que les Chinois, par exemple, qui n'ont rien emprunté des Grecs, ont eu, ſans ſavoir comment, l'uſage d'une eſpèce de tragédie & de comédie à leur manière. Ce qu'en rapporte Acoſta * eſt

* Acoſta AMER. 3. parte, l. 6, c. 6.

ſingulier. « Les Chinois, dit cet auteur, ont » des théâtres vaſtes & fort agréables, des » habits magnifiques pour les acteurs, & des » comédies dont la repréſentation dure dix » ou douze jours de ſuite, en y comprenant » les nuits, juſqu'à ce que les ſpectateurs & » les acteurs, las de ſe ſuccéder éternelle- » ment en allant boire, manger, dormir, » & continuer la pièce, ou aſſiſter au ſpec- » tacle ſans que rien y ſoit interrompu, ſe » retirent enfin tous comme de concert ». Voilà des ſpectacles bien conformes au ſang froid & au caractère lent de cette tranquille nation. « Du reſte, ajoute-t-il, les ſujets ſont » tout à fait moraux, & ſur tout relevés par » les exemples fameux des philoſophes & des » héros de l'antiquité Chinoiſe ». On voit de même chez les célébres Incas du Pérou des pièces régulières, à en croire Garcilaſſo de la Vega *. « Ils repréſentoient, dit-il, aux » jours de fêtes des tragédies & des comédies » dans les formes, en les entremêlant d'in- » termédes qui n'avoient rien de bas ni de » rampant. Les ſujets des tragédies étoient » les exploits & les victoires de leurs rois & » de leurs héros. Ceux, au contraire, des

* Garcilaſſo de la Vega, primera parte de los COMMENTARIOS REALES, c. 17.

» comédies ſe tiroient de l'agriculture & des » actions les plus communes de la vie humaine: » le tout aſſaiſonné de ſentences pleines de ſens » & de gravité». Tant il eſt vrai que les hommes ſe reſſemblent par tout, & que par tout les arts d'imitation ſe puiſent dans la même ſource, qui eſt la nature.

III. Le haſard & Bacchus donnèrent les premières idées de la tragédie en Grèce. L'hiſtoriette en eſt aſſez connue. Bacchus qui avoit trouvé le ſecret de cultiver la vigne, & d'en tirer le vin, l'enſeigna à un certain Icarius dans une contrée de l'Attique, qui prit depuis le nom d'Icarie*. Cet homme un jour rencontrant un bouc qui faiſoit du dégât dans ſes vignes, l'immola à ſon bienfaiteur, autant par intérêt que par reconnoiſſance. Des payſans témoins de ce ſacrifice ſe

* « Icarie montagne de l'Attique habitée autrefois par des peuples » qui étoient de la tribu Egeïde. Ils furent des premiers qui ſacrifièrent » un bouc à Bacchus pour avoir ravagé les vignes, & ce fut chez eux » qu'on inventa l'ancienne comédie ou tragédie. Spon. VOYAGE D'ITALIE. » Cette montagne avoit une ville de ſon nom, qui fut le lieu de » la naiſſance de Theſpis, ancien poëte Grec. Il vivoit vers l'an du » monde 3530. Comme de ſon temps la tragédie ne ſe jouoit que » par une troupe de muſiciens, & de danſeurs, qui chantoient des » hymnes à la louange de Bacchus, Theſpis, pour leur donner » le temps de ſe repoſer, introduiſit un acteur, qui récitoit, entre » deux chants de ce chœur, un diſcours ſur quelque ſujet approchant » de celui de la tragédie, & ce diſcours fut appellé épiſode ». » Th. Corneille, DICT. GÉOG.

mirent à danſer autour de la victime, en chantant les louanges du dieu. Ce divertiſſement paſſager devint uſage annuel, puis ſacrifice public, enſuite cérémonie univerſelle, & enfin ſpectacle prophane. Car, comme tout étoit ſacré dans l'antiquité payenne, les jeux & les amuſemens ſe tournèrent en fêtes, & les temples à leur tour ſe métamorphoſérent en théâtres. Mais cela n'arriva que par degrés. Les Grecs venant à ſe polir, tranſportèrent dans leurs villes une fête née du loiſir de la campagne. Les poëtes les plus diſtingués ſe firent gloire de compoſer des hymnes religieuſes en l'honneur de Bacchus, & d'y ajouter tout ce que la muſique & la danſe pouvoient y répandre d'agrémens. Ce leur fut une occaſion de diſputer le prix de la poéſie; & ce prix, au moins à la campagne, étoit un bouc ou un outre de vin, par alluſion au nom de l'hymne bacchique, appelée depuis long-temps tragédie, c'eſt à dire, chanſon du bouc ou des vendanges. Ce ne fut en effet rien autre choſe durant un long eſpace d'années. On perfectionna de plus en plus le même genre; mais on ne le changea pas. Il fit entr'autres la réputation de plus de quinze ou ſeize poëtes, preſque tous ſucceſſeurs les uns des autres. On voit aſſez que, ni dans ces

hymnes, ni dans les chœurs qui les chantoient, on ne trouve aucune trace de la véritable tragédie, à en pénétrer l'idée plutôt que le nom.

On peut toutefois conjecturer, avec fondement, que ces poésies devinrent graves, touchantes & passionnées, telles à peu près que l'hymne des Persans qui est rapportée par Chardin *, & qu'on trouve distribuée en sept chants composés en l'honneur de Mahomet & d'Ali, avec des pensées & des sentimens qui ont quelque chose de l'esprit tragique. Un savant † à qui je dois bien des lumières sur mon ouvrage, porte la conjecture plus loin, & je lui ai souvent ouï dire qu'il croyoit que les premiers chœurs n'avoient d'autre fonds que la mort de Bacchus ou d'Osiris tué par Typhon, & qu'ils avoient commencé d'être en usage chez les Egyptiens, d'où ils étoient passés chez les Grecs. Mais enfin, sans nous arrêter à ces détails, il est constant que de simples chœurs sur Bacchus n'étoient pas plus des tragédies, que les poëmes séculaires des Romains.

Aussi les poëtes se lasserent ils à la fin de ces éloges bacchiques, qui apparemment

* Chardin, première partie.

† Le R. Père Tournemine.

devenoient froids, comme les louanges réitérées ſur le même ſujet, & qui d'ailleurs tournoient plus au profit des prêtres de Bacchus, qu'aux plaiſirs des ſpectateurs. L'un de ces poëtes, ce fut Theſpis, eut la hardieſſe d'y changer quelque choſe, & le bonheur de réuſſir. Il s'aviſa d'interrompre le chœur par des récits, ſous prétexte de le délaſſer. Cette nouveauté plut. Mais qu'étoit ce que ces récits *? L'unique acteur qu'il introduiſoit, jouoit il ſeul une tragédie? il eſt viſible que non. Point de tragédie ſans dialogue; & point de dialogue ſans deux interlocuteurs pour le moins. Je me figure que Theſpis ſur l'idée d'Homère, dont on récitoit les livres dans la Grèce, crut que des traits d'hiſtoire ou de fable, ſoit ſérieux, ſoit comiques, pourroient amuſer les Grecs. Il barbouilloit même ſes acteurs de lie, dit Horace †, pour les rendre plus ſemblables à des Satyres; & il les promenoit dans des chariots, d'où ils diſoient ſouvent des paroles piquantes aux paſſans. Voilà l'origine des tragédies ſatyriques : mais il y avoit quelque choſe de plus dans les tragédies ſérieuſes; dont il n'inventa pourtant que l'ébauche. Il y a lieu

* Ariſt. POET. C. XI.

† Horat. ART. POET. V. 277.

de croire que bien qu'un ſeul acteur parût & récitât, il ſuppoſoit une action réelle, & qu'il venoit dans les intervalles du chœur en rendre compte aux ſpectateurs, ſoit par voie de narration, ſoit en jouant le rôle d'un héros, puis d'un autre, & enſuite d'un troiſième. Je ſuppoſe, par exemple, que Theſpis ou quelqu'autre de ſes ſucceſſeurs eût pris pour ſujet, comme Homère, la colère d'Achille. Je m'imagine que ſon acteur, repréſentant le prêtre d'Apollon, venoit dire que vainement il avoit tâché de fléchir Agamemnon par des prières & des préſens; que ce roi inflexible s'étoit obſtiné à ne lui pas rendre ſa fille Chryſeïde; que ſur cela Chrysès imploroit le ſecours du dieu pour ſe venger. Dans un ſecond monologue, le même acteur, ou un autre, ſi l'on veut, faiſoit entendre qu'Apollon avoit vengé Chrysès, en répandant ſur le camp des Grecs une peſte cruelle qui y cauſoit la déſolation. Selon les apparences, on continuoit de même juſqu'à la fin; & voilà ce qu'on peut imaginer de plus vraiſemblable, en ne ſuppoſant avec Ariſtote qu'un acteur. * Mais après tout, ces

* Les REPUES FRANCHES ont quelque air de l'ancienne tragédie ou comédie. Voyez les ŒUVRES de Villon, nouvellement réimprimées, Paris 1723.

récits d'une action qu'on ne voyoit pas, n'étoient qu'une espèce de poëme épique. En un mot, il n'y a point encore là de vraie tragédie.

Il peut au plus y en avoir un léger crayon. Car, outre que le sujet des récits de l'acteur étoit une action suivie, l'accessoire l'emporta peu à peu sur le principal. Thespis, Phrynicus, Chérilus & tous ceux qui composèrent dans le goût de Thespis, oublièrent presque entiérement la destination du chœur, & ne parlèrent plus de Bacchus. De-là, dit Plutarque*, il arriva que la tragédie fut détournée de son but, & passa des honneurs rendus à Bacchus à des fables & à des représentations passionnées. Les prêtres s'en plaignirent, & leurs plaintes fondèrent un proverbe. «Cela est beau, disoit on, mais on » n'y voit rien de Bacchus ». L'embarras est de sçavoir comment Thespis imagina le premier cette ombre de la tragédie, si les

* « Tout ainsi donc comme quand PHRYNICUS & ESCHYLUS » détournèrent premiérement la tragédie (qui étoit à dire la chanson » du bouc, faite à l'honneur de Bacchus,) en des fables, & à » émouvoir des affections passionnées, on commença à leur dire : » A quel propos cela, quand il est question de Bacchus? aussi m'est-il » venu souvent en pensée de dire à ceux qui attirent à un festin le » sophiste, qu'ils appellent le maître, Mes amis, à quel propos de » Bacchus cela »? PLUTARQUE trad. d'AMYOT, au I Liv. des propos de table, quest. I.

chœurs ne lui en ont pas donné lieu. La nature va ordinairement de l'un à l'autre dans les Arts, ainſi que dans ſes productions ; & il arrive preſque toujours que l'idée nouvelle qui ſurvient a quelque rapport avec celle qui l'a fait naître. Il eſt ſurprenant que ni Ariſtote, ni ceux qui ont traité cette matière, ne nous montrent pas avec préciſion les divers changemens que reçut la tragédie depuis ſa naiſſance juſqu'à ſa maturité en Grèce. Il ne l'eſt pas moins qu'ils ne nous diſent point nettement, excepté * Philoſtrate & Quintilien, une choſe qu'il faut toutefois néceſſairement conclure de leurs écrits, à ſavoir, qu'Eſchyle fut le véritable inventeur de la tragédie proprement dite. Tous en effet s'accordent à dire, qu'il joignit un ſecond acteur à celui de Theſpis. Voilà des interlocuteurs, voilà le dialogue, & par conſéquent un germe de la tragédie. Avant lui, rien de tout cela. C'eſt donc Eſchyle † qui en eſt le père. Sophocle

* PHILOSTR. in vita Apollonii Tyan.
QUINTIL. inſtit. orat. l. x.

† « ESCHYLE fut le premier qui mit deux acteurs ſur la ſcène ; car » il n'y en avoit qu'un avant lui ». ARIST. poët. c. 4. « Comme » anciennement dans la tragédie il n'y avoit qu'un chœur qui jouoit » tout ſeul, que THESPIS vint enſuite, & inventa un perſonnage pour » faire repoſer ce chœur, qu'ESCHYLE ajouta un ſecond perſonnage » à ce premier ; que SOPHOCLE en donna un troiſiéme, & qu'ils » achevèrent ainſi de donner la forme à la tragédie, il en eſt arrivé

& Euripide coururent après lui la même carrière; & en moins d'un siécle la tragédie Grecque, qui avoit pris forme tout d'un coup entre les mains d'Eschyle, arriva au point où les Grecs nous l'ont laissée. Car quoique les poëtes, dont je viens de parler, eussent des rivaux d'un très grand mérite, qui même l'emportèrent souvent sur eux dans les jeux publics, les suffrages des contemporains & de la postérité se sont néanmoins réunis en leur faveur. On les reconnoît pour les maîtres de la scène ancienne; & c'est uniquement sur le peu de pièces qui nous reste d'eux, que nous pouvons juger du théâtre des Grecs.

IV. C'est dans ce point de maturité que je vais désormais considérer l'art de la tragédie, pour en rechercher la vraie source dans l'esprit humain. C'est sans contredit Homère*, je veux dire le poëme épique. Car, quand même † Platon & Aristote ne le diroient

» de même à la philosophie. Il n'y eut d'abord que la physique, » SOCRATE inventa la morale, & PLATON y ajouta la dialectique, » & perfectionna la philosophie par ce moyen ». DIOGEN. LAER.

* « HOMÈRE a été le premier qui ait donné comme un crayon de » la comédie, en changeant en plaisanteries les railleries piquantes des » premiers poëtes En effet son Margitès a le même rapport avec la » comédie, que son Iliade & son Odyssée ont avec la tragédie ». ARIST. poët. ch. 4. trad. de M. DACIER.

† PLATON s'exprime plus nettement qu'ARISTOTE. Car il dit, au livre 8. de la Répub. « Il est temps d'examiner la tragédie, & » Homère qui lui a donné lieu ».

pas en termes équivalens, la raiſon ſeule nous le feroit aiſément appercevoir, en conſidérant le rapport de ces deux genres de poéſie, & la manière dont la nature agit ſur les eſprits dans l'invention des arts. En effet le paſſage de l'épopée à la tragédie eſt plus naturel que celui des chœurs ſimples de Bacchus à l'invention de Theſpis, ſi cependant cela même n'eſt pas du à Homère.

* Ælien fait mention d'un peintre qui s'aviſa de repréſenter ce prince des poëtes, de même à peu près qu'Horace nous peint le génie de Pindare. De la bouche d'Homère ſortoit une ſource féconde qui ſe partageoit en différens ruiſſeaux, où l'on voyoit puiſer avec empreſſement, une troupe de poëtes, comme ſi c'eût été pour eux la fontaine de Caſtalie. Ce n'eſt point ici une flatterie pittoreſque en faveur d'Homère. C'eſt une juſtice que lui rendoit Eſchyle lui même, qui avoit coutume de dire que ſes pièces n'étoient que des reliefs des feſtins étalés dans l'Iliade & l'Odiſſée.

Pour développer avec netteté la ſuite des

* « Ptolomée Philopator ayant bâti un temple en l'honneur » d'Homère, l'y plaça ſur un trône environné des villes qui ſe » diſputoient l'honneur de lui avoir donné la naiſſance. Le peintre » Galaton peignit ce poëte avec une ſource qui jailliſſoit de ſa bouche, » & où les autres poëtes alloient puiſer ». ÆLIEN. var. hiſt. l. 13, c. 22.

raiſonnemens d'Eſchyle & de ſes comtemporains dans l'art tragique, voyons comment Homère * a du raiſonner par rapport au genre épique. Le voici.

V. Rien ne fait plus de plaiſir aux hommes, naturellement imitateurs, qu'une belle imitation de la nature. L'art de peindre eſt trop borné pour produire une ſatisfaction égale à celle de la poéſie. Seule, elle ſaiſit ce qu'il y a de plus délicat dans les ſentimens, &

* Dans le raiſonnement que je fais faire ici à HOMÈRE, je ne prétends pas que ſeul, & tout d'un coup, il ait inventé l'art épique. J'entends par HOMÈRE, l'eſprit humain aidé des découvertes précédentes : je ſai qu'HOMÈRE n'a été ni le premier poëte, ni peut-être le premier poëte épique ; & je me rends volontiers à la judicieuſe réflexion du père SANADON, Note 28, ſur l'épitre VII. d'HORACE, p. 485, édit. de Paris en 1728.

On eſt perſuadé que les Grecs attrapèrent tout d'un coup la perfection de la poéſie, & que leurs premiers eſſais furent des chefs-d'œuvre. Au moins c'eſt le ſentiment de M. DACIER. J'oſe cependant dire que rien n'eſt moins aſſuré que cette idée. Si cela étoit, ce ſeroit un des grands prodiges qu'on puiſſe imaginer. Tel eſt le génie de l'homme qu'il tâtonne long-temps avant que de bien rencontrer, & qu'il ne parvient à avoir les véritables idées du bon & du beau, qu'après avoir paſſé ſucceſſivement par bien des erreurs. Avant HOMÈRE la Grèce avoit porté un ORPHÉE, un MUSÉE, un LINUS, & pluſieurs autres poëtes célébres dont les auteurs font mention, ſans parler de ceux dont le nom s'eſt perdu avec les ouvrages. HOMÈRE même n'étoit pas le premier qui eût entrepris de chanter la guerre de Troye, & employé la Mythologie dans ſes poëmes. Mais c'eſt le plus ancien des poëtes Grecs qui ont ſurvécu aux injures des temps ; & il n'eſt le plus ancien que parce qu'il avoit apparemment mieux réuſſi que ceux qui l'avoient précédé, & qu'il a écrit dans un ſiécle où ſa langue avoit atteint ſa plus grande pureté.

On verra dans la ſuite que c'eſt là ma penſée.

de plus vif dans les penſées. Elle ſeule entre juſques dans les entrailles, & va frapper sûrement les reſſorts les plus cachés du cœur. Elle unit les charmes de la peinture & de la muſique; mais elle en a d'ineffables qu'elle n'emprunte point d'ailleurs, & qui ne ſont connus que d'elle. La vérité nue ne ſe fait guère goûter. C'eſt à la poéſie d'inſtruire les hommes en les divertiſſant. L'hiſtoire eſt agréable & utile. Mais la poéſie, en fixant l'hiſtoire, lui donne un point de vue plus attrayant, c'eſt à dire, qu'en retranchant ce que l'hiſtoire peut avoir d'irrégulier, & en y ajoutant des traits plus hardis, elle la rend capable de produire encore de plus grands efforts pour l'inſtruction & pour le plaiſir. Si donc j'ai deſſein d'amuſer ma nation par un poëme, je dois en chercher le fondement dans l'hiſtoire du pays, & l'orner de toutes les richeſſes de la poéſie. La colère d'Achille, ſi funeſte aux Grecs, eſt un morceau très propre à l'inſtruire & à lui plaire. Car, pour atteindre à ce but, il faut un intérêt; & rien ne nous intéreſſe plus que ce qui nous touche. De plus il me faut borner à une ſeule action, dont le commencement, le progrès & la fin, ayent une étendue, non pas énorme, elle dégoûteroit, mais aſſez conſi-

dérable pour ſatisfaire la curioſité des lecteurs. C'eſt un tableau que je dois tracer. Je dois donc régler l'ordonnance & les proportions, ſoit du tout, ſoit des parties, ſur la portée des yeux; &, pour ne les pas fatiguer, lui donner ces rapports fins & juſtes que la nature met avec tant de ſoin dans toutes ſes productions. Le poëte eſt le peintre de la nature. Or, je trouve dans le courroux d'Achille un ſujet grand, un ſujet ſimple, un ſujet intéreſſant, & dont le but, ſi le poëme eſt bien ordonné, eſt de faire voir aux lecteurs, en les réjouiſſant, que la diviſion entre les chefs eſt toujours nuiſible à l'Etat. Ce ne ſera pas la ſeule leçon qu'on y trouvera pour les mœurs. Comme il faut toujours attacher ceux qui liſent, par les choſes qui ont le plus de liaiſon avec leurs idées, je ſémerai tout l'ouvrage de traits de morale, de philoſophie & de vertu, qui ſont les idées les plus reçues parmi les hommes, même vicieux.

Mais, pour tracer le deſſein de tout l'ouvrage, j'obſerverai d'abord que l'action ſoit vraiſemblable dans la conduite, comme elle eſt vraie pour le fonds. La vraiſemblance de la fable qui ſéduit, jointe à la réalité de l'hiſtoire qui perſuade, fait une double impreſſion; &

les menſonges ingénieux ont alors tout le poids de la vérité avec tous les agrémens de l'erreur, pour tromper les hommes à leur profit. A cette vraiſemblance, qui doit régner par tout, je joindrai l'unité qui en fait partie. Car ſi je mêlois enſemble pluſieurs actions indépendantes, ce ne ſeroit plus un tableau: ce ſeroient pluſieurs peintures qui ne feroient pas un beau tout. Ainſi je m'en tiendrai à une action unique & dominante, de ſorte que celles qui s'y joindront par néceſſité, y paroîtront tellement liées qu'on ne pourra les en ſéparer ſans défigurer l'ouvrage, comme on ne peut rien ôter du corps humain, ſans en gâter l'œconomie & les proportions. Par-là mon action principale ſera une, entière & parfaite. Sa durée dépendra non-ſeulement du nombre de ſes événemens, conformément à la vraiſemblance, mais encore de la portée des lecteurs, qui doivent être en ſituation de voir d'un coup d'œil, & ſans fatigue, les bornes & le fonds de l'action. Telle eſt la régle du temps que preſcrit la raiſon au poëte, bien différent en ceci de l'hiſtorien ou de l'annaliſte, dont le devoir eſt de parcourir tout l'eſpace des années que ſa matière lui fournit; tandis que le poëte, maître de la ſienne & de ſon étendue, eſt

obligé de meſurer l'une par rapport à l'autre, & de ſe renfermer dans des limites, qui ne ſoient ni trop étroites, ni trop reculées. C'eſt au goût ſeul à en décider. L'hiſtoire eſt un pays immenſe, & l'épopée un payſage. L'hiſtorien fait voyager ſes lecteurs; le poëte les promène.

Je ne peindrai donc pas mon héros dans toute ſon étendue, pour en décrire ſimplement les exploits. Ce ſeroit être hiſtorien ou verſificateur. Je me bornerai à ſon courroux contre Agamemnon, à l'occaſion de Briſeïde enlevée. Je me garderai même de reprendre cet événement de trop haut. Mais je commencerai, pour ainſi dire, au pied du mur, & j'expoſerai tout d'un coup la diſpute de ces deux princes dans le camp, ſans m'arrêter à décrire la guerre de Troye, qui trouvera ſa place dans la ſuite, pour paroître avec plus d'éclat. Cette querelle ſera la première partie du poëme, & l'ouverture des événemens qui doivent ſuivre. La ſeconde conſiſtera dans les combats des Grecs & des Troyens en l'abſence d'Achille irrité. Ce ſera l'intrigue. Jupiter dans ſa balance péſera les ſorts des deux nations. Il entretiendra ou rompra l'équilibre ſuivant les décrets du deſtin, & le manége des dieux ou propices

ou contraires. Les Grecs, quelquefois vainqueurs mais plus ſouvent vaincus, ſentiront enfin le beſoin extrême qu'ils auront d'Achille. Il ſera inexorable, & leur refuſera ſon ſecours juſqu'à ce que ſon ami Patrocle, tué par Hector, l'anime à la vengeance, & lui faſſe donner au reſſentiment ce qu'il ne vouloit pas accorder à l'équité. Il ſe déterminera à combattre contre Hector, & il le tuera. Voilà le dénouement & la fin de l'action.

Je dis que dans l'intrigue & le fonds de mon poëme j'employerai des peuples, des chefs, & des dieux oppoſés. C'eſt qu'on remue les hommes par l'image des paſſions, & qu'on les réveille par des objets merveilleux. Le cœur humain, qui n'a d'autre guide que l'amour propre, aime à ſe trouver en tout, & par conſéquent à voir agir dans autrui la douleur, la joie, la crainte, la haine, ou l'amour dont il ſe ſent agité lui même. Naturellement vain, inquiet, curieux de l'avenir, & amateur de l'extraordinaire, il cherche à ſe repaître d'idées conformes à ſes deſirs. Il lui faut donc des prodiges feints & des paſſions feintes, mais qui aient l'air de la vérité. Ce qui lui paroît incroyable ou monſtrueux le choque. Je ſatisferai ces deux

goûts en animant toute la nature, en donnant du mouvement & de la vie aux choſes même inanimées, & en paſſionnant les hommes & les dieux. Mes divinités, mes rois & leurs peuples agiront & parleront ſuivant les idées reçues. Car, il n'eſt pas queſtion d'examiner ſi le ſyſtême de la fable & de la morale eſt bon ou mauvais en ſoi. Il eſt reçu, cela ſuffit, & ſi l'on veut être goûté, on doit peindre les objets tels que la nature & l'éducation nous les offrent. Grand principe qui doit me juſtifier aux yeux de la poſtérité la plus reculée, ſi elle daigne ſe rappeller que les mœurs du ſiécle où j'écris auront été bien différentes des ſiennes. Quant aux caractères je les diverſifierai ſelon mes acteurs, mais je ſaurai les marquer ſi bien dans chacun, & les ſoutenir juſqu'au bout, avec tant de force, malgré les diverſes ſituations, qu'on ne m'accuſera pas d'avoir manqué la nature, ou de m'en être écarté[1].

C'eſt ſur ce plan ſans doute qu'Homère conçut & forma cette Iliade, qui fait

1 On aura peine à croire que ce ſoit avec ces réflexions méthodiques & lentes qu'un grand génie conçoit un grand deſſein. Mais, ſi la nature l'a doué de la plus brillante imagination, ſi elle lui a donné un jugement aſſez ſûr pour en ſuivre & en régler l'eſſor; s'il a reçu du ciel une vaſte compréhenſion, qui raſſemble en un point le plan le plus étendu, & qui en ſaiſiſſe facilement tous les rapports;

l'entretien de tous les ſiécles ; ou ſi la mécanique de l'art qu'il inventa ne lui vint pas tout à coup à l'eſprit, telle à peu près que je l'ai expoſée, elle y entra du moins ſucceſſivement & en détail, à meſure qu'il méditoit ce grand ouvrage, d'où l'on a enſuite puiſé toutes les régles de l'art épique. Ce n'en eſt là que le mécaniſme, ainſi que je l'ai dit. Car je ne parle point des réflexions, ou développées, ou preſque imperceptibles, qu'Homère a du faire ſur la manière d'exécuter ſon plan, quand il a été queſtion de le mettre en œuvre, ſur la rapidité, par exemple, la continuité & l'ordre de ſa narration ; ſur la différence & le mélange heureux des récits avec les diſcours ; ſur le feu que ceux-ci répandent dans un poëme, & le charme qui ſe trouve dans les liaiſons inſenſibles de ceux-là ; ſur la pompe ou la naïveté des deſcriptions ; ſur le plaiſir attachant des images, tantôt nobles ou magnifiques, tantôt riantes & légères, quelquefois ſombres & terribles ; ſur le paſſage du grave

ſi ſon ame ſenſible & élevée a connu toutes les grandes paſſions & leurs effets ; s'il a acquis une multitude de connoiſſances, dont il croie devoir rendre compte à ſa nation ; ſi cette nation vit dans une religion dont la croyance anime la nature entière, & mette des dieux dans tous les élémens ; je conçois qu'il puiſſe alors enfanter l'Iliade, & s'amuſer enſuite à écrire l'Odyſſée.

au doux, du ſublime au délicat, du tendre à l'héroïque, du gracieux à je ne ſai quoi de fort, d'auſtère & de fier; ſur la richeſſe, la variété & la propriété des comparaiſons; ſur l'application ſenſée des beaux traits de morale & des ſentences placées à propos; enfin ſur l'harmonie des vers, l'enchantement des tours, & le génie de l'expreſſion convenable à la dignité du poëme, & ſuſceptible de toutes ſortes de formes ſans ſe dégrader.

Il ne s'agit point ici de critiquer ou de juſtifier Homère contre les critiques, & il me ſuffit d'avoir tracé rapidement ſes principales démarches, pour en faire la comparaiſon avec celles des poëtes tragiques, & pour développer la penſée d'Ariſtote, qui fait entendre que la tragédie doit ſa naiſſance à l'Iliade & à l'Odyſſée, comme la comédie doit la ſienne au * Margitès. Car de penſer que les anciens ayent travaillé à l'aventure, & réuſſi par haſard, c'eſt ſe perſuader qu'un tableau, dont on admire le deſſein, l'ordonnance & le coloris, s'eſt fait à l'aveugle & ſans réflexion. Le ſeul doute raiſonnable eſt de ſe demander ſi Homère lui même n'a

* Poëme d'HOMÈRE, où il peignoit Margitès comme un homme qui ne ſavoit rien faire, & n'étoit bon à rien.

point eu de modèles, puiſqu'il eſt auſſi ridicule de croire avec ſes adorateurs, qu'il eſt inventeur de tout art littéraire, & inimitable ſans avoir imité perſonne, que de s'imaginer avec d'autres qu'il n'a rien fait de fort extraordinaire, & que le caprice ſeul lui a ſervi de guide. La ſucceſſion naturelle des idées qui naiſſent les unes des autres, & le procédé ordinaire de la nature en toutes choſes, porte à croire qu'Homère a pu recevoir de ſes prédéceſſeurs les ſemences de l'art qu'il a porté à un ſi haut point, & que les trois degrés de la tragédie, deſquels j'ai parlé, ont pris quelque choſe de lui juſqu'à Eſchyle, qui par une étude plus profonde en tira enfin l'idée nette & préciſe de l'art tragique. Voici donc comment ce poëte a du raiſonner à ſon tour.

VI. Lire & voir une action ſont deux choſes fort différentes. Un acteur touche plus les hommes qu'une ſimple lecture. D'où vient cela? c'eſt que l'imitation eſt plus parfaite. Il parle en même temps aux yeux & à l'eſprit. Theſpis a donc été heureux d'imaginer un acteur qui récitât des hiſtoires ou des fables propres à émouvoir les auditeurs. Mais l'imitation ſeroit, ce ſemble, plus intéreſſante encore, ſi de même qu'Homère fait parler Achille & Agamemnon, je pro-

duiſois deux acteurs ſur la ſcène. Ce ne ſeroit plus une imitation ſimple; ce ſeroit en quelque ſorte une action véritable. Du moins les ſpectateurs plus agréablement trompés verroient en effet, ce qu'ils ne font qu'entendre & ſuppoſer, quand un ſeul & même acteur fait l'un après l'autre le double rôle d'Agamemnon & d'Achille. Les yeux & l'eſprit ſéduits par cette peinture ſi approchante de la vérité, oublieroient plus aiſément que c'eſt une peinture. Ils croiroient voir la choſe même.

Dans ce raiſonnement ſi naturel, qui certainement a éclairé l'inventeur (quel qu'il ſoit) du dialogue théâtral, on voit luire le premier rayon de la tragédie. Mais il en dut coûter à Eſchyle bien d'autres réflexions pour former tout cet édifice lumineux dont il tranſmit tant de modèles à ſes comtemporains. Il obſerva d'abord que l'Iliade d'Homère n'étant qu'une vérité morale revêtue d'une fable pour amuſer utilement le lecteur, il pouvoit plaire de même à des ſpectateurs, par une compoſition artificieuſe d'événemens qui renfermaſſent quelque inſtruction, & dont l'eſprit pût tirer une moralité. Mais, comme ce ſont deux choſes bien différentes, d'être témoin & de lire, il vit bien que ſon

ouvrage devoit avoir la même différence avec celui d'Homère, qu'un ſpectacle avec une ſimple lecture; l'Iliade ne pouvoit produire ſon effet qu'à diverſes repriſes. On interrompt & on reprend une lecture à ſon gré. Il n'en eſt pas ainſi d'un ſpectacle. Le bon ſens veut qu'on le voie de ſuite, & qu'il ait ſon effet dans un temps aſſez court. Les repréſentations Chinoiſes, dont j'ai parlé, & celles du PASTOR FIDO faites en pluſieurs jours, ne prouvent rien autre choſe que l'abus du bon ſens, qui s'endort quelquefois chez les plus ſages nations. La fureur commune d'une fête continuée peut ſeule juſtifier une pareille folie. Eſchyle donc devoit ſenſément ſe borner à un ouvrage plus court, & par conſéquent plus animé. Car un ſentiment qui ne fait que paſſer doit être plus vif pour plaire, qu'une continuité de ſentiment dont le terme eſt plus éloigné. Auſſi les paſſions principales que touche Homère ſont elles conformes à la durée de ſon poëme & à la nature de l'homme conſidéré comme lecteur. C'eſt la joie, la curioſité, & l'admiration, paſſions douces qui peuvent attacher long-temps le cœur ſans le fatiguer, au lieu que la terreur, l'indignation, la haine, la compaſſion, & quantité d'autres dont la vivacité

vivacité peut épuiſer l'ame, ne ſont traitées dans l'Iliade qu'en paſſant, & toujours avec ſubordination aux paſſions modérées qu'on y voit régner. Mais dans un ſpectacle qui doit peu durer, les paſſions vives peuvent jouer leur jeu, & de ſubalternes qu'elles ſont dans le poëme épique devenir dominantes dans la tragédie ſans laſſer le ſpectateur, que des mouvemens trop lents ne feroient qu'endormir. Ce raiſonnement au reſte eſt fondé ſur la nature des paſſions mêmes. Un homme ne peut ſoutenir long-temps une violente agitation. La colère a ſes emportemens, la vengeance a ſes fureurs; mais leurs derniers éclats ſont de peu de durée. Si ces mouvemens réſident pluſieurs années dans un cœur, ce n'eſt que comme un feu aſſoupi ſous la cendre. Leur flamme cauſe un incendie trop grand pour être durable. Deſir, effroi, pitié, amour, haine même, tout cela porté aux derniers excès s'épuiſe bientôt. La violence d'une tempête eſt un préſage de ſa fin. Les paſſions vives & courtes ſont donc les vrais mobiles propres à animer le théâtre. Car ſi ce que je viens de dire eſt vrai dans la nature, le ſpectacle qui en eſt une imitation, doit s'y conformer, d'autant plus que les paſſions, fuſſent-elles feintes,

ſe communiquent d'homme à homme d'une manière plus ſoudaine que la flamme d'une maiſon embrâſée ne s'attache aux édifices voiſins. Ne ſentons-nous pas nos entrailles s'émouvoir à la vue d'un malheureux, qui avec des cris pitoyables, nous expoſe une extrême misère? La crainte ne pénétre-t-elle pas juſques dans la moëlle des os, quand on voit une ville livrée à l'ennemi, des viſages pâles, des femmes tremblantes, des ſoldats furieux, & tout l'appareil d'une prochaine déſolation? Que ſeroit-ce ſi l'on voyoit les traits de la rage & du déſeſpoir, que la nature grave elle même ſur le front d'un homme ou d'un peuple deſtiné à périr ſans reſſource? & quels effets ne produit point une terreur même panique? Une paſſion bien imitée trouve auſſi aiſément entrée dans le cœur humain, parce qu'elle va trouver les mêmes reſſorts pour les ébranler, avec cette différence remarquable, qui a ſans doute frappé Eſchyle: c'eſt que les paſſions feintes nous procurent un plaiſir pur, au lieu que les paſſions véritables ne nous donnent qu'une ſatisfaction légère & noyée dans une grande amertume. C'eſt une lutte de la joie & de la douleur. Mais la douleur l'emporte toujours. La nature, pour dédommager l'homme de

ce qu'il souffre, & pour le soulager de son poids, lui fournit des sentimens conformes à sa situation. Mais ces sentimens, quoique mêlés de douceur, ne guérissent pas la plaie du cœur ulcéré. Ils ne font même que l'aigrir; & cependant on les aime comme un remède au mal qu'on ressent. De là vient que rien n'est moins naturel que de prétendre tirer de la tristesse une personne affligée, en l'exhortant simplement à ne se point affliger. Son chagrin lui plaît. C'est la ressource que l'Auteur de la nature lui a ménagée dans l'adversité; & si vous n'en ôtez la cause, vous avez tort de vouloir lui en ôter l'effet le plus doux, à savoir le plaisir secret qu'elle trouve dans son affliction. Mais s'il est vrai que les passions, même les plus affreuses, ayent un sentiment mêlé d'amertume & de douceur, il n'est pas moins constant que ces passions, naïvement imitées, ne portent dans l'ame que de la douleur sans amertume. Un monstre horrible nous feroit sécher de frayeur. Un misérable que nous ne pourrions soulager nous déchireroit les entrailles. Mais ce monstre & ce malheureux en peinture, l'un fût-il plus effrayant que l'hydre de Lerne, & l'autre plus à plaindre que Bélisaire, ne sauroient

manquer de faire un plaiſir très grand au ſpectateur, s'ils ſont tracés par une main habile; & voilà pourquoi Boileau a ſi bien dit d'après Ariſtote:

*Il n'eſt point de ſerpent ni de monſtre odieux,
Qui, par l'art imité, ne puiſſe plaire aux yeux.
D'un pinceau délicat l'artifice agréable,
Du plus affreux objet fait un objet aimable.
Ainſi, pour nous charmer, la tragédie en pleurs,
D'Œdipe tout ſanglant fit parler les douleurs,
D'Oreſte parricide exprima les allarmes,
Et, pour nous divertir, nous arracha des larmes.

Lucrèce avoit dit de même, en poëte philoſophe†, « Qu'il n'eſt rien de plus agréable » que de conſidérer du port une mer agitée, » & des vaiſſeaux luttans contre une violente » tempête; non qu'on prenne plaiſir à voir » autrui dans la peine, mais parce qu'en effet » il nous eſt doux de voir des maux qui nous » ſont étrangers ». Ce n'eſt pas la vue de l'ennemi qui plaît, c'eſt celle de l'ennemi éloigné, celle d'un ennemi qui nous nuiroit ſi nous étions dans la ſituation de ceux que nous voyons, dans laquelle heureuſement

*Deſpréaux, ART. POET. chant. 3.

† Suave mari magno turbantibus æquora ventis
E terrâ magnum alteriûs ſpectare laborem,
Non quia vexari quemquam eſt jucunda voluptas,
Sed quibus ipſe malis careas quia cernere ſuave eſt.
Lucret. l. 2, v. 1, & alibi.

nous ne nous trouvons pas. Or, si des maux réels dans des personnes qui ne nous intéressent que par l'intérêt commun de l'humanité, nous touchent si agréablement par un retour de complaisance sur nous mêmes, que sera ce d'une peinture animée, qui, en nous représentant des maux feints, ménagera notre sensibilité naturelle pour ne nous donner qu'un plaisir sans mélange?

VII. Mais si toutes les passions bien représentées produisent ce plaisir délicat, il n'en est aucune qui le cause avec plus de vivacité que la terreur & la compassion. Ce sont là proprement les deux pivots de l'ame. Comme nous sommes plus sensibles au mal qu'au bien, nous haïssons beaucoup plus l'un que nous n'aimons l'autre, & nous souhaitons moins vivement d'être heureux, que nous n'appréhendons d'être misérables. D'où il arrive que la crainte nous est plus naturelle, & nous donne des secousses plus fréquentes que toute autre passion, par le sentiment intime & expérimental, qui nous avertit toujours que les maux assiégent de toutes parts la vie humaine. La pitié, qui n'est qu'un secret repli sur nous à la vue des maux d'autrui, dont nous pouvons être également les victimes, a une liaison si étroite avec la

crainte que ces deux paſſions ſont inſéparables dans les hommes, que le beſoin mutuel oblige de vivre dans la ſociété civile. C'eſt ce qui fait dire à Virgile, en parlant du bonheur ineſtimable d'un heureux loiſir que goûte un philoſophe ſolitaire *, « Il n'eſt » point dans la néceſſité de compatir à la » misère d'un vertueux indigent, ou de » porter envie au riche coupable ».

La crainte & la pitié ſont les paſſions les plus dangereuſes, comme elles ſont les plus communes. Car ſi l'une, & par conſéquent l'autre, à cauſe de leur liaiſon, glace éternellement les hommes, il n'y a plus lieu à la fermeté d'ame néceſſaire pour ſupporter les malheurs inévitables de la vie, & pour ſurvivre à leur impreſſion trop ſouvent réitérée. C'eſt pour cela que la philoſophie a employé tant d'art à purger l'une & l'autre, pour uſer du terme d'Ariſtote, à deſſein de conſerver ce qu'elles ont d'utile, en écartant ce qu'elles peuvent avoir de pernicieux. Mais il faut convenir qu'en ceci la poéſie l'emporte infiniment ſur la philoſophie dont les raiſonnemens trop crûs ſont un préſervatif

* Neque ille
Aut doluit miſerans inopem, aut invidit habenti.
Georg. l. 2. v. 498.

trop foible, ou un remède peu sûr contre les mauvais effets de ces passions; au lieu que les images poétiques ont quelque chose de plus flatteur & de plus insinuant pour faire goûter la raison.

Ce qu'il y a de particulier & de surprenant en cette matière, c'est que la poésie corrige la crainte par la crainte, & la pitié par la pitié; chose d'autant plus agréable, que le cœur humain aime ses sentimens & ses foiblesses. Il s'imagine donc qu'on veut les flatter, & il se trouve insensiblement guéri par le plaisir même qu'il a pris à se séduire. Heureuse erreur, dont l'effet est d'autant plus certain, que le remède naît du mal même qu'on chérit. A la vérité, la vie humaine est un grand théâtre, où l'on est spectateur de bien des malheurs de toute espèce. L'on y voit paroître tous les jours (outre l'indigence, la douleur & la mort) les desirs fougueux, & les espérances trompées, les craintes désespérantes, & les soucis dévorans. Mais tout ce spectacle n'inspire qu'une terreur & qu'une pitié plus capables d'abattre le cœur, que de l'affermir. On a beau dire, la vue des misérables ne nous console point de l'être; sans compter que l'homme se porte avec soin à éviter, autant qu'il le peut,

une ſi triſte vue, pour jouir plus tranquillement des douceurs de la vie, ou qu'il ſe rend dur & inſenſible ſur les misères de ſes pareils, oubliant qu'il eſt homme comme eux, & qu'il payera chèrement de courtes joies par de longues douleurs.

Comment donc précautionner l'homme contre des maux inévitables? comment le rendre ſenſible autant qu'il doit l'être? comment le fortifier contre l'abattement où le jettent la crainte & la pitié? On le peut faire en le réjouiſſant par le ſpectacle même de ſes maux, en y attachant ſes regards malgré lui par un attrait de plaiſir dont il ne puiſſe ſe défendre, & en inſinuant dans ſon cœur ce que cette crainte & cette pitié ont d'agréable & de doux, non ſeulement pour le rendre humain, mais encore pour lui apprendre à modérer ſes paſſions quand des maux réels viendront les exciter. Car lorſqu'on s'apprivoiſe avec l'idée des maux, on ſe fortifie ſoi même contre eux, & on ſe porte plus vivement à les ſoulager en autrui par l'eſpoir du retour. Par ce moyen la poéſie procure deux avantages conſidérables à l'humanité, l'un d'adoucir les mœurs des hommes, comme l'ont fait Orphée, Linus & Homère; l'autre, de rendre leur ſenſibilité raiſonnable,

& de la renfermer dans de justes bornes, comme l'ont pratiqué les poëtes tragiques de la Grèce *[1].

L'on me dira peut être qu'il n'est pas croyable que toutes ces réflexions ayent passé par l'esprit d'Homère & d'Eschyle, quand ils se sont mis à composer, l'un son Iliade, & l'autre, ses tragédies; que ces idées paroissent postiches & venues après coup; qu'Aristote, charmé d'avoir démêlé dans leurs ouvrages de quoi fonder le but & l'art de l'épopée & de la tragédie, a mis sur le compte de ces auteurs des choses auxquelles, selon les apparences, ils n'ont pas songé; qu'enfin je m'efforce vainement moi même

* J'ai traité encore cette matière dans un poëme Latin de douze chants sur les passions. « ARISTOTE (dit M. DACIER, remarque » sur le chap. VI de la poét.) n'est pas le seul qui ait eu cette idée » de la tragédie. L'Empereur Marc Aurele, tout Stoïcien qu'il étoit, » en a jugé comme lui dans l'art. *6*, du onziéme livre de ses » réflexions. Ses paroles sont considérables. Les tragédies, dit-il, » ont été premièrement introduites pour faire souvenir les hommes » des accidens qui arrivent dans la vie; pour les avertir qu'ils doivent » nécessairement arriver, & pour leur apprendre que les mêmes » choses qui les divertissent sur la scène, ne doivent pas leur paroître » insupportables sur le grand théâtre du monde. Car tu vois bien » que telle doit être la catastrophe de toutes les pièces, & que tous » ceux qui crient tant sur le théâtre, O CYTHERON, ne se dé- » livrent pas de leurs maux.

1 Cette idée sera développée plus au long dans un Discours sur l'objet & l'art de la tragédie. Ce discours sera, en quelque sorte, le supplément & le commentaire de ceux du Père Brumoy.

de leur prêter des vues qu'ils n'avoient pas. Mais croira-t-on que ces grands hommes ayent travaillé ſans deſſein? Je l'ai déjà dit d'Homère, & je dois le dire des poëtes tragiques, ſes imitateurs. S'il eſt vrai qu'en effet l'art de la tragédie réſulte de leurs ouvrages, leur refuſera-t-on le mérite de l'y avoir mis, & voudra-t-on leur ravir l'honneur d'avoir pu penſer ce que nous n'avons penſé qu'après eux & par eux?

Mais je veux qu'ils n'ayent pas eu dans l'eſprit ces réflexions auſſi analyſées qu'elles l'ont été depuis. On ne peut au moins nier raiſonnablement, qu'ils n'en ayent eu le fonds & la ſubſtance, qu'ils ont développée peu à peu à meſure qu'ils voyoient le ſuccès bon ou mauvais de leurs ſpectacles. Car alors, non contens d'étudier la nature dans leur propre cœur, ils jugeoient de ce qui devoit plaire par ce qui plaiſoit en effet, & ſe conformoient au goût des peuples, pour ſuivre de plus près la nature; comme un ſculpteur habile & éclairé étudie l'antique qui a plu, pour approcher de plus près du vrai beau qui doit plaire.

Je vais encore plus loin, & je ſuppoſe qu'Eſchyle n'a pas connu tout d'un coup que le but de la tragédie étoit de corriger la

crainte & la pitié par leurs propres effets; du moins on doit convenir que, puiſqu'il a tâché de les exciter dans ſes pièces, il a eu en vue de réjouir ſes ſpectateurs par l'imitation de la crainte & de la pitié, & que par conſéquent il a ſenti le prix de ces paſſions miſes en œuvre. S'il n'a voulu inſtruire, il a prétendu plaire. Et pouvoit il imaginer deux moyens plus efficaces pour y réuſſir? Ces paſſions ſeules, à les examiner de près, mettent en jeu tous les autres mouvemens de l'ame. Elles en ſont le nœud inviſible & le reſſort tout puiſſant. Il ſe fait un commerce ſi étroit entr'elles, & les autres paſſions, que celles-ci les réveillent, & en ſont réveillées à leur tour. On deſire, on eſpere, on aime, on hait par crainte; & la crainte nait auſſi du deſir, de l'eſpoir, de la haine & de l'amour. La crainte, en un mot, & la pitié, qui l'accompagne preſque toujours, ſont les premiers fruits de l'amour de nous mêmes, par ce qu'elles ont pour objet direct le mal préſent que nous voulons fuir ſur toutes choſes. Mais ce qui les rend encore plus agréables dans le ſpectacle, c'eſt que leur talent particulier eſt d'y remplir l'ame de cette triſteſſe majeſtueuſe que ne produiſent ni l'amour, ni la haine, ni

l'admiration ; & dont le ſentiment eſt plus exquis que tout ceux qui naiſſent des autres paſſions inſpirées par une repréſentation naïve. Les larmes qu'on verſe ſur le ſort d'Andromaque ou d'Iphigénie par le moyen de la crainte & de la pitié, ſont plus douces que le ſentiment d'indignation & d'étonnement, tout noble qu'il eſt, que nous laiſſe Cléopatre expirante dans Rodogune.

Enfin Eſchyle a conçu viſiblement que la tragédie devoit ſe nourrir de paſſions, ainſi que le poëme épique, quoique d'une façon différente, c'eſt à dire avec un air plus vif & plus animé, à proportion de la différence qui doit ſe trouver entre la durée de l'un & celle de l'autre, entre un livre & un ſpectacle. Il s'eſt repréſenté l'épopée comme une reine auguſte aſſiſe ſur ſon trône, & dont le front chargé de nuages, laiſſe entrevoir de vaſtes projets, & d'étranges révolutions ; au lieu qu'il s'eſt figuré la tragédie éplorée & le poignard en main, telle qu'on la repréſente, accompagnée de la terreur & de la compaſſion, précédée par le déſeſpoir, & bientôt ſuivie de la triſteſſe & du deuil.

VIII. Mais pour exciter ces mouvemens, il faut des intérêts, des changemens de fortune,

des reconnoiſſances, des intrigues; & tout cela ſuppoſe une ou pluſieurs actions. Or, Homère, guidé par la raiſon, n'en a choiſi qu'une ſeule qu'il a conduite juſqu'à vingt-quatre chants fort étendus. La raiſon veut donc beaucoup plus encore, qu'on n'en traite qu'une dans un ſpectacle de peu d'heures. L'Iliade & le bon ſens ont du, par le même motif, déterminer Eſchyle à choiſir pour le ſujet d'une tragédie une action grande, illuſtre & intéreſſante; une action entière, parfaite, & dont les parties fiſſent un tout; une action ſimple, ſans mélange d'actions indépendantes; une action qui ne fût qu'une vérité enveloppée dans un cercle d'événemens unis les uns aux autres, & tendans de concert à la dévoïler à l'eſprit, à meſure qu'ils ſe montrent aux yeux. Il eſt aiſé de voir en effet que la tragédie n'eſt que le poëme épique en racourci. Car l'action, l'enchaînement des faits, la fable, (comme l'appelle Ariſtote,) a chez Homère cette unité, cette ſimplicité, cette nobleſſe, cet intérêt, ce tout enſemble, cette continuité, cette intégrité, cette perfection, enfin toutes les qualités que les Grecs ont pris ſoin de faire entrer dans leurs Spectacles.

IX. Ils ont compris encore après Homère,

que ce n'étoit là, pour m'exprimer ainſi, que le cadavre d'une tragédie. L'ordre & la proportion des parties leur ont paru le point le plus eſſentiel de l'Iliade, & conſéquemment de la tragédie. En effet puiſque le poëme épique fait un corps accompli avec ſes juſtes dimenſions, & que par là il eſt conforme à la nature, il a fallu faire couler cet ordre & cet heureux arrangement dans le ſpectacle tragique pour le rendre agréable. Il a fallu pour cela déterminer ſa véritable durée, mais d'une manière plus préciſe que n'a fait Homère dans ſon Iliade, & dans ſon Odyſſée. Car un poëme qu'on doit lire peut prolonger ou accourcir la durée de ſon action un peu plus ou un peu moins ſans autre régle, ſinon que l'étendue n'en ſoit pas, ou trop conſidérable, ou trop petite. Un poëme épique eſt un édifice dont on doit voir les dimenſions d'un coup d'œil, après l'avoir examiné par parties & en détail. Que l'édifice ſoit plus ou moins grand, pourvu qu'il ſoit bien proportionné, & qu'il ne paſſe pas la portée de l'œil, il n'importe. Voilà la régle de la nature, telle qu'Homère l'a choiſie, ainſi que je l'ai déjà inſinué, & je ne penſe pas qu'on puiſſe raiſonnablement en alléguer d'autres. Mais il n'en eſt pas

de même d'une action mise en spectacle. C'est une autre sorte d'édifice, qui non seulement doit avoir une étendue beaucoup moindre que le premier, mais encore qui ne peut souffrir qu'une mesure déterminée, pour ne pas rebuter le spectateur obligé de le parcourir sans repos & sans interruption. Il est donc naturel que la mesure de l'action ne passe pas de beaucoup celle de la représentation. Telle est la régle du bon sens que la réflexion fit naître à Eschyle, & plus nettement à ses successeurs, en considérant qu'une action représentée doit essentiellement ressembler à l'action réelle dont elle est l'image. Car sans cela il n'y a plus d'imitation, plus d'erreur, plus de vraisemblance, & par conséquent plus d'enchantement.

Toutefois, comme cette ressemblance ne sauroit être toujours si parfaite, qu'elle n'admette quelque différence en faveur des beautés de l'art; l'art même, pour ménager ces beautés, peut faire illusion au spectateur, & lui montrer avec succès une action dont la durée exige huit ou dix heures, quoique le spectacle n'en emploie que deux ou trois. C'est que l'impatience du spectateur, qui aime à voir la suite d'une action intéressante, lui aide à se tromper lui-même, & à supposer

que le temps néceſſaire s'eſt écoulé, ou que ce qui exigeoit un temps conſidérable s'eſt pu faire en moins de temps. Il ne va pas ſe chicaner lui-même, & il ſe prête ſi naturellement à ſon erreur, pour peu que l'art la favoriſe, qu'il lui faudroit bien des réflexions pour s'en tirer; tant ſon impatience eſt ingénieuſe à le ſéduire. Ainſi l'artifice joint à la nature juſtifie aſſez la conduite des premiers poëtes tragiques, qui n'ont paſſé que de fort peu la durée de la repréſentation dans l'eſpace qu'ils ont donné à l'action de leurs tragédies.

C'eſt une choſe bien remarquable qu'Eſchyle ait trouvé cet heureux ſecret, & qu'il s'y ſoit conformé auſſi bien que ſes ſucceſſeurs, tandis que nos tragédies Françoiſes, (je parle de l'enfance de notre théâtre,) & les Eſpagnols encore aujourd'hui, ne connoiſſent d'autre unité que celle d'un même perſonnage qui naît & qui vieillit en un jour. Je ne dis rien des pièces, même les plus belles, qui régnent ſur notre ſcène. J'obſerverai dans la ſuite combien elles ſont éloignées en ceci de la régularité des Grecs, toutes régulières qu'elles paroiſſent. On s'étonne qu'on ſe ſoit aviſé ſi tard, dans les divers renouvellemens du théâtre, de garder les

les trois unités, d'action, de temps & de lieu. Quel mérite pour Eſchyle de les avoir trouvées! Ne lui dût on que cela, c'en feroit aſſez pour le rendre reſpectable.

X. Je viens donc par degrés à l'unité de lieu. Il n'a point pris celle là d'Homère. Homère l'a dirigé pour l'unité d'action, & même pour l'unité de temps, quoique cette dernière ſoit, comme on voit, bien différente dans la tragédie & dans le poëme épique. Mais il n'y a que la nature, qu'Eſchyle étudioit ſur les vues d'Homère, qui ait pu lui faire appercevoir que les ſpectateurs étant fixés dans un parterre ou dans un cirque, il falloit que l'action, pour être vraiſemblable, ſe paſsât ſous leurs yeux, & par conſéquent dans un même lieu. Homère, n'étant que narrateur, pouvoit faire voyager l'imagination avec ſes héros, & changer la ſcène ſans dépayſer les lecteurs. Rien n'eût été plus facile aux poëtes tragiques & à Eſchyle, leur modèle, que de ſuivre un héros, tantôt dans le cabinet où il médite le plan de ſes entrepriſes, tantôt dans une plaine où il combat. Mais cela étoit il dans la nature? non ſans doute. Le ſpectateur peut aider à ſe tromper ſur la durée, plus ou moins grande d'une action, pourvu qu'elle

ne paſſe pas certaines bornes, & que les intervalles ſoient adroitement ménagés: mais il ne ſauroit s'abuſer aſſez groſſièrement ſur le lieu de la ſcène, pour s'imaginer qu'il paſſe d'un palais à une plaine, & d'une ville dans une autre, tandis qu'il ſe voit enfermé dans un lieu déterminé. Le changement de décorations au coup de ſifflet eſt une puérilité que le bon ſens déſavoue, & qui ne rend ſupportable que la repréſentation d'une magie des Fées, qu'on ſuppoſe pouvoir changer au même endroit les cabanes en palais, & les villes en déſerts. L'art même ne va point juſqu'à ſéduire le ſpectateur ſur le plus ou le moins d'étendue de la ſcène; il faut que la ſcène ſe voye, & par conſéquent qu'elle ſoit bornée, non pas en général dans l'enceinte d'une ville, d'un camp, d'un palais; mais dans un endroit limité d'un palais, d'une ville, ou d'un camp. La choſe eſt ſi naturelle, qu'on auroit du, ce ſemble, la trouver tout d'un coup de nos jours, ou ſe ſouvenir du moins qu'elle étoit déjà inventée par les Grecs. Cependant nous voyons qu'au ſiécle paſſé il a fallu une infinité de ſavans & longs diſcours pour montrer le beſoin de cette exacte unité, dont toutefois Corneille n'a jamais voulu entièrement

convenir. Regardera-t-on pour cela comme une bagatelle cette heureuſe découverte d'Eſchyle ? On auroit tort. C'eſt l'œuf de Chriſtophe Colomb. Rien n'étoit plus facile, lui diſoit-on, que de découvrir l'Amérique. « Et quoi de plus aiſé que de faire tenir un » œuf ſur ſa pointe, dit-il, en le caſſant : » mais vous ne l'avez point fait ; & je m'en » ſuis aviſé le premier ». Tout ce qui eſt naturel paroît aiſé quand il eſt une fois trouvé. La difficulté eſt d'être l'inventeur.

XI. Eſchyle l'a été quant aux choſes dont je viens de parler, & l'on voit avec qu'elle habileté il les a fait éclore d'Homère. Il en a tiré de même la manière naturelle de diviſer l'œuvre théâtrale. En effet une action ne ſauroit être racontée ni jouée ſans avoir ce qu'on appelle expoſition, intrigue & dénouement. Ariſtote nomme ces trois parties, prologue, épiſode, exorde ; & les Grecs de profeſſion, protaſe, & cataſtrophe. Mais il n'eſt ici queſtion ni d'Ariſtote ni des termes. Je prends les plus intelligibles ſans affecter un air Grec. Cela revient au même ; &, à l'égard d'Ariſtote, il ne s'agit point de voir ce qu'il a remarqué d'après Eſchyle, Sophocle & Euripide. Je ne veux qu'examiner comment ces poëtes ont imaginé tout cela d'après

Homère. Les trois parties dont je parle se trouvent nettement dans l'Iliade. Le sujet se développe d'abord par les prières de Chrysès qu'on rebute, & qu'on écoute enfin, & par la querelle d'Agamemnon avec Achille qui en naît tout naturellement. Cette querelle donne lieu à de grands événemens qui font le nœud; & tout se dénoue par la mort de Patrocle, qui porte Achille à se venger des Troyens, & à se reconcilier en quelque sorte avec les Grecs. Mais l'artifice de ces trois parties est une chose qui a du occuper extrêmement les inventeurs de la tragédie. En effet l'exposition du sujet, qui est la première, exige de grandes conditions pour plaire, ne fût ce que la briéveté & la netteté.

* Que dès les premiers vers l'action préparée,
Sans peine, du Sujet applanisse l'entrée.
Je me ris d'un acteur, qui, lent à s'exprimer,
De ce qu'il veut, d'abord ne sçait pas m'informer;
Et qui, débrouillant mal une pénible intrigue,
D'un divertissement me fait une fatigue....
Le sujet n'est jamais assez tôt expliqué.

Quantité de nos meilleures tragédies péchent extrêmement en ce point. Les entrées en sont quelquefois si embarrassées, & les chemins si raboteux, qu'on semble grimper sur

* Despréaux, ART POET. chant 3.

des rochers eſcarpés pour arriver à une maiſon de plaiſance. Il y faut des allées d'arbres avec une pente douce, & non pas des montagnes & des ravines.

Outre la briéveté & la netteté que la nature inſpira d'elle-même aux Grecs pour expoſer leurs ſujets, elle leur apprit que cette ouverture doit montrer en gros toute l'action déjà commencée à un tel degré, qu'elle ſemble devoir finir bientôt; tandis qu'au contraire un incident, qui en apparence la conduit à ſa fin, ne fait que la reculer, & tromper l'attente du ſpectateur ſurpris. Il en eſt de cela comme d'un vaſte temple dont l'architecture eſt bien proportionnée. La proportion fait qu'il paroît moins grand, & qu'on voit l'eſpace d'un bout à l'autre, comme aſſez court, quoique fort long. Mais plus on avance, plus on apperçoit l'immenſe intervalle que la proportion avoit accourci à l'œil. C'eſt comme la fauſſe Ithaque qui fuyoit toujours devant Ulyſſe, lorſqu'il ſe croyoit ſur le point d'y aborder. Le bon ſens apprit encore aux Grecs, du moins à quelques-uns, que l'ouverture de la ſcène ne devoit pas découvrir tout le fonds de l'action; mais en laiſſer ſeulement entrevoir une partie, pour rendre le plaiſir de

l'évolution plus piquant & plus nouveau.

Il eſt des faits qui ont précédé l'action, & qui ne ſauroient être ignorés du ſpectateur ſans qu'elle en ſouffre. Ils ſont du reſſort de l'expoſition. Il en eſt auſſi qui appartiennent au corps de l'action même, & qu'il eſt néceſſaire de préparer. C'eſt l'expoſition qui les indique. C'eſt elle qui découvre habilement au ſpectateur le lieu où ſe paſſe la ſcène, le temps où elle commence, les acteurs qui jouent & qui doivent jouer; choſes dont il ſeroit inſtruit, ſi l'action ſe paſſoit véritablement ſous ſes yeux ; mais qu'il ne ſçauroit ſçavoir, ſi dans la repréſentation on n'a ſoin de les lui dire, ſans qu'il paroiſſe qu'on les lui diſe de la part du poëte. Le poëte ne parle point, il doit être oublié : autrement il ſeroit un poëme épique. Les acteurs ſeul ont droit de parler & d'agir. Mais quel art n'eſt ce pas que celui de faire dire, vraiſemblablement par des acteurs, des choſes qui doivent ſembler n'être dites que pour eux, & qui le ſont pourtant en faveur des ſpectateurs! Des trois poëtes Grecs, Sophocle eſt le ſeul qui l'ait bien connu. Eſchyle l'a ébauché; & Euripide l'a ſouvent négligé dans ſes expoſitions. Il a cru qu'un acteur ne pouvoit trop tôt faire

connoître qui il eſt, & de quoi il s'agit. Il aimoit mieux

> * Qu'il déclinât ſon nom,
> Et dît : Je ſuis Oreſte, ou bien Agamemnon,
> Que d'aller, par un tas de confuſes merveilles,
> Sans rien dire à l'eſprit, étourdir les oreilles.

Pour ſauver ce défaut nous avons imaginé les confidens. Ils ſont d'un grand uſage pour aider à l'expoſition du ſujet, & pour inſtruire le ſpectateur de ce qu'il ne peut voir. Mais ces perſonnages n'ayant d'ordinaire d'autre part à l'action que d'être les dépoſitaires des ſecrets de leurs ſouverains, il faut convenir qu'ils ſont froids. Le chœur des anciens, qui a quelque air de nos confidens, intéreſſe bien davantage. Nous en parlerons ailleurs. Je me contente de marquer, par ce que je viens de dire, la différence exacte des expoſitions du poëme épique, & de celles des tragédies, afin qu'on diſtingue nettement ce qu'Eſchyle & les tragiques Grecs ont emprunté de l'Iliade, & ce qu'ils y ont changé quant à l'expoſition du ſujet. Homère n'a pas été gêné dans la ſienne, n'étant que narrateur. Mais les tragiques ont été obligés d'en rectifier l'art, pour l'ajuſter à la tragédie. Il faut des coups de

* Deſpréaux, ibid.

maître pour expoſer finement un ſujet ſur le théâtre, au lieu qu'il n'eſt beſoin que d'une belle ſimplicité [1], qui toutefois eſt rare, pour commencer un poëme épique. C'eſt donc un effort d'eſprit conſidérable dans Eſchyle d'avoir le premier apperçu cette différence de l'épique & du tragique, en faiſant naître l'un de l'autre avec tant d'art, que le diſciple en ceci l'emporte ſur le maître.

XII. Après cet effort, il lui étoit bien moins difficile de tranſporter de l'épopée à la tragédie, ce qui s'apelle intrigue ou nœud. Car on vient plus aiſément à bout de faire oublier le poëte ou le narrateur quand on vient à brouiller différens intérêts & à nouer le jeu de divers perſonnages, que quand on

1 Bien commencer un poëme épique, n'eſt pas une choſe moins difficile que de bien commencer une tragédie; on peut même dire que c'eſt un art d'autant plus difficile, que l'épopée offre à l'imagination du poëte un champ bien plus vaſte que la tragédie. Je n'entends point par le commencement d'un poëme, ces invocations qui, depuis Homère, ſont devenues, pour ainſi dire, une choſe de forme à la tête d'un poëme épique, & qui cependant doivent avoir le mérite d'expoſer nettement le ſujet qu'on ſe propoſe de traiter; j'entends ce choix délicat & difficile dans l'action que vous devez raconter, du moment le plus favorable, pour en mieux faire embraſſer au lecteur les deux extrémités; & pour que la narration de ce qui s'eſt paſſé avant l'action en découle naturellement, ſans arrêter la marche, ni brouiller l'ordre des événemens qui ont ſuivi; & c'eſt principalement lorſque l'action, comme dans l'Odyſſée, embraſſe pluſieurs lieux à la fois, que cet art devient ſingulièrement difficile.

veut mettre les ſpectateurs au fait d'une action ſans paroître en rien, & ſans qu'ils s'apperçoivent qu'on ait eu deſſein de le faire. Le nœud eſt cependant la partie la plus conſidérable de la tragédie. C'eſt ce qui lui donne cette eſpèce de vie qui l'anime, auſſi bien que le poëme épique. Les poëtes Grecs pleins du génie d'Homère y trouvèrent ſans contredit ce balancement de raiſons, de mouvemens, d'intérêts & de paſſions qui tient les eſprits ſuſpendus, & qui pique juſqu'à la fin la curioſité des auditeurs. Car Homère, comme nous l'avons déjà vu, auteur de ces grands reſſorts, ſouléve rois contre rois, peuples contre peuples, & dieux contre dieux. Le deſtin qui fait l'équilibre, le maintient ou le rompt, comme il lui plaît, en faveur des uns ou des autres, mais preſque toujours au détriment des Grecs; & la colère d'Achille, oiſive en apparence, eſt l'ame de ces agitations & de ces tempêtes. Le contre poids de l'intrigue, balance tour à tour la terreur & la compaſſion dans les cœurs de ceux qui liſent ou qui écoutent. On ne lit plus; on n'entend plus. On eſt témoin de ces fameux événemens. L'eſprit enlevé, tranſporté, ravi hors de lui même, partage tous les périls des Troyens & des

Grecs. Tel eſt l'effet qui doit produire le nœud de la tragédie ; effet néanmoins plus prompt & plus vif, puiſque le trouble doit moins durer : d'où il s'en ſuit qu'à conſulter la nature, comme le fit Eſchyle, le nœud tragique doit être moins intrigué, moins chargé, mais plus vivement conduit que l'épique. Nous verrons dans la ſuite combien nous nous ſommes écartés de l'ancienne ſimplicité en négligeant cette régle, & en donnant ſouvent plus de matière à nos tragédies qu'il n'en faudroit pour de longs poëmes héroïques. Remarquons, en paſſant, le vrai caractère qui doit diſtinguer ceux ci de celles là, & que les anciens ont attrapé : caractère au reſte fondé ſur l'idée du ſpectacle, qui, exigeant un temps aſſez court pour l'évolution de ſes événemens, veut néceſſairement être vif & ſimple pour être agréable.

Sur çe principe, l'art de varier à l'infini les mouvemens de la balance du théâtre ſe préſente de ſoi même à l'eſprit. Deux ou trois incidens ſuffiſent pour produire de grands effets, ſans entaſſer, comme on fait ſouvent, un nombre prodigieux de machines qui marquent plus la diſette que la fécondité. Un outrage vengé dans le Cid a enfanté ſeul

ce chef d'œuvre d'intrigue que le public révolté, comme dit Desſpreaux, s'eſt obſtiné à toujours admirer, malgré une cabale puiſſante, des raiſonnemens ſpécieux, & quantité de viſibles défauts. Le goût aidé du bon ſens & de l'exemple d'Homère, eſt la plus ſûre régle pour faire croître le trouble de ſcène en ſcène, & d'acte en acte. Mais la beauté des intrigues dépend du choix des actions; & ce choix eſt ſouvent l'effet du bonheur plutôt que du diſcernement. L'hiſtoire & la fable en fourniſſent d'intéreſſantes, mais en plus petit nombre qu'on ne peut penſer. Cependant c'eſt le fond où il faut puiſer pour ſe rendre croyable. Un ſujet de pure imagination préviendroit le ſpectateur incrédule, & l'empêcheroit de concourir à ſe laiſſer tromper. Les changemens légers dont il peut ne pas s'appercevoir ſont les ſeuls qu'il permette au poëte, & que le poëte doive employer pour l'artifice de l'intrigue. Son adreſſe conſiſte à inventer des ſituations délicates, où le père ſe trouve en compromis avec ſes enfans, l'amant avec la perſonne aimée, l'intérêt avec l'amitié, l'honneur avec l'amour. Plus la déciſion eſt embarraſſante, plus le trouble s'accroît. L'action tend toujours à ſa fin ſans qu'on devine

quelle en ſera l'iſſue, & ſe termine ſouvent d'une manière bien différente de ce qu'on avoit attendu.

> * L'eſprit ne ſe ſent point plus vivement frappé,
> Que lorſqu'en un ſujet d'intrigue enveloppé,
> D'un ſecret tout à coup la vérité connue,
> Change tout, donne à tout une face imprévue.

L'intrigue en un mot eſt un Dédale, un labyrinthe qui va & revient toujours ſur lui même, où l'on aime à ſe perdre, d'où l'on cherche pourtant à ſortir; mais où l'on rentre avec plaiſir, quand une fauſſe iſſue nous y rejette. Pour cela il faut que le fil qui conduit le ſpectateur ſans qu'il y penſe, ſoit en effet ſi délié qu'il ne le ſente pas. L'art une fois découvert fait évanouir tout le charme. C'eſt par le choc violent des paſſions qu'on vient particulièrement à bout de ſauver l'art. Ainſi Homère l'apprit-il aux Grecs. Chez eux les paſſions roulent, ſe heurtent, ſe bouleverſent, & retournent ſans ceſſe ſur elles mêmes, comme les vagues de la mer, juſqu'à la fin de la tempête, qui n'eſt autre choſe que le dénouement.

XIII. Ce dénouement, autre invention des Grecs ſur les pas d'Homère, réſout l'embarras & démêle peu à peu ou tout à coup

* Deſpréaux, ibid.

l'intrigue, quand elle eſt portée auſſi loin qu'elle peut l'être. C'eſt encore la nature qui le veut ainſi. Car l'eſprit impatient court avidement à l'iſſue. Piqué par le concours de différens projets & de diverſes paſſions dont on a mêlé le jeu, il attend la main qui doit délier le nœud gordien. Il veut enviſager tout l'objet. Quand donc on a ſu réveiller ſa curioſité, il faut le ſatisfaire par un dénouement conforme à ſon attente. Il y en a de pluſieurs ſortes, ſuivant la qualité des actions théâtrales. Car ou le héros de la pièce déjà malheureux arrive inſenſiblement au comble du malheur, comme Phédre & Hippolyte; ou il paſſe de la félicité à l'infortune comme Œdipe; ou enfin du ſein du malheur à une fortune heureuſe, comme Nicomède. De plus, l'action peut être diſpoſée de manière que de deux ſortes de perſonnages, les uns criminels, & les autres vertueux, ceux ci & ceux là renverſant la balance, reçoivent à la fin le prix dû à la vertu & au crime, les uns la punition, les autres la récompenſe. Je croirois volontiers que c'eſt en ce dernier cas qu'on peut appeller l'action compoſée, au lieu qu'elle paroît ſimple dans les trois premiers. Ariſtote * ne met toutefois point

* Ariſt. POET. chap. 10.

d'autre différence entre les actions ſimples & les compoſées, ſinon que les premières n'ont ni péripétie ou changement d'état, ni reconnoiſſance, mais ſeulement un paſſage uni de l'agitation au calme; tel eſt le Philoctète de Sophocle, au lieu que les autres, comme Alceſte, & la ſeconde Iphigénie d'Euripide, ont la reconnoiſſance & le changement d'état, ou l'une de ces deux choſes. Quoi qu'il en ſoit de la ſimplicité ou de la compoſition des actions tragiques, ſuivant l'idée du philoſophe, il eſt certain que toutes ſe réduiſent aux quatre eſpèces que j'ai marquées, & par conſéquent donnent lieu à quatre ſortes de dénouemens. Car ſi le héros déjà ſuppoſé malheureux tombe inſenſiblement dans le dernier malheur, le dénouement renverſe toutes les eſpérances qui le flattoient de s'en dégager, & l'y précipite ſur le champ ou par degrés ſans retour. S'il s'agit de rendre malheureux un homme comblé de bonheur & de gloire, le dénouement le fait en détruiſant toute cette grandeur par les moyens mêmes qui ſembloient devoir l'affermir. Si l'on veut tirer du malheur une perſonne infortunée, le dénouement le fera par un retour d'événemens qui produiront un effet tout contraire à celui qu'ils annon-

çoient. Enfin s'il faut en même temps punir le coupable & ſauver l'innocent, le dénouement fait une double opération comme dans les deux cas précédens ; de manière qu'à le bien prendre, le dénouement n'étant que le paſſage, ou du trouble à la tranquilité, ou d'un état à un autre, ſoit heureux, ſoit malheureux, il peut être réduit à ces deux eſpèces, de quelque façon qu'il ſe faſſe, par une reconnoiſſance ou autrement.

Eſchyle a dû obſerver que l'Iliade ſe dénoue par un événement qui leve les obſtacles oppoſés à la reconciliation d'Achille avec les Grecs. Cet événement eſt la mort de Patrocle, qui attire celle d'Hector, dont les funérailles terminent l'action. Il a vu de même que le dénouement de l'Odyſſée eſt le retour & la reconnoiſſance d'Ulyſſe après le carnage des amans de Pénélope. C'eſt d'un côté cette reconnoiſſance, & de l'autre cet événement, qui ont donné l'idée aux poëtes tragiques de faire entrer dans leurs ſpectacles le dénouement de l'épique, comme ils y ont tranſmis l'expoſition & le nœud. La reſſemblance eſt trop marquée pour en douter. Auſſi voyons nous qu'on n'a rien imaginé de plus pour dénouer une intrigue, que ce qu'a employé Homère, un inci-

dent nouveau, ou bien une reconnoiſſance?

Mais l'art de rendre les dénouemens heureux & naturels a été perfectionné ſur l'étude particulière du génie tragique. En effet les maîtres de cet art ont trouvé en l'approfondiſſant qu'un dénouement ne pouvoit être conforme à la raiſon, s'il ne naiſſoit du fonds même du ſujet; & c'eſt ce qui a engagé Horace à condamner les dieux en machine, à moins que le nœud ne fût de nature à ne pouvoir être autrement délié. On voit par exemple qu'une tragédie ſur le ſacrifice d'Iſaac ne peut finir que par la machine, c'eſt à dire, par une voie du ciel, n'étant pas permis de rien changer d'eſſentiel à une hiſtoire connue, ſur tout à l'écriture, & d'ailleurs l'action étant de caractère à mériter une pareille iſſue. Mais, afin que le dénouement ſemble éclore du ſujet même, il faut le préparer ſans le prévenir, en jetter des fondemens ſans le laiſſer conjecturer, & ſans qu'on puiſſe dire qu'on l'ait vu avant qu'il ait paru en ſon entier. En un mot il veut être traité comme les autres incidens de la piéce, avec un rapport ſi juſte à tout le reſte du corps, qu'il paroiſſe qu'on ne pourroit, ſans gâter l'ouvrage, le finir d'une autre façon. Le chef d'œuvre des dénouemens eſt

eſt, ſans contredit, celui de l'Œdipe dans Sophocle. Il commence avec le nœud même, & continue tellement à nouer ce qu'il dénoue, que le ſort d'Œdipe s'embrouille, même en ſe dévoilant, & n'eſt enfin éclairci que par un ſeul mot, qui, comme un rayon perçant, porte tout à coup la lumière dans l'eſprit d'Œdipe, lui deſſille entièrement les yeux, & lui fait connoître qu'il eſt le meurtrier de ſon père, & l'époux de ſa mère.

Outre ce rapport & cette liaiſon avec l'intrigue, le dénouement veut encore une autre qualité non moins néceſſaire; c'eſt une certaine équité qui réveille l'amour naturel que nous avons pour la juſtice. Les anciens l'ont ſenti & pratiqué. C'eſt par là qu'ils ont puni le vice & fait triompher la vertu. Mais leur adreſſe a été admirable à le faire d'une façon, qui, loin de diminuer le plaiſir de la terreur & de la piété, ne fit au contraire que l'augmenter. Quelle merveille y auroit il à produire ſur la ſcène un ſcélérat qu'on rendroit malheureux, ou une vertu irreprochable que l'on couronneroit? cela ne peut exciter aucune paſſion bien vive. Mais d'expoſer au ſpectateur une perſonne peu coupable & beaucoup malheureuſe, voilà le grand ſecret de la crainte & de la compaſſion. Ses malheurs nous touchent,

ſa peine nous pénétre. Mais la comparaiſon de ſes vertus, de ſes fautes & de ſes malheurs nous enlève par un retour ſur nous mêmes, & nous fait ſentir à la fin ce que les deux paſſions tragiques ont de plus vif & de plus doux.

Je ſçai bien que ce n'eſt pas d'Homère ſeul qu'Eſchyle a pris ces obſervations, puiſque le dénouement de l'Iliade & de l'Odiſſée cauſent plutôt une admiration pleine de joie, que les derniers effets de la crainte & de la pitié ſatiſfaites. Mais lui & ſes ſucceſſeurs ont trop apperçu la différence de l'épique & du tragique pour ne pas joindre leurs réflexions particulières à celles d'Homère. On voit donc aſſez comment les premiers linéamens du théâtre ont été tracés par ce poëte, & imités par Eſchyle. Il me reſte à montrer de quelle manière celui ci a rempli ces premiers traits de la tragédie, ſur le modéle de l'Iliade, avec tant d'adreſſe, que la fille, en conſervant quelque air de la mère, a toutefois ſon air propre & perſonnel *.

XIV. Eſchyle, après avoir diſcerné dans le

* « Celui qui jugera bien d'une tragédie, & qui connoîtra bien sûre- » ment ſi elle eſt bonne ou mauvaiſe, pourra auſſi juger d'une épopée. » Car toutes les parties de l'épopée ſe trouvent dans la tragédie; mais » toutes celles de la tragédie ne ſe trouvent pas dans l'épopée ». Ariſt. Poet. ch. 3. trad. de M. Dacier.

poëme épique l'idée, la fin, l'expoſition, l'intrigue & le dénouement du ſpectacle, a vu qu'une pareille entrepriſe ſuppoſant des interlocuteurs en préſence d'une aſſemblée, il falloit examiner ce qui eſt convenable aux perſonnages & à leurs mœurs, à la diction & à ſes ornemens, au théâtre & à ſes décorations. Et, pour commencer par les perſonnages, il fit attention que les principaux devoient être illuſtres, comme dans Homère: car chez lui c'eſt Agamemnon, Menelas, Achille, Ulyſſe, les deux Ajax, qui jouent les premiers rôles. Voilà des héros pour une action héroïque. Mais on y voit auſſi un Therſite, & des perſonnages d'un ordre inférieur contraſter avec ceux du premier rang. On y voit même des armées, & des peuples en foule occuper le lointain & quelquefois le champ du tableau. Tous ces perſonnages furent tranſmis ſur la ſcène. On y vit, outre des dieux, de grands princes & des rois démêler entre eux des intérêts d'état, y perdre la couronne ou la vie, & étaler à une république jalouſe de ſa liberté, des malheurs d'autant plus intéreſſans pour elle, qu'ils flattoient ſon orgueilleuſe compaſſion, & qu'ils n'excitoient dans des cœurs républicains qu'une majeſtueuſe & noble

terreur à la vue des têtes couronnées qu'on sembloit lui immoler. On ressuscita les héros d'Homère, & ils reparurent dans des situations tragiques, parce qu'il étoit question de plaire à des Grecs, dont l'oreille étoit faite aux noms augustes de tant de grands hommes de leur nation. A ces principaux rôles on en ajouta de moins relevés & de subalternes, pour donner, par le moyen des uns, plus de lustre, de saillie, & de jeu aux autres. On fit connoître aux spectateurs ce qu'ils ne pouvoient voir, par les narrations de ces moindres acteurs. Ils animèrent le théâtre par des nouvelles peu attendues, par des reconnoissances inespérées, & par le secours qu'ils prêtèrent aux acteurs plus considérables. L'intervention même & le ministère des dieux entra dans l'exposition, dans les nœuds & dans les dénouemens.

XV. Les chœurs auparavant occupés à chanter Bacchus ou quelqu'autre sujet, ne chantèrent plus que dans certains intervalles pour délasser le spectateur, & pour donner lieu au cours de l'intrigue. D'oisifs qu'ils étoient, ils devinrent agissans, tantôt nymphes, tantôt furies, quelquefois courtisans; souvent peuple, mais toujours intéressés à l'action. On conçut d'après Homère qu'une

action grande & illustre ne pourroit se passer sans témoins, outre que ces témoins même sont un magnifique ornement au spectacle, & donnent beaucoup plus aux yeux qu'aux oreilles. Le chœur étant donc tout trouvé, puisqu'il faisoit seul, ou presque seul, ce qu'on appelloit la tragédie avant Eschyle, ce poëte ne l'exclut pas de la vraie tragédie. Au contraire il crut devoir l'y incorporer comme chœur pour chanter entre les actes[1], & comme personnage mêlé dans l'action.

1 Cette opinion du père Brumoy est une des opinions les plus généralement accréditées; cependant je ne sçai si c'est avec beaucoup de fondement; & je pense, avec quelques savans, que la division des actes est un systême chimérique que les Grecs n'ont connu que fort tard, puisqu'Aristote n'en a pas parlé. Si cette loi, prononcée par Horace, avoit été connue des anciens Grecs, & que les chœurs eussent toujours rempli les intervalles des actes, il y auroit eu dans toutes les tragédies le même nombre de chœurs; & c'est ce qui n'est point arrivé. Ces divisions seroient mieux marquées, & ne fourniroient pas tant de matière aux discussions des érudits. Il est donc vraisemblable que cette division n'existoit pas; on ne la trouve point dans les meilleures éditions Grecques faites sur d'anciens manuscrits; mais il paroît qu'elle fut introduite lorsque l'ancienne comédie ayant été réformée, on réforma aussi les chœurs qui l'accompagnoient; alors il fallut quelque chose qui en tînt lieu; & des danses & des pantomimes furent exécutées pour amuser les spectateurs dans les intervalles ménagés par le poëte. Ce changement ne fut pas aussi brusque qu'on pourroit se l'imaginer. Les poëtes qui succédèrent à Euripide, comme Agathon, faisoient chanter au chœur des morceaux tout à fait étrangers à l'action (ART. POET.). Ainsi de ces sortes de chants on vint aux pantomimes, & de ces pantomimes à la danse. Et cet usage bizarre s'est renouvelé à la naissance de notre théâtre, & s'y maintient encore, autant qu'il est possible, à l'aide de ces violons qui marquent si justement les cinq parties de la tragédie.

Il jugea ſeulement qu'il étoit à propos d'abréger ſes chants qui ne devenoient plus qu'un délaſſement acceſſoire dans ſon idée, & ce fut par où il commença. Car, à l'égard du nombre des perſonnes qui compoſoient le chœur, nombre qui montoit juſqu'à cinquante, il ne le retrancha & ne le réduiſit à quinze que dans la ſuite, & par ordre du magiſtrat, après le terrible effet de ſes Euménides, dont je parlerai. Il fit donc un double uſage du chœur. Le coryphée, c'eſt à dire, la principale perſonne qui le conduiſoit, entra dans l'action à la tête des autres, au nom deſquelles elle prit la parole, ſoit pour donner d'utiles conſeils & de ſalutaires inſtructions, ſoit pour prendre le parti de l'innocence & de la vertu, ſoit pour être le dépoſitaire des ſecrets, & le vengeur de la religion mépriſée, ſoit enfin pour ſoutenir tous ces caractères enſemble, comme le dit * Horace. En effet le chœur étoit, à proprement parler, l'honnête homme de la pièce.

Quant à ſon autre fonction, qui conſiſtoit à chanter dans les intervalles, il s'en acquittoit comme auparavant, en mêlant des marches graves & majeſtueuſes au chant de toutes les voix réunies, avec cette différence, que

* Horat. ART POET. v. 193.

depuis l'invention de la véritable tragédie, ou même au temps de Theſpis, il ne chantoit rien qui ne fût lié à tout l'ouvrage. Il exprimoit ſes ſentimens, ou ceux des ſpectateurs, par des déſirs & des craintes, pour préparer les événemens à venir. Et voilà de quelle manière le chœur, ſans ceſſer tout à fait d'être ce qu'il avoit été, changea la matière de ſes chants, & ne devint qu'une partie d'un grand tout.

Quelques perſonnes ont penſé, (& le théâtre de nos jours eſt pour eux une preuve parlante) que le chœur étoit abſolument inutile. Ils ont cru même que les premiers inventeurs de la tragédie ne l'avoient admis dans ce nouveau genre de ſpectacle, que parce qu'ils avoient reſpecté ſon antiquité; raiſon trop puérile pour en faire le motif de ces grands génies, qui trouvèrent le moyen de ſubſtituer la tragédie à un ſpectacle qui lui reſſembloit ſi peu avant eux. Certes, ſi le chœur ne leur eût paru un ſecours néceſſaire pour la perfection de leur art, ils l'auroient rejetté avec la même facilité qu'ils en bornèrent l'emploi. Je ſçai qu'il a quelques inconvéniens, & qu'il a jetté quelquefois les anciens dans des fautes contre la vraiſemblance; mais on verra, par l'uſage qu'ils en ont fait le plus ſouvent, que les avan-

tages l'emportèrent infiniment ſur les inconvéniens. Sophocle a ſçu écarter, pour quelques momens, ſon chœur, quand il a eu beſoin de le faire, comme dans l'Ajax. C'eſt donc à ſoi-même, & non au chœur, que le poëte doit s'en prendre, quand le chœur l'incommode & le met à l'étroit. Quel avantage au contraire ne peut il pas tirer d'une troupe d'acteurs qui rempliſſent ſa ſcène, qui rendent plus ſenſible la continuité de l'action, & qui la font paroître plus vraiſemblable, puiſqu'il n'eſt pas naturel qu'elle ſe paſſe ſans témoins. On ne ſent que trop le vuide de notre théâtre ſans chœurs; & l'eſſai heureux de M. Racine, qui les a fait revivre dans Athalie & dans Eſther, devroit, ce ſemble, nous avoir détrompés ſur cet article. Mais telle eſt la force de la coutume. On a accoutumé les ſpectateurs, dès le rétabliſſement du théâtre, à des pièces qui ſe paſſoient de chœurs, & qui ne laiſſoient pas de plaire. On s'eſt fait un mérite de s'en paſſer, & l'on ſe feroit ſcrupule aujourd'hui de les reprendre. Voilà le génie des hommes. C'eſt aſſurément une perte conſidérable; & le moins qu'on puiſſe dire, c'eſt que le chœur rempliroit le vuide du théâtre, comme le claveſſin remplit celui de la muſique dans les concerts. Je ne parle

point de la vraiſemblance que l'on choque, ni de la nature du ſpectacle dont on s'écarte par ce défaut. L'un & l'autre article ne touchent plus, parce qu'on s'eſt mis dans l'habitude de n'y plus faire de réflexion. Je ne dis pas ceci pour juſtifier les anciens, & moins encore pour balancer le mérite de leur théâtre & du nôtre; mais parce qu'il paroît injuſte de condamner leurs chœurs, uniquement par la raiſon que nous ne nous ſommes pas aviſés de nous en ſervir, comme s'il n'y avoit d'eſtimable, en fait d'eſprit, que ce qui eſt autoriſé par nos uſages & notre manière de penſer.

Ces chœurs danſoient & chantoient comme avant Theſpis. Il eſt à propos d'expliquer comment, autant qu'il eſt poſſible de le faire. Ils s'arrangeoient de manière que, quand il y eut quinze acteurs, ils paroiſſoient ſur trois rangs de cinq, ou ſur cinq de trois, & de même à proportion lorſqu'on les réduiſit à douze. Car l'arrangement rouloit alors ſur les nombres trois & quatre. Ils faiſoient enſuite diverſes évolutions, & prenoient des airs différens, ſoit de joie, ſoit de triſteſſe, ſuivant l'impreſſion que leur donnoit leur guide ou le coryphée. Le mouvement le plus ordinaire étoit fort myſtérieux, & venoit de

la même ſuperſtition, qui régne encore aujourd'hui chez les Turcs, & qui conſiſte à imiter les révolutions des cieux & des aſtres, en tournoyant comme eux. Le chœur alloit de droite à gauche pour exprimer le cours journalier du firmament d'orient en occident. Ce tour s'appeloit Strophe. Il déclinoit enſuite de gauche à droite par égard aux planetes, qui outre le mouvement commun ont encore le leur particulier d'occident vers l'orient. C'étoit l'Antiſtrophe ou le retour. Les Latins & les François même ont retenu ces noms pour ſignifier les parties d'une ode, parce que les odes dans leur origine étoient faites pour le chant & la danſe. Enfin le chœur s'arrêtoit au milieu du théâtre pour y chanter un morceau qu'on nommoit Epode, & pour marquer par cette ſituation la ſtabilité de la terre. Il eſt vraiſemblable que ces évolutions accompagnées de chants & de danſes, que l'on ne ſçauroit bien figurer aux yeux, ſe varioient ſur le théâtre en mille formes différentes, comme il ſe pratiquoit dans les jeux. On ſçait que Théſée en établit qui repréſentoient à l'œil, par le moyen des danſes, le labyrinthe dont il avoit eu le bonheur de s'échapper. Quoiqu'il ſoit aſſez difficile de donner une idée bien nette de ces

marches & contre marches, on comprend aisément par les diverses figures des nôtres, qu'elles devoient être fort variées & fort agréables sur les vastes théâtres d'une république polie, qui n'épargnoit rien pour l'agrément & la splendeur des spectacles.

Un esprit trop philosophique pourroit objecter ici que les Grecs n'ont pas dû puiser dans la nature l'usage qu'ils ont fait de la danse & de la musique dans la tragédie. Mais cette objection s'évanouit d'elle même, lorsqu'on fait réflexion que la danse n'est qu'une démarche plus gracieuse, & la musique une façon de parler plus agréable. Or tout l'art consiste à imiter la nature d'une manière qui plaise. Si l'on condamne l'usage de la musique & de la danse, il faudra blâmer celui des vers, qui ne sont qu'un langage plus mesuré. Toutefois les hommes sont convenus, dans tous les temps, que l'imitation faite pour le plaisir avoit beaucoup plus de grace lorsqu'on exprimoit ses pensées en vers. Il en est de même à proportion de la musique & de la danse, avec cette restriction, que l'une & l'autre ne peuvent s'employer, avec quelque sorte de vraisemblance, pour exprimer une action continue & entière, au lieu que la poésie le peut faire, & le fait sans choquer

les ſpectateurs. Quelle en eſt la cauſe? c'eſt que la poéſie ne frappant que légèrement les oreilles, organes d'ailleurs plus lents que les yeux, on oublie inſenſiblement que les acteurs parlent en vers : on regarde la langue des dieux comme leur langue; ou, ſi l'on y fait une attention particulière, elle va au profit des auditeurs, plus touchés de l'harmonie des vers que de celle de la proſe, & trop peu frappés de cette cadence pour en être bleſſés; tandis que la danſe, qui ſe produit aux yeux, les choqueroit, ſi elle étoit employée à exprimer toutes les ſituations des acteurs dans une même action. Pour la muſique, elle participe de la poéſie & de la danſe. Car, quoiqu'elle ne frappe que les oreilles, elle s'empare néanmoins des ſens avec plus de force que la poéſie, mais beaucoup moins que la danſe avec qui elle s'allie, & qui, par ſon moyen, ſaiſit enſemble les deux ſens, l'ouie & la vue. De là vient que bien qu'on ſouffre de nos jours les opera, on a pourtant quelque peine à entendre certains morceaux qui devroient être plutôt déclamés que chantés. Que feroit-ce ſi la danſe s'en mêloit encore? le ridicule ſeroit accompli. Le chant & la danſe ont donc leurs bornes beaucoup plus étroites que la verſification: mais ces trois

choſes ne ſont qu'un agrément néceſſaire pour embellir la nature, & capable d'atteindre à ce but, quand on le place à propos. Une imitation trop exacte ſeroit choquante. Que deviendroit un tableau, ſi un peintre rendoit les viſages préciſément tels qu'ils ſont? ſi une action d'hommes, ou même de héros, qui ne ſont après tout que des hommes, ſe montroit préciſément à nos yeux telle qu'elle s'eſt paſſée? rien de tout cela ne plairoit. Peut être même tout nous offenſeroit. Tant il eſt vrai que l'eſprit humain, qui cherche le beau & le parfait, veut le trouver dans l'imitation embellie. Voilà le nœud ſecret qui unit l'art & la nature. Celle ci fournit les principaux traits : mais c'eſt à l'autre de les orner pour plaire. Tel eſt le but des poëtes, des muſiciens, & des peintres. Tous ſont imitateurs; chacun a ſa manière; &, pour nous reſſerrer dans le ſpectacle d'une tragédie, tous doivent y contribuer à propos, comme l'avoit conçu Eſchyle. J'avoue qu'en ceci il n'eſt pas inventeur; mais, comme nous parcourons la route qu'il a tenue, il s'agit de voir, non ſeulement ce qu'il inventa, mais encore comment il employa ce qu'il trouva déjà tout fait avant lui. Il retint les chœurs avec le chant & la danſe. Mais il abréga l'un & l'autre, &

ne les fit ſervir qu'aux intervalles de ſes pièces; perſuadé que l'imitation ſeroit plus gracieuſe par ce mélange, & qu'elle n'auroit rien d'outré au moyen de cette reſtriction. Il en abuſa cependant entr'autres une fois, & ce fut dans ſes Euménides, où les acteurs du chœur parurent ſi bien imités d'après les furies, que le ſpectacle en fut troublé, des femmes enceintes en ſouffrirent, & des enfans en moururent de frayeur. C'eſt que l'imitation étoit trop parfaite, & par conſéquent vicieuſe. C'eſt peut être par cette raiſon que les ſtatues peintes & les poupées Allemandes ne peuvent être goûtées. Les unes avec leur mouvement ſans ame, les autres immobiles, font également peur, parce qu'elles reſſemblent trop. De même une reſſemblance trop vraie dans la tragédie ſeroit comme un corps inanimé, plus capable d'effrayer que de produire le véritable plaiſir qu'on attend de l'art. La muſique & la danſe contribuent donc à ce plaiſir du ſpectateur, ſans compter qu'elles le délaſſent en continuant doucement l'impreſſion déjà commencée; & c'eſt à quoi principalement les anciens eurent égard. Ils n'exposèrent ſur la ſcène aucune choſe qui ne conduisît au même but; & ils ſçurent non ſeulement accommoder leurs ornemens à

leurs ſujets, mais encore leur donner cette variété admirable que demandent les ſujets différens dans le genre uniforme de la tragédie. C'eſt ainſi qu'en liant ce que leurs ancêtres leur avoient laiſſé avec ce qu'ils inventèrent eux mêmes, je veux dire, deux ſpectacles très diſtingués par leurs caractères, ils trouvèrent le ſecret d'en former la tragédie, & de l'enrichir d'un ornement que nous avons cru inutile, peut être parce qu'ils ceſsèrent eux mêmes de s'en ſervir dans la dernière forme qu'ils donnèrent à la comédie.

Je me ſuis un peu étendu ſur les chœurs, tant pour donner une idée complette du théâtre ancien, que pour faire voir juſqu'où les Grecs portèrent l'attention pour plaire au ſpectateur; & c'eſt dans cette vue que je dirai un mot dans la ſuite des autres ornemens, qui ſont comme les dehors de la tragédie. Reprenons ſeulement ici ce que nous avons obſervé ſur les perſonnages, à ſavoir, que c'étoient des acteurs illuſtres, des dieux & des rois toujours accompagnés des chœurs, tels que l'action les demandoit: qu'à ces perſonnages on en joignoit d'autres moins conſidérables pour faire agir les premiers; qu'enfin tout cela venoit originairement d'Homère, même les chœurs; quoiqu'à les conſidérer

par rapport à l'hymne bacchique, ils fussent peut être plus anciens que lui.

XVI. Les personnages une fois inventés, il fallut les mettre en action; &, pour le bien faire, on songea d'abord à donner à chacun ses véritables traits. Voilà ce qu'Aristote appelle les mœurs[1]. Car il compare l'action à l'ordonnance & au dessin d'un tableau; &, quant aux mœurs qui distinguent chaque personnage, il dit qu'elles sont semblables aux couleurs qui donnent de la saillie à l'esquisse d'un dessin tracé. En effet Eschyle a pu voir dans Homère que les mœurs de ses héros ont un éclat frappant, & pareil à celui d'un beau coloris. Mais il a dû concevoir que dans un spectacle le coloris des mœurs devoit être plus fort. Car, de même que les couleurs montrent aux yeux l'âge, la condition, les sentimens, les passions, les vertus, les défauts même d'un personnage peint; ainsi, dans un

1 On ne sçauroit imaginer combien le mot équivoque dont on s'est servi pour rendre le mot Ηθος d'Aristote, a jetté d'obscurité sur les idées de ce philosophe. Toute difficulté auroit été levée, si l'on avoit dit les CARACTÈRES au lieu de dire les MŒURS. Alors on auroit parfaitement entendu comment, suivant les principes de ce philosophe, une tragédie peut présenter de grands caractères, & pécher par l'action & par la conduite; & comment on pourroit réussir dans ceux là, & manquer absolument à ce qui est essentiel à la tragédie, à l'action. Il me semble enfin que le chap. VI. de la POËT. d'Aristote, & tout ce que dit ici notre auteur, d'après ce philosophe, deviendroit plus intelligible.

ſpectacle où tout parle aux yeux & à l'eſprit, il faut faire ſaillir les mœurs, moins par les paroles que par les actions. Hé, Homère même ne l'a-t-il pas fait dans le poëme épique? ne croit-on pas voir agir Achille? attend-on ſes diſcours pour comprendre qu'il eſt emporté, inexorable & ſupérieur aux loix? par quels traits ce héros n'eſt-il pas repréſenté? mais combien plus devroit briller ſon caractère dans un ſpectacle qui doit eſſentiellement être court & animé? c'eſt là, ſans difficulté, la partie du théâtre que les premiers auteurs tragiques étudièrent le plus dans l'Iliade & l'Odyſſée. Ils remarquèrent d'abord que les mœurs devoient être convenables aux perſonnes ſelon l'âge, la condition & l'intérêt qui les fait agir. Un jeune homme n'agit pas comme un vieillard, ni un roi comme un particulier, ni un homme paſſionné comme un homme tranquille & ſans intérêt préſent. Horace a pris plaiſir à nous marquer ces délicateſſes; &, ſur la différence des âges, il nous a laiſſé un portrait achevé. Ariſtote s'étend auſſi ſur cette matière. Mais je trouve que les anciens poëtes ont porté plus loin qu'eux leurs réflexions ſur la convenance des mœurs. Car, outre les obſervations générales ſur l'âge, les conditions

& les intérêts personnels, ils en ont fait sur des bienséances inimitables, & assez difficiles à exprimer. Pour l'âge, les enfans ne parlent pas chez eux. Ils feroient dégénérer un spectacle aussi noble que la tragédie; ils paroissent seulement, ainsi que dans l'Œdipe de Sophocle, pour augmenter le trouble & l'agitation de la scène[1]. A l'égard de la dignité, quelle décence dans nos trois poëtes Grecs! non seulement un roi y parle & se conduit en roi, mais il n'y paroît jamais en second, & pour des intérêts étrangers peu dignes de son rang. Il entraîne à lui toute l'action, & en fait l'ame, comme le bon sens l'exige dans la peinture & dans la poésie. C'est un point auquel nos meilleurs poëtes n'ont pas toujours pris garde. Quel rôle fait dans le Cid le roi de Castille? ce n'est qu'un témoin presque oisif d'une action qui ne l'intéresse que peu. Rodrigue & Chimène attirent toute l'attention du spectateur, tandis que le roi & l'infante, qui devroient faire les principaux rôles, ou ne point paroître du tout, paroissent à peine en second pour ennuyer. Corneille le sentit bien : mais il ne

1 On pourroit ajouter que les poëtes les faisoient paroître encore pour augmenter l'intérêt & la pitié, comme dans les scènes touchantes de l'Ajax & de l'Alceste.

fit qu'après coup cette importante remarque, qui fut mise en pratique par les auteurs Grecs, dès la naissance du théâtre. Enfin, quant à l'intérêt qui anime les acteurs, avec quelle justesse de différences les poëtes Grecs n'ont-ils pas tracé les mœurs diverses d'un même personnage en différentes situations! Chez Euripide Clytemnestre éplorée exhale ses fureurs contre un barbare époux devenu le bourreau de sa fille Iphigénie. Que ses fureurs ont une autre face dans Electre, où l'intérêt est tout autre! ces changemens ne sont point du ressort de la peinture; elle ne peut attraper qu'une situation unique, & tout au plus elle laisse deviner celle qui a précédé & celle qui suivra. Mais la poësie dramatique peut & doit garder exactement ces différences fines, sur tout dans le cours d'une même tragédie, suivant le changement d'intérêts. Autre est le courroux de Philoctète contre les Grecs qui l'ont abandonné dans une isle déserte, lorsqu'il raconte ses malheurs; autre sa rage contre Ulysse, lorsqu'il voit l'auteur de ses maux, & qu'il est la victime d'une seconde perfidie. Cela n'empêche pas que les mœurs n'ayent une autre qualité qu'Homère, & les tragiques Grecs leur ont donnée; c'est d'être les mêmes, &

de ne pas ſe démentir. Car nos poëtes obſervèrent qu'Achille paroît toujours dans l'Iliade tel qu'il a paru dès le commencement. A la vérité ſa colère a divers aſpects; mais elle ſubſiſte toujours pour le fonds dans ſes différens effets, auſſi bien que tout le reſte du caractère de ce héros. Ces deux qualités, à ſavoir la convenance & l'égalité, ſont tout l'art des mœurs dans la tragédie. Car, pour ce qui concerne les deux autres qu'Ariſtote ajoute, elles ſe réduiſent à la première. Il veut que les mœurs, ſur tout du perſonnage ſur qui tout roule, ſoient bonnes, c'eſt à dire, qu'il ait cette probité commune qui le faſſe plaindre dans ſes malheurs; ou bien, diſent quelques uns, (car le paſſage eſt équivoque,) il demande en général que les mœurs ſoient bien marquées. Il veut de plus que celles des perſonnages tirés de la fable ou de l'hiſtoire, ne ſoient pas contraires à l'idée que l'hiſtoire ou la fable nous en donnent; qu'Ulyſſe, par exemple, ne paſſe pas pour un brave, & Achille pour un politique. Or cela ne ſignifie autre choſe, ſi ce n'eſt ce qu'il a déjà dit, que les mœurs doivent être convenables. Car le feroient elles ſi le héros de la pièce étoit un mal honnête homme, ou

n'avoit pas des traits bien marqués, & si les personnages connus n'étoient représentés tels qu'on les connoît déjà? mais, sans entrer dans ces chicanes d'érudition, où il est assez indifférent de prendre l'un ou l'autre parti, puisque cela ne mène à rien dont on ne convienne d'une & d'autre part, je remonte à la source, & je retrouve par tout Homère, particulièrement dans ce qui concerne les moeurs; tant le poëme dramatique doit à l'épopée!

XVII. On l'en a vu naître & se développer peu à peu. Il s'agit à présent de le revêtir de la diction qui lui convient. Les vers parurent à Eschyle plus propres à cela que la prose. Il crut qu'un ouvrage né d'un poëme, & poëme lui même, devoit n'être énoncé qu'en langage des dieux, sans doute parce qu'il remarqua la dignité & la grandeur qu'Homère avoit données à l'Iliade en l'écrivant en vers. Néanmoins, pour suivre toujours la différence qu'il imagina entre l'épique & le tragique, il se persuada que le vers iambe convenoit au second, comme le vers héroïque au premier, non seulement parce que le vers iambe a une noblesse théâtrale qui se sent beaucoup mieux qu'elle ne s'exprime; mais parce qu'approchant plus de la

profe, il conferve affez l'air de la poéfie pour flatter agréablement l'oreille, & trop peu pour faire fonger au poëte qui doit être compté pour rien dans un fpectacle où d'autres que lui font cenfés parler & agir.

Avant Efchyle, lorfque la tragédie n'étoit encore qu'un fimple chœur, ou qu'un récit férieux ou burlefque, mêlé avec le chœur, on fe fervoit, au moins pour ce dernier genre, des vers tétrametres, c'eft à dire, compofés de pieds d'une longue & d'une breve, vers fautillans, comme s'exprime M. Dacier, & fi propres au mouvement, à la danfe, & à la fatyre, que les auteurs des pièces Atellanes le retinrent dans leurs chœurs. « Mais (ajoute Ariftote *) après » que la diction qui étoit propre à la tra- » gédie, fe fut établie, la nature inventa » fans peine le genre de vers qui lui con- » venoit. Car l'iambe eft de tous les vers » le plus propre pour la converfation, & » une marque très certaine de cela, c'eft » que nous faifons fort fouvent des vers » iambes en parlant les uns avec les autres, » & très rarement des héxamètres, qui ne » nous échappent que lorfque nous fran-

* Arift. POET. ch. 4. trad. de M. Dacier.

» chiſſons les bornes du diſcours ordinaire » pour changer d'harmonie & de ton ». En effet le vers héroïque eſt plus harmonieux que les autres. Sur quoi M. Dacier fait une réflexion bien ſenſée : c'eſt que notre tragédie eſt malheureuſe de n'avoir qu'une ſorte de vers, qui ſert en même temps à l'épopée, à l'élégie, à l'idyle, à la ſatyre, à la comédie. On a beau en rendre le tour plus ou moins ſimple, & plus ou moins majeſtueux : outre que cette ſoupleſſe, à changer de tour, eſt beaucoup plus facile au vers héxametre des Latins & des Grecs, dont les cadences ſont ſuſceptibles d'une extrême variété, elle ne ſuffit pas, ce ſemble, pour diverſifier des poëmes d'un goût ſi diſſemblable ; du moins elle ne nous dédommage pas de tant d'eſpèces de verſification que les langues ſavantes ont pardeſſus la nôtre. Certes cette attention des poëtes Grecs à chercher une eſpèce de vers aſſez ſimple pour convenir à la tragédie, qui, n'étant qu'une imitation de l'hiſtoire, doit être très ſimple, nous marque bien, comme dit Ariſtote, qu'ils étudièrent la nature, & que la nature elle même leur dicta cette ſorte de vers qu'ils choiſirent. Inſtruits par le même maître, ils adoptèrent pour les chœurs d'autres vers plus capables de

mouvement & de chant, parce qu'alors la poésie doit étaler ses richesses, & qu'il ne s'agit plus d'une pure conversation entre de véritables acteurs. C'est un embellissement au spectacle, & un délassement pour le spectateur. Ainsi il a fallu de la poésie plus relevée pour la marier avec la danse & la musique. Ce sont là de ces attentions dont on ne sçait nul gré aux anciens. Elles disparoissent presque dans les traductions : & pour moi je n'ai pas cru qu'il fût possible de les faire sentir, même en tournant les chœurs en vers, chose d'ailleurs très difficile, & qui, au jugement de ceux qui sçavent un peu manier la poésie Françoise, passera toujours pour ne pouvoir réussir qu'aux dépens des originaux ou du traducteur. Il étoit cependant juste de suppléer à ce défaut dans ce discours, en faisant voir jusqu'où Eschyle poussa la pénétration dans les premières tragédies qui ayent jamais paru.

Outre la versification, je comprends encore, sous le nom de diction, les pensées & les sentimens qui en sont inséparables, puisqu'on ne les enfante qu'en les revêtant de l'élocution. Les sentimens & les pensées sont en partie l'expression des mœurs ; & par conséquent un des articles auquel les poëtes tra-

giques ont eu un égard particulier. Homère leur a ſervi de guide en ceci, comme en tout le reſte. Car comment établit-il les mœurs de ſes héros? c'eſt en leur donnant des penſées & des ſentimens conformes à leurs caractères. Ils penſent & ſentent tous de la même manière qu'ils agiſſent: Agamemnon, en roi fier & jaloux de ſon autorité; Achille, en prince offenſé & irrité; Ulyſſe, en médiateur prudent & politique. Du mêlange de tous ces caractères réſulte un conflit de ſentimens & de penſées qui, en ſe croiſant mutuellement, forment ces conteſtations ſi propres du dramatique, ou ces paſſions qui en ſont tout l'eſprit. Je ne m'arrêterai point ici à ſuivre pas à pas l'artifice de ces deux choſes, ni à montrer comment une penſée, ou un ſentiment, prennent leur naiſſance, leur progrès, & leur accroiſſement juſqu'au comble, comme Corneille nous l'a ſi bien fait voir dans la belle ſcène de Sertorius & de Pompée. Je ne veux que faire appercevoir comment cet artifice a paſſé de l'épique au tragique, toujours avec cette différence, qu'on ne peut trop répéter; à ſçavoir, que le tragique doit être non ſeulement parſemé, comme l'épopée, de penſées fortes, & de ſentimens pouſſés au ſuprême dégré, mais encore qu'il

doit en être entièrement nourri : différence en effet d'autant plus remarquable, qu'elle a été ſaiſie par Eſchyle & par ceux qui l'ont ſuivi. Un ſpectacle, tel que j'ai peint la tragédie, ne pouvoit vivre que d'idées grandes, majeſtueuſes, énergiques, & de ſentimens qui répondiſſent à ces idées. De là ſont nées ces penſées graves ou vives dont les œuvres de nos anciens poëtes ſont remplies. Tantôt ce ſont des traits naïfs qui finiſſent un caractère en un ou deux mots. Tantôt ce ſont des diſcours étendus, des ſentences raiſonnées, diſcutées, prouvées. Tantôt enfin ce ſont des gradations de mouvemens produits par tout ce que la paſſion a de plus animé. Tout cela eſt d'ailleurs ſi propre de la tragédie, que bien que l'art en ſoit puiſé d'Homère, il ſemble toutefois n'appartenir qu'au tragique. Je ne fais qu'effleurer légèrement cette matière. Elle demanderoit ſeule de longs volumes pour la mettre dans tout ſon jour. Car il ne faut pas croire que les premiers maîtres, les crut on fort imparfaits, ayent marché à l'aventure en faiſant agir ou penſer leurs acteurs. Il eſt évident au contraire qu'ils ont fait ce qu'Ariſtote & Horace conſeillent, qu'ils ſe ſont mis à la place de leurs perſonnages & dans leurs mêmes ſituations, qu'ils

ſe ſont demandé à eux mêmes comment ils agiroient & penſeroient en telle ou telle conjoncture, qu'enfin ils ont alors fait paſſer leurs penſées & leurs ſentimens dans les ames des héros qu'ils évoquoient des enfers, pour leur faire jouer ſur la ſcène les mêmes rôles qu'ils avoient ſoutenu ſur le théâtre du monde.

L'élocution d'Homère eſt proportionnée aux ſentimens & aux penſées qu'il veut exprimer. C'eſt ſur tout par l'élocution qu'il eſt véritablement enchanteur. Si la forme de ſes vers n'a pas été tranſmiſe à la tragédie, au moins les graces de ſon expreſſion, graces tantôt terribles, tantôt aimables, & preſque toujours charmantes, paſsèrent dans la bouche de ſes héros reſſuſcités & produits ſur le théâtre d'Athènes. La tragédie, à l'aide d'Eſchyle, ſon premier inventeur, prit d'abord un ton beaucoup plus pompeux que celui de l'Iliade. C'eſt le MAGNUM LOGUI dont parle Horace *. Peut être même Eſchyle, qui avoit conçu toute la grandeur du langage tragique, le porta-t-il trop loin. Ce n'eſt point la trompette d'Homère, c'eſt quelque choſe de plus. Sa diction, trop fière, trop enflée, & pour tout dire, quelquefois giganteſque, ſemble plutôt imiter le bruit des tambours & les cris

* DE ART. POET. V. 280.

des guerriers, que la noble harmonie des trompettes. L'élévation de son génie ne lui permettoit pas de parler comme les autres hommes. Son esprit tragique paroît souvent se soutenir plutôt sur des échâsses que sur le cothurne qu'il inventa. Sophocle entendit bien mieux la véritable noblesse de la diction du théâtre. Aussi imita-t-il de plus près celle d'Homère, en versant sur son style, outre la douceur du miel, ce qui le fit appeller une abeille, assez de gravité pour donner à la tragédie l'air d'une matrone obligée de paroître en public avec dignité, comme s'exprime Horace*. Euripide prit un style moins éloigné de l'usage ordinaire, quoique noble; & il parut aimer mieux y répandre de la tendresse & de l'élégance, que de la force & de la grandeur. Les autres qui les suivirent, & que cite Aristote, se firent apparemment un style, chacun le sien, conformément à leur génie. Mais depuis Eschyle jusqu'à la décadence de la tragédie en Grèce, elle se soutint par une manière d'écrire qui lui fut propre, quoique diversifiée par les diverses plumes qui se mêlèrent d'écrire pour le théâtre. Ce style ne sçauroit aisément se définir. En général il est, chez les anciens qui nous restent, naturel, magnifique, nombreux,

* Horat. DE ART. POET. V. 232.

rempli d'expreſſions fortes, de couleurs vives, de traits hardis, de figures énergiques. Mais cette naïveté, cette pompe, ce nombre, cette force, cette vivacité, cette hardieſſe, & cette énergie ne reſſemblent point à ces mêmes qualités quand elles règnent dans l'épique & dans les autres poéſies où elles ont lieu. C'eſt un je ne ſçai quoi que le goût ſeul rend ſenſible ; choſe ſi peu aiſée à attrapper, qu'une tragédie bien écrite paſſe aujourd'hui pour un chef d'œuvre, ſi d'ailleurs il n'y a rien qui bleſſe trop le bon ſens ; au lieu qu'une tragédie régulière & pleine de beaux traits tombera ſûrement, ſi elle manque du côté du ſtyle & de la verſification. Cette délicateſſe deviendra palpable, pour peu qu'on veuille ſe donner la peine de comparer certaines pièces d'auteurs morts qui ont eu un ſuccès paſſager, que l'impreſſion & le temps ont fait oublier, avec d'autres pièces, peut être moins fortes, mais écrites plus correctement, & qui, par cette raiſon, attirent les applaudiſſemens ou l'indulgence des ſpectateurs, & même des lecteurs. Ce n'eſt donc point un léger mérite pour les anciens d'être parvenus, en ſi peu de temps, au vrai goût du ſtyle tragique ſur les traces d'Homère ; & c'eſt en même temps un grand malheur pour eux de ne pouvoir être univer-

ſellement & aiſément entendus dans leur langue. Combien ne les jugent avec trop de rigueur, que parce qu'ils les voient dépouillés de ce coloris précieux! combien peu de ceux même qui les liſent dans la langue originale la ſçavent aſſez à fond pour en ſentir toutes les fineſſes! les traductions les plus ſupportables ne ſçauroient dédommager entièrement les Grecs de ce qu'ils perdent de ce côté là, ſi le lecteur intelligent ne s'y prête pas, & je ſens trop que les miennes ont beſoin de cette précaution, quelque ſoin qu'elles m'aient coûté.

XVIII. Avant que de montrer, par les œuvres de ces poëtes, comment ils s'y prirent pour la pratique, dès qu'ils eurent ſaiſi la théorie, il eſt bon de dire un mot du théâtre & de ſes ornemens, puiſque c'eſt une des inventions d'Eſchyle. Avant lui Theſpis n'y entendoit point d'autre fineſſe, ſi nous en croyons Horace, que de promener ſes acteurs ſur un théâtre ambulant, qui n'étoit autre qu'un chariot, ſpectacle ſur lequel les Italiens & les Allemands ont raffiné. Eſchyle s'aviſa le premier de conſtruire un théâtre plus ſolide, & de l'orner de décorations convenables au ſujet. * Il maſqua le viſage des acteurs, il les hauſſa ſur le cothurne, & les revêtit de robes

* Horat. DE ART. POET. v. 279.

traînantes pour paroître avec plus de majesté. Voilà l'ébauche extérieure de la tragédie. Mais ce ne fut qu'une suite de la principale invention d'Eschyle, qui est la tragédie même, & qu'on ne balancera plus à lui accorder, si l'on joint à ce que j'ai dit le témoignage de Philostrate *, qui assure qu'Eschyle introduisit sur la scène les héros & tous les personnages qu'on y voit d'ordinaire. Sophocle depuis perfectionna les décorations; il augmenta les chœurs jusqu'au nombre de quinze personnes, après qu'Eschyle les eût bornés à douze, selon Vossius & quelques autres. Il inventa une chaussure blanche pour les danseurs, afin de rendre leurs mouvemens plus sensibles & plus brillans aux yeux des spectateurs. Enfin il étudia les talens de ceux qui jouoient ses pièces, pour accommoder ses rôles à leur portée, adresse digne de remarque, puisqu'un rôle, composé sur le goût & le jeu d'un acteur, ne peut manquer d'être bien joué.

† Pour revenir à l'appareil tragique, le théâtre d'Athènes fut d'abord composé de

* Jul. Caes-Buleng. DE THEATR. l. I. c. 2.

† On peut voir un détail plus étendu de tout ceci dans deux DISSERTATIONS de M. Boindin, l'une sur les théâtres des anciens, t. I. des MÉMOIRES DE L'ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS, pag. 136, l'autre sur les masques, t. IV. pag. 132. Voyez encore le Jésuite Tarquinius-Gallucius, DE TRAG. ET COM. ROMÆ an. 1621. & avant eux Vitruve.

planches aussi bien que les amphithéâtres, qui s'élevoient par dégrés. Mais un jour qu'un certain Pratinas * donnoit au public une de ses pièces, l'amphithéâtre trop chargé se brisa & fondit tout à coup. Cet accident engagea les Athéniens, déjà fort entêtés de spectacles, à élever ces théâtres superbes, qu'imita depuis avec tant d'éclat la magnificence Romaine. Leur enceinte étoit circulaire d'un côté, & quarrée de l'autre [1]. Le demi cercle

* Suidas IN PRATINA.

1 Il est difficile de se faire une idée juste & satisfaisante de la partie du théâtre des anciens, qui a conservé exclusivement ce nom parmi nous, & dans laquelle se passoit l'action qu'on représentoit; on sçait seulement que le fond de ce théâtre étoit un grand & bel édifice en pierre, au bas duquel étoit établi le plancher sur lequel étoient les acteurs; & il faut remarquer en passant que ces acteurs, chantant ou récitant au pied d'un édifice élevé, devoient sans peine se faire entendre aux spectateurs. L'expérience & la raison démontrent avec quelle facilité la voix, réfléchie par un corps solide, se propage dans une grande étendue. C'étoit contre ce bâtiment que les décorations de toiles peintes étoient adossées. Ces décorations varioient suivant le genre des pièces qu'on représentoit; des palais pour les tragédies, de simples bâtimens pour les comédies, & des paysages pour les satyres. On les appelloit DUCTILES, SCÈNES DUCTILES. Vitruve dit que ce bâtiment avoit le nom de scène dans son origine; mais ce nom fut ensuite plus particulièrement appliqué aux décorations latérales du théâtre que nous nommons coulisses, & dont Virgile a dit:

Vel scena ut versis discedat frontibus.

Nous allons en parler tout à l'heure, quand nous aurons achevé de dire un mot de la disposition de ce grand bâtiment qui portoit les décorations du fond. Jullius Pollus nous apprend que ce bâtiment étoit percé de trois portes principales, par lesquelles on entroit sur la scène. Il paroit que les principaux acteurs, qu'on appelloit protagonistes, entroient par la porte du milieu; les autres portes étoient destinées

contenoit

contenoit les ſpectateurs rangés par étages les uns au deſſus des autres, & le quarré long ſervoit aux acteurs & au ſpectacle. Il y avoit des machines de toutes les ſortes pour les divinités des eaux, du ciel & des enfers. On y voyoit des palais, des temples, des places en perſpective, & des villes dans l'enfoncement. Les changemens de décorations, les vols, les gloires, & tout ce qu'étalent les

pour les perſonnages moins importans. Des deux côtés de la porte du milieu étoient diſpoſées deux autres petites portes, ſuivant Vitruve, & c'étoit là qu'étoient attachées les machines qui ſervoient à changer la décoration du fond, que nous nommons LA FERME. Ces portes ſervoient auſſi pour l'entrée & la ſortie des étrangers qui arrivoient ſur la ſcène. Ces ſortes de renſeignemens n'étoient pas inutiles dans ces vaſtes théâtres où l'inattention des ſpectateurs avoit beſoin d'être ſuppléée.

Des deux côtés de ce que nous nommons la ſcène, en avançant vers l'orcheſtre, les Grecs plaçoient, ſuivant l'art de la perſpective, de la manière dont ſont diſpoſées nos couliſſes, des eſpèces de pyramides tournantes, qui portent chacune ſur leurs trois faces trois toiles peintes de différente manière, mais de façon qu'elles s'accordoient avec la toile du fond. On voit qu'à cet égard leur procédé reſſembloit aſſez au nôtre, excepté que le changement de décoration s'exécutoit en un clin d'œil & ſans bruit, au moyen de ces pyramides latérales qui tournoient ſur leur pivot.

Sur le devant du plancher où jouoient les acteurs, étoit une partie circulaire avancée & plus baſſe, qui formoit ce qu'on appelloit alors l'orcheſtre. C'étoit là que s'exécutoient les danſes qui ſervirent d'intermèdes, quand on eut ſupprimé les chœurs de la tragédie; ſuppreſſion qu'on attribue à Ménandre, ſuivant Donat. Voilà fort briévement tout ce qu'on peut tirer de plus clair des deſcriptions que les anciens nous ont laiſſées du théâtre des Grecs. Il m'eût été facile de citer, d'après Pollus, un grand nombre de termes de théâtre, mais le peu de connoiſſance que nous en avons nous empêche d'y attacher aucune idée; ce n'eût été qu'un vain appareil d'érudition, qui ne nous eût apporté aucune lumière.

théâtres d'Europe y étoit employé, mais avec plus de dépenſe & de grandeur. Car, ſans recourir à Vitruve & à ceux qui ont détaillé toute cette pompe des Grecs & des Romains, il ſuffit, pour en juger, de ſe rappeller que les frais du théâtre & des pièces ſe faiſoient aux dépens de l'état chez les Athéniens, & qu'ils dépensèrent plus pour ces ſortes de divertiſſemens, que pour pluſieurs de leurs guerres*.

Sous les demi cercles concentriques, où étoient les ſpectateurs, on avoit ménagé des portiques pour ſe retirer en cas de mauvais temps. Car il eſt remarquable que les anciens théâtres fuſſent preſque entièrement découverts. Pour ſe garantir des ardeurs du ſoleil on étendoit des voiles, quelquefois précieux, ſur des cordages attachés aux extrémités, & afin qu'il ne manquât rien à la commodité & au plaiſir des ſpectateurs, on porta la délicateſſe & le luxe juſqu'à pratiquer dans les ſtatues qui faiſoient le couronnement,

* Plut. trad. d'Amyot au traité intitulé : Si les Athéniens ont plus excellé en armes qu'en lettres, dit en parlant d'eux, « Qui voudra » faire le compte combien leur a coûté chacune comédie, il ſe » trouvera que le peuple Athénien a plus dépenſé à faire jouer les » tragédies des Bacchantes, ou des Phœniſſes, ou des Œdipes, ou » Antigone, ou à faire repréſenter les actes d'une Médée, ou d'une » Electre, que non pas à faire la guerre aux Barbares, pour acquérir » empire ſur eux, ou pour défendre la liberté contre eux,

de petits canaux ſans nombre, d'où tomboit une roſée d'eaux parfumées.

L'emploi de comédien fut long-temps en honneur chez les Grecs. Leurs poëtes repréſentoient eux mêmes les principaux rôles, & Sophocle qui s'en diſpenſa le premier ne le fit que par le défaut de voix & de talent. Eſchine & Ariſtodème, ces deux grands orateurs Athéniens, dont le dernier fut envoyé en ambaſſade à Philippe, n'avoient pas rougi de monter ſur le théâtre. Eſchyle avant eux n'en fit pas difficulté. Auſſi voit-on par tout ce que je viens de dire, qu'il ennoblit la ſcène, après en avoir été, pour ainſi parler, le créateur. Il fut le premier qui, au lieu de défigurer avec la lie les viſages de ſes acteurs, les habilla, comme s'exprime Boileau, d'un maſque plus honnête. Il faut toutefois convenir que ce maſque, joint à tous les autres ornemens, devoit ôter en partie la grace de l'action. Mais, d'un autre côté, les ſpectateurs éloignés n'auroient pu en appercevoir les traits délicats. Ainſi ce fut un ſacrifice devenu néceſſaire à meſure que les théâtres augmentèrent. Un homme qui repréſentoit un dieu ou un héros, paroiſſoit un géant. Il avoit une tête, des jambes, des bras poſtiches; & tout le reſte répondoit à cette

énorme grandeur, pour égaler la taille des héros, ſur tout d'Hercule, qu'on dit avoir été de huit pieds. Car tel étoit le préjugé populaire que les grands hommes des temps héroïques avoient eu une taille extraordinaire. Auſſi Juvénal nous peint il des enfans effrayés à la vue de ces perſonnages, & ſe cachans dans le ſein de leurs mères. Le maſque avoit quelque choſe de ſingulier. L'immenſe ouverture de la bouche étoit tellement figurée, qu'elle augmentoit le ſon de la voix, vrai porte voix en effet, néceſſaire d'ailleurs pour remplir la capacité du lieu, auſſi bien que les vaſes d'airain placés dans les intervalles de l'amphithéâtre. Ces vaſes ajuſtés aux différens tons de la voix humaine & des inſtrumens rendoient par leur conſonnance les ſons plus agréables, plus forts, & plus diſtincts. La voix étoit le principal objet du ſoin des acteurs. Ils n'omettoient rien pour ſe la rendre ſonore. Dans le feu même de l'action, ils ſuivoient le ton que leur donnoient les inſtrumens, pour le hauſſer ou le baiſſer à propos, & pour marquer juſte les éclats que demandoient les paſſions. C'eſt apparemment ce qui a fait croire à quelques uns que les tragédies Grecques ſe chantoient entièrement,

ou du moins que c'étoit une déclamation modulée & notée dans les formes. Il n'y a nulle apparence à ceci. Tout cet assemblage, comme on le voit, étoit trop machinal, & n'avoit point le naturel de l'action toute nue. Mais c'est un article que j'ai cru devoir indiquer en passant, pour donner une idée complette du théâtre des Grecs.

SOMMAIRE

DU DISCOURS

SUR LE PARALLELE DES THÉATRES.

COMPARAISON *des écrits plus difficile que celle des autres arts de goût.* II. *Nécessité de connoître le génie des spectateurs Grecs.* III. *Idée générale d'Athènes. Dans l'Œdipe roi. Dans l'Hippolyte.* IV. *Caractère des Athéniens.* V. *Conformité des tragédies Grecques au caractère des Athéniens.* VI. *Idée de Lacédémone.* VII. *Idée de Thèbes.* VIII. *Tragédie politique, ainsi que la comédie.* IX. *Eschyle.* X. *Sophocle.* XI. *Euripide.* XII. *Distinction du caractère général & particulier des Œuvres poétiques.* XIII. *Principe du parallele.* XIV. *Sujet.* XV. *Personnages.* XVI. *Œconomie des pièces tragiques.* XVII. *Simplicité des Grecs ; & multiplicité d'événemens dans le théâtre moderne.* XVIII. *Le chœur.* XIX. *L'amour.* XX. *Caractères.* XXI. *Caractère commun des poëtes tragiques.* XXII. *Caractère particulier.* XXIII. *Parallele des deux théâtres.* XXIV. *Conclusion.*

DISCOURS
SUR LE PARALLELE
DES THÉATRES.

ON ne fait aucune difficulté de comparer la peinture ou la ſculpture moderne avec l'ancienne; ceux mêmes qui excellent aujourd'hui dans l'un ou l'autre de ces arts conviennent, ſans en rougir, que malgré les efforts des plus ſublimes génies, dont les œuvres feront l'admiration de tous les ſiécles qui les verront, l'antique Grec conſerve toujours la ſupériorité ſur ce que nous avons de plus parfait en ce genre. Il n'y a pas deux voix là deſſus: mais il n'en eſt pas ainſi des ouvrages d'eſprit. La comparaiſon du moderne avec l'ancien ſemble odieuſe à quelques uns, téméraire à pluſieurs, hardie à ceux qui, ſans être idolâtres de l'antiquité, ne laiſſent pas de la reſpecter encore. Le goût, qui doit être le ſouverain juge dans ces deux genres, n'eſt il donc pas le même? il l'eſt ſans doute. Mais il va plus sûrement en fait de peinture & de ſculpture, étant guidé par les yeux, & plus timidement en matière d'écrits, où il n'a pour guide qu'une vue toute ſpirituelle, qu'une lumière ſi épu-

rée, si fine & si déliée, (s'il est permis de parler ainsi) que les moindres ombres du préjugé la brouillent sur le champ, & la changent en ténébres. Osons toutefois hazarder l'usage de cette lumière, & confronter le théâtre ancien avec le moderne, pour atteindre du moins à marquer à peu près l'étendue & les limites que le goût donne à ce parallele, & pour tirer en faveur de l'un & de l'autre des conséquences si nettes que la partialité ne puisse les désavouer.

II. Comme les spectacles ont été faits pour les spectateurs & suivant leur goût, que l'on a eu grand soin d'étudier, il faut, avant toutes choses, se bien représenter le génie des spectateurs anciens & modernes. On connoît assez ceux-ci; il est juste de se faire une idée précise de ceux là. Pour y réussir, reprenons les choses de plus haut; &, loin de nous écarter de notre sujet, tout ce que nous dirons ne servira qu'à nous faire entrer plus profondément dans l'esprit des tragédies Grecques: esprit qu'on ne reconnoîtroit plus en elles sans tous les préparatifs que j'apporte pour le rallumer, pour le tirer de ses cendres, & pour en remplir mes lecteurs, avant que de les introduire dans le cirque des Grecs.

III. A la naissance de la tragédie, sous

Eſchyle, ſuivant l'époque déterminée dans le ſecond diſcours, Athènes s'éleva au plus haut point de ſa gloire. Elle avoit eu des rois dès ſon origine; mais des rois tels que Sophocle & Euripide peignent Théſée *, c'eſt à dire, des rois qu'une autorité très bornée faiſoit plutôt regarder comme les premiers citoyens que comme les chefs de l'état. Ces ſouverains populaires faiſoient conſiſter leur autorité à partager avec le peuple, ou plutôt à lui conſerver l'autorité ſouveraine. C'étoit ſe conſerver eux mêmes; tant la démocratie avoit toujours eu d'appas pour les Grecs; je dis pour tous les Grecs; car les rois de Thèbes & de Lacédémone † n'étoient pas beaucoup plus privilégiés que ceux d'Athènes. Ceux de Lacédémone ſe faiſoient honneur d'obéir aux loix, juſqu'au point d'abandonner des conquêtes avancées, ſur un ſeul mot des éphores. La royauté, dans toutes les parties de la Grèce, n'étoit guère que l'appui de la liberté; & jamais la liberté Grecque ne fut ſi heureuſe ni ſi entière que ſous les auſpices de cette eſpèce ſingulière de monarchie. Les révolutions arrivées depuis, montrèrent bien que

* Voyez l'ŒDIPE A COLONE, & les SUPPLIANTES d'Euripide.

† Ceux là étoient pourtant monarques; & c'eſt pour cela qu'Athènes mépriſoit leur gouvernement. Voyez les SUPPLIANTES d'Euripide.

c'étoit là le point fixe de la véritable liberté, & le milieu précis entre la licence républicaine, & le defpotifme tyrannique des Denys. C'eft fous ce point de vue qu'il faut envifager les rois que nous repréfentent nos poëtes tragiques, rois dont les mœurs & la popularité cefferont de choquer, quand on aura bien conçu comment & à quel prix ils étoient rois. Créon, chez Sophocle, & Hippolyte, chez Euripide, dédaignent la couronne. Cela paroîtroit incroyable de nos jours. En effet, fuivant les idées reçues, cela paffe la vraifemblance du théâtre; la modération du cœur humain ne va point là. Mais les idées étoient bien différentes, parce que la chofe l'étoit. Le rang feul diftinguoit les rois Grecs, & prefque rien au delà. Toutefois ce rang, tout ftérile qu'il étoit, ne laiffoit pas de flatter extrêmement l'ambition humaine, comme il paroît par l'hiftoire d'Etéocle & de Polynice *. Régner en un mot, ce n'étoit qu'être, parmi les Grecs, l'homme de l'état, la tête dans le cabinet, & le bras dans la guerre. La guerre même faifoit le capital de cette fouveraine dignité, qui en tiroit toute fa grandeur, à peu près comme le titre de général d'armée

* Auffi étoit-ce à Thèbes, non à Athènes. Voyez les PHÉNICIENNES d'Euripide.

de nos jours, titre ſi approchant de la royauté, au gré des Romains, que, par une défiance politique, ils ne manquèrent preſque jamais de révoquer leurs plus habiles généraux avant la fin de la plus brillante campagne. Telle eſt l'idée de la royauté dont jouirent les dix ſept rois que l'on compte pour Athènes, depuis Cécrops juſqu'à Codrus, dont on ſçait le généreux dévouement pour ſa patrie.

Après lui, cette ombre de dignité fut convertie en magiſtrature ou préture, ſous le nom d'ARCHONTE, qui parut moins odieux, & plus propre à diſſiper les ombrages attachés à la qualité de monarque. Ces magiſtrats ou archontes étoient perpétuels, & il y en eut treize qui remplirent ſucceſſivement un peu plus de trois ſiècles, à compter depuis Médon juſqu'à Alcméon. Mais, comme la perpétuité parut encore avoir un air trop impérieux à un peuple devenu chatouilleux ſur la liberté à force d'être libre, on réduiſit la durée de cette charge à dix années, & il y eut de ſuite ſept archontes décennaux. Enfin, la licence croiſſant avec la liberté, on les rendit annuels * dans la vingt troiſième olympiade, & ceux ci continuèrent long-temps.

* Année de la vingt troiſième olympiade : de la fondation de Rome 67. avant notre Ere 687.

Il eſt remarquable que les Athéniens ne ſoient arrivés que par degrés à la forme de gouvernement qui fut depuis établie tout d'un coup par les Romains, après qu'ils ſe furent défaits des rois. Cette différence même eſt d'autant plus conſidérable, que les Romains n'établirent & ne prolongèrent l'adminiſtration extraordinaire de leurs dictateurs, que dans les beſoins preſſans de l'état, au contraire des Athéniens, qui allèrent toujours en diminuant celle de leurs archontes, à meſure que la néceſſité croiſſoit; comme il n'avoit guère d'ennemis au dehors, la liberté mal entendue leur en ſuſcitoit au dedans. Les diſſenſions domeſtiques produiſirent preſque les mêmes effets dans Athènes que dans Rome. Mais les Athéniens, naturellement plus inconſtans que les Romains, ſe déterminèrent à changer la forme de leur gouvernement. Ils crurent que des loix écrites (& écrites avec le ſang) ſeroient plus reſpectées que la voix des hommes. Dracon fut choiſi pour légiſlateur, & leur en fit de ſi rigides, qu'elles ne durèrent que vingt ſix ans juſqu'à Solon. Celui ci, prié d'en faire d'autres, étudia avec ſoin le génie de ſa nation, médita beaucoup, fit de ſon mieux, & réuſſit peu. Toutefois, durant les vingt quatre années ou environ qu'Athènes

ſe régla par ſes loix, elle ſentit la différence qu'il y a entre une autorité raiſonnable, & une rigidité inflexible, ou une licence effrénée. Mais, comme l'empire de la raiſon n'eſt pas ordinairement plus durable que celui de la ſévérité, cet empire ſi doux ne ſurvécut pas dans toute ſa pureté à ſon auteur. Solon ne put prévenir les factions au ſujet du gouvernement. Il s'en forma pluſieurs: & Piſiſtrate, profitant habilement de cette diviſion inteſtine, ſe ſervit d'une de ces factions pour s'établir un trône. Cette uſurpation imprévue réunit tous les partis, & fit ouvrir les yeux aux Athéniens. Mais il n'étoit plus temps. Trois fois le tyran fut chaſſé; ſa conſtance l'emporta enfin ſur les efforts redoublés. Il régna. Son régne fut long; mais il le rendit heureux par ſa modération & par ſon exactitude à obſerver les loix. Cependant les Athéniens, ſecondés des Spartiates, & ſe rappellant le goût de leur ancienne liberté, ſecouèrent le joug pour toujours. Ils chaſſèrent Hippias, fils aîné de Piſiſtrate, & ſon ſucceſſeur. Il ſe réfugia en Perſe, chez Darius, fils d'Hyſtaſpes: il revint même avec des troupes; mais inutilement. Les négociations entre Athènes & Darius furent ſuivies d'une guerre ouverte; & voilà le commencement

du ſiècle le plus brillant d'Athènes, du ſiècle de la grandeur, de la magnificence, des richeſſes, des monumens & des ſpectacles; du ſiècle des poëtes, des philoſophes*, des orateurs, des hiſtoriens, des héros, & des grands hommes en tout genre. C'eſt celui de la tragédie ſur tout, & de ſes trois auteurs qui l'élevèrent au point où nous la repréſentons aujourd'hui dans cet ouvrage.

Après avoir coulé légèrement ſur les ſiècles antérieurs d'Athènes, il me paroît néceſſaire d'inſiſter un peu plus ſur celui qui fut la ſource de tant de merveilles, ſoit en paix, ſoit en guerre. Il ſemble que le deſtin de chaque nation ſoit d'avoir ſon bel âge & ſon comble de grandeur, où elle arrive par des progrès inſenſibles, & dont elle deſcend enſuite imperceptiblement & par degrés. Tel fut le ſiècle d'Auguſte; & tel a été long-temps auparavant celui d'Athènes. Athènes oſa compter ſur ſes forces, qui n'étoient rien en comparaiſon de celles de la Perſe & du grand roi; ainſi nommoit on le roi de Perſe. Une république très bornée, eut la hardieſſe de porter ſes armes dans le ſein d'une vaſte monarchie, & mit toute ſa politique à empêcher l'ennemi de la pénétrer elle même.

* ANAXAGORAS, SOCRATE, PERICLES, THUCYDIDE, &c.

Elle y réuſſit. Datis, général des Perſes, voulut par repréſailles entrer bien avant dans l'Attique. Les Athéniens le prévinrent. Ils allèrent à ſa rencontre. Secondés ſeulement de ceux de Platée ; & conduits par Miltiade, ils gagnèrent la célèbre bataille de Marathon *, où ſe trouva Eſchyle auſſi grand guerrier que bon poëte. Cette victoire, qui coûta la vie à Hippias, ſix mille quatre cents hommes aux ennemis, & moins de deux cents aux Athéniens, enfla extrêmement le cœur de ces peuples redevenus libres & républicains. La terreur qu'elle répandit chez les Perſes, les préparatifs de trois années auſquels elle les engagea pour réparer cet échec, l'eſtime où elle mit Athènes dans toute la Grèce & chez les nations voiſines, lui inſpirèrent ces ſentimens de grandeur & de fierté dont les tragédies d'Eſchyle ſont remplies. Les Athéniens ſe crurent les arbitres ſuprêmes de la Grèce qu'ils défendoient ; &, par cette orgueilleuſe opinion, ils ſe frayèrent peu à peu une route pour le devenir en effet. Ce fut alors qu'Eſchyle, nourri dans les idées & dans les exercices de la guerre, forma & enfanta la véritable tragédie, comme nous

* La troiſième année de l'olymp. 72, & 490 ans devant notre ere ; de la fondation de Rome an. 264.

l'avons expliqué. Ses exemples lui suscitèrent des rivaux. Mais l'inventeur l'emporta souvent par le succès de l'exécution. Tandis qu'il florissoit, on vit naître Sophocle qui devoit l'imiter & le surpasser. Quinze ans après, naquit Euripide, concurrent de ces deux grands poëtes, & qui a laissé la victoire indécise entre Sophocle & lui. Il vint au monde dix ans après la bataille de Marathon, l'année même que se donna sur mer celle de Salamine *, où Léonidas commandoit en chef à la tête des Lacédémoniens, tous les alliés Grecs, quoique les athéniens, sous la conduite de Thémistocle, eussent mené la plus grande partie des vaisseaux. Aussi s'en attribuèrent-ils tout l'honneur. Cette journée, si honteuse pour Xerxès, & si glorieuse pour eux, fut suivie de celle de Platée. Mardonius, que Xerxès avoit laissé en Grèce à sa place, y fut tué; &, pour dernier effort de gloire & de succès, un combat naval à Mycale délivra entièrement les Grecs de l'inondation des Perses. Les Athéniens célébrèrent à Salamine ces éclatantes victoires par un trophée & par des hymnes que chanta Sophocle †, encore jeune, à la tête

*An. 1. de la 75 olymp. avant notre ere 480, de la fond. de Rome 274.

† Athenée DEIPNOSOPH. l. 1.

de

de la jeunesse Athénienne. Athènes * de plus en plus ennorgueillie par ses succès redoublés, prit un nouvel éclat de cet orgueil même, dont elle anima le génie de ses guerriers, de ses orateurs, & de ses poëtes. Elle possédoit l'empire de la mer par ses nombreux vaisseaux; & ce point seul lui faisoit regarder les autres villes de la Grèce comme des états destinés à devenir ses provinces. Lasse de céder le pas, elle affectoit une émulation dédaigneuse avec Lacédémone, & avec Thèbes; & cette émulation dégénéra en haine pour l'une, & en mépris pour l'autre. Ce fut là dans la suite la source de sa perte; mais elle en tira d'abord sa suprême grandeur. Cependant ces sentimens n'éclatoient pas encore ouvertement. Elle mit

* « Athènes fut très florissante, tant que le luxe y régna, Ce fut le » régne des héros. Ils étoient revêtus de manteaux de pourpre, & ils » portoient, dessous, des vestes rayées de diverses couleurs. Ils avoient » les cheveux noués décemment, & ils y mettoient de petits orne» mens d'or en forme de cigales, qui environnoient la chevelure & » le front. Des valets portoient derrière eux des siéges plians, pour » s'arrêter plus commodément quand il leur plaisoit. Tels furent les » héros de Marathon [1], &c. ». Athenée DEIPNOSOPH. l. 12. Ælien VAR. HIST. l. 4, c. 22, & autres avant eux.

1 J'ai relevé ailleurs l'absurdité de l'OBSERVATION d'Ælien & d'Athénée. (Voyez l'HISTOIRE DES OPINIONS ANCIENNES SUR LE BONHEUR, pag 53.) Il suffit de lire Démosthène pour voir quelle simplicité, qu'elle modestie de mœurs & d'habillemens régnoient parmi ces hommes qui faisoient tout pour la république, & rien pour eux-mêmes.

toute ſon attention à ſe bien fortifier, ſous le prétexte réel & non ſuſpect de ſe mettre en état de n'être point inſultée par les Perſes, & d'oſer continuer la guerre à leurs dépens. La guerre fut en effet réſolue. Xerxès, qui avoit trop éprouvé les forces d'une république dont les citoyens naiſſoient guerriers, eut recours à la négociation. Il offroit même de réparer le dégât dont il avoit laiſſé de triſtes veſtiges dans l'Attique; & ces offres de la part d'un ennemi puiſſant, quoi qu'humilié, paroiſſoient n'être pas à dédaigner. On y prêtoit l'oreille. Mais Thémiſtocle s'y oppoſa ſi vivement, qu'il fit changer les avis, & conclure à la guerre. Juſques là toute la Grèce avoit déféré le commandement de ſes armées aux Lacédémoniens. Pauſanias, leur chef, avoit commandé dans l'affaire de Platée. Mais depuis il devint ſuſpect ou coupable de trahiſon; & ce fut un prétexte aux Athéniens pour lever le maſque. Ils ſaiſirent avidement ce prétexte; ils le firent valoir dans toutes les villes Grecques; &, après les avoir gagnées, ils obtinrent le commandement de la guerre de Perſe. C'en fut aſſez pour aller plus loin. De la primauté ils paſſèrent à la ſouveraineté, & de la ſouveraineté à la tyrannie. Leur délicateſſe s'offenſoit de tout, & alloit juſqu'à

traiter les Grecs moins en alliés qu'en ſujets. Cependant ils amaſſoient des richeſſes ſans nombre, & ils acquéroient une autorité ſans bornes. Car, ſuivant la convention, chaque ville Grecque leur payoit une ſomme annuelle; & ils l'exigeoient moins à titre de quotepart pour la guerre dont ils s'étoient chargés, qu'à titre de tribut. Dans les commencemens ce n'étoit qu'un dépôt conſacré au bien public, & que l'on cachoit avec ſoin dans le temple de Delphes. L'on n'y touchoit qu'avec de grandes précautions pour les frais de la guerre, ſoit pour l'écarter, ſoit pour la prévenir. Mais bientôt les Athéniens s'en firent les arbitres ſans ſe rendre comptables; & la république, ſous prétexte qu'elle étoit ſeule le bouclier & l'épée de la Grèce, diſpoſa à ſon gré du tréſor commun. Ainſi trouva-t-elle le moyen de fournir, non ſeulement aux frais des guerres, mais encore & beaucoup plus à ſon luxe, qu'elle porta au degré ſuprême, tandis que Lacédémone, quoique très riche, s'en tenoit encore à la frugalité ordonnée par les loix de Lycurgue. C'eſt à la faveur de cet argent & de ſes grands revenus qu'Athènes s'orna de temples, de théâtres, de cirques, de colonnes, de ſtatues, de portiques, de bains, & d'une quantité prodigieuſe

d'édifices, où toute la délicateſſe des arts, & toute la ſomptuoſité d'un grand & riche état s'immortalisèrent pour ſervir un jour de modèle au luxe des Romains, & à celui des autres nations futures, en fait de magnificence & de goût.

Un demi ſiècle ſe paſſa ainſi depuis les victoires remportées ſur les Perſes, ſans que Lacédémone, renfermée dans ſa vertu philoſophique, osât réprimer ouvertement la fierté d'une république qui l'emportoit ſi fort ſur le reſte de la Grèce par la ſplendeur, les richeſſes, & la ſupériorité d'un empire uſurpé. Mais le terme de la patience arriva enfin. Ces reſſentimens de Sparte, ſecondés de pluſieurs villes Grecques, éclatèrent tout à coup contre Athènes, & donnèrent le branle à la guerre du Péloponnèſe, qui commença à la cinquantième année d'Euripide. Athènes *, ſoutenue par ſes armées navales & par les états Grecs que ſa puiſſance & la crainte retenoient dans ſes intérêts, ſoutint cette guerre pendant vingt ans ſans beaucoup d'embarras, & ſans preſque ſe reſſentir de ſes pertes qu'elle étoit en état de ſupporter. Mais le ſiége de Syracuſe, témérairement entrepris, l'épuiſa d'hommes

* L'an 2 de la 87. olymp. avant notre ere 431, de la fondation de Rome 323.

& d'argent. La peſte acheva ce que la guerre avoit commencé. Ses alliés mirent bas toute crainte, & l'abandonnèrent. Véritablement ſon nom & ſon courage la maintinrent encore ſept années. Mais il fallut enfin ſuccomber ſous les efforts des Lacédémoniens, qui appellèrent les Perſes à leur ſecours. Athènes * fut priſe par Lyſander, un an après la mort de Sophocle, & perdit ſon empire qui paſſa aux Lacédémoniens, pour y durer peu. Car trente ans après, Athènes, avec le même ſecours dont on s'étoit ſervi contr'elle, reprit le deſſus, & tira du moins les Grecs de l'eſclavage de Sparte, qui n'avoit pas mieux uſé de ſon pouvoir qu'elle. Thèbes parut à ſon tour ſur la ſcène avec ſon Epaminondas; & depuis, la balance pencha tantôt d'une part, tantôt de l'autre, juſqu'à ce que Philippe, père d'Alexandre le grand, fixa enfin à la Macédoine l'empire ſur la Grèce, que ces trois états s'étoient ſi long-temps & ſi opiniâtrément diſputé. En voilà aſſez pour donner une idée générale de la ſituation où étoit la Grèce dans le ſiècle de nos poëtes tragiques.

Revenons au génie de leurs ſpectateurs.

* L'an 1. de la 94. olymp. avant notre ere 404, de la fondation de Rome 350.

L'orgueil fomenté par les victoires & les grandes richesses, l'indépendance, fruit d'une liberté portée à l'excès, & je ne sçai quoi d'impérieux dans l'air & les manières que donne ordinairement à ses moindres citoyens la supériorité de ville souveraine, tout cela formoit d'Athènes une assemblée de gens qui se regardoient comme autant au dessus des autres hommes, que l'homme est au dessus de la bête. Cette vanité alloit jusqu'à traiter de barbares, non seulement les étrangers, mais les Grecs mêmes qui n'étoient pas de l'Attique [1]. L'Attique, idolâtre d'elle même, ne songe qu'à s'encenser, &, folle de ses chimères, elle les transforme en divinités. C'est Minerve, la déesse des beaux arts, qui lui accorde son nom & sa protection. La statue de Diane * ne peut rester chez les Thraces, barbares indignes d'elle. Oreste la vole, de concert avec Iphigénie, & la transporte dans l'Attique, son véritable séjour. Le célébre

1 Je ne sçai où le Père Brumoy a trouvé le fondement de cette assertion. Les Athéniens se croyoient distingués des autres peuples de la Grèce, en ce qu'ils se disoient Auto oh tones, c'est à dire originaires du pays qu'ils habitoient; tandis que les autres peuples étoient venus des pays étrangers. Voilà tout l'avantage qu'ils croyoient avoir sur eux; mais cet avantage ne les porta jamais à traiter de barbares ceux qu'ils regardoient comme leurs confédérés.

* IPHIGÉNIE EN TAURIDE, d'Euripide. LES EUMÉNIDES, d'Eschyle. LES ELECTRES, des trois poëtes. ŒDIPE A COLONE, de Sophocle, &c.

aréopage ſoumet à ſes déciſions, non ſeulement des héros, mais des dieux. Mars lui même eſt obligé de ſubir ſon jugement. Les Euménides, toutes fières qu'elles ſont, perdent leur procès contre Oreſte, à ce tribunal, trop heureuſes d'accepter des autels à Athènes pour faire leur paix. L'Attique ſeule poſſéde les monumens les plus redoutables à ſes ennemis, tels que le corps d'Œdipe, qui lui ſert de boulevart contre les entrepriſes des Thébains, & les corps des chefs Argiens qui la maintiennent contre Argos. Tout ſon terrein eſt illuſtre par des prodiges. Tout en un mot eſt grand & divin chez les Athéniens. L'abondance & la proſpérité y produiſent le goût des arts & des ſciences. La tragédie & la comédie y naiſſent ſucceſſivement, & y ſont reçues avec une eſpèce d'idolâtrie. Les cérémonies ſacrées ſe changent en divertiſſemens. L'émulation multiplie les poëtes, & leur nombre fait établir des diſputes, des prix, des couronnes. Le peuple, paſſionné pour les amuſemens du théâtre, en devient inſatiable. Les théâtres s'agrandiſſent, l'emportent ſur les temples, & toute Athènes ſe trouve raſſemblée dans leur enceinte. On s'infatue de vers juſqu'à apprendre par cœur des tragédies entières, à meſure qu'on les

joue ; manie qui devint utile aux ſoldats faits priſonniers dans la défaite de Sicile. C'étoit aſſez de ſçavoir des vers d'Euripide pour enchanter les Siciliens, ce qui fonda ce proverbe ; Il eſt mort en Sicile : ou il récite des vers. Les rois même des états voiſins combloient de careſſes les bons poëtes Athéniens, & ſe croyoient heureux de pouvoir les attirer à leur cour. Euripide éprouva ſouvent leurs faveurs ; mais la plus flatteuſe étoit l'applaudiſſement d'un peuple auſſi éclairé qu'avide de ſpectacles & de nouveautés. Car ce n'étoit pas ſeulement la poëſie qui faiſoit fortune à Athènes. La philoſophie y tenoit un rang diſtingué. Socrate ne parut ſur les rangs qu'après quantité d'autres qui y avoient joué de grands rôles. L'éloquence ſur tout, y tenoit la première place. Athènes, en un mot, paſſoit (comme le dit Cicéron) pour l'inventrice & la mère de tous les arts.

IV. L'inconſtance & la légèreté, défauts ſi naturels à une multitude libre & indocile, étoient particulièrement ceux des Athéniens de ce ſiècle. Leurs héros guerriers, les Miltiades, les Thémiſtocles, les Ariſtides, les Periclès l'éprouvèrent à leurs dépens, & à la honte de leur patrie. Nos poëtes même en reſſentirent quelquefois de triſtes effets.

La superstition étoit à la mode, comme elle le fut depuis à Rome. Mais il paroît par les ouvrages de nos poëtes, qu'elle n'y dominoit pas au point de s'allarmer de quelques railleries. Il est vrai qu'Eschyle, accusé une fois comme impie, auroit été victime de la vengeance Athénienne, si un de ses freres, qui avoit perdu un bras à la bataille de Salamine, n'eût redemandé au peuple un frere qui avoit lui même si bien payé de sa personne en faveur de la patrie. Mais, d'un autre côté, il est difficile d'accorder les risées de ce peuple au sujet des railleries sur les dieux, qu'Aristophane met dans la bouche de Socrate, avec la condamnation de ce même Socrate*. Généralement parlant, les Athéniens d'alors étoient vains, dissimulés, pointilleux, intéressés, médisans, & grands amateurs des choses nouvelles. Quant à leurs

* Dans LA COMÉDIE DES NUÉES & ailleurs, voyez la troisième partie, & l'explication de ce problême à la fin de tout l'ouvrage. En attendant, je prie le lecteur de faire attention à cette note. (TRAITÉ DE LA MANIÈRE DE LIRE LES POETES, traduct. d'Amyot) parlant des fictions des poëtes bien différentes de la religion payenne, cite entr'autres choses le bel endroit où HOMÈRE dit de Jupiter, qu'il pesa dans la balance les sorts d'Achille & d'Hector. « ESCHYLUS, » continue t-il, a ajouté à cette fiction toute une tragédie entière, » laquelle il a intitulée, LE POIDS OU LA BALANCE DES AMES, faisant » assister à l'un des bassins de la balance, d'un côté Thétis, & de » l'autre l'Aurore, lorsqu'elles prient pour leurs fils qui combattent: » & néanmoins il n'est homme qui ne voye clairement que c'est

mœurs populaires, elles ſont peintes dans les tragédies Grecques. L'égalité qui régnoit entre des citoyens libres, les faiſoit tous marcher de pair ſans attirail, ſans cérémonie, ſans pompe, ſans eſclaves, ſans armes. On voyoit le magiſtrat aller acheter lui même au marché les choſes dont il avoit beſoin. Les rues & les places publiques étoient remplies de gens oiſifs en apparence, & ſouvent en effet. On les eût pris pour tels dans tous les temps, à les voir s'entretenir par grouppes dans les rues, ou s'attrouper dans les amphithéâtres pour y raiſonner des affaires d'état, de philoſophie, ou de nouvelles. La ville entière étoit à la république & au particulier, comme une maiſon eſt à l'égard d'une nombreuſe famille. Ils auroient été bien ſurpris de voir un Paris où l'on paſſe rapidement ſans ſe connoître, & ſans

» choſe feinte, & fable controuvée par Homère pour donner plaiſir » & ébahiſſement au lecteur, &c. ». Voilà, je crois, la ſolution d'une difficulté très grande qui ſe rencontre dans les écrits des poëtes Grecs, ſur tout d'Ariſtophane, ſçavoir leur extrême liberté à railler les dieux. La préciſion eſt aiſée à faire. Il y avoit une religion ſérieuſe, & une fabuleuſe; l'une de pratique, & l'autre de théâtre. Celle ci ne laiſſoit pourtant pas de nuire à celle là: c'eſt pourquoi Platon, liv. 2. DE LA REPUBL. blâme Eſchyle d'avoir admis une fable indigne des dieux. Il condamne en partie Homère par la même raiſon. Mais ſon ſentiment particulier ne conclut rien contre l'uſage. La fable, en un mot, étoit reçue pour la poéſie & le théâtre, malgré ſes inconvéniens.

ſe parler. Rien de plus ſimple que leurs manières : mais rien de plus rafiné que leur goût. L'Atticiſme dont ils étoient ſi jaloux, ſe communiquoit aux derniers du peuple. Chacun, dans le commerce ordinaire, ſe piquoit de parler juſte & poliment; témoin cette femme qui vendoit des herbes, & qui reconnut Théophraſte pour étranger, à je ne ſçai quoi d'Attique qui lui manquoit, ſoit dans quelques expreſſions, ſoit dans l'accent, dont un long ſéjour à Athènes n'avoit pu le corriger.

Cet Atticiſme, qui devint urbanité chez les Romains, paſſa plus tard chez eux à proportion. Ils ne l'acquirent qu'à force d'années & de travail. Mais la nature en fit préſent aux Grecs. Les Romains s'avisèrent tard des pièces théâtrales, & ils eurent de la peine à y réuſſir. Ce ne fut que du temps d'Auguſte que la tragédie, exilée d'Athènes, reprit tout ſon éclat, au lieu qu'elle s'étoit perfectionnée chez les Athéniens dès ſa naiſſance. Cicéron continua des premiers à attirer la philoſophie d'Athènes à Rome. Enfin tous les arts ſe tranſportèrent lentement de l'une à l'autre république; ce qui fait bien voir la différence de leurs génies, quoique l'indépendance & la fierté fuſſent l'ame de ces deux états. Mais cette liberté & cet orgueil étoient choſes

fort différentes de part & d'autre. Les vieux Romains approchoient plus des Spartiates que des Athéniens. Chez ceux là on alloit plus au ſolide qu'au brillant ; & chez ceux ci on trouvoit le ſecret d'allier la politeſſe à l'utilité publique. On peut regarder Rome comme un plan d'arbres tardifs, mais dont les fruits devinrent exquis ; & Athènes comme un verger de plantes & de fleurs qui forment un printemps perpétuel.

V. Par le caractère du peuple Athénien, l'on peut marquer celui des tragédies Grecques. Les Athéniens étoient fous de la liberté, idolâtres de leur patrie, adorateurs de leurs uſages, dédaigneux ou indifférens pour tout ce qui n'étoit point d'eux. C'eſt par là principalement qu'Eſchyle & ſes ſucceſſeurs les ont flattés. Les rois, repréſentés ſur leur ſcène, ſont plus ſouvent immolés à l'orgueil Athénien qu'à leurs infortunes. Quels éloges d'Athènes! Il n'y a preſque pas une pièce de celles qui nous reſtent, où elle ne ſoit encenſée, ſoit pour la ſageſſe de ſa politique, ſoit pour la prééminence des arts, ſoit pour la primauté ſur le reſte de la Grèce. Tout ſemble tendre à la flatter. Il y a des tragédies entières dont c'eſt l'unique but. A l'égard des coutumes & des uſages, on les voit imités dans tous ces

ſpectacles. Même façon de conteſter, de haranguer, de ſe défendre, de pleurer les morts, d'avoir recours aux dieux; même liberté dans les chœurs, images du peuple; même choix de ſentences; en un mot même tour d'eſprit, & toujours Athénien. Non pas que tous les héros des trois poëtes ſoient purement Athéniens, comme on nous a reproché de rendre tous les nôtres François. Il ne dément ni leur caractère, ni leur pays. Mais, comme ils ſont tous tirés de la fable ou de l'hiſtoire Grecque, il a été plus aiſé de leur donner un air Attique, ſans les déguiſer tout à fait, qu'il ne l'a été à Corneille de peindre de vieux Romains devant les François, ſans leur donner un peu les manières Françoiſes, ou du moins un air uniforme. L'air des héros tragiques de l'antiquité n'eſt diverſifié qu'autant qu'il en faut pour les connoître. Ils doivent en effet être peu différens, puiſqu'ils étoient tous Grecs. Car les trois poëtes n'ont point cherché leurs ſujets ailleurs que dans la Grèce. Les Grecs étoient trop fiers pour goûter les ſpectacles des mœurs barbares qu'ils mépriſoient, à moins qu'il ne fût queſtion des Perſes avec qui ils s'étoient meſurés, & qu'Eſchyle leur ſacrifia, pour ainſi dire, dans la pièce qui porte ce nom.

D'ailleurs l'amour naturel pour ce qui touche de plus près, portoit les Grecs à n'estimer que ce qui venoit de leurs fonds, bien différens en ceci des François, qui, contens d'eux-mêmes pour l'esprit & le goût, préferent ordinairement, en fait de plaisir, ce qui est étranger & rare à ce qui naît chez eux Nous parlerons bientôt de cette différence de goût qui caractérise les sujets des tragédies Grecques & Françoises. Remettons nous seulement ici devant les yeux l'amour propre d'Athènes, dont les poëtes étudioient le foible, & qui vouloit des éloges éternels pour elle, des rois humiliés par contraste à la liberté républicaine, des personnages tout Athéniens, ou du moins tout Grecs, des origines romanesques de leurs fêtes, de leurs jeux, de leurs villes ; choses dont les tragédies Grecques sont remplies. Car tous les poëtes suivirent ce goût jusqu'à nous peindre Athènes & ses mœurs, telles que je viens de les ébaucher.

Ils allèrent plus loin. Non seulement le théâtre comique, mais le tragique même, devinrent une satyre des peuples ou des personnes qui déplaisoient au public. Je ne parle pas seulement d'Aristophane qui épargna si peu nos trois poëtes avec leurs partisans ou leurs censeurs, & dont la Muse parricide fit

périr (dit on*) le plus ſage des Grecs. Je parle encore du théâtre ſérieux, dont les ſujets ſemblent prêter moins à la ſatyre ou à la politique. L'une & l'autre fit pourtant couler pluſieurs traits de la plume des Eſchyle, des Sophocle, & ſur tout d'Euripide. On y voit un progrès d'émulation & de rivalité entre Athènes & Sparte, très bien marqué. On éleve Athènes aux cieux; on met Sparte, par grace, au ſecond degré, parce qu'Athènes aſpiroit au ſouverain. Quelquefois la haine ſe découvre, & on lance ſur les Lacédémoniens des mots extraordinairement piquans. L'on n'épargne pas plus les Thébains, quand ils commencent à faire parler d'eux pour la primauté. Diſons un mot de ces deux états. Ce ſera la clef de ce qu'on trouvera ſur leur compte dans les tragédies, à meſure qu'on les lira.

VI. Sparte fut long-temps l'arbitre de la Grèce. La vertu, le déſintéreſſement & la confiance qui en réſulte, lui procurèrent cet empire. Sa dureté & la jalouſie d'Athènes le lui enlevèrent. Les Lacédémoniens ſoumis à des rois, ou, pour mieux dire, à des loix ſouveraines, prirent de Lycurgue le caractère qui leur eſt reſté depuis. Il leur dicta ſes loix,

* SOCRATE. On verra en ſon lieu le dénouement de ce dit-on.

les obligea par ſerment de les garder juſqu'à ſon retour, & diſparut pour toujours. Ces loix, à quelques articles près, ont toute la ſévérité de la vertu la plus épurée. On y bannit le luxe & le plaiſir, au point de porter la modeſtie & la frugalité à quelque ſorte d'excès, ce qui faiſoit dire à Alcibiade: Ils expoſent volontiers leur vie: j'en ſuis peu ſurpris; la mort eſt un préſent pour eux. L'argent s'y introduiſit ſans les corrompre; c'eſt la pierre de touche pour la vertu. L'état étoit riche *, & le particulier laborieux. La fourmi avoit été ſans doute le modèle que Lycurgue s'étoit propoſé pour faire de Sparte une communauté de citoyens uniquement appliqués au travail, & jaloux de l'épargne juſqu'à la pratiquer dans les paroles. Le ſtyle Laconique a paſſé en proverbe. Par cette ſimple ébauche on voit qu'il y avoit entre les Lacédémoniens & les Athéniens, la même différence qu'y trouva Diogène, quand il dit à ſon retour de Sparte dans l'Attique, qu'il paſſoit de l'appartement des hommes à celui des femmes. Les Athéniens polis, doux, amis d'une joie modérée & de l'humanité,

* Dans le I. ALCIBIADE de Platon, Socrate dit qu'on peut appliquer la fable d'Eſope à Lacédémone, & qu'on voit les traces de l'argent immenſe qui y entre, mais nul veſtige d'argent qui en ſorte.

ne pouvoient ſouffrir la vertu trop pure, pour ne pas dire, un peu trop ſauvage, des Spartiates. Les poëtes qui amuſoient ſi agréablement les uns, devoient être fort mal ſatisfaits des autres, qui avoient banni les ſpectacles. L'ambition & la ſoif de l'empire ſouverain ſe mêla à l'antipathie, & la fortifia de plus en plus. Mais on uſoit de ménagemens; & ce n'étoit pas l'affaire d'un jour pour Athènes, de délivrer la Grèce de la dépendance de Lacédémone pour l'aſſervir à ſon tour. Ainſi les traits qui échappent à nos poëtes ſur le compte de Sparte, font voir, ſelon qu'ils ſont plus ou moins acérés, le degré de haine ou de crainte qui régnoit dans le cœur des ſpectateurs Athéniens, & la diſpoſition préſente d'Athènes à l'égard de ſes voiſins.

VII. Il en eſt de même de Thèbes. Car Thèbes voulut auſſi jouer ſon rôle, & prétendre à l'empire. Ce fut aſſez tard, & après les poëtes dont nous parlons: mais, de leur temps même, elle ſe préparoit les voies, & ne laiſſoit pas de figurer dans la Grèce, & de mériter l'attention d'Athènes, en bien ou en mal. Son ancienneté la rendoit reſpectable, auſſi bien que les événemens, tant vrais que fabuleux, de ſes premiers ſiècles, comme l'aventure de Cadmus & celle d'Œdipe. Elle

comptoit des dieux pour citoyens, ſur tout Bacchus & Hercule. Le ſiége qu'elle avoit ſoutenu contre les ſept chefs, eſt célébré par Eſchyle : & c'eſt le plus ancien des ſiéges de la Grèce. La fin tragique d'Etéocle & de Polynice, les malheurs de leur ſœur Antigone, & de toute la poſtérité d'Œdipe, les crimes involontaires de ce dernier, & ſon tombeau à Colone *, outre quantité d'autres particularités, font la matière brillante des plus belles tragédies Grecques. Toutefois l'air épais de Béotie, qui paſſoit quelquefois juſqu'à l'eſprit, rendoit les Thébains un objet de raillerie, & un ſujet de proverbe aux Athéniens, dont la fine politeſſe ſe choquoit aiſément de la groſſiéreté & de la rudeſſe Béotienne. Thèbes avoit pourtant des Pindares à oppoſer aux Sophocles. Loin de paroître aſpirer au premier rang dans le ſiècle dont nous parlons, elle ſe contentoit, en apparence, de ſe maintenir, & de s'appuyer tantôt d'Athènes contre Sparte, & tantôt de Sparte contre Athènes. C'eſt par ces différens intérêts de liaiſon, qu'on peut expliquer ce qu'en diſent nos poëtes, tantôt en bien, tantôt en mal, ſur-tout Sophocle dans ſon Œdipe à Colone. Ce malheureux prince dit à Théſée,

* Bourg de l'Attique.

comme par un esprit prophétique, que Thèbes & Athènes auront un jour des démêlés cruels : mais que le tombeau d'Œdipe * sera souvent rougi du sang Thébain, & deviendra le plus ferme rempart d'Athènes. Il est visible que, dans cette pièce, Sophocle fait allusion aux guerres des deux états, & que son but est de faire envisager le tombeau d'Œdipe comme un épouvantail pour les Thébains ; ce qui rend cette tragédie toute politique, ainsi que quelques autres, dont la lecture nous deviendroit plus agréable, si nous sçavions au juste les anecdotes d'état sur lesquelles on les faisoit rouler à mots couverts.

VIII. En effet la tragédie même ne laissoit pas d'avoir ses vues † politiques chez des républicains qui mettoient tout à profit pour donner des avis énigmatiques & colorés. Il y a quantité de sentences dans les tragédies Grecques, dont le sens naturel ne nous frappe plus ; mais qui en avoit un très fin, quoi qu'enveloppé, par l'application qu'en faisoit le parterre, qui n'étoit rempli que de bons entendeurs. C'est ce que les Romains n'ont pas compris ; eux qui ne firent des tragédies que pour imiter les Grecs, & pour faire des

* Il fut joué durant la guerre de Péloponèse.

† Voyez les DISCOURS sur Aristophane & ses Comédies.

tragédies. Les ſentences éternelles de Sénéque ſont des lieux communs qui ne diſent rien, ou qui n'ont qu'une morale philoſophique & guindée. Celles des Grecs, quoique générales en apparence, avoient leurs alluſions en effet. Il en eſt de ces traits comme des épigrammes de Martial, dont pluſieurs nous paroiſſent vuides de ſens & de ſel, parce que le ſens délicat & vrai nous eſt inconnu aujourd'hui; ou, (pour faire une comparaiſon plus propre à notre ſujet) il en eſt de ces traits comme de quelques vers de Corneille ou de Racine, qu'on ſçait avoir été faits par alluſion aux mœurs du temps, & qui ne s'entendront plus que dans un ſens plus général par la poſtérité. Si nous ne pouvons rendre raiſon par tout des alluſions Grecques dont je parle, c'eſt parce qu'on ne les a pas toutes conſervées juſqu'à nous, & qu'il ſeroit ridicule de deviner. Mais il eſt ſenſé, & il ſuffit de remarquer que les Grecs étoient extrêmement amateurs de ces alluſions, * parce que cette obſervation ſeule nous porte à ne pas blâmer dans eux ce que nous n'entendons pas, & contribue à marquer le caractère de leur tragédie, but unique qu'il faut ici ſe

* Nous en verrons bien nettement la preuve dans les COMÉDIES d'Ariſtophane.

proposer. On comprendra assez quelques uns de ces traits, quand il ne sera question que de l'éloge de l'état républicain, & de ses avantages prétendus sur l'état monarchique, choses qu'on trouvera semées dans ses écrits, & quelquefois traitées à fonds, même assez malignement. Mais on aura plus de peine à démêler les petits traits particuliers & malins sur le gouvernement même des Athéniens, traits qui coûtoient quelquefois plus d'un repentir à l'auteur, quand ils étoient décochés trop ouvertement & sans adresse; mais qu'on passoit lorsqu'ils partoient avec finesse & avec art. Car les spectateurs Athéniens avoient cela, qu'ils ne s'offensoient point d'un bon mot, même contre eux, quand il étoit assez fin & assez voilé pour les saisir d'abord, & pour enlever leurs premiers applaudissemens. Ils aimoient mieux rire d'eux mêmes, que de ne point rire du tout. Ainsi passèrent ils à Euripide le portrait qu'il fait assez évidemment d'eux dans son HIPPOLYTE, & qu'il met dans la bouche de Phédre. Ainsi firent ils grace à la préférence que le chœur donne à l'état monarchique * sur le républicain, dans ANDROMAQUE, ou du moins à la

* Platon, l. 9, DE LA RÉPUBLIQUE, loue Euripide comme un poëte excellent. Mais il lui reproche d'avoir loué les rois & les monarchies.

peinture ſatyrique de ce dernier état [1]. Ainſi ne ſe formalisèrent ils pas de voir dans l'HÉLÈNE le gouvernement des Spartiates finement préféré à celui d'Athènes : c'eſt à dire, l'ariſtocratie à la démocratie. Mais il falloit que le poëte étudiât bien ſon parterre, & meſurât bien ſon coup pour ne pas le porter à faux.

Ceci ſuffit pour montrer à quel point le génie Grec étoit monté par rapport à la tragédie. Nous viendrons à un détail plus circonſtancié, quand nous aurons dit quelque choſe de perſonnel des trois poëtes Athéniens qui nous reſtent. On ne ſera pas fâché de les connoitre ſur le peu de faits que nous ont laiſſé les anciens : mais on les connoîtra mieux encore par leurs propres écrits. Je commence par Eſchyle.

IX. Eſchyle naquit à Athènes, la première année de la 60e olympiade, 540 ans avant notre ere *. Il naquit brave, & il embraſſa la profeſſion des armes dans un temps où

1 Il falloit bien que les Grecs ne fuſſent pas ſur cet article auſſi ſuſceptibles qu'on ſe l'imagine, puiſqu'à peu près dans le même temps tous les Grecs aſſemblés aux jeux olympiques entendirent, avec les plus grands applaudiſſemens, l'hiſtoire compoſée par Hérodote, dans laquelle cet hiſtorien (L. III.), comparant les différens gouvernemens, donne la préférence au gouvernement monarchique. Euripide n'avoit pas alors quarante ans.

* De la fondation de Rome 214.

les Athéniens comptoient autant de héros que de citoyens. Il avoit deux frères guerriers & braves comme lui. Avec l'un, nommé Cynégire, il ſe trouva à la journée de Marathon, & depuis à celle de Salamine & de Platée, avec l'autre, appellé Amynias, & avec Cynégire. Tous trois firent bien leur devoir. Cynégire fut tué à la journée de Salamine, & Amynias y perdit un bras. L'air militaire paroît bien dans les pièces d'Eſchyle. Tout y reſpire les combats; & il ſemble, en le liſant, que l'imagination ſoit frappée d'un bruit de guerre. Ce père de la tragédie, confus d'avoir été vaincu par Sophocle encore jeune, ou, ſelon d'autres, par Simonide, dans un combat d'élégie ſur les braves de Marathon, ſe retira de dépit en Sicile, chez le roi Hiéron, le protecteur & l'ami des ſçavans mécontens d'Athènes. Il y fit même, à ce que l'on dit, une tragédie au ſujet d'une ville qu'Hiéron avoit bâtie & nommée ÆTNA. Quelques uns diſent qu'il y vécut trois années comblé d'honneurs, & qu'il y mourut * enfin à l'âge de ſoixante cinq ans, d'une manière fort ſingulière, ſuivant un prétendu oracle qui diſoit qu'il ne mourroit que d'un trait du ciel. En effet,

* La 2. année de l'olymp. 76, avant notre ere la 475, de la fondation de Rome 279.

ajoute-t-on, un aigle qui ávoit enlevé une tortue, lâchant ſa proie, ou par hazard, ou pour la briſer ſur un rocher, la tortue tomba malheureuſement ſur la tête d'Eſchyle, & lui fracaſſa le crâne. On lui fit de magnifiques funérailles, & l'on grava ſur ſon tombeau une épitaphe Grecque, qu'un traducteur de la vie d'Eſchyle, faite par un auteur incertain, a rendue en cette manière :

Euphorione patre, & patriâ Eſchylus ortus Athenis
Mortuus ad læti conditur arva Gelæ.
Virtutis ſpecimen, Marathonie campe, fateris,
Atque experte tuo, Mede comate, malo.

Cette épitaphe donne à Eſchyle un Euphorion pour père, Athènes pour patrie, Marathon pour champ de bravoure, & les états d'Hiéron pour tombeau. On y dit que les Medes (ainſi appelloit on les Perſes dans le cours de la guerre contre les Grecs) avoient éprouvé ſa valeur à leurs dépens. Mais on ne parle point de ſes tragédies *. C'eſt qu'elles

* Athénée (DEIPNOSOPH. l. 14.) dit « Que bien qu'Eſchyle ſe fût » acquis une gloire immortelle par ſes tragédies, il préféra les honneurs » de la bravoure à ceux de la poéſie, & voulut lui même qu'on » gravât cette épitaphe ſur ſon tombeau ». Il faut donc joindre l'auteur incertain avec Athénée.

Le même Athénée (DEIPNOS. l 8.) dit « Que ce poëte étoit un grand » philoſophe, & qu'ayant quelquefois été vaincu par d'indignes con» currens, (ſelon le témoignage de Théophraſte ou de Chémæleon, » au liv. du plaiſir) il diſoit qu'il conſacroit ſes œuvres à la poſtérité,

étoient aſſez connues. Elles furent plus applaudies après ſa mort que durant ſa vie. Dans la carrière tragique, il remporta treize victoires de ſon vivant, & quantité d'autres étant mort. Car l'eſtime des Athéniens pour ce poëte, alla juſqu'à porter un décret, par lequel l'état s'engageoit à fournir le chœur, c'eſt à dire, les frais du ſpectacle, qui alloient très loin, à quiconque voudroit repréſenter les pièces d'Eſchyle. Honneur unique, & qui confirme, pour le dire en paſſant, ce que j'ai avancé ſur l'origine de la tragédie, entièrement due à Eſchyle. C'étoient quelquefois des particuliers qui faiſoient généreuſement ces dépenſes. Thémiſtocle la fit une fois pour Phrynicus.

X. Sophocle, fils de Sophile, naquit à Colone bourg de l'Attique, la deuxiéme année de la 71[e]. olympiade *. Il célébra ſa patrie par ſon Œdipe à Colone. Son père, ſelon quelques uns, étoit forgeron, & ſelon

» ſçachant bien qu'on leur rendroit un jour la juſtice qu'elles » méritoient ».

« Eſchylus (dit Plutarq. TRAITÉ DE LA MAN. DE LIRE LES POETES, » traduction d'Amyot) étant un jour à regarder l'ébattement des jeux » iſtmiques, l'un des combattans à l'eſcrime des poings ayant reçu » un grand coup de poing ſur le viſage, l'aſſemblée s'en écria tout » haut ; & lui ſe prit à dire : Voyez ce que fait l'accoutumance & » l'exercitation : ceux qui regardent crient, & celui qui a reçu le » coup ne dit mot ».

* Avant notre ere, la 495, de la fond. de Rome 259.

d'autres, maître d'une forge. C'eſt par la différence de ces mêmes emplois que les uns ont avili, & les autres un peu relevé Démoſthène, qui ſe trouva dans le même cas que Sophocle. Quoiqu'il en ſoit de leur origine, comme Démoſthène devint depuis le plus ferme appui d'Athènes contre Philippe roi de Macédoine; ainſi Sophocle devint il avant lui un citoyen conſidérable, un guerrier diſtingué juſqu'à commander une armée * avec Periclès. Mais le plus grand luſtre qui lui reſte, eſt celui de ſon mérite poétique, qu'il porta juſqu'au ſuprême degré. Après avoir été écolier d'Eſchyle, il ſe mit en état de lutter avec lui, & même de le ſurpaſſer. Il ne repréſenta pas toujours ſes pièces, comme faiſoient les autres poëtes, à cauſe de ſon peu de voix. Mais il donna tout un autre air à la tragédie †. Il eut pluſieurs enfans, dont un entre autres ſe ſignala dans le talent de ſon père. Il éprouva leur ingratitude vers la fin de ſes jours. Comme ils s'ennuyoient d'une dépendance trop longue

* Periclès diſoit de Sophocle, qu'il étoit bon ſoldat & mauvais capitaine. Athén. DEIPNOS. l. 14.

† « Sophocle diſoit qu'il vouloit changer la hauteſſe de l'invention » d'Eſchylus, puis ſa fâcheuſe & laborieuſe diſpoſition, & en tiers lieu, » l'eſpèce d'élocution ». Plutarq. TRAITÉ DU PROFIT DANS LA VERTU, traduction d'Amyot.

à leur gré, ils s'avisèrent de le déférer en justice, comme incapable de gouverner ses biens & sa famille. Sophocle les confondit par un trait auquel on ne s'attendoit pas. Pour tout plaidoyer, il pria les juges de lui permettre de lire la dernière tragédie qu'il avoit composée. (C'étoit Œdipe à Colone.) Ils en furent si charmés qu'ils le renvoyèrent comblé d'éloges, & ses enfans chargés de confusion. A cette petite histoire que rapportent Cicéron * & Plutarque, l'auteur incertain de la vie de Sophocle, ajoute que ce poëte fit une espèce de comédie où il peignoit

* « Sophocle étant appellé en justice par ses propres enfans, qui lui » mettoient sus qu'il radotoit & étoit retourné en enfance pour son » grand âge, afin que, par autorité de justice, il lui fût baillé un curateur, » leut devant les juges l'entrée du chœur de sa tragédie, que l'on sur» nomme Œdipus en Colonne, qui se commence ainsi :

Estranger, tu as fait entrée
En cette fertile contrée,
Par le bourg Colone nommé,
Pour ses bons chevaux renommé,
Là où le gracieux ramage
Du rossignol fait le bocage,
Des vaux verdoyans raisonner
Plus qu'ailleurs on ne l'oit sonner.

» Et pour ce que le cantique en pleut merveilleusement à l'assistance, » chacun se leva, l'accompagna, & le reconduisit jusqu'à sa maison » avec de grandes acclamations de joie, & battemens de mains en » son honneur, comme l'on faisoit au sortir du théâtre, quand il » avoit fait jouer quelqu'une de ses tragédies ». PLUTARQ. TRAIT. SI LE VIEILLARD DOIT ENCORE SE MÊLER DES AFFAIRES PUBLIQUES.

au naturel cet événement. Je ne m'arrête point aux petites fables que rapporte cet auteur ſur une viſion d'Hercule, & choſes ſemblables. Il en résulte ſeulement que Sophocle étoit un parfaitement honnête homme, & qu'il craignoit les dieux, quoiqu'Athenée* ne le peigne pas d'une manière ſi favorable. Il fut couronné vingt fois; & nul mécontentement ne l'obligea d'écouter les propoſitions des rois voiſins qui vouloient l'attirer à leur cour. Il fit en cela plus qu'Eſchyle & qu'Euripide. On raconte ſa mort différemment. Les uns veulent qu'il ſoit mort étouffé d'un grain de raiſin qui ne put paſſer; d'autres, qu'il ait rendu l'ame en récitant ſon ANTIGONE, faute de pouvoir reprendre ſon haleine, après un effort violent pour prononcer de ſuite une longue période; d'autres enfin, que la joie de ſe voir un jour couronné le fit expirer ſur le champ. On mit ſur ſon tombeau la figure d'un eſſain d'abeilles, pour perpétuer le nom d'abeille,

* Sophocle & Euripide étoient fort débauchés, dans le particulier. Eſchyle & Ariſtophane aimoient le vin, & ne compoſoient jamais que dans le vin, ce qui fait dire à Sophocle: « Je ſçais, Eſchyle, que vous » réuſſiſſez, mais vous faites bien ſans le ſçavoir ». Athen. DEIPNOS. l. 10, & ailleurs. Cependant Platon, l. 1. DE LA RÉPUBLIQUE, dit que Sophocle étant interrogé ſur ce qu'il penſoit de l'amour, répondit: « Qu'il s'en étoit échappé comme d'un maître dur & impitoyable ». Platon eſt plus digne de foi qu'Athénée.

que la douceur de ſes vers lui avoit procuré; ce qui apparemment fit imaginer que des mouches à miel s'étoient arrêtées ſur ſes lèvres, lorſqu'il étoit au berceau. Il mourut âgé de 90 ans*, après avoir ſurvécu à Euripide, qui étoit beaucoup plus jeune que lui.

XI. Ce dernier naquit, comme je l'ai dit, à Salamine †, où Mnéſarque ſon père, & ſa mère Clito, s'étoient retirés, quand Xerxès préparoit ſa grande expédition contre la Grèce. Il vint au monde au milieu de la pompe, des trophées & des triomphes, au ſujet des batailles de Salamine & Platée. Il n'avoit pas le génie guerrier comme ſes deux prédéceſſeurs. Son père & le train des affaires le portèrent à s'attacher aux philoſophes. Son maître principal fut le célébre Anaxagoras, de la philoſophie duquel Cicéron, après d'autres anciens, nous dit tant de belles choſes. La philoſophie en effet devint plus brillante & plus éclairée au temps d'Euripide. Mais l'attachement de ce poëte aux philoſophes répandit ſur ſes œuvres je ne ſçai quel air d'école que les critiques anciens & modernes lui ont un peu reproché. Comme

* La 4. année de la 39. olymp. avant notre ere la 405, de la fond. de Rome 349. D'autres marquent leur mort la même année.

† La 2. année de la 75. olymp. avant notre ere la 479, de la fondation de Rome 275.

Anaxagoras penſa être la victime de ſes ſentimens philoſophiques, & qu'il eut de la peine à ſauver ſa vie par l'exil, (même en employant la faveur de ſon diſciple Periclès,) pour avoir avancé que le ſoleil n'étoit qu'un globe de feu, Euripide, effrayé de ce traitement, abandonna la profeſſion de philoſophe, qu'il changea en celle de poëte. Il ſe trouva pour le théâtre un talent qu'il ignoroit, & il le mit ſi heureuſement en œuvre, qu'il entra en lice avec les grands maîtres dont nous venons de parler. Socrate même, le ſage Socrate qui n'avoit point la folie des ſpectacles, comme les autres Athéniens, ne manquoit guère d'aller aux nouvelles repréſentations des pièces d'Euripide, par pure eſtime pour ſa ſageſſe & pour ſa vertu, que Socrate (au rapport d'Ælien*) croyoit voir exprimées dans les pièces de ce poëte philoſophe. Auſſi le père Thomaſſin y a-t-il plus trouvé de matière pour ſon deſſein que dans aucun autre poëte de l'antiquité; &, pour citer une autorité plus ancienne, Cicéron, par cet endroit, étoit ſur tout épris d'Euripide. On l'a accuſé d'avoir trop maltraité, outre les Lacédémoniens, (nous en avons apporté la raiſon,) Ménélas leur roi,

* Ælian, VAR. HIST. C. 13. Voyez ce chap. dans LES NUÉES.

les femmes en général, & ſur tout Médée. On veut même qu'il ait reçu des Corinthiens cinq talens pour jetter ſur cette princeſſe l'horreur du meurtre de ſes fils, dont les Corinthiens même étoient les auteurs. D'autres le juſtifient de cette accuſation. Mais, ſans diſcuter cent choſes pareilles, qui ſo ntpeu importantes pour le but que nous nous propoſons, attachons nous à ce qui regarde la perſonne d'Euripide. Athénée, après Ion & Théopompe, ne dit pas grand bien des mœurs de ce poëte. Il traite auſſi mal Sophocle & Socrate, le tout à cauſe de Socrate. Mais tous les trois ont auſſi leurs défenſeurs qui paroiſſent plus croyables. Euripide ne remporta que cinq victoires, ſelon Aulugelle*, & quinze ſuivant d'autres qui corrigent ſon texte. Auſſi étoit ce une multitude ſouvent paſſionnée qui prononçoit, de ſorte que Ménandre †, loin de rougir d'avoir été vaincu par un certain Philémon, n'en avoit tenu compte, & lui demandoit froidement à lui même, s'il ne rougiſſoit pas d'avoir été ſon vainqueur. Euripide, dans ſa jeuneſſe, ſe brouilla avec Sophocle, choſe peu ſurprenante entre beaux eſprits qui courroient la

* Aul.-Gell. NOCT. ART. l. 17, c. 4.
† Idem. Ibid.

même carrière. Mais ils devinrent depuis fort amis. Cette amitié & cette brouillerie sont détaillées dans une des cinq lettres attribuées à Euripide. Mais, comme il est bien difficile de décider qu'elles ne sont pas supposées, nous n'y insisterons point. On sçait par d'autres sources qu'Euripide fut si bien reçu d'Archélaüs, roi de Macédoine, qu'il devint son favori, & son confident. L'honneur est presqu'égal pour la mémoire, & d'un poëte de ce mérite, & d'un roi qui tâchoit d'attirer à sa cour tout ce qu'il y avoit de meilleur, en fait d'arts & d'esprit, dans Athènes. Euripide passoit pour être fort désintéressé, quoiqu'à en croire ses lettres, il fût accusé par ses ennemis d'avoir quitté Athènes pour s'être laissé éblouir de la faveur & des présens d'Archélaüs. Ce prince l'en avoit en effet comblé. Il lui fit entr'autres un présent plus honorable que précieux *. Un courtisan lui demandoit en termes assez clairs un vase d'or dont il avoit envie : Qu'on le porte, dit Archélaüs, à Euripide ; vous méritez de le demander, & il mérite de le recevoir sans l'avoir démandé. Un jour, le roi lui fit reproche en badinant de ce que, contre l'usage des courtisans, il ne lui avoit rien apporté au jour de sa naissance :

* Plutarq. TRAITÉ DE LA MAUVAISE HONTE.

» Vous

» Vous donner, repartit le poëte, ce feroit » vous demander ». Archelaüs avoit envie que le poëte le célébrât par quelqu'œuvre tragique. Mais Euripide répondit ingénieufement : « Plaife au ciel qu'il ne vous arrive » jamais rien qui vous rende le fujet d'une » tragédie ». Un brutal lui reprocha une fois d'avoir l'haleine forte. « C'eft, dit-il, que » j'ai bien des fecrets enfevelis dans mon » fein ».

Après trois ans de fejour en Macédoine, il eut le malheur de fe trouver feul dans un lieu écarté, où des chiens furieux fe jettèrent fur lui & le déchirèrent à belles dents, de manière qu'il mourut quelque temps après, âgé de foixante quinze ans *. Aulugelle dit que les Athéniens envoyèrent en Macédoine pour demander le corps d'Euripide ; mais que les Macédoniens le refusèrent conftamment, afin d'honorer leur contrée par le tombeau magnifique † qu'ils lui firent dreffer : ce qui obligea Athènes de fe contenter d'un monument vuide fur lequel on grava le nom d'Euripide.

* Un auteur de fa vie affure que ce genre de mort lui fut procuré par un poëte jaloux.

† Il mourut en Macédoine, & fut enterré près de la ville d'Aréthufe. La foudre tomba fur fon tombeau, comme elle avoit fait fur celui de Lycurgue. Voyez PLUTARQ. dans Lycurgue; voyez auffi AMMIEN MARCELLIN, l. 27.

Il eſt certain que, malgré la comédie d'Ariſtophane, intitulée les GRENOUILLES, où cet ancien comique, contemporain des auteurs de la tragédie, traite aſſez cavalièrement nos trois poëtes; on rendit alors & depuis, tant à leurs ouvrages qu'à leur mémoire, des honneurs très diſtingués. On leur érigea des ſtatues par édit, & l'on conſerva leurs ouvrages, la plupart autographes, dans les archives publiques. Ce fut apparemment ceux qu'un roi d'Egypte vouloit avoir, au rapport de Galien, ſur tout les manuſcrits d'Euripide, qui contenoient ſoixante quinze tragédies pour embellir ſa bibliothéque Alexandrine. Il les demanda aux Athéniens, qui les refusèrent. Il leur refuſa à ſon tour des bleds dans un beſoin, juſqu'à ce qu'ayant enfin reçu ce qu'il demandoit, il oublia le refus & la mauvaiſe grace du préſent, témoigna noblement ſa reconnoiſſance, & permit aux marchands d'Athènes d'emporter autant de bled qu'il leur plairoit, ſans payer le tribut ordinaire. Il eſt inutile de rapporter tous les éloges que les Grecs & les Romains ont prodigués aux trois poëtes.

XII. Tels étoient les maîtres de la ſcène Athénienne. Mais le caractère de leurs écrits nous intéreſſant beaucoup plus que celui de leurs perſonnes, c'eſt ici le lieu de le marquer

ſi bien qu'on puiſſe ne le perdre pas un moment de vue dans le parallele que nous entreprenons. Faiſons d'abord attention que les hommes contemporains & citoyens du même pays ont dans leur caractère quelque choſe de général qui s'étend à tous, & quelque choſe de perſonnel qui les diſtingue entre eux. On reconnoît un Italien, un Anglois, un Eſpagnol, un François d'un coup d'œil. Tous marchent, tous penſent, tous agiſſent; mais ils n'agiſſent, ni ne penſent, ni ne marchent du même air. La différence ſaute aux yeux. Une différence plus fine & moins apperçue, eſt celle qui ſe trouve dans chaque homme de la même nation. Car le caractère univerſel ſe ſousdiviſe preſqu'à l'infini; & plus cette diviſion eſt étendue, plus a-t-on de peine à la déchiffrer. Le livre immortel de la Bruyère, nos bonnes fables, & nos meilleures comédies ne ſont que des ébauches de ces chiffres nombreux qui caractériſent les hommes d'un même climat. Il en eſt de même des ouvrages poétiques. Eſchyle, Sophocle, & Euripide, ont un air Athénien, ſans ſe reſſembler. Corneille & Racine ont la phyſionomie Françoiſe, ſans aucun autre rapport. Il y a plus : car les théâtres de la Grèce, de l'ancienne Rome, de l'Italie

moderne, de l'Eſpagne, de l'Angleterre & de la France, ont quelque choſe de commun; mais ils ont en même temps des différences ſi marquées, qu'une ſeule ſcène ſuffit pour les faire ſentir aux moins connoiſſeurs, même en ſupprimant le nom du pays. Le terroir ſe fait d'abord reconnoître au fruit. Il y a un tour d'eſprit qui frappe auſſi vivement l'imagination qu'un accent étranger frappe l'oreille. Or c'eſt, eu égard à ces différences, que le parallele devient difficile. On peut le porter juſqu'à un certain point, au delà duquel le fil de comparaiſon ſe perd. C'eſt qu'il y a une régle fixe, & une régle arbitraire, dont l'une eſt inſéparable de l'autre quand il s'agit de comparer le moderne avec l'ancien. Preſque toute comparaiſon a ce défaut; mais particulièrement celle dont nous parlons, dans laquelle le goût univerſel n'eſt le ſouverain juge que juſqu'aux limites, où le goût arbitraire commence ſon empire avec un deſpotiſme qui empiéte le plus ſouvent ſur la juridiction du premier. Entrons dans le détail, & déterminons, autant qu'il eſt poſſible, les bornes de ces deux goûts.

XIII. Les poëtes Grecs, ainſi que les nôtres, avoient à divertir & à inſtruire des hommes raiſonnables par un ſpectacle majeſtueux; car

il ne faut confidérer d'abord les fpectateurs que comme des hommes. Les anciens & les modernes s'y font pris par les mêmes voies générales pour leur plaire. Même but, mêmes fujets, même œconomie, pour le fonds : c'eft à dire, deffein d'émouvoir une agréable trifteffe, fujets grands & nobles de part & d'autre, œconomie régulière, felon l'idée de régularité que chacun s'eft formée. Tout cela mérite un examen férieux. Mais, pour ne pas répéter ce que nous avons dit au fecond difcours fur les parties principales de la tragédie, ne les confidérons ici que du côté qui touche les fpectateurs, je veux dire par les rapports qu'elles ont avec des hommes, & des hommes de telle ou telle nation.

XIV. Il n'eft pas furprenant que le but de la tragédie ayant été bien conçu dans les divers temps de fa fplendeur, on fe foit accordé à ne choifir que des fujets nobles. Quoique l'architecture foit différente felon les temps, la grandeur & la magnificence y font toujours égales pour les temples & pour les édifices publics. On n'a point varié là deffus, non plus que fur l'idée d'une grande & riche taille. Mais il paroît d'abord étonnant que la tragédie n'ait jamais fouffert des fujets feints. Car combien peu d'auteurs modernes

l'ont tenté, & avec quel ſuccès? La comédie toutefois donnoit quelque lieu de le faire; au moins la nouvelle. On ſçait que les ſujets étoient réels dans l'ancienne, auſſi bien que les noms; qu'il n'y avoit que les noms de ſuppoſés dans la moyenne, & qu'enfin la nouvelle ſe ſervoit de noms & de ſujets ſuppoſés. Cela, dis je, a dû ſouvent faire naître l'idée de donner des romans au lieu de tragédies. Cependant aucun ſiècle n'en a été duppe; & la tragédie ne s'eſt point ſousdiviſée en tragédie réelle, & tragédie de pure imagination. Je crois en trouver une raiſon dans la nature de l'eſprit humain. Il n'y a que la vraiſemblance dont il puiſſe être touché. Or il n'eſt pas vraiſemblable que des faits auſſi grands que ceux de la tragédie, des faits qui n'arrivent que dans les maiſons des rois, ou dans le ſein des empires, ſoient abſolument inconnus. Si donc le poëte invente tout ſon ſujet, juſqu'aux noms, l'eſprit du ſpectateur ſe révolte; tout lui paroît incroyable, & la pièce manque ſon effet faute de vraiſemblance. Mais comme la comédie ne touche que la vie commune & ſes ridicules, le ſpectateur peut ſuppoſer, & ſuppoſe en effet, en ſe laiſſant aller à l'enchantement du ſpectacle, que le ſujet qu'on lui préſente eſt un

fait réel, quoiqu'il ne le connoiſſe pas. Il n'en ſeroit pas de même ſi le ſujet comique avoit du merveilleux. Car il faudroit alors l'autoriſer ſur des fables connues, qui font le même effet que l'hiſtoire, parce que l'habitude nous les a fait ranger dans l'ordre du vraiſemblable. Il eſt aiſé de tirer de cette raiſon une régle sûre pour ſçavoir comment & juſqu'où l'on peut inſérer des changemens dans un ſujet connu, pour ajuſter la pièce au théâtre.

Outre que le ſujet tragique n'eſt pas feint chez les Grecs, non plus que chez nous, il eſt tiré de l'hiſtoire, ou autoriſé par les traditions populaires, qui ſont des annales vivantes. Mais en ceci nous commençons à appercevoir une différence notable entre nous & les Grecs. Nous puiſons à la vérité dans la ſource de l'hiſtoire, comme ils y puisèrent. Mais cela même fait la différence dont je parle. Car les Grecs ne tiroient point leurs ſujets hors de l'enceinte de la Grèce. L'hiſtoire ou les fables de leur pays étoient pour eux des fonds inépuiſables, & leur unique fonds. Le reſte du monde étoit preſque auſſi étranger à leur théâtre qu'à eux mêmes. Nous faiſons tout le contraire. Notre théâtre tragique emprunte d'ailleurs ſa matière, & très rarement la prend-

t-il dans l'hiſtoire du pays. L'Italie & la Grèce, voilà nos mines les plus fécondes; l'univers entier nous en fournit. Quant à nos rois & à nos événemens, ils ne nous plaiſent guère ſur le théâtre. Et c'eſt ici qu'il faut commencer à regarder les ſpectateurs François & Athéniens, non plus comme de ſimples hommes, mais comme des peuples dont les idées ordinaires ne ſe reſſemblent plus. L'orgueilleuſe Grèce n'eſtimoit qu'elle, & comptoit les autres nations pour rien. Athènes ſur-tout, ſe regardoit comme le centre de l'eſprit & de la politeſſe des Grecs. A peine croyoit elle qu'il y eût du ſens commun ailleurs. Tout étoit barbare à ſon égard. Ce double orgueil détermina les poëtes à ſervir les Athéniens & les Grecs à leur gré. Leurs nombreuſes tragédies ne furent que l'hiſtoire fabuleuſe ou véritable de la Grèce; matière propre à flatter & à nourrir la vanité Athénienne. La nôtre, quoiqu'elle ſoit la même à certains égards, ne va pas à exclure de notre ſcène ce qui eſt étranger. Elle ne va qu'à lui donner un air François. Auguſte & Mécène, tels que nous les peint Horace, ne nous plairoient pas. Il faut qu'ils prennent un peu nos manières. Pour l'antiquité de notre monarchie, la grandeur de nos événemens, & les exploits de nos

héros, ces ſujets nous font plaiſir dans l'hiſtoire. Ils nous intéreſſent néceſſairement par l'amour naturel de la patrie. Mais nous ne les ſouffrons pas aiſément ſur le théâtre; ſoit que notre vanité ſe choque de voir des vérités prendre l'air de la fable dans un pur ſpectacle; ſoit que notre curioſité veuille une ſorte de merveilleux que nous ne trouvons pas dans la ſimplicité de nos annales; ſoit enfin qu'une longue habitude, née d'une tradition preſqu'immémoriale, ait comme conſacré au théâtre des faits étrangers, dont l'antiquité ou l'éloignement impoſe beaucoup plus que des objets nouveaux ou préſens. Encore une raiſon imperceptible, quoique réelle, c'eſt que la plupart de nos noms antiques, tout reſpectables qu'ils ſont, portent à l'oreille je ne ſçai quoi de barbare & de gothique qui la choque & qui gâte la plus belle poéſie. C'eſt par ces raiſons ſecrettes que le ſiége de Troye, qui au fond n'approche pas de nos moindres ſiéges, fait pourtant ſur notre eſprit une impreſſion de reſpect qui nous enchante, & qui enlève nos ſuffrages. Il en eſt comme des médailles. Les étrangères nous ſont plus précieuſes que les nôtres. Chez les Grecs le goût étoit bien différent, parce que la tragédie étant née Grecque, ils lui donnèrent la deſti-

nation qu'ils voulurent, & la tournèrent en intérêt domeſtique. Auſſi voyons nous qu'il n'y a pas une ville, pas une fête, pas un monument chez eux dont l'origine n'ait été célébrée par un ou pluſieurs ſpectacles. Il n'a donc pas été inutile de montrer d'abord, comme nous l'avons fait, quel étoit le génie des ſpectateurs Grecs, & de les rapprocher des ſpectateurs d'aujourd'hui, qui n'ont hérité de la tragédie, (auſſi bien que les Romains) que comme d'un plaiſir étranger, dont l'âme par conſéquent devoit être toute étrangère. A la vérité la comédie que nous avons auſſi reçue par imitation n'a pas eu le même ſort. Elle a pris les mœurs & les manières de tous les peuples qui l'ont adoptée. Mais c'étoit ſon unique deſtination : ſans cela elle n'auroit jamais pu atteindre à ſon but, qui eſt de rendre ridicules les vices populaires. Cependant combien n'a-t-il pas fallu de temps pour la rendre toute Françoiſe ? Ce n'eſt que par Molière qu'elle l'eſt devenue.

XV. Après avoir réfléchi ſur les ſujets, jettons les yeux ſur les perſonnages que préſentent la ſcène Grecque & celle de nos jours. Ce ſont des héros & des rois de part & d'autre : mais les idées de l'héroïſme & de la royauté ont ſi fort changé, qu'Agamemnon

& Achille, l'un roi des rois, & l'autre héros des héros, (s'il eſt permis d'uſer de cette expreſſion) ne ſont plus les mêmes hommes dans Euripide & dans Racine, quoique le fond de leur caractère ſoit le même; & il a fallu ſans doute que cela fût ainſi, parce que le point de vue & les yeux étant tout différens, les objets ont auſſi dû l'être. Imaginons nous une aſſemblée innombrable de républicains d'un côté; & de l'autre une foule aſſez petite de citoyens habitans de la plus riche monarchie. Ceux là n'ont eu l'idée que de petits rois dont l'empire avoit ſouvent les mêmes bornes que leur ville, rois ſi peu monarques qu'ils n'en avoient pas même le nom. Ceux ci, après une longue révolution d'années, ont vu paſſer ſous leurs yeux des empires & des monarchies redoutables par leur pouvoir & par leurs richeſſes, particulièrement l'empire Romain devenu preſque monarchique. Les premiers ne veulent de rois ſur la ſcène que pour jouir de leur abaiſſement, par une haine implacable de la dignité ſuprême: les ſeconds ne peuvent les voir humiliés que pour rehauſſer la majeſté ou plutôt la tyrannie Romaine. Les uns ne connoiſſent de héros que des hommes diſtingués du vulgaire par les qualités perſonnelles autant du corps que du

cœur, par la force & la taille autant que par la valeur & la prudence. Les autres, accoutumés à une eſpèce de bravoure plus fine, regardent les héros par les ſentimens & par les paroles beaucoup plus que par les effets. Les rois & les héros ne ſont que des hommes chez les premiers, ou du moins ils ne ceſſent pas de l'être. L'égalité républicaine les ramène à leur condition naturelle. Ils ſont un ordre à part chez les ſeconds : ce ne ſont plus des hommes ; ce ſont des dieux, & même quelque choſe de plus. Ils ne reſſemblent aux dieux & aux hommes que par les foibleſſes de l'amour [1]. Du reſte ils ſont infiniment au deſſus des hommes ; & ſur la ſcène ils s'arrogent le droit d'inſulter les dieux. De ces idées contradictoires des ſpectateurs anciens &

1 Tout ce paragraphe a beſoin d'être lu avec précaution ; il renferme plus d'eſprit que de juſteſſe, & plus de flatteries que de vérités. Les Athéniens connoiſſoient d'autres rois que ces petits ſouverains dont parle l'auteur. Les rois de Macédoine, les rois de Thrace, ſans compter celui qu'ils appelloient le grand roi, auroient dû figurer beaucoup dans leurs tragédies, s'il n'eût été queſtion que d'y préſenter des rois humiliés. Nous verrons dans le diſcours ſuivant que ce n'étoit point là le but de la tragedie chez les Athéniens. Quant à la nôtre, le rôle qu'y jouent les rois tient plus à l'élévation du génie de l'auteur qu'à la dignité de la monarchie chez laquelle on les repréſente ; & tous ces rois encore ne ſemblent plus être que des perſonnages ſecondaires dans toutes les pièces où la dignité Romaine paroît dans tout ſon éclat. Voyez ce qu'eſt Ptolémée dans LA MORT DE POMPÉE ; entendez Æmilie dire à Cinna :

Pour être plus qu'un roi, tu te crois quelque choſe.

modernes, nous tirerons des conclusions bien précises. Car il faut juger des autres personnages subalternes par ce que nous venons de dire des plus considérables. Je ne dis rien ici des esclaves & des divinités qui paroissent sur la scène Grecque. Le changement d'idées est visible en ce point. Nous en apporterons bientôt la raison. Poursuivons le parallele des spectateurs, & passons à l'œconomie des tragédies.

XVI. Celle qu'avoient imaginée les Grecs étoit si naturelle & si conforme au bon sens, qu'on n'a pu se dispenser de la suivre, ou plutôt d'en approcher, autant que le génie des spectateurs, qu'il a fallu contenter, a pu le permettre. On a conçu de part & d'autre, tout à coup en Grèce, & peu à peu en France, que le vraisemblable seul devoit régler & arranger le spectacle. On s'est donc fixé à disposer tellement son sujet, qu'il y eût au moins une apparence d'unité de temps & de lieu, une ombre d'action ou une action réelle, une sorte de commencement, de progrès, & de fin; une exposition, une intrigue, & un dénouement. Nous nous sommes assez étendus à ce sujet au second discours; & il suffit qu'on sente que les poëtes de tous les temps, n'ont fait que resserrer ou étendre

les bornes de ces principes. Les Grecs, par une raiſon ſcrupuleuſement exacte, les ont rendues très étroites. Les Eſpagnols les ont reculées tant qu'il leur a plu. Mais les autres nations chez qui le théâtre a le plus éclatté, & (pour venir au vrai point de ſa ſplendeur) les Corneilles & les Racines ont cherché, plus ou moins, à entrer dans ces bornes, ſans ſe mettre à l'étroit. On ſçait aſſez combien l'un vouloit plus que l'autre ſe réduire à la ſévérité des Grecs. On verra de combien les Grecs l'emportent de ce côté là ſur eux. Mais il ne ſera pas hors de propos de rechercher comment & pourquoi nos grands maîtres, avec tant de lumières, ſe ſont cru obligés de pécher contre l'art pour embellir l'art. Il en réſultera une différence eſſentielle entre le théâtre ancien & le moderne, tirée encore du côté des ſpectateurs.

XVII. Les Grecs avoient un goût conforme à leurs mœurs; & la ſimplicité de ces mœurs faiſoit celle du goût. Un objet ſimple, mais conſidéré dans toutes les ſituations, ſuffiſoit pour les réjouir ou pour les occuper. La variété chez eux conſiſtoit moins dans la multitude des objets, que dans les manières diverſes de les enviſager. Une queſtion agitée à fond, ſoit dans les entretiens ordinaires, ſoit

dans le barreau, ſoit dans le lycée, attachoit leur eſprit, ami de l'application. Le génie républicain les rendoit attentifs, & par conſéquent capables de contempler long-temps un même objet, ſans ſouhaiter de paſſer rapidement de l'un à l'autre [1]. Notre génie eſt fort différent, quelle qu'en ſoit la cauſe, qui peut venir, ou de la nature du climat, ou de notre pareſſe naturelle, entretenue par l'éducation un peu molle, ou enfin d'une certaine légèreté attachée au caractère vif de la nation, qui nous porte à effleurer divers objets ſans nous arrêter à un ſeul. De ces deux caractères naît la diverſe conſtitution des pièces antiques & modernes en fait de théâtre. Car les poëtes ont ſuivi le goût dominant.

Rien de plus ſimple que les actions des tragédies Grecques. Nul épiſode, nul perſonnage étranger, nul reſſort pour ménager ce qu'on appelle aujourd'hui des ſituations;

1 Ce n'étoit pas le caractère républicain qui détermina le genre de la tragédie à Athènes; c'étoit ce même goût juſte & pur qui régnoit dans leurs poéſies, dans leur architecture & dans les chefs d'œuvre des Praxitele & des Phidias. Les auteurs ſçavoient que l'attention n'a plus la même force, quand elle eſt partagée; que les impreſſions s'affoibliſſent, à meſure qu'elles s'étendent. D'ailleurs les mouvemens & les chants des chœurs jettoient une grande variété dans ces ſpectacles qui, par cela même, devoient être infiniment ſimples, mais qui conſervoient dans leur ſimplicité une continuité d'intérêt dont nos ſpectacles ne ſçauroient nous donner l'idée.

non qu'il n'y en ait, & des plus intéressantes: mais le progrès tout uni de l'action les amène sans machine, & sans recherche affectée. Ce sont des fleurs qui naissent sous les pas. On ne les verse point à pleines corbeilles. Nos grands maîtres ont cru devoir prendre un tout autre procédé pour piquer leurs spectateurs, ou trop lents à se passionner, ou trop amateurs d'une grande multiplicité d'événemens. Ils ont fait ce que Térence fit des comédies de Ménandre, dont deux lui suffisoient à peine pour en faire une. Chaque personnage a souvent chez nous son intérêt & son action à part; & nous avons vu des pièces où il a été difficile de démêler l'action principale d'avec les actions subalternes, dont elle étoit composée, pour ne pas dire accablée. Du moins n'y en a-t-il presqu'aucune, & même des plus brillantes, où il n'y ait tourbillon dans tourbillon, événement sur événement, complication d'intérêts, c'est à dire, ce qu'on est convenu de nommer épisodes. Athalie est la seule, que je sçache, où il n'y en ait point, non plus que de confidens. Mais, pour y suppléer, l'auteur a sous-divisé son événement, & l'a multiplié avec tant d'art, qu'il a joint en quelque sorte la simplicité Grecque avec toute la vivacité Françoise.

Il

Il ne faut pourtant pas croire que les Grecs manquent de feu. Tout s'anime au contraire, tout parle, tout agit dans leurs écrits. Mais c'eſt plus l'action & le ſpectacle que les paroles, & plus la paſſion & le ſentiment que le diſcours; au lieu que les François ont ſouvent donné dans le diſcours & les paroles, pour ſuppléer au ſpectacle ou à la paſſion. Combien de portraits, de ſentences, & de lieux communs bien frappés, ont arraché des applaudiſſemens qui devoient être réſervés à l'émotion théâtrale qu'on ne ſentoit pas? ce n'eſt que le ſang froid qui applaudit à la beauté des vers dans un ſpectacle.

Revenons aux ſcènes de ſurpriſe & de ſituation; pour les faire éclore coup ſur coup, il a fallu lier pluſieurs incidens, & pour venir à bout de les coudre, il a été néceſſaire de ſe relâcher de la rigueur des régles. Comment aurions nous ſans cela un Cid, un Cinna, & des Horaces? verroit on Rodrigue & Chimène s'entretenir deux fois dans le même lieu où s'eſt paſſé la querelle du comte de Gomas, & où ſe prononce la ſentence du roi? verroit-on une conjuration tramée dans l'appartement d'Auguſte, & preſque ſous ſes yeux? verroit-on dans l'eſpace de peu d'heures, des amours, des combats, des meurtres, un

jugement dans les formes, & cent choses qui demanderoient une longue suite de temps; en un mot verroit-on tant de beautés rassemblées, si l'on s'étoit fixé à faire un tout ensemble bien proportionné? il n'y avoit point de milieu. Il falloit opter entre l'exactitude & la variété; & l'on a cru devoir sacrifier l'une à l'autre, & devenir moins sévère, afin d'être plus agréable à des esprits assez vifs pour voltiger d'objets en objets, & trop peu attentifs pour se choquer du passage subit des uns aux autres, ou d'un manque de régularité[1].

XVIII. Le retranchement du chœur a été encore une suite nécessaire de l'attention des François à prendre toutes sortes de sujets, & à charger toute l'action d'événemens & de surprises. Car comment ces sujets, ces surprises, & ces événemens auroient-ils pu avoir lieu dans un endroit public exposé à la vue des courtisans ou du peuple, tandis que le fonds de la plupart de nos tragédies ne roule que sur des affaires particulières, où la cour & le peuple n'entrent souvent pour rien? Les spectateurs Athéniens, accoutumés à se mêler des affaires publiques avoient sur

1 Si c'est une faute, on peut dire que les Grecs y sont quelquefois tombés tout comme nous.

cela un tout autre goût que les ſpectateurs François, qui ne ſe mêlent de rien dans une monarchie heureuſe & tranquille.

Je ne parle point d'une autre raiſon pour retrancher les chœurs. C'eſt la trop grande régularité qu'ils exigent pour la conſtitution d'une tragédie. La néceſſité d'un chœur nous auroit certainement privés de quantité de magnifiques ſujets, que nous voyons ſi heureuſement & ſi noblement traités. L'on s'eſt ôté un bien pour s'en procurer un autre qu'on juge plus ſolide. Sans examiner ici ſi l'on a bien ou mal fait, ni ſi l'inconvénient des confidens, & la perte de la partie la plus pompeuſe du ſpectacle ſont aſſez dédommagés par d'autres avantages, il faut nous contenter de faire quelque attention à ce retranchement des chœurs, à ſa cauſe, & à ſon effet, afin de ſçavoir où s'en tenir dans la comparaiſon des deux théâtres.

XIX. Une autre différence très conſidérable, priſe entièrement du côté des ſpectateurs, c'eſt la galanterie & l'amour. Il n'y en a preſque point chez nos poëtes Grecs. Les ſpectateurs plus politiques & plus ambitieux que tendres & galans, s'en ſeroient choqués comme d'une foibleſſe indigne de la majeſté du théâtre tragique. Le renverſement des

états, la ſplendeur des républiques, le jeu des grandes paſſions, étoient pour eux des objets conformes à leur caractère orgueilleux & fier, quoique poli. La politeſſe Françoiſe devenue moins fière & moins ambitieuſe dans l'état floriſſant du gouvernement monarchique, s'eſt fait par habitude un goût tout contraire, que les faiſeurs de ſpectacles & de romans ont eu grand ſoin d'entretenir par leur attention à gagner les ſuffrages des ſouveraines arbitres du goût. Les ſpectatrices Athéniennes n'étoient pas celles qui donnoient la vogue. Différence ſi marquée, que l'amour occupe ſouvent les trois quarts des tragédies Françoiſes, au lieu que les Grecques ſe ſoutiennent d'un bout à l'autre par la ſeule force de l'action qui en eſt le fonds.

XX. L'étude égale des poëtes de différens temps à plaire à leurs ſpectateurs, a encore influé dans la manière de peindre les caractères. Ceux qui paroiſſent ſur la ſcène Angloiſe, Eſpagnole, Françoiſe, ſont plus Anglois, Eſpagnols ou François, que Grecs ou Romains, en un mot que ce qu'ils doivent être. Il ne faut qu'un peu de diſcernement pour s'appercevoir que nos Céſars & nos Achilles, en gardant même une partie de leur caractère primitif, prennent droit de na-

turalité dans le pays où ils ſont tranſplantés; ſemblables à ces portraits qui ſortent de la main d'un peintre Flamand, Italien ou François, & qui portent l'empreinte du pays. On veut plaire à ſa nation; & rien ne plaît tant que la reſſemblance de manières & de génie. Les poëtes Grecs n'ayant eu preſque à peindre que des Grecs ou des Barbares voiſins, ont eu moins de peine à donner des caractères tout à fait vrais [1], & ſans mêlange ni altération. Peut être auſſi ont-ils pris plus à tâche d'attraper cette partie eſſentielle du ſpectacle.

XXI. Reprenons nos briſées, &, après avoir diſtingué ce que le théatre moderne & ancien ont de commun & de particulier par rapport au goût des ſpectateurs anciens & modernes, voyons d'abord ce qui frappe le plus les mêmes hommes, (les François par exemple) dans les tragédies Grecques & Françoiſes, ſoit en bien, ſoit en mal. Ce ſera là le caractère commun des unes & des autres.

L'intervention des dieux eſt un des pivots du tragique Grec, comme de l'épique. Preſque point de pièces où les dieux, mêlés avec

1 Nous verrons ailleurs que les Grecs ont tout auſſi bien que nous dénaturé les caractères nationaux, & qu'il n'y a preſque pas un ſeul des caractères tracés par Homère que les poëtes tragiques aient conſervé fidèlement. Ajax, Ménélas, Helène, Ulyſſe, &c. ne ſont plus dans Euripide, ou dans Sophocle, ce qu'ils étoient dans l'ouvrage dont ils ont été tirés.

les hommes, ne faſſent leur rôle; &, (ce qui choquoit le plus M. de Saint-Evremond) les dieux y jouent avec des paſſions toutes humaines. Ils n'ont pardeſſus les hommes que leur dignité de dieux, &, à cela près, ce ſont de véritables hommes diviniſés. La ſcène Françoiſe ne les a point admis; on les a relégués à l'opéra & aux comédies. Elle a eu égard au vraiſemblable du ſiécle avec grande raiſon. Les mœurs & les idées ayant changé, il auroit été ridicule de prétendre faire enviſager aux François les divinités payennes avec des yeux Grecs. Racine même, qui étoit ſi fort amateur du goût Grec, ne les a employées qu'indirectement & ſans les faire paroître, comme Neptune & Vénus dans Phèdre. Mais, ſi l'on accorde que ces dieux feroient un mauvais effet aujourd'hui, il ne faut pas croire qu'il en fût ainſi autrefois. La penſée même de M. de Saint-Evremond & de ſes partiſans eſt trop forte, quand ils blâment généralement les poëtes chrétiens d'avoir perpétué la fable payenne. Le pays de la fable conſidérée comme fable, eſt ſi fertile en beautés poétiques, que d'en vouloir bannir la poéſie, ce ſeroit la dépouiller de ſon plus riche domaine. D'ailleurs ce pays fabuleux eſt un climat univerſel, où les poëtes de toutes les

nations, devenus contemporains, peuvent ſe raſſembler en citoyens, & s'entendre ſans avoir beſoin d'interprète. La religion chrétienne eſt trop reſpectable, & ſes myſtères ſont trop ſublimes pour fournir à la poéſie un ſupplément à la fable, comme le ſouhaitent M. de Saint-Evremond, & quelques uns après lui, auſſi peu poëtes que lui. Car les vrais poëtes ſont bien éloignés d'admettre cette réforme chimérique. Il vaut mieux écouter Boileau *, qui dit très bien,

De la religion les myſtères terribles,
D'ornemens égayés ne ſont pas ſuſceptibles.

Et qu'on ne diſe pas, après avoir examiné en philoſophe ou en géomètre la plupart des fables anciennes, qu'elles péchent contre le bon ſens. Elles ont ſans doute peu de ſolidité à les regarder avec la ſévérité philoſophique. Mais leur merveilleux a l'air d'un enchantement, & cet enchantement eſt reçu de tout le monde. C'eſt un ſtyle; & cela ſuffit pour les juſtifier du crime de choquer la raiſon, & beaucoup plus, pour ne les pas trouver étrangères dans les tragédies Grecques, où elles ſe ſont incorporées, après avoir régné dans le poëme épique, ſource unique du tragique. Quelle que ſoit enfin l'impreſſion

*Boileau, ART. POET. chant. 3.

qu'elles nous font, il eſt toujours certain que le théâtre ancien les admettoit comme un ornement, & que le moderne ne les ſouffre plus qu'avec beaucoup de précaution.

Ce n'eſt pas que nos tragédies Françoiſes, dépouillées de ce merveilleux, en ayent moins de nobleſſe & de grandeur. C'eſt au contraire par ce point là même qu'elles ſe font remarquer. Quelle pompe que celle de notre théâtre élevé, ce ſemble, au deſſus même de la grandeur Romaine par le grand Corneille! les merveilles éteintes revivent pour nous; & revivent d'autant plus divinement, que leur nouvelle vie a quelque choſe de plus magnifique encore que la première. Les Romains furent-ils jamais ſi majeſtueux dans leurs ſentimens & dans leurs idées qu'ils le ſont ſur notre théâtre? Quelle profondeur de politique! quel raffinement de fierté! ſont ce des héros de ce monde? ſont ce des génies d'un monde ſupérieur? tout tremble, tout s'abaiſſe devant eux; & ils croyent faire honneur aux rois de les fouler aux pieds. Mais quelle autre eſpèce de nobleſſe élégante dans Racine! s'il nous rappelle au monde que nous voyons, ſans nous élever à cet autre univers qui n'appartenoit qu'à Corneille, avec quel charme nous fait-il retrouver nous mêmes dans ceux qu'il

nous préſente ! de quelles couleurs ſçait-il relever & embellir les objets ſans les rendre méconnoiſſables ! les héros de l'antiquité, ſi célébres dans les tragédies Grecques, ne ſeroient-ils point agréablement ſurpris de ſe trouver ainſi rehauſſés par de nouvelles mœurs, qui à la vérité leur étoient inconnues, mais qui ne leur meſſiéent point ? Il faut l'avouer, en mettant à part des défauts ſouvent néceſſaires, le théâtre François a un air de dignité & d'élégance qui lui eſt propre, qui le caractériſe : & cet air couvre ſi bien ſes défauts, qu'ils diſparoiſſent preſqu'entièrement ſur la ſcène, quelques viſibles qu'ils ſoient d'ailleurs au moyen d'une lecture réfléchie. C'eſt ce que devroient obſerver les cenſeurs étrangers, dont la critique, ne s'attachant qu'aux défauts, ſans mettre les beautés dans la balance, ſe trouve démentie aux repréſentations des pièces de Corneille ou de Racine. Ces poëtes n'ont en effet qu'à ſe remontrer pour faire de leurs critiques autant d'admirateurs & de partiſans.

Il en étoit autrefois ainſi des poëtes Grecs. Mais ils ne peuvent plus eſpérer la même grace aujourd'hui, que les mœurs anciennes ſont devenues auſſi odieuſes & auſſi barbares que les modernes nous ſont chères & per-

ſonnelles. Le caractère ſingulier qui perce à travers ces mœurs antiques, & que l'on ne peut s'empêcher de ſentir, ſi l'on n'eſt entièrement dépourvu de goût, n'eſt véritablement pas cette nobleſſe, cette pompe, cette magnificence élégante & recherchée des ſentimens de notre théâtre. On y voit tout cela, mais réduit aux bornes de la ſimple nature, & dépouillé de cet éclat qui eſt propre des monarchies, & de cet art que l'éducation ajoute à la nature. En récompenſe la ſimplicité, la régularité, la vérité, la juſteſſe de la conduite, & des paſſions ſont le coin auquel ſont marquées les tragédies anciennes. Tout l'appanage de la pure & belle nature y eſt étalé, mais avec une préciſion, une délicateſſe & une naïveté qui ſemblent ne tenir rien de l'art. Q'on mette à part les mœurs & les coutumes, Œdipe, Philoctète, Iphigénie, Hippolyte, ſont des ouvrages divins; & Scaliger n'en aura point trop dit en les qualifiant de ce nom. Je ne crains pas même d'en être déſavoué par des lecteurs judicieux, qui auront la tête aſſez forte pour ſe mettre au deſſus du préjugé des mœurs. Ils reconnoîtront la belle antiquité à ce caractère général; caractère ſimple & noble par la ſimplicité même, dénué d'ornemens empruntés & d'épi-

sodes, régulier jusqu'au scrupule, vrai comme le naturel, & si juste dans le jeu des passions, qu'elles vont frapper l'ame du spectateur à coup sûr, & jamais à faux, comme le font beaucoup de scènes Françoises.

XXII. Ce caractère général laisse toutefois entrevoir dans les trois poëtes Grecs des différences qui font leur caractère particulier, comme les maîtres de la scène Françoise ont chacun la leur. Car de même que Corneille, après s'être ouvert une carrière toute nouvelle, & (si j'ose parler ainsi) un nouveau ciel & des routes inconnues aux anciens, semble un aigle qui s'élance jusqu'aux nues par la sublimité, par la force, par la suite non interrompue, & par la rapidité de son vol; de même que Racine, en suivant les traces des anciens d'une manière nouvelle, imite les cignes, qui tantôt planent, tantôt s'élévent, tantôt s'abaissent à propos avec une grace qui ne convient qu'à eux; ainsi voit on qu'Eschyle, Sophocle & Euripide ont leur marche & leur conduite toute particulière *.

* Cicéron, au troisième livre de l'ORATEUR, dit: « La sculpture » n'est qu'un même art. Mais Myron, Polyclete & Lysippe, qui y » ont excellé, ont été très différens dans leur manière, quoique si » semblables à eux mêmes, qu'on ne peut s'empêcher de les recon- » noître. Il en est de même de la peinture. Zeuxis, Appelles, Aglaophon » ne se ressemblent point, & ils paroissent parfaits dans leur genre.

Le premier, comme l'inventeur & le père de la tragédie, eſt un torrent qui roule à travers les rochers, les forêts, les précipices. Le ſecond eſt un canal qui arroſe des jardins délicieux; & le troiſiéme un fleuve qui ne ſuit pas toujours ſa courſe de droit fil, mais qui aime à ſerpenter dans des prairies émaillées de fleurs. Tous les trois ont fait pour la tragédie ce que les dieux firent en faveur de Pandore, ſuivant la fable. Eſchyle, qui fit éclore la tragédie, lui donna un air un peu rude, des traits trop forts, une démarche trop fougeuſe, & un port de géante plutôt que d'héroïne. Sophocle la réduiſit, ſelon l'expreſſion d'Horace que nous avons

» Or ſi cela eſt auſſi merveilleux que véritable dans des arts muets, » pour ainſi parler, combien l'eſt-il plus dans le diſcours qui admet » ces différences, quoiqu'il ſoit compoſé de mêmes paroles & de » mêmes ſentimens? différences qui ne font pas que l'un ſoit bon, » l'autre mauvais; mais que tout ſoit bon & louable dans des genres » différens. Rien de plus ſenſible dans les poëtes. Car on voit combien » Eſchyle, Sophocle & Euripide ſont différens, & cependant on les » loue preſqu'également chacun dans ſon genre. Una fingendi eſt ars » in quâ præſtantes fuerunt Myro, Polycletus, Lyſippus, qui omnes » inter ſe diſſimiles fuerunt; ſed ita tamen ut neminem ſui velis eſſe » diſſimilem: una eſt ars ratioque picturæ. Diſſimillimi tamen inter » ſe Zeuxis, Appelles, Aglaophon; neque eorum quiſquam in arte » ſuâ deeſſe videtur. Et ſi hoc in his quaſi mutis artibus eſt mirandum, » & tamen verum, quantò admirabilius in oratione & linguâ quæ » cum in iiſdem verbis ſententiiſque verſetur, ſummas habet diſſimi- » litudines? non ſic ut alii vituperandi ſunt, ſed ut ii quos conſtet » eſſe laudandos, in diſpari genere laudentur. Idque primùm in » poëtis cerni licet quàm inter ſe Æſchylus, Sophocles, Euripides

déjà citée, à paroître avec la décence d'une matrone. Euripide enfin, en lui donnant de nouvelles graces, la fit quelquefois un peu philoſophe.

Tous ces caractères une fois ſuppoſés, & bien établis par les pièces qu'on verra traduites, il eſt aiſé d'appercevoir juſqu'où l'on peut pouſſer la comparaiſon, & quel en doit être le réſultat. J'ai touché légérement tous ces articles pour n'en pas laiſſer perdre le fil, & pour les rapprocher du parallele.

XXIII. 1°. L'ancien théâtre & le moderne s'accordent à ne point admettre de ſujets feints & nés de l'imagination du poëte. Mais ils diffèrent eſſentiellement dans le choix des

» diſſimiles ſint, quanquam omnibus par pœnè laus in diſſimili ſcribendi » genere tribuatur ». Ce paſſage eſt le dénouement de toutes les difficultés ſur le goût, & montre bien qu'il n'eſt pas purement arbitraire. Toutes les manières de peindre ſont bonnes. Oui, quand elles participent également du bon goût. Il en eſt de même des ſtyles. Auſſi quand on dit qu'il faut imiter pour l'éloquence le ſtyle de Cicéron ou de Démoſthène, ce n'eſt pas à dire qu'il faille copier groſſièrement leur manière; mais il faut prendre le goût périodique, nourri & ſenſé des beaux ſiécles où ils vivoient, ce qui nempêchera pas qu'on n'ait une manière propre. Ainſi l'ont pratiqué les Patru, les le Maître, les Peliſſon, &c.

« On reproche ſouvent aux poëtes qu'ils ne ſuivent pas la vérité » dans les caractères qu'ils forment: mais on fait voir qu'ils les » forment comme ils devroient être, ou comme ils ſont. Et c'eſt » ainſi que Sophocle & Euripide répondirent à leurs cenſeurs; Sophocle » en diſant, Qu'il faiſoit ſes héros comme ils devoient être; & » Euripide, Qu'il les faiſoit comme ils étoient, &c. ». Ariſt. POET. chant 26. On a appliqué ce mot à Corneille & à Racine.

ſujets hiſtoriques & fabuleux. Tous les ſujets ſont bons aux François, pourvu qu'ils ſoient tragiques, & capables de la ſorte de régularité que l'uſage a jugée ſuffiſante. Pour les Grecs ils ne veulent de ſujets que ceux qui peuvent s'allier avec la rigueur des trois unités & des chœurs. Les premiers ne ſouffrent guère que des ſujets étrangers: les ſeconds n'en veulent que de domeſtiques, tirés de leurs annales vieilles ou nouvelles. L'un & l'autre goût eſt fondé en raiſon par la diverſité des eſprits, & par la différence d'intérêt qui ſe trouve entre un état monarchique & un état républicain. Il n'eſt donc pas queſtion d'abord de faire le procès aux uns ou aux autres dans la comparaiſon des ſujets. Nos ſources ſont-elles plus fécondes que celles des Grecs? cela paroît être au premier coup d'œil, puiſque l'univers entier, (ſur tout depuis le rôle que les Romains y ont joué) fournit, ce ſemble, beaucoup plus au théâtre qu'un coin de la terre, tel que la Grèce & ſes environs. Mais, ſi l'on conſidère le nombre prodigieux de tragédies tirées de ce ſeul fonds, qui ſont ſorties de la ſeule plume des trois poëtes Grecs, & dont il nous reſte au moins une partie des titres, on ſuſpendra un peu ſon jugement.

Il eſt des pays plus fertiles en or que le reſte du monde. Telle étoit la Grèce par rapport aux ſujets tragiques. Sa fable, mêlée à ſon hiſtoire, eſt une ſource intariſſable. Mais, ſans inſiſter ſur ce point, tout ce qu'on peut accorder au théâtre moderne, au deſſus du théâtre ancien à l'égard des ſujets, c'eſt la vérité priſe du côté des mœurs. En mettant ſur la ſcène divers peuples, des Grecs, des Romains, des Eſpagnols, des Turcs, on eſt obligé de varier au moins les habits. C'eſt pour le théâtre un profit auquel les anciens ſembloient avoir renoncé.

2°. Quant aux perſonnages, comme les dieux, les rois, les héros & les ſubalternes, c'eſt encore un article qui ne peut nullement entrer dans la comparaiſon, vu le changement des idées de fable, d'héroïſme & de diadême. Qui ſçait ſi dans le temps que, devenus ſeuls juges entre nous & les Grecs, nous les condamnons ſi fièrement ſur le défaut de nobleſſe dans les mœurs, eux mêmes, revenant au monde, ne nous condamneroient pas à leur tour ſur la folle hauteur de nos idées, qui paroît dédaigner la nature & l'humanité? hé qui en devroit être cru? mais ne chicanons point ſur le parallele des idées & des mœurs. Si l'on

s'obſtine à comparer les deux théâtres par cet endroit, le moderne l'emportera ſans difficulté ſur l'ancien, au jugement des idées préſentes.

3°. Il n'aura pas le même avantage pour l'œconomie & la conduite des pièces. Ses défauts fréquens d'unité, de liaiſon & d'art à faire entrer ou ſortir les acteurs ; ſes épiſodes éternels, & ſes caſcades dont les dégrés ſont ſouvent briſés & interrompus, donnent à cet égard une ſupériorité inconteſtable au théâtre Grec.

4°. D'où il s'enſuit une autre ſupériorité qui n'eſt pas moins précieuſe. C'eſt la ſimplicité qui la lui donne. L'imagination n'y eſt point détournée, comme dans le nôtre, de l'objet principal ; &, ce qui eſt encore plus remarquable, c'eſt que par cela même le jeu de la paſſion y eſt conduit avec plus de préciſion, de ſageſſe & de vérité. Cela eſt trop frappant pour n'en être pas touché dès une première lecture.

5°. Comme le chœur a ſes avantages & ſes inconvéniens, c'eſt encore une choſe qu'on devroit exclure de la comparaiſon. Le théâtre moderne, en s'en paſſant, y gagne un plus grand nombre de beaux ſujets ; mais, outre qu'en revanche il ſe charge de confidens,

confidens, il y perd la continuité de l'action, & un ſpectacle magnifique qui ſert à la ſoutenir, & qui eſt, pour ainſi dire, le fond ou l'accompagnement du tableau.

6°. Pour ce qui eſt de la galanterie que le théâtre ancien rejettoit, & dont le François fait ſon capital, le bon ſens & la raiſon, en dépit du goût dominant, ſe mettent du côté des Grecs. Car, outre le ſcandale inconcevable que donnent des Chrétiens moins ſcrupuleux ſur la pureté du théâtre que des Payens, peut-on avoir quelque élévation dans les ſentimens, ſans être choqué de voir la tragédie dégradée par une tendreſſe vaine qui n'a rien de ſérieux, & dont tout l'art, vû la manière dont on l'emploie, eſt d'arrêter à chaque pas l'impreſſion que devroient faire la terreur & la pitié, ou la paſſion principale de la pièce. Cette paſſion peut-elle produire un effet durable, & laiſſer d'elle UN LONG SOUVENIR, comme s'exprime Boileau, tandis qu'on l'interrompt par des huit ou dix ſcènes de galanterie? Le jeu d'une paſſion théâtrale conſiſte à ſe développer par un enchaînement d'impreſſions qui la mènent inſenſiblement à ſon comble. Mais cette chaîne ſe rompt à chaque inſtant. Auſſi l'impreſſion primitive s'efface-t-elle par

les ſcènes galantes. Les Grecs n'ont eu garde de troubler ainſi leur action par des tendreſſes doucereuſes. C'eſt pour cela qu'il leur en coûtoit beaucoup plus pour nourrir une pièce de ſon propre ſuc, & pour lui donner ſes juſtes proportions, qu'il n'en coûte d'ordinaire aujourd'hui, pour ajuſter une action ſimple, au moyen d'épiſodes & d'événemens d'amour. Loin de leur en ſçavoir gré, on s'obſtine à les blâmer par l'endroit même qui les rend plus eſtimables. Hé! la force du génie ne paroît-elle pas davantage à ſuivre le fil d'une paſſion durant cinq actes, & toujours en croiſſant, qu'à y coudre divers morceaux étrangers, pour remplir cette étendue? certainement l'on pourroit dire que cette méthode nouvelle ſeroit venue de défaut d'haleine & de force dans les poëtes, ſi Corneille, le plus fort & le plus ferme des génies tragiques, ne l'eût ſuivie par déférence pour ſon ſiécle beaucoup plus que par goût: & quels ménagemens n'y a-t-il pas apportés! ſi l'amour fait un grand rôle dans ſes pièces, du moins il n'y fait pas le principal; & il y eſt ſubordonné à l'ambition, dont ſouvent il devient le miniſtre & l'eſclave.

7°. Enfin, pour finir par les caractères, on ne ſçauroit diſconvenir que les Grecs

les ont marqués avec plus de vérité que les François, quoique ceux ci ayent peut-être dû en user comme ils ont fait, pour plaire à leurs ſpectateurs. Je n'en répéterai point la raiſon.

XXIV. C'eſt donc par la nature, qui eſt la même dans tous les temps, & non par les choſes que l'éducation & l'habitude y ajoutent de ſiécle en ſiécle, qu'il faut comparer le théâtre ancien avec le moderne. Sur ce pied là, on les regardera comme deux genres tout différens à certains égards, & par conſéquent peu ſuſceptibles d'une comparaiſon fort exacte, puiſque l'impreſſion réſulte d'un certain total qui comprend l'imitation, tant de la nature que des choſes qui y ſont ajoutées, ou qui en ſont retranchées par la diverſité des ſiécles. Quiconque aura l'œil aſſez fin pour démêler les reſſorts de cette impreſſion, trouvera ſans doute que, ſi notre théâtre eſt plus noble par les mœurs, le théâtre Grec ne l'eſt pas moins par la nature; que l'un eſt plus chargé, l'autre plus ſimple; l'un moins régulier, l'autre plus exact; le premier plus intéreſſant, le ſecond plus touchant; celui là plus fougueux & plus ſublime, celui ci plus animé & plus naturel. Le théâtre Grec ſera regardé comme une

ſtatue antique avec ſes linges mouillés, peu ornée à la vérité, mais où tout eſt naïf & vrai; & le François, comme une ſtatue moderne dont les attitudes & les draperies ont plus de dignité & de richeſſe, moins d'agrément & de vérité. Si nous en croyons M. de Saint Evremond: « Chez nous ce qui doit » être tendre n'eſt ſouvent que doux; ce qui » doit former la pitié fait à peine la ten- » dreſſe; l'émotion tient lieu du ſaiſiſſement; » l'étonnement de l'horreur. Il manque à » nos ſentimens quelque choſe d'aſſez pro- » fond; les paſſions à demi touchées n'ex- » citent en nos ames que des mouvemens » imparfaits, qui ne ſçavent ni les laiſſer dans » leur aſſiette, ni les enlever hors d'elles » mêmes ». Cela n'eſt pas généralement vrai. Car qui jamais pouſſa plus loin une paſſion que Corneille; ſur tout celles des dialogues particuliers où il s'agit de conteſtation? L'on pourroit ſe plaindre, au contraire, que ſouvent la paſſion eſt outrée. Où ne la porte pas Cléopatre dans Rodogune? « Nos héroïnes » ſe lamentent trop, ou s'exhalent ſouvent » en des ſentimens trop beaux pour une » douleur véritable », autre reproche de M. de Saint Evremond. Ce trop ou ce trop peu, ſont les appanages du goût où l'on a monté le

théâtre moderne. La juſteſſe & la vérité, choſes ſi chéries des anciens, font le partage du leur. Il ſe paſſionne; mais ſa paſſion a ſon origine, ſon étendue, ſes bornes & ſes expreſſions, comme dans la nature. C'eſt un tableau dont la ſimplicité, la vie & la reſſemblance font le principal mérite. Le nôtre eſt un tableau plus brillant, & dont les traits ſont plus hardis. Si ce dernier frappe & ſaiſit davantage, le premier n'a pas moins droit d'attacher & de plaire. Ce que l'un perd dans l'examen rigoureux de la raiſon, l'autre le gagne par ce même examen; & c'eſt le ſort des belles choſes. Plus on les voit avec des yeux critiques, plus on les trouve belles. Mais, comme il ne s'agit point ici de préférence, ni même de comparaiſon rigide entre deux théâtres qui ont ſi peu de rapport, c'eſt aſſez d'avoir fait connoître comment & en quoi l'on peut les comparer pour juger mieux de l'un, qui eſt moins connu, par le contraſte de l'autre, qui l'eſt plus. C'eſt tout l'avantage que j'ai prétendu procurer au théâtre Grec, ſans aucun préjudice pour le François. Ce ſeroit beaucoup d'avoir mis par ce moyen les lecteurs en goût & en ſituation de juger

par eux mêmes du degré d'eſtime qu'on peut accorder aux inventeurs de la ſcène Grecque, ſans intéreſſer le moins du monde l'admiration ſi juſtement dûe aux grands maîtres de notre ſcène.

DISCOURS
SUR L'OBJET ET L'ART DE LA TRAGÉDIE GRECQUE,
PAR M. DE ROCHEFORT.

DE L'OBJET DE LA TRAGÉDIE.

PREMIÈRE PARTIE.

En jettant les yeux ſur les arts qui régnoient en Grèce, & ſur tout à Athènes, il eſt impoſſible de n'être pas frappé de la liaiſon intime qu'ils avoient les uns avec les autres, & de celle qu'ils avoient tous enſemble avec quelqu'une des baſes du gouvernement, comme la politique, la morale ou la religion. Tous ces arts ne ſembloient avoir été admis dans la république que pour contribuer à former des citoyens utiles & vertueux, & à leur donner cette éducation qui en faiſoit d'excellens athletes, de bons orateurs & d'intrépides guerriers. En effet tout le monde ſçait que la muſique & la poéſie étoient jadis employées à inſpirer l'amour de la religion, des loix & des mœurs; que la danſe même, conſacrée à la religion, fut regardée par Théſée comme un établiſſement utile &

propre à ſerrer les liens de la ſociété; que les arts du peintre, du ſculpteur & de l'architecte étoient, dans les premiers temps, voués uniquement aux héros & aux dieux; & qu'en donnant plus de pompe à la religion, ils ſervoient d'aiguillon à la vertu. Tous ces arts ne conſervèrent pas long-temps le véritable but de leur inſtitution. La muſique, qui, ſuivant Plutarque [1], ſervoit anciennement à former le cœur des jeunes gens, à les porter aux actions vertueuſes, & à leur faire braver les périls de la guerre, s'étoit déjà reſſentie au ſiécle d'Ariſtote de l'influence des mœurs, & avoit dégénéré comme elles. « Quelques perſonnes, dit-il [2], voudroient » retrancher la muſique de l'éducation; car » aujourd'hui elle ne ſemble plus avoir d'autre » objet que le plaiſir ». Mais ce philoſophe ne penſoit point ainſi: il ſçavoit, malgré l'abus des arts, en reconnoître le véritable objet; & vouloit, en examinant leur nature & leur fin, les ramener à leur première inſtitution.

La poéſie, ainſi que la muſique, étoit alors en butte à la cenſure de quelques eſprits ſévères ou prévenus, qui la jugeoient d'après ſes abus & ſes défauts; car on n'imaginoit

1 DE MUSICA.

2 CHAP. VII. L. VIII. POLIT.

point alors à Athènes que la poéſie fût indifférente, & dût être conſidérée comme un ſimple amuſement. En effet il eût été bien inconſéquent de donner tant d'importance à tous les autres arts, & ſi peu à celui d'entre eux qui ſemble tenir le premier rang. Auſſi tous les philoſophes qui s'appliquoient à examiner l'eſſence de la poéſie, & ſes effets, ſe décidoient pour ou contre elle, ſuivant qu'ils la jugeoient utile ou nuiſible à une bonne adminiſtration.

Ariſtote, que je puis, ſans craindre d'être démenti par les gens inſtruits, citer comme un des plus vaſtes génies qui aient jamais paru, vit la décadence de l'art dont il avoit admiré les chefs-d'œuvre. Il voulut, par des principes tirés de la nature de l'art & de l'homme, analyſer l'eſſence de la tragédie; & il vit qu'elle n'exiſte que par la repréſentation d'une action pure & noble; que ſon objet eſt d'exciter la terreur & la pitié, ces deux ſentimens ſi particulièrement propres à l'eſpèce humaine; & que ſa fin eſt de PURGER ces deux paſſions: (qu'on me permette ce terme; il eſt devenu technique en cette matière.) c'eſt à dire, d'ôter à ces deux paſſions ce qu'elles ont de nuiſible par leur excès.

Voilà comme Ariſtote conſidéra la tragédie,

& la réhabilita en quelque ſorte, en déterminant le véritable objet moral qu'elle avoit toujours eu en vue quand elle avoit été traitée par les maîtres de la ſcène. Je dois avouer que l'interprétation que je donne ici à la penſée d'Ariſtote, n'a pas été généralement admiſe; que, ſi elle a été ſoutenue par quelques ſçavans, comme Dacier & le P. Brumoy, elle a été contredite par d'autres, & en dernier lieu encore par l'abbé Batteux, qui n'a vu dans la tragédie qu'un ſpectacle de plaiſir ſans aucun objet moral. Mais, s'il étoit poſſible que la tragédie pût être, chez les modernes, renfermée dans des bornes ſi étroites, ce ſeroit, je penſe oublier trop entièrement l'objet général de tous les arts chez les Grecs, que de croire qu'un art ſi noble, dont la religion avoit ſoutenu l'enfance, dont la politique avoit favoriſé l'accroiſſement, ne dût être regardé, en Grèce, que comme un vain ſpectacle, fait pour des hommes oiſifs, uniquement occupés de leurs plaiſirs.

Mais pour donner à l'opinion que je veux établir une ſolidité réelle, il ne ſuffit point de l'appuyer ſur des idées générales qui, avec l'avantage de frapper vivement l'imagination, n'ont pas celui d'y laiſſer des traces aſſez profondes. Il faut leur donner une baſe plus

étendue, & entrer à ce ſujet dans quelques détails qui feront mieux connoître la nature des principes du philoſophe dont nous avons adopté le ſyſtême.

Perſonne n'a mieux ſenti qu'Ariſtote cette ſorte de fraternité qui exiſte entre les arts, ſur tout parmi ceux qui parlent à l'imagination & au cœur, & qui ont pour but d'exciter ou d'affoiblir les paſſions. Vient-il à parler de la rhétorique[1], il la lie avec la dialectique & la politique; parce que celui qui veut perſuader doit connoître les mœurs, les vertus, les paſſions, l'eſpèce de ces paſſions, leurs degrés, leur ſource, & les moyens de les exciter. Il va plus loin, il établit une analogie directe entre la tragédie & la rhétorique, & comme celle ci emploie la terreur & la pitié pour parvenir à ſon but, de même la tragédie ſe ſert de ces deux paſſions pour remplir l'objet qu'elle doit ſe propoſer. « La » terreur, ſuivant notre philoſophe[2], eſt une » affection douloureuſe, une forte commotion » de l'imagination qui porte à fuir tout ce » qui peut affliger ou nuire, & particulière- » ment tout ce qui paroît avoir une puiſſance » prochaine de nous détruire ou de nous

1 L. I. CHAP. II.

2 RH. L. II. CHAP. V.

» causer quelque dommage ; car on ne craint » point les maux qu'on ne pense pas devoir » éprouver. Telle est la disposition de ceux » qui sont au comble du bonheur, ou qui » s'imaginent y être : ils se croyent éloignés » de tout péril ; aussi deviennent-ils insolens, » téméraires & méprisans ». Et comment Aristote pense-t-il que l'orateur puisse se servir de la crainte pour parvenir à une fin utile[1] ? « C'est en mettant ses auditeurs dans » cette salutaire disposition de crainte qui leur » fait sentir qu'ils peuvent éprouver ce que » d'autres, qui valoient mieux qu'eux, ont » souffert ».

Voilà donc un des objets de la rhétorique ; c'est d'exciter la crainte pour disposer les esprits à se résigner aux maux que d'autres ont supportés. Mais elle se sert aussi de la pitié pour l'employer à une fin utile. « La » pitié[2] est une peine que l'on ressent à » l'aspect de quelque mal, de quelque tour- » ment douloureux que l'on voit souffrir à » qui ne le mérite point, sur tout lorsqu'on » peut craindre d'éprouver bientôt le même » mal. Ainsi ni ceux qui sont au comble » de l'infortune, ni ceux qui se croyent au

1 RH. L. II. CHAP. V.

2 L. II. CHAP. VIII.

» ſommet du bonheur ne ſont ſuſceptibles de » pitié ; car les uns croyent n'avoir plus rien » à éprouver, les autres n'avoir plus rien à » craindre ». Si Ariſtote avoit voulu nous expliquer lui même ce qu'il entendoit par exciter la terreur & la pitié dans la tragédie, pour purger ces deux paſſions, auroit-il rien pu dire de plus juſte, de plus ſimple & de plus frappant que ce qu'il nous a dit en parlant de l'art oratoire. Chaque penſée qu'il y ajoute ne fait qu'établir l'analogie des deux arts. Veut-on ſçavoir quels ſont les auditeurs les plus enclins à la pitié, & par conſéquent les plus propres à reſſentir les effets que l'art oratoire aime à produire, on verra que les auditeurs les mieux diſpoſés, ſeront auſſi les ſpectateurs les plus propres à reſſentir les émotions tragiques ; ce ſeront les vieillards, à cauſe de leur expérience ; les ames foibles, à cauſe de leur timidité ; les gens inſtruits, à cauſe de leur prévoyance ; ce ſeront des pères, des femmes, des enfans. Pour être ſenſible à la pitié, il faut encore croire qu'il eſt d'honnêtes gens ; car quiconque ſe perſuaderoit qu'il n'en eſt point, penſeroit que tous les hommes méritent le mal qu'ils éprouvent ; en effet rien ne diſpoſe mieux à la pitié que de voir des hommes vertueux

ſubir des maux qu'ils n'ont pas mérités.

Voilà comme les principes qu'Ariſtote établit ſur un art deviennent les principes d'un autre art qui y eſt analogue; & la reſſemblance paroît encore plus frappante, lorſque l'on voit ce philoſophe exclure de la tragédie tout ce qui paſſe les bornes de la terreur & de la pitié, & va juſqu'à l'horreur. On n'en trouve point la raiſon dans ſon art poétique, mais il y ſupplée dans ſon traité de l'art oratoire[1]. Il faut, dit-il, mettre une diſtinction entre l'horreur & la pitié. Amaſis voyant un de ſes fils conduit à la mort ne pleura point; ce ſpectacle eſt un de ceux qui conſtitue l'horreur: mais, quand il vit le ſecond de ſes fils réduit à mendier ſa vie, ce fut alors qu'il verſa des larmes, voilà la pitié. « Ainſi l'horreur, pourſuit Ariſtote, » exclud ordinairement la pitié ». Pouvoit-il donc, d'après ce principe, permettre dans la tragédie ce ſentiment repouſſant & excluſif, qui en détruiſoit tout le charme? Auſſi ne l'a-t-il pas fait. Auſſi a-t-il eu ſoin de proſcrire, dans l'art poëtique, tout ce qui paſſe les juſtes bornes de la terreur & de la pitié. C'eſt ainſi que ſe lient & s'enchaînent les principes de ce vaſte génie; c'eſt ainſi que

1 CHAP. V.

dans ſes ouvrages rien n'eſt jetté au haſard, & que toutes ſes penſées méditées & approfondies ſe ſervent d'appui l'une à l'autre comme des pierres de voûte dans un grand édifice.

Mais la rhétorique eſt-elle le ſeul des arts qui ait, avec la tragédie, cette analogie particulière qui fait ſervir les principes de l'une à expliquer ceux de l'autre ? Et la muſique, dont les effets étoient ſi puiſſans & ſi variés, qui ajoutoit tant d'énergie & de charmes à la tragédie ancienne, ne partagera-t-elle pas cette analogie ſi propre à nous éclairer ſur l'objet de la tragédie même ?

Je ne m'arrête point ici aux difficultés que l'on pourroit faire ſur les effets ſinguliers de la muſique ancienne. Ne les pas concevoir, ne ſeroit pas une raiſon pour les nier; ſur tout quand on voit un philoſophe, un obſervateur, tel qu'Ariſtote, déterminer lui même la nature de ces effets ſous les yeux de ſes citoyens, qui en étoient les juges & les témoins.

Ariſtote diſtinguoit différentes ſortes de chants; les uns ſervoient à l'éducation & aux mœurs; les autres, à purger les paſſions, par l'enthouſiaſme; les autres, enfin, reſſembloient à ceux que nous connoiſſons le plus

aujourd'hui, & qui ne ſont bons que pour le délaſſement & le repos[1] : non ſeulement les chants étoient diſtingués & caractériſés par leurs effets ; les inſtrumens encore étoient admis ou proſcrits, ſuivant l'effet qu'on vouloit produire. Il falloit bien ſe garder, par exemple, d'employer la flute dans l'éducation ; c'étoit un inſtrument qui n'étoit point moral, mais enthouſiaſtique, & qu'il falloit réſerver pour cet âge où on ne cherche point à former le cœur, mais à purger les paſſions par le ſpectacle. Ainſi la flute, en excitant les paſſions, devoit auſſi contribuer à les purger ou à les affoiblir. Peut être obtenoit-elle cet effet utile en accoutumant le cœur à ces fortes émotions qui tranſportent & ennivrent la jeuneſſe, parce qu'elle ne les a pas encore éprouvées, & qui ne font enſuite que des impreſſions modérées ſur des hommes qui, par leur expérience, ſe ſont familiariſés avec elles.

Non ſeulement les inſtrumens étoient déterminés & choiſis, mais les modes l'étoient encore conformément aux impreſſions qu'on vouloit faire ſur l'ame des auditeurs. La tragédie avoit deux modes, le dorien & le mixolydien. Ce fut Sapho qui, ſuivant

[1] Voyez la P. II. L. VII, CHAP. VII.

Ariſtoxène,

Ariſtoxène[1], fut l'inventrice de ce dernier, lequel étoit particulièrement propre à exciter les paſſions, & par cela même fort convenable aux tragédies. « En effet, dit cet hiſto-» rien, les auteurs tragiques l'adoptèrent » pour le mêler avec le Dorien; celui ci » ayant le mérite d'être grave & majeſtueux, » & l'autre pathétique & touchant; car ce » ſont là les deux caractères de la tragédie».

Ainſi le mode Mixolydien avoit la faculté d'augmenter les impreſſions de la terreur & de la pitié; & le mode Dorien, comme plus ſévère, donnoit à l'ame une diſpoſition naturelle à aimer & imiter les belles actions que les tragiques offrent aux regads des ſpectateurs.

Il faut donc bien ſe garder de comparer les tragédies Grecques aux nôtres. Nous ne voyons, en quelque ſorte, que l'extérieur & le corps de ces tragédies anciennes; mais cette mélodie, ces chants énergiques qui lui donnoient, pour ainſi dire, une nouvelle ame, nous ne les connoiſſons point; & connoiſſons nous mieux encore le degré de ſenſibilité de ce peuple ſingulier, ſur lequel la muſique produiſoit de ſi grands effets; qu'une ſeule corde, ajoutée à une lyre, pouvoit

1 Plut. DE MUSICA.

changer les mœurs, & dénaturer le gouvernement? Avons nous quelque idée de cette musique morale propre à former la jeunesse; de cette musique passionnée qui portoit à imiter les grands hommes; & de cette musique enthousiastique qui accoutumant les cœurs aux passions violentes, en affoiblissoit les dangers, comme l'exercice de l'athlète lui apprenoit à supporter la fatigue des voyages ou du combat? Si la musique produit encore aujourd'hui des effets sensibles sur quelques peuples, ce n'est plus guère que celle qui porte à la molesse, & que Platon a si énergiquement dépeinte[1], lorsqu'il dit: « Si un homme une fois prête » l'oreille à cette musique douce, molle & » plaintive, & la laisse pénétrer jusqu'à son » ame, comme une liqueur épanchée dans » un vase à l'aide d'un cône renversé, il va » consacrer sa vie entière aux enchantemens » de cette musique voluptueuse. D'abord si » son cœur a quelque chose de violent & de » dur, elle l'amollit comme le fer à l'aide » du feu, & tourne au profit de la société » ce caractère qu'un excès de dureté y rendoit » inhabile; mais si elle continue à s'insinuer » dans son sein & à l'amollir, elle le dissout,

1 DE REPUB. L. III.

» le corrompt, & coupe enfin tous les nerfs » de l'ame ».

Mais Platon qui connoiſſoit les dangers de la muſique, en connoiſſoit auſſi les avantages. Il ne craignoit point de dire que Dieu en avoit fait préſent aux hommes, ainſi que la gymnaſtique; afin que ces deux arts s'accordant l'un avec l'autre, en évitant tout excès nuiſible, puſſent donner à l'ame & au corps la vigueur & la ſanté.

Avec tant de puiſſance & d'énergie la muſique ne devoit-elle pas être regardée comme un des reſſorts du gouvernement? & la tragédie qui y étoit liée, & qui en émanoit en quelque ſorte, ainſi que nous l'allons voir, ne devoit-elle pas participer au même privilége?

On ſçait que les combats de muſique & de poéſie remontoient en grèce à la plus haute antiquité, & qu'ils exiſtoient longtemps avant l'établiſſement d'aucun théâtre. La muſique, qu'on y employoit alors, étoit, comme dit Plutarque[1], une muſique grave, noble, convenable à des hommes, & digne de plaire aux dieux. Les chants[2] qu'on faiſoit entendre dans ces combats, étoient de

1 DE MUSIC.
2 Voy. PLAT. L. III. des loix.

quatre ſortes ; & il n'étoit pas permis de confondre un genre avec un autre.

Ces ſortes de combats n'avoient lieu que dans des occaſions ſolemnelles, lorſque les peuples s'aſſembloient pour offrir aux dieux les prémices des grains ou des vendanges. Ces aſſemblées, compoſées en partie des jeunes gens des deux ſexes, formoient des chœurs de muſique, & les différens modes qui y étoient obſervés caractériſoient le mélange des différens peuples de la grèce, qui ſe trouvoient à ces ſolemnités.

Tels furent, ſuivant toute apparence, les commencemens de la tragédie, ainſi que de la comédie & de la ſatyre. Ces fêtes réuniſſoient la majeſté du culte religieux, d'où nacquirent le dithyrambe, & la tragédie, à la gaïété bouillante d'un peuple vif & turbulent, d'où ſortirent la comédie & la ſatyre. Ces fêtes étoient particulièrement conſacrées à Bacchus ; auſſi diſoit-on que la tragédie étoit née au milieu des vendanges. Des poëtes, improviſateurs, échaufés par les préſens du dieu qu'on célébroit, compoſoient des tragédies, dignes ſans doute des ſpectateurs & de la fête[1]. Mais enfin l'art ſe perfectionna, la comédie fut diſtinguée de la

1 Ariſt. POET.

tragédie, ou plutôt elle fut oubliée, & resta ignorée dans les campagnes, tandis que la tragédie passa dans Athènes en y traînant un cortège qui fit encore long-temps reconnoître son origine. Je veux parler d'une espèce de drame dont les chœurs étoient composés de satyres, & qui étoient ordinairement la dernière des quatre pièces que les poëtes faisoient représenter, & qu'on nommoit tétralogie. C'étoit un spectacle uniquement consacré à Bacchus, & que les poëtes avoient été obligés de joindre à leurs tragédies perfectionnées, dans le dessein de contenter le peuple qui s'écrioit, en voyant ces nouvelles pièces; Il n'y a rien ici pour Bacchus : NIHIL AD BACCHUM. Enfin les jours même qu'on avoit désignés pour la représentation des tragédies, annonçoient encore le dieu qui leur avoit donné naissance; puisque ce n'étoit que dans les fêtes de Bacchus que ces spectacles étoient représentés à Athènes.

Ainsi la tragédie, en s'introduisant à Athènes, resta toujours liée à la solemnité des fêtes de Bacchus; un des Archontes étoit chargé d'y présider, & les poëtes, comme dans les temps anciens, s'y disputoient le prix. Sous ce point de vue, il seroit difficile de

ne pas confidérer la tragédie comme une inftitution qui dût fa naiffance à la religion unie à l'amour des talens, & qui devint dans la fuite un établiffement vraiment politique où l'on retrouvoit encore le caractère de fon ancienne origine.

La tragédie n'étoit donc pas alors, comme elle l'eft aujourd'hui, un fimple fpectacle d'amufement & de plaifir. Le plaifir n'en étoit pas le but, il n'étoit que le moyen dont on fe fervoit pour parvenir à l'objet véritable. Falloit-il éclairer le peuple fur fes vrais intérêts, l'échauffer pour fes alliés, l'animer contre fes ennemis, venger Athènes[1] des infultes qui lui avoient été faites, réveiller les anciens principes de la morale & de la religion? c'étoit la tragédie qui produifoit ces grands effets par le fecours de la terreur & de la pitié. Périclès, Gorgias, Démofthène, n'étoient pas plus puiffans pour remuer à leur gré l'efprit du peuple, que les acteurs d'Efchyle, d'Euripide & de Sophocle.

Il ne faut donc pas s'étonner de trouver dans les pièces de ces grands tragiques tant de flatteries pour le peuple, puifque c'étoit lui qu'il falloit amufer & intéreffer. Auffi le

1 Platon dit que Minos ayant eu l'imprudence de ne point ménager Athènes, les poëtes tragiques l'en firent repentir. IN MINOE.

peuple accoutumé, comme les rois, aux adulations de tout poëte ou orateur qui avoit occasion de l'entretenir, exerçoit un jugement sévère contre l'imprudent qui osoit offenser la délicatesse nationale. On sçait ce qui arriva au poëte Phrynicus pour avoir osé représenter sur le théâtre la destruction de Milet, qui étoit une colonie d'Athènes[1]. Il fut condamné à une amende de mille drachmes, & on défendit de redonner jamais sa pièce.

La tragédie devoit donc être regardée comme un art politique, puisque sa fin & ses moyens l'étoient. Mais qui dit art politique dans un gouvernement où les mœurs sont comptées pour quelque chose, dit aussi art moral. Or la tragédie, sous ce point de vue, étant plus susceptible de régles fines, (car les gouvernemens changent, mais les passions de l'homme sont toujours les mêmes) c'est uniquement du côté moral qu'Aristote l'a considérée. Il regarda la terreur & la pitié comme les moyens les plus propres à émouvoir les spectateurs, & les plus capables en même temps de corriger & d'émousser ce que ces affections avoient de trop actif dans une nation toujours prête à se conduire par des impressions de sentiment, & à se porter

1 HEROD. L. VI.

tour à tour aux extrémités les plus oppofées. Comme on habitue les enfans à fupporter la vue des objets effrayans, en les accoutumant à jouer avec des mafques difformes, il falloit, par des impreffions ménagées, accoutumer ces hommes délicats à fupporter les émotions de la piété & de la terreur, qui avoient bien une autre énergie & un autre langage chez eux, qu'elles ne l'ont parmi nous. Les exclamations les plus fortes, les gémiffemens les plus terribles, & les plus repétés, étoient l'expreffion commune de la douleur. Les hommes eux mêmes ne craignoient pas de s'abandonner à tout l'extérieur du défefpoir. Hercule, Ajax, Philoctete pouffent autant de gémiffemens qu'Hécube; foit que le caractère de ce peuple, extraordinairement fenfible, ne lui permit pas de modérer les marques de fon affliction, ni de fa joie; foit que leur théâtre eût, comme le nôtre, des mœurs qui lui étoient propres, & qu'il fut d'ufage d'y expofer les paffions dans toute leur force, fans craindre d'offenfer les convenances, comme il eft d'ufage parmi nous de confulter plutôt les conventions théâtrales, que le langage de la nature abandonnée à toute fa force.

Mais, comme je viens de le dire, ces im-

preſſions devoient avoir leurs dégrés. Eſchyle, s'abandonnant trop à ſon génie, oſa repréſenter les Euménides dans un appareil trop effrayant. L'effet en fut terrible; des femmes avortèrent, des enfans moururent de frayeur: le poëte en porta la peine; &, quoique les Athéniens aimaſſent beaucoup ſes ouvrages, ils le punirent comme s'il avoit conſpiré contre la république, & l'envoyèrent en exil.

Comment donc, encore une fois, comparer la tragédie Grecque à la nôtre? Quand nous allons au ſpectacle, nous n'y cherchons que le plaiſir d'une émotion paſſagère; le poëte, de ſon côté, n'a d'autre but que de nous procurer cette émotion. Chacun des ſpectateurs peut jouir de ce plaiſir, indépendamment du reſte de l'aſſemblée; on y peut être ſeul, & s'y amuſer, comme on s'amuſe, dans la ſolitude, du ſon d'un inſtrument, d'un beau tableau & d'une lecture intéreſſante. Mais chez les Grecs un ſpectacle étoit une aſſemblée nationale, occaſionnée par quelque ſolemnité: c'étoit la patrie qui convoquoit ſes enfans; c'étoit un ſeul & même eſprit qui animoit les ſpectateurs, qui dirigeoit leurs penſées, leur attention. Il falloit donc à ce corps politique un ſpectacle qui réunit toutes les ſortes d'intérêts qu'ils avoient

coutume de trouver réunis dans toutes leurs aſſemblées, indépendamment de l'intérêt particulier, qui faiſoit le caractère propre & diſtinctif de la tragédie. Ainſi, d'un côté, les principes de la religion; c'eſt à dire, la vérité des oracles, la puiſſance des dieux, la punition des méchans : de l'autre les principes de la politique; c'eſt à dire, les liaiſons des différens peuples de la Grèce, les inimitiés d'Athènes contre les peuples jaloux ou rivaux de ſa puiſſance : l'origine de certains établiſſemens reſpectables faiſoient la baſe & l'ame des compoſitions tragiques. Cet eſprit politique & national, plus actif dans ſes commencemens, ſe manifeſte auſſi plus particulièrement dans les tragédies d'Eſchyle : mais les poëtes ne le perdirent jamais de vue; & s'ils donnèrent enſuite plus à la morale qu'à la politique, c'eſt que, ainſi que nous l'avons dit, la morale a des régles certaines que la politique ne ſçauroit avoir. J'entends par la morale générale de la tragédie, celle dont Ariſtote avoit fait l'objet principal de ces ſortes d'ouvrages.

Si on ſe rappelle ce que nous avons dit plus haut de la terreur & de la pitié, de l'avantage qui en peut réſulter, de la ſorte de PURGATION qui s'opère en excitant ces

émotions, on concevra l'utilité qu'Ariſtote trouvoit dans la tragédie, & l'effet moral qu'elle devoit produire. Nous avons vu que les hommes arrogans, vains & préſomptueux deviennent inſenſibles à la pitié; parce que, n'étant occupés que d'eux mêmes, & penſant que la fortune dont ils jouiſſent ne peut ſouffrir aucune atteinte, ils ne font aucune application des malheurs qu'ils voient à ceux qu'ils pourroient éprouver. Le caractère léger des Athéniens & leur exceſſive vanité, les expoſoient beaucoup à cet endurciſſement, dont les ſuites ſont ſi dangereuſes, ou à l'abattement du déſeſpoir, qui n'eſt pas moins funeſte. Ainſi, en leur rappellant par d'intéreſſans ſpectacles les grands changemens de la fortune, on parvenoit à la fois à exciter leur ſenſibilité, & à prévenir leur découragement.

Mais, dira-t-on, les Athéniens n'avoient-ils pas d'autres vices dont il étoit important de les guérir; & la PURGATION de la terreur & de la pitié y pouvoit-elle porter reméde? Sans doute; & il eſt vraiſemblable que c'étoit le ſentiment du philoſophe ſur lequel nous avons appuyé le nôtre. Il penſoit que toutes les paſſions que la tragédie peut calmer, étoient fondues pour ainſi dire dans celle là;

mais il ne pensoit pas, ainsi que le grand Corneille l'a interprété, que la tragédie eût pour objet la PURGATION de toutes les passions du cœur humain. Cet effet, trop général, tient plus à la réflexion qu'au sentiment; & c'est par le sentiment que les poëtes & les orateurs ont toujours gouverné les hommes. « Considérez les poëtes tragiques, » disoit Timocles [1], dans sa comédie des Bac- » chanales, & voyez de quelle utilité ils » sont pour la race humaine. L'indigent qui » voit sur la scène Telephe plus pauvre que » lui, apprend à supporter son infortune; » le malade qui sent son esprit s'égarer, se » console en voyant Alcméon; celui qui » pleure la perte d'un fils, est soulagé par » Niobé; le boiteux se console en voyant » Philoctete; & le vieillard malheureux, en » voyant Oinée. Chacun alors des spectateurs, » contemplant sur la scène des malheurs plus » grands que ceux qu'il éprouve, est moins » abattu par sa propre infortune [2] ». Marc Aurele tenoit à peu près le même langage. Libanius disoit? « Voulez vous apprendre à un » homme plongé dans la douleur, à supporter

1 ATH. L. VI.

2 Le passage a été déjà cité en note par le Père Brumoy dans son second discours.

» patiemment ſon mal ; eût-il perdu ſon bien
» & ſes amis, fût-il accablé d'injuſtices &
» de perſécutions, menez le au théâtre, &
» montrez lui la grandeur des rois terraſſée ».

Tel étoit donc le véritable objet de la tragédie chez les anciens, ſuivant l'interprétation des anciens même, & ſuivant le ſyſtême d'Ariſtote, que j'ai cherché à faire connoître en l'étudiant, non ſeulement dans ce qu'il dit de la poéſie, mais encore des autres arts, tels que la muſique & l'art oratoire. L'analogie de ces arts, dans leurs moyens & dans leurs effets, a ſervi à nous expliquer ce qu'Ariſtote diſoit ſans doute dans la partie de la poétique que nous avons perdue, & où il devoit expliquer lui même ce qu'il entendoit par la PURGATION de la terreur & de la pitié.

La tragédie, dans ſa naiſſance, étoit preſque toute religieuſe; parvenue à ſa perfection, elle étoit politique & morale. Ce fut alors qu'Ariſtote en fit l'objet de ſes ſpéculations profondes; il ne fit pas des loix, mais des obſervations. Il expliqua les moyens qu'Euripide & Sophocle avoient employé dans leurs chefs-d'œuvre, pour atteindre au dernier but de l'art. Il vit que ces poëtes avoient autant étudié le caractère du peuple

pour lequel ils composoient, que les ressources de l'art dont ils s'étoient occupés; & ses observations eurent bien moins pour objet de prescrire des limites à ce grand art, que d'en faire connoître le but. Il étoit bien loin alors de prévoir que la tragédie ne tiendroit plus un jour ni à la religion ni à la politique; que cet art, inventé chez un peuple libre, & pour ce peuple, auroit d'autres intentions & d'autres effets relatifs au caractère des peuples chez lesquels elle s'introduiroit; qu'il ne s'agiroit plus, comme autrefois, d'accoutumer un peuple inconsidéré aux révolutions de la fortune; d'affoiblir cette sensibilité extrême & cette vanité qui constituoit son caractère; & de PURGER ainsi la terreur, la pitié, & les autres impressions dont il étoit susceptible; que, chez des nations portées à la galanterie, & qui donnent aux femmes beaucoup d'influences sur les mœurs, les femmes deviendroient aussi sur la scène les principaux mobiles des effets tragiques; que le plaisir, cet effet sécondaire dans l'antiquité, occuperoit alors le premier rang; & que, pour cette raison, on chercheroit moins un jour dans la tragédie les révolutions du bonheur au malheur, que les catastrophes contraires. En effet, j'en appelle à tous ceux qui, connoissant

notre théâtre, ſe ſont rendu compte des impreſſions qu'ont fait ſur eux les différentes tragédies de nos grands maîtres; un dénouement qui achève le malheur de l'homme vertueux & le triomphe du méchant, ne leur donne-t-il pas une ſorte de déplaiſir & d'indignation qui révolte; tandis que les tragédies de ces mêmes poëtes, dans leſquelles les méchans ſont punis, procurent pour cela même un plaiſir délicieux. Chacun des ſpectateurs ſe retire content de ſoi même & de l'auteur. L'équité naturelle eſt ſatisfaite; & on s'applaudit du plaiſir même que cette ſatisfaction procure.

Mais, dira-t-on, ſi ce plaiſir eſt ſi naturel à l'homme, il ne devoit pas être étranger aux Athéniens; ainſi les pièces qu'ils devoient aimer le plus, étoient celles qui finiſſoient par le bonheur des bons & la punition des méchans; & le goût de ce peuple ſouverain devoit être une loi pour les poëtes. Il eſt impoſſible de déterminer à quelles ſortes de pièces les ſpectateurs d'Athènes donnoient la préférence; mais on ſait que bien des gens reprochoient à Euripide ſes dénouemens déſaſtreux qui ſe terminoient par le malheur. Que cette delicateſſe fut générale ou non, il ne paroît pas qu'Euripide ſe ſoit piqué

d'y avoir égard ; & le légiſlateur du théâtre, Ariſtote, approuvoit hautement le poëte, en n'imputant qu'à la foibleſſe des ſpectateurs le ſuccès des pièces qui finiſſoient par des révolutions heureuſes. Ce philoſophe ſe ſeroit trop formellement contredit lui-même s'il avoit été d'un autre ſentiment ; l'objet de la tragédie étant de pénétrer vivement les ſpectateurs des calamités auxquelles les plus hautes fortunes ſont expoſées, les cataſtrophes les plus tragiques avoient l'avantage de graver plus fortement dans l'ame des ſpectateurs ces importantes leçons. Envain dans tout le cours de la pièce on eût vu la fortune perſécuter un malheureux, que fut devenue l'impreſſion tragique & la leçon qui en devoit reſulter, ſi cet infortuné ſe fut trouvé enſuite au comble du bonheur ? La préſomption, la confiance euſſent été le fruit naturel de cet exemple, & des ſpectateurs tels que les Athéniens, ne fuſſent ſortis du théâtre que plus diſpoſés à compter ſur leur proſpérité.

Plus on examine l'art de la tragédie chez les Grecs par ſa nature, par les principes d'Ariſtote, par le caractère du peuple où il prit naiſſance, plus il eſt aiſé de reconnoître que la tragédie n'étoit point ce qu'elle eſt aujourd'hui ; & que les grands hommes, qui parmi

nous

nous se sont distingués dans cette carrière, ont dû s'ouvrir une route & des moyens que les anciens ne connoissoient pas. Cependant, comme il est de la nature des grands principes d'un art d'être en quelque sorte indestructibles, & d'être à l'abri de toutes les variations que cet art même peut éprouver, la pitié & la terreur seront toujours, chez tous les peuples, les principaux agens que le poëte emploiera pour procurer à ses spectateurs des émotions agréables ; & cela seul sert à confirmer la vérité des observations du philosophe que nous avons cité. Mais, si les spectateurs ne sont plus des Athéniens, ces deux mobiles de leurs plaisirs ne seront plus les seuls qu'on sçaura mettre en œuvre ; & s'il s'éléve un homme qui, nourri de tout ce que Rome eût de plus majestueux & de plus imposant, qui, frappé de tous les traits de grandeur qu'on croît voir régner dans les actions, dans les paroles, & jusques dans le nom Romain, & qui, portant lui même un cœur aussi vigoureux que son esprit, ait le pouvoir d'enlever notre ame jusqu'à ces hauteurs imaginaires ou réelles de cette fameuse république, le sentiment qu'il fera éprouver sera un sentiment délicieux, inconnu à ces Athéniens trop enclins à l'envie, pour se livrer

beaucoup à l'admiration. D'un autre côté, s'il paroît un homme qui, en imitant les anciens, les ait ſouvent ſurpaſſés, toujours éloquent, ſans rien donner à la déclamation, toujours juſte, toujours vrai, auſſi admirable dans le deſſin de ſes ouvrages, que par les couleurs dont il les embellit, profond dans la connoiſſance du cœur humain, doué de cette ſenſibilité qui ſe trouve par tout, lors même qu'elle ne ſemble point être appellée; qui réuniſſe enfin tous les talens néceſſaires pour enchanter l'eſprit, par des rapports parfaits, d'ordre, de régularité, de convenance, & charmer le cœur par les ſentimens & le langage; l'un & l'autre auront trouvé grace auprès des plus zélés amateurs de l'antiquité; & on leur ſçaura gré d'avoir étendu les limites de l'art, & d'avoir fait plus qu'Ariſtote lui même n'avoit oſé prévoir. D'autant plus eſtimables, qu'ils ne ſe feront pas bornés à travailler pour nos plaiſirs. L'un donne à l'ame une vigueur nouvelle, qui ſemble s'élever au deſſus de la crainte, & même au deſſus des malheurs. L'autre, en nourriſſant ſes ouvrages de leçons particulières pour les rois, verſe dans l'ame une douceur ſingulière, ſemblable à cette muſique dont Platon nous parle, & qui, amoliſſant ce qu'il y a de violent &

de dur dans les caractères trop peu ſenſibles, les rend plus propres aux charmes de la ſociété. Sur leurs traces, un homme d'un eſprit vaſte, ſouple & fécond s'avance, il voit les hommes réunis au ſpectacle comme une aſſemblée auſſi diſpoſée à applaudir au poëte qui l'amuſe, qu'au philoſophe qui l'inſtruit. Il ſe ſert des grandes émotions pour graver dans l'eſprit de grandes vérités; & il ne permet preſque plus à ceux qui compoſent pour la ſcène tragique de s'y préſenter dénués de quelques grands principes intéreſſans pour l'humanité.

Mais les tragédies Grecques, comme nous l'avons dit, ne devoient avoir d'autre objet que d'exciter la terreur & la pitié, dans la vue d'affoiblir ce que ces paſſions pouvoient avoir d'immodéré parmi ce peuple pour qui ces pièces étoient faites. Celles qui ſubſiſtent encore aujourd'hui ſont autant de témoins qui dépoſent pour nous; elles ſemblent annoncer elles mêmes & l'intention qui dirigeoit les auteurs, & l'objet pour lequel elles étoient faites. Mais, en parlant des tragédies Grecques, j'entends principalement celles de Sophocle; & c'eſt, j'oſe le dire, un grand préjugé que de trouver dans les pièces de ce grand poëte l'objet moral de la tragédie ancienne rendue plus ſenſible que dans celles de ſon rival. Ce

fut en effet Sophocle qui décida la forme de ſon art, & perfectionna la tragédie. On ne ſçauroit jetter les yeux ſur aucune de ſes pièces, qu'on n'y retrouve l'inſtabilité des choſes humaines & l'inconſtance de la fortune miſes en maximes, tandis que les événemens de la ſcène en fourniſſoient les exemples.

Quelquefois ce véritable objet moral de la tragédie s'annonçoit dès la première ſcène par l'organe d'une divinité, comme pour donner plus de poids aux vérités dont le poëte alloit préſenter le tableau. Nous en avons un exemple dans la tragédie d'Ajax[1]. Quelquefois cependant ce n'étoit qu'à la fin de la pièce que le poëte ſembloit réſumer en peu de mots l'effet moral qu'il avoit cherché à produire ſur l'eſprit des ſpectateurs. Nous n'en ſçaurions voir d'exemple plus ſenſible que dans la pièce d'ŒDIPE; cette pièce, dont on a tant parlé, dont on a admiré la ſtructure, la pompe & l'effet tragique, ſans avoir pu rendre raiſon des malheurs dans leſquels Œdipe, tout innocent qu'il eſt, ſe voit ſi cruellement plongé par ſa deſtinée. L'objet général de la tragédie, & l'intention particulière de Sophocle, ſe découvrent naturel-

[1] Voyez la traduction de cette pièce.

lement dans les derniers mots du chœur de ce ſublime ouvrage. « O Thébains ! vous voyez » cet Œdipe qui pénétroit les énigmes les » plus enveloppées, ce prince renommé par » ſon courage, en quel gouffre de maux il eſt » tombé, pour n'avoir pas ſçu prévoir ni les » traits de l'envie, ni les revers de la fortune! » Mortels, conſidérez cette fin tragique, & » gardez vous de vanter le bonheur d'un » homme avant qu'il ait franchi le dernier » terme de la vie ſans avoir éprouvé de peine ».

Cette maxime étoit pour ainſi dire l'abrégé de la philoſophie de la plus haute antiquité ; ce fut la leçon que Solon donna à Créſus : tous les poëtes & les philoſophes les plus anciens ne ceſſoient de la répéter. C'étoit donc une idée dominante dans tous ceux qui vouloient donner aux Grecs des leçons de ſageſſe. Il n'étoit donc pas étonnant qu'elle fut la baſe des compoſitions tragiques, & qu'elle eût inſpiré le légiſlateur du théâtre, lorſqu'il recommandoit aux poëtes d'employer la terreur & la pitié, pour mieux graver dans l'ame des ſpectateurs cette maxime utile, & pour affoiblir les vices qui auroient pu la faire oublier.

DE L'ART DE LA TRAGÉDIE.

SECONDE PARTIE.

Dans la première partie de ce discours nous avons examiné quel étoit l'objet de la tragédie chez les Grecs; nous allons considérer dans celle ci quel étoit l'art qu'ils employèrent pour composer ces chefs-d'œuvres, qui sont encore, après deux mille ans, l'admiration de tous les peuples polis, & les guides les plus sûrs, les modèles les plus instructifs qu'on puisse se proposer dans cette carrière difficile.

Tout art a nécessairement des principes, des moyens, & une fin. Qui dit un art, dit une combinaison réfléchie de certains moyens pour parvenir à un but. Tous les arts se rapportent à l'homme, il en est à la fois le centre & la mesure. La peinture est faite pour ses yeux, la musique pour ses oreilles, & ni l'une ni l'autre ne pourroient convenir à des êtres conformés autrement que lui. L'architecte a formé les proportions de son art sur celles de la stature humaine. Enfin tout ce que l'homme a inventé se rapporte nécessairement à lui. L'art de la tragédie doit donc, comme les autres arts, se rapporter à l'homme, c'est à dire, à ses penchans, à ses aversions, à ses desirs, à ses craintes,

à ſes eſpérances, à l'élévation dont ſon ame eſt capable, aux foibleſſes dont elle eſt ſuſceptible. Ainſi la connoiſſance d'un art ſuppoſe la connoiſſance de l'homme, conſidéré ſous le rapport qu'il peut avoir avec cet art; & plus un art aura d'étendue dans ſes moyens, & d'énergie dans ſes effets, plus il exigera de connoiſſances de la nature humaine.

Tout art a encore des principes fondamentaux, qu'un homme ſans talent peut aiſément apprendre. L'homme le moins heureuſement né pour la poéſie, peut apprendre à faire des vers; le moins organiſé pour la muſique, peut apprendre à compoſer; un maçon peut s'ériger en architecte; les premières régles s'apprennent, pour ainſi dire, avec l'équerre & le compas, mais les ſecrets de l'art ſont le partage du petit nombre, ils ſont preſque incommuniquables, ils tiennent à un ſens intime auquel la nature les a confiés. C'eſt une ſorte d'initiation où tout le monde ne ſçauroit être admis. Cependant, comme ces ſecrets n'ont pas été découverts tous à la fois, par ceux même qui les ont le mieux poſſédés, & qu'ils ſont le fruit de l'expérience & de la réflexion, il s'eſt trouvé un vaſte génie qui, les ſaiſiſſant au point de leur maturité, & lorſqu'ils ne ſembloient ne

pouvoir plus rien acquérir, a ſçu les analyſer avec une ſagacité qui n'appartenoit qu'à lui. Ariſtote a publié des loix dont les autres légiſlateurs de la poéſie n'ont plus été que les échos. C'eſt en méditant ſes loix, qu'on apprendra tout ce qu'il eſt poſſible de dire & d'enſeigner ſur cette matière. C'eſt dans ſa poétique que ceux qui conſacrent leurs talens au théâtre, ou qui veulent au ſpectacle ſe rendre compte de leurs plaiſirs, apprendont à connoître par quels moyens l'art du théâtre eſt devenu une des plus grandes ſources du plaiſir des hommes aſſemblés en ſociété. Qui dit ſociété, dit des hommes réunis pour leur bonheur particulier appuyé ſur l'intérêt commun. Si la ſociété n'a eu d'objet dans ſa formation, que de perfectionner les facultés de l'homme, & d'adoucir les maux de la vie, tout art fait pour la ſociété doit donc tendre à perfectionner l'homme & à le fortifier ou le conſoler. Si les arts faits pour elle s'écartoient de cette inſtitution; ſi, au lieu d'elever leur ame, ils ne ſervoient qu'à l'amollir; ſi, au lieu de fortifier les principes de leur morale, ils tendoient à les corrompre, la ſociété ne ſeroit plus qu'une école de dépravation; & il ſeroit plus sûr de fuir dans les bois, que de vivre

avec les hommes. Tout art occupé d'objets utiles, doit avoir des moyens pour y parvenir: les moyens faits pour l'homme, comme nous venons de le dire, n'ont de reſſort que par ſes facultés & ſes paſſions. Ce ſont ces moyens combinés & réflechis qui conſtituent l'art. L'art de la tragédie doit exciter la terreur & la pitié, pour purger ces deux paſſions, ſuivant le légiſlateur du théâtre, ainſi que nous l'avons vu dans la première partie de ce diſcours; examinons quelles ſont les reſſources que le poëte peut trouver pour parvenir à ce grand objet, & quels ſont les obſtacles qu'il peut avoir à ſurmonter.

Crédulité, ſenſibilité, curioſité, voilà les diſpoſitions générales que le commun des hommes apporte au ſpectacle, & qui fourniſſent au poëte des moyens pour réuſſir dans ſon art; mais en même temps, impatience, inattention, ennui, voilà les vices que le ſpectateur apporte avec lui, & que le poëte doit combattre. C'eſt ſur ces penchans divers qu'eſt fondé tout le ſecret de l'art du théâtre.

Le ſpectateur eſt impatient; on ne peut donc lui expliquer ni trop tôt, ni trop clairement, le lieu que la ſcène repréſente, & l'événement dont on va s'occuper. Quand le ſujet ſera bien expliqué, on ne pourra mettre

trop de ſoins pour le faire marcher au dénouement. Tout ce qui ſera étranger à l'objet principal, n'excitera que du déplaiſir & de l'ennui. Le ſpectateur eſt inattentif ; il faut donc lui épargner, autant qu'il ſera poſſible, ces expoſitions embaraſſées, ces ſujets compliqués, qu'il ne ſuit que difficilement, & dont il n'embraſſe que des parties. Il faut qu'il démêle ſans peine les différens acteurs qui paroiſſent ſur la ſcène, & les motifs qui les y amènent. Enfin l'homme eſt toujours voiſin de l'ennui, il faut donc détourner l'ennui par la variété, ſans que la variété puiſſe embarraſſer l'attention.

Mais, ſi le ſpectateur réſiſte au plaiſir qu'on lui fait trop acheter, avec quelle docilité ſe laiſſe-t-il ſurprendre au pouvoir magique du poëte qui ſçait employer les enchantemens que ſon art lui fournit ! Ses oreilles, ſon eſprit & ſon cœur, tout ſon être eſt à la diſpoſition du poëte. La ſenſibilité qu'il porte en lui pour les maux de ſes ſemblables, la faculté qu'il a de ſe mettre à la place de ceux qu'il voit ſouffrir, les réflexions qu'il aime à faire ſur les révolutions de la vie, toutes ſes foibleſſes & ſes vertus conſpirent à la fois pour le ſoumettre à l'enchanteur qui va l'entourer d'agréables preſtiges.

De ſemblables réflexions ſans doute furent faites par les inventeurs de la tragédie, & particulièrement par Eſchyle. Comme il fut le premier qui mit deux interlocuteurs ſur la ſcène, on peut dire qu'il eſt le premier qui a connu l'art. Cet art, circonſcrit long-temps par des coutumes religieuſes, eut des progrès bien lents ; car depuis Epigène de Sycione, que quelques critiques regardent comme le premier inventeur de la tragédie, juſqu'à Theſpis, qui introduiſit un acteur ſur la ſcène, on compte ſeize poëtes [1] qui ſe ſuccédèrent les uns aux autres. Ce ne fut pas encore l'affaire d'un jour que de changer le chariot de Theſpis en un grand & vaſte théâtre, ni de paſſer des fêtes groſſières de Bacchus, où l'on chantoit des hymnes en ſon honneur, entrecoupés de quelques récits, à ces poëmes réguliers, où ce qui n'étoit qu'acceſſoire devint le principal, & où de grands événemens, préſentés dans un ordre & avec un appareil nouveau, devinrent une école de moralité. Ce n'eſt pas, comme on pourroit ſe l'imaginer, que les arts ſe forment & s'accroiſſent imperceptiblement par des idées ſucceſſives, ajoutées les unes aux autres. Les arts ſont enfans du génie ; & ſitôt que la nature a pu produire

1 Voyez Suidas IN THESP.

un génie inventeur, l'art, tout créé en quelque sorte, s'éléve sous ses mains, comme on dit que Minerve sortit toute armée du cerveau de Jupiter. Parmi nous, qu'étoit la tragédie avant Corneille, & la comédie avant Molière? Leurs premiers essais ne furent pas des chefs d'œuvres, mais ils perfectionnèrent si bien eux mêmes leurs propres idées, que tous ceux qui vinrent après eux ne purent y rien ajouter.

Il n'en fut pas tout à fait de même en Grèce. Eschyle parut à peine, qu'il sembla presque atteindre aux limites de son art, si l'on ne considère dans la tragédie que l'art d'exciter les plus fortes émotions de terreur & de pitié, par un spectacle où tout est raisonnable, & où les grands effets tragiques sont appuyés par tout ce qui peut les rendre vraisemblables. (On sent bien que je ne parle point ici de son Promethée, qui est une pièce allégorique, & d'un genre trop différent de celui qui seul a subsisté sur le théâtre.) Mais Eschyle, qui avoit soumis l'art à des règles dont on fit ensuite des loix, laissoit encore dans la carrière un grand intervalle à remplir.

Quelles étoient donc ces régles, que de profondes réflexions ou le seul instinct du génie apprit à Eschyle? Quelles obligations

l'art peut-il lui avoir, & en quoi peut il servir de modèle ? Pour nous en instruire, considérons presque toutes ses expositions. Les unes sont nobles & pompeuses, accompagnées d'un grand spectacle, comme dans sa tragédie des PERSES & celles des SEPT CHEFS; les autres avec simplicité préparent à de grands événemens comme dans l'AGAMEMNON; mais toutes sont naturelles, faciles & claires: on y démêle aisément le lieu de la scène, le sujet de la pièce, le moment du jour où l'action commence; &, ce qui est fort rare dans les expositions ordinaires, c'est que l'intérêt s'annonce dès les premiers vers: & j'avoue que je ne conçois pas comment Dacier a pu s'imaginer qu'Aristophane dans sa comédie des Grenouilles [1], avoit critiqué les expositions d'Eschyle, & ne s'est pas apperçu que ce n'étoit qu'une plaisanterie que le poëte met dans la bouche d'Euripide, pour se mocquer d'Euripide lui même. Après l'exposition dans les pièces d'Eschyle, l'action marche sans interruption jusqu'à sa fin, & la durée n'en est guère plus longue que celle de la pièce même. Mais ce sont particulièrement les chœurs qui chez Eschyle, plus

1 Voyez les notes de la TRADUCTION DE L'ART POÉTIQUE, par Dacier, CH. V.

que chez tous les autres tragiques, font une partie principale de la pièce, & ajoutent à l'intérêt une énergie ſingulière. Quoiqu'habilement reſtreints & diminués par le génie du poëte, ils ſembloient ſe reſſentir encore de la naiſſance de la tragédie, où ils tenoient le premier rang; &, comme il eſt vrai que nos affections de terreur & de pitié augmentent quand elles ſont partagées, il arrivoit que toutes les impreſſions tragiques, agiſſant ſur le chœur, réagiſſoient enſuite plus fortement ſur l'ame des ſpectateurs. Enfin, à conſidérer, au premier coup d'œil, la réunion de tous ces avantages, il ſemble qu'Eſchyle ait en même temps formé & perfectionné l'art. Les principes des trois unités ſont preſque toujours exactement ſuivis dans ſes pièces [1] : la terreur & la pitié y regnent ſans partage; & les impreſſions de l'une & de l'autre vont toujours en augmentant juſqu'à la cataſtrophe. Que manque-t-il donc à Eſchyle? Il a les grands principes de l'art, mais il n'en a pas les ſecrets. Et quels ſont-ils donc ces ſecrets ſi peu connus? Interrogeons Sophocle, il les enſeignera à ceux qui peuvent les apprendre; il nous dira comment il faut interrompre la marche uniforme d'une action, pour livrer le ſpectateur

1 Les EUMÉNIDES ſeules péchent viſiblement contre le défaut d'unité.

à ces ſucceſſives affections d'eſpérance & d'abattement, de joie & de douleur, qui ſont le grand reſſort des impreſſions tragiques; comment l'ame, alternativement frappée de ces émotions, eſt forcée de ſortir de ſa langueur, & acquiert une activité qui la rend plus ſuſceptible du vrai plaiſir de la tragédie. C'eſt Sophocle qui nous dira comment les grands événemens de la tragédie ne doivent être que le réſultat des paſſions miſes en jeu par le poëte, & l'effet unique du caractère à qui elles appartiennent. Il nous dira[1] que, bien qu'une action puiſſe exiſter ſans caractères, comme le remarque Ariſtote, ce n'eſt cependant que dans les tragédies où l'action eſt la ſuite naturelle des caractères que la fable tiſſue avec art, émeut, ravit, étonne, & fait enſuite admirer d'autant plus l'architecte de ce grand ouvrage, qu'il a pris plus de ſoin de ſe faire oublier. Œdipe, Electre, Antigone, Ajax, Philoctete, c'eſt là que ſont renfermés ces ſecrets merveilleux qu'il eſt ſi difficile de dérober aux anciens. Tantôt ce ſera de la conſtitution de la fable même, jointe à l'influence du caractère principal, que réſulteront ces

1 CH. VI. Ἄνευ μὲν γὰρ πράξεως ὐκ ἂν γένοιτο τραγωδία ἄνευ δὲ ἠθῶν γενοίτ' ἄν. CH. V. & plus haut, il définit le mot Ἤθη, CE QUI CARACTÉRISE CELUI QUI AGIT, ſuivant la traduct. de l'abbé Batteux.

mouvemens inattendus qui, portant dans l'ame du ſpectateur des impreſſions diverſes, le tiennent ſans ceſſe en haleine juſqu'au dénouement, comme dans l'Œdipe & l'Electre; tantôt ce ſeront les caractéres principaux qui, par leur propre vigueur, produiront ſeuls les plus grands effets, ſans qu'il y ait preſqu'aucun changement de ſituation, & par conſéquent ſans le ſecours de ces révolutions théâtrales, que les maîtres de l'art ont appellées PÉRIPÉTIES, comme dans l'Ajax, le Philoctete & l'Antigone. C'eſt Ariſtote lui même qui a défini la péripétie [1] un changement de ſituation du malheur au bonheur, ou de la proſpérité à l'infortune. Il nous apprend que les PÉRIPÉTIES ſont les moyens les plus actifs que puiſſe employer la tragédie pour s'emparer des cœurs. Il a nommé IMPLEXES [2] les pièces où la péripétie étoit employée, & il déſignoit ſous le nom d'action ſimple celles qui n'avoient point de péripétie. Voilà la diſtinction principale qu'il avoit établie ſur la nature des pièces de théâtre. On a cru, d'après Ariſtote, que la péripétie étoit un changement de ſituation qui amenoit le dénouement. Je penſe que, ſans déroger aux principes de

1 ART POÉT. CH. X.

2 Id. CH. IV. πεπλεγμένη.

ce

ce philoſophe, on peut étendre cette dénomination à tout changement qui arrive dans le cours de la pièce, de la peine à la joie, & de la joie à la peine; ainſi que dans l'Electre, lorſqu'après avoir eu quelqu'eſpérance du retour de ſon frère, on vient lui annoncer qu'il eſt mort, & qu'enſuite, croyant embraſſer ſa cendre, elle le reconnoît. Il y a ſans doute dans la marche d'une pièce une péripétie principale qui amène le dénouement; mais il y en a de préparatoires pour ainſi dire, & qui ne ſont pas moins importantes pour former le nœud de la tragédie.

Il ſeroit difficile de décider dans quelles ſortes de pièces, ſimples ou implexes, le poëte avoit beſoin d'employer plus d'art, mais il paroît certain que les pièces implexes, ces pièces à révolutions, telles que l'Œdipe & l'Electre, & qui demandoient une grande combinaiſon de ſituations, attachoient davantage le ſpectateur, & ont toujours obtenu un plus grand ſuccès. Il faut remarquer que le mot IMPLEXE ne veut pas dire COMPLIQUÉ. Le grand Corneille s'y eſt trompé; & il appelle mal à propos des pièces IMPLEXES des pièces EMBARRASSÉES. Voyez l'examen de CINNA. Une pièce implexe peut n'être pas moins une pièce ſimple, non dans le ſens

d'Ariſtote, mais dans le ſens que nous y donnons aujourd'hui. Quoi de plus ſimple que la marche de l'Electre? & c'eſt cependant ce qu'Ariſtote appelloit une pièce implexe: &, ſi nous voulons chercher des exemples parmi nous, quoi de plus ſimple que la tragédie de Cinna? & cependant Cinna peut être conſidérée comme une tragédie du même genre. Les changemens de ſituations qu'éprouve le principal perſonnage de la pièce, eſt ce qui en conſtitue l'eſpèce, & ce qui fait le fondement de toutes les grandes beautés de l'ouvrage. Æmilie veut ſe venger d'Auguſte. Elle engage ſon amant à conſpirer contre lui. Les conjurés ſe ſont aſſemblés: le complot eſt préparé. En ce moment Cinna eſt mandé par l'empereur; première péripétie, changement de ſituation. Quel trouble s'empare de l'ame de Cinna & d'Æmilie! Auguſte conſulte Cinna ſur le deſſein qu'il a de quitter l'empire. Quelles agitations doivent ſe paſſer dans l'ame de Cinna! Il conſeille à Auguſte de ne point abdiquer. Auguſte, en récompenſe, lui promet la main d'Æmilie. Ses remords le pourſuivent bientôt; & il rougit d'avoir pu donner un conſeil perfide à Auguſte, pour le ſacrifier à la haine d'Æmilie. Il veut renoncer à ſon projet. Æmilie lui

reproche sa foiblesse; & le voilà rejetté dans son premier état, & abandonné à ses premiers vœux, mais plus en désespéré qu'en conjurateur. Le complot enfin est découvert. Auguste mande encore Cinna; &, si on osoit critiquer quelque chose dans un si bel ouvrage, c'est que le même moyen destiné à produire un changement de situation, est employé deux fois. Enfin tout le monde connoît la belle scène qui amène le dénouement.

Telle est la marche de cette tragédie dans sa simplicité; & voilà ce qui la constitue une pièce implexe. Mais Maxime, rival de Cinna, & conjuré avec lui contre Auguste, se proposant d'enlever Æmilie, faisant courir le bruit de sa propre mort, & venant ensuite s'accuser auprès de l'empereur; voilà ce qui altère cette belle simplicité qu'on a vu régner dans la marche de l'action: &, quelque admirateur qu'on puisse être, à juste titre, de ce chef d'œuvre de notre théâtre, on conviendra que les scènes de Maxime, en dénaturant la simplicité de cet ouvrage, en affoiblissent souvent l'effet. C'est l'inconvénient de presque toutes nos pièces modernes où l'intérêt subalterne, avec quelqu'artifice qu'il soit conduit, répand toujours un peu de langueur dans l'action, & fait souvent succéder des scènes

froides & ſans effet, aux ſcènes les plus paſſionnées. C'eſt ainſi qu'en employant en quelque ſorte plus d'eſprit que les anciens, dans les combinaiſons de nos pièces, nous nous ſommes aſſujettis à des inconvéniens, que nos plus grands maîtres eux mêmes n'ont pas ſçu éviter.

Peut être avons nous ſur notre théâtre un modéle parfait d'une pièce ſimple, qui, ſans le ſecours de la double intrigue, ſans aucune de ces ingénieuſes combinaiſons, qu'on admire dans les autres tragédies, & par une marche égale, où tous les événemens tendent à l'effet principal de la pièce, remplit l'ame de terreur & de pitié, & joint à ces émotions une ſorte d'impreſſion religieuſe, qui en augmente encore la force. Je n'ai pas beſoin de nommer Athalie; il n'eſt perſonne qui ne reconnoiſſe à ce que je viens de dire cette merveille de la ſcène Françoiſe, & qui n'ait pu s'appercevoir que le trouble & l'intérêt y vont toujours en augmentant, ſans faire paſſer le ſpectateur par ces alternatives de joie & de peine, que nous avons déſignées ſous le nom de péripéties.

Ces idées, que je ne fais que préſenter rapidement ici, pourront ſervir à ceux qui voudront déterminer le genre de nos pièces, &

peut être même en peſer le mérite, ſoit par la ſimplicité de la conduite, ſoit par la nature & l'effet des révolutions théâtrales ; & l'on pourra en conclure que, généralement dans nos pièces qui ſont preſque toutes du genre implexe, plus on multipliera les changemens de ſituation, plus on produira d'effet. On ſent bien qu'il ne faudroit pas abuſer de ce principe, ni prendre une ſucceſſion rapide de tableaux, où les paſſions ne ſont qu'effleurées, pour une ſucceſſion heureuſe de ſituations. Plutôt que de ſe livrer à un pareil abus, il vaudroit mieux ſans doute ſe borner, dans une pièce ſimple, à la marche graduelle des paſſions. Nous venons de voir qu'on pouvoit produire des chef-d'œuvres, tragiques ſans le ſecours des péripéties : les anciens ont connu cet art, & Euripide mieux que perſonne dans ſa tragédie d'Hécube.

Ceci nous ramène naturellement à cet illuſtre tragique dont il nous reſte à parler. Un des plus grands étonnemens que puiſſe éprouver quiconque étudie l'art de la tragédie chez les anciens, eſt de voir quelques uns des principes fondamentaux de ce bel art, perfectionnés preſque en naiſſant par Eſchyle, maintenus & enrichis, en quelques parties, par Sophocle, tomber enſuite en oubli chez les plus illuſtres

de leurs ſucceſſeurs. Ariſtote, qui avoit ſçu l'apprécier, ne le loue preſque que d'une choſe; c'eſt d'avoir rendu ſes dénouemens plus tragiques que ceux de ſes rivaux; c'eſt pourquoi, dit-il[1], quoique en général il conduiſe mal l'action de ſa pièce, il paſſe entre les poëtes pour le plus tragique de tous.

Mais le défaut de conduite n'eſt pas le ſeul qu'il reproche à Euripide; il le blâme d'avoir mal imité ſes modèles dans la manière dont il employa le chant du chœur dans ſes tragédies[2].

Il auroit pu lui reprocher, avec autant de raiſon, de s'être écarté de la méthode des expoſitions que ſes prédéceſſeurs avoient introduite & perfectionnée, comme nous l'avons vu. Car, quoique nous n'ayons parlé que des expoſitions d'Eſchyle, nous avons cru faire aſſez entendre que Sophocle, en perfectionnant ſon art, s'étoit bien gardé d'altérer l'heureuſe méthode des expoſitions introduites par Eſchyle. Il étoit réſervé à Euripide de chercher des moyens nouveaux. Il dédaigne l'art de ſes prédéceſſeurs, & le premier oſe introduire ſur la ſcène un perſonnage qui ſeul fait l'expoſition, & que les

1 ART POET. CH. XII. Εἰ καὶ τὰ ἄλλα μὴ εὖ οἰκονομεῖ.

2 CH. XVII. IN FINE.

grammairiens & les critiques ont enſuite, par abus, appellé le PROLOGUE.

Le prologue, dans ſon origine, ſuivant l'explication d'Ariſtote, ne ſignifioit autre choſe que tout ce qui ſe dit avant l'entrée du chœur[1]. En effet, comme le chœur doit prendre part à l'action pour en régler & en renforcer l'effet, il étoit néceſſaire de diſtinguer ce qui le précède de ce qui le ſuit. Ainſi le prologue chez les anciens devoit être ce que l'expoſition eſt chez nous, avec cette différence, que le temps que nos expoſitions embraſſent n'eſt pas aiſé à déterminer, puiſque nous avons pluſieurs pièces où l'expoſition s'achève au deuxième acte; au lieu que la longueur du prologue étoit abſolument déterminée par l'entrée du chœur. Quoiqu'il en ſoit, Euripide, ſans avoir égard aux modèles qu'il avoit ſous les yeux, ſembla faire revenir la tragédie ſur ſes pas, & la ramener à ſa première enfance[2], en annonçant ſes perſon-

1 Cette définition ne ſeroit pas exactement juſte, ſi l'on avoit égard à quelques exemples contraires où le chœur commence la tragédie comme dans le RHÉSUS d'Euripide, & les PERSES d'Eſchyle; mais c'étoient des exemples rares auſquels Ariſtote ne croyoit pas devoir s'arrêter.

2 Il y a quelques tragédies, comme MÉDÉE, où l'expoſition ſe fait par un monologue, ainſi que dans quelques unes de nos comédies. C'eſt ainſi que la nourrice de Médée ouvre la ſcène, dans la tragédie de ce nom.

nages ſans aucun art, & leur faiſant dire d'eux mêmes :

Je ſuis Oreſte ou bien Agamemnon.

Le ſeul exemple contraire, & qui puiſſe ſervir à faire voir qu'Euripide avoit ſçu quelquefois profiter des exemples de ſes prédéceſſeurs, eſt dans l'Iphigénie en Aulide, dont l'expoſition a été ſi heureuſement imitée par Racine. Il faut obſerver que ces prologues, à la manière d'Euripide, furent employés par les poëtes de la moyenne comédie, comme on peut le conjecturer par les pièces que Plaute a imitées. Ménandre ſeul s'affranchit de ce ridicule uſage, ſi l'on en juge par les comédies de Térence, où les prologues ne regardent guère que les intérêts de l'auteur, & ne font qu'annoncer le titre de la pièce, ſans en expliquer le ſujet, ni en développer les événemens, comme tous les prologues de Plaute. N'eſt-ce donc pas une choſe bien ſurprenante que de voir Euripide, négligeant de marcher ſur les traces de ſes prédéceſſeurs, employer une méthode ſi contraire à l'art du théâtre, lequel conſiſte à cacher les événemens, pour en augmenter l'effet? Il ſembloit qu'Euripide ſe repoſoit tellement ſur les reſſources de ſon génie, qu'il dédaignoit tout ce qui tenoit de l'art, & qu'il vouloit réuſſir

contre les principes même de ſon art. Ses reſſources & ſes moyens étoient puiſés dans la ſenſibilité de ſon cœur, & dans les charmes de ſon ſtyle. En effet, quelque peu de ſoin qu'il mette à préparer une ſcène, il prête tant d'éloquence à ſes perſonnages, il donne à leur ſituation des ſentimens ſi vrais, ſi touchans, qu'on oublie les défauts de la pièce pour ſe livrer tout entier aux impreſſions de la ſcène qu'on a ſous les yeux. Ce n'eſt pas qu'il ne gâte ſouvent ſes plus belles ſcènes par de longues maximes déplacées, où le poëte ſe montre au lieu du perſonnage : mais l'étude de la philoſophie étoit alors plus répandu que jamais dans Athènes ; & la mode, qui a tant d'empire ſur nous, n'en avoit pas moins ſur ce peuple aimable, où l'indolence regnoit à côté du courage, & la frivolité à côté des talens les plus eſtimables. Ce peuple, naturellement raiſonneur, étoit devenu philoſophe par oiſiveté ; & Euripide, jaloux de lui plaire, défiguroit ſouvent, aux yeux des gens de goût, les plus beaux endroits de ſes pièces, par un vain étalage de ſa doctrine philoſophique. Ainſi, comptant ſur les ſuffrages de la multitude, qui s'embarraſſe peu des règles, & dont l'eſprit peu éclairé, met ſouvent les plus groſſiers deſſins en parallele avec

les tableaux les plus parfaits, Euripide fut gâté par le peuple; & l'art parut preſqu'entièrement perdu. Tel eſt le ſort des inventions humaines. L'art n'a pas plutôt atteint ſon plus haut point de gloire, qu'il ASPIRE A DESCENDRE, pour me ſervir d'une expreſſion du grand Corneille, auſſi applicable aux inconſtances de l'eſprit, qu'aux tourmens de l'ambition.

Que l'exemple d'Euripide ne ſoit pas pour nous ni un modèle ni une excuſe. On pardonne à un grand poëte de grands défauts, rachetés par de grandes beautés; mais il n'arrive que trop ſouvent que les beautés ſont perdues pour les copiſtes, qui ne ſuivent que trop exactement les défauts. Tout art qui n'a point de règles, doit bientôt tomber dans la barbarie. Le mépris des règles dans l'architecture n'a produit que des édifices gothiques. En ſuivant les principes tracés par la raiſon & les grands maîtres, on peut fort bien ne pas produire des chef-d'œuvres, mais on ſoutient du moins l'édifice qu'ils ont élevé, & l'on empêche qu'il ne tombe en ruine. Que ceux des auteurs qui voudront oppoſer leurs efforts à la décadence du goût, ne cherchent donc à plaire que par des moyens approuvés par le goût & la raiſon; qu'ils ſe tranſportent en idée au théâtre d'Athènes; qu'ils y voyent la majeſté,

la décence, la ſorte de pompe religieuſe qui régnoit dans les tragédies; qu'ils écoutent les excellens principes de morale qui y ſont généralement répandus; qu'ils conſidèrent combien la foibleſſe humaine a beſoin d'être aſſiſtée par des conſeils & par des exemples; qu'ils travaillent donc non ſeulement pour le plaiſir, mais encore pour l'inſtruction & l'utilité des ſpectateurs. Quoi de plus reſpectable en effet qu'une aſſemblée compoſée des deux ſexes & de tous les âges, où toutes les impreſſions ſe communiquent à la fois par un même ſpectacle, où une penſée bien exprimée ſe grave profondément dans le cœur, où tous les applaudiſſemens donnent une ſorte de ſanction aux loix de la morale! Combien les principes doivent ils y être épurés! combien les loix de la décence & de la pudeur n'y doivent-elles pas être reſpectées! & ſans doute la comédie, qui peint de plus près la vie humaine, ne doit pas être affranchie de cette loi. Gardons nous de nous autoriſer des exemples de ceux de nos grands maîtres qui ſe ſont permis quelquefois de prévariquer contre elle. Ils avoient pour excuſe une raiſon que nous n'avons plus: ils avoient commencé à purger le théâtre, & n'avoient point encore achevé leur ouvrage. D'ailleurs les jeunes perſonnes

n'alloient point alors au ſpectacle; elles n'y paroiſſoient qu'après leur mariage. Si le reſpect qu'on doit à l'innocence des enfans a paſſé en proverbe, quel plus grand reſpect ne doit on pas à la pudeur des jeunes perſonnes? & quoi de plus groſſier que d'offenſer leurs yeux & leurs oreilles par des mots malhonnêtes, qui excitant le rire du parterre, le portent à examiner avec malignité la contenance embarraſſée & la rougeur des femmes?

Ne dédaignons donc pas de prendre les anciens pour modèles, ſoit pour les compoſitions tragiques, ſoit pour la majeſté de leurs ſpectacles, ſoit pour les grandes idées morales dont elles étoient remplies; &, conſidérant comme nous l'avons fait en commençant, qu'il doit réſulter quelqu'avantage pour la ſociété, du plaiſir même des hommes aſſemblés par quelqu'intérêt commun, ſoyons convaincus qu'en cherchant à plaire par des moyens qui ſont étrangers à l'art, & en s'affranchiſſant des règles preſcrites par le goût & la raiſon, on court riſque de s'abandonner à des licences également funeſtes au goût, à l'eſprit & aux mœurs.

TRAGÉDIES

D'ESCHYLE,

TRADUITES PAR M. DU THEIL,

DE L'ACADÉMIE DES BELLES-LETTRES.

AVIS AU LECTEUR.

Nous croyons devoir rappeller au Lecteur, ce qui est déjà dit dans l'avertissement qui est à la tête de l'ouvrage, que la traduction entière d'Eschyle est due à M. du Theil, & que le petit nombre de notes qui l'accompagnent sont de l'Editeur, ainsi que les examens de chacune de ces pièces.

L'avertissement qui suit & les extraits qui seront à la tête de chaque tragédie, sont du P. Brumoy; les notes qui y sont jointes, & qui appartiennent à l'Editeur, auront toujours la même marque distinctive, dont on a déjà fait usage.

AVERTISSEMENT.

VOICI les reſtes de ſoixante & dix tragédies, au moins, qu'avoit compoſé Eſchyle. Je dis ſoixante & dix au moins; car quelques-uns en comptent juſqu'à cent, dont cinq étoient ce qu'on appelloit autrefois des tragédies ſatyriques, c'eſt à dire, des pièces où les ſatyres jouoient leurs rôles, & qui tenoient de la comédie, ſans preſque rien conſerver de la dignité tragique. Cette eſpèce ſingulière de ſpectacle étoit fort libre*. L'unique qui nous reſte, eſt le Cyclope d'Euripide. Il ſuffit pour nous faire moins regretter la perte des autres; & il eſt étonnant que les premiers génies des Athéniens ayent jugé à propos de dégrader leur cothurne juſqu'à un comique ſi libre, & ſi bouffon, uniquement pour s'attirer les ſuffrages du peuple. On ajoutoit une pièce de cette nature aux trois tragédies qu'on donnoit pour diſputer le prix, & ces quatre pièces s'appeloient une TÈTRALOGIE. C'eſt

* Elle reſtoit ſeule de ce genre, du temps même d'EUSTATHIUS, comme il le dit ſur le 19 liv. de l'Odyſſée.

de cette manière qu'eſchyle combattoit avec ſes contemporains. Sophocle depuis oppoſa tragédie à tragédie, comme le remarque Suidas, & il eſt croyable qu'on en uſa ainſi dans la ſuite. En effet, ce devoit être une choſe aſſez bizarre de faire lutter les œuvres tragiques quatre à quatre, puiſqu'il ſe pouvoit faire qu'un ou deux ouvrages d'un auteur l'emportaſſent ſur un ou deux autres d'un poëte concurrent, & que les deux pièces ſuivantes de l'un fuſſent inférieures aux deux de l'autre. Mais, ſans entrer ici dans ces détails que j'ai omis exprès, pour ne préſenter aux Lecteurs que le goût des pièces antiques, il ſuffira de faire connoître d'abord celui d'Eſchyle. Quoique les extraits qu'on en donne ſoient beaucoup moins étendus que les analyſes des autres poëtes, pour les raiſons qu'on a dites, l'on en trouvera aſſez pour ſe faire une idée juſte de ſa manière; & l'on conviendra que les Grecs ont eu raiſon de l'appeller le père de la tragédie, non ſeulement à cauſe de l'élévation & de la nobleſſe ſingulière qui regne dans ſes œuvres; mais parce qu'en effet il

fut

fut l'inventeur du dialogue, en introduisant sur le théâtre les interlocuteurs, ce qui étoit inconnu avant lui.

On a rangé les pièces suivant l'ordre des éditions ordinaires. Mais, dans l'ordre historique, voici comme elles devroient être lues.

PROMÉTHÉE.
LES SUPPLIANTES.
LES SEPT CHEFS devant Thèbes.
AGAMEMNON.
LES COËPHORES.
LES EUMENIDES.
LES PERSES.

VIE D'ESCHYLE,

PAR M. DE ROCHEFORT.

On sçait peu de chose de la vie d'Eschyle, & le peu qu'on en sçait est mêlé de fables. Le temps où il vécut étoit celui des prodiges de la Grèce. Les poëtes chantoient des merveilles, & les guerriers en exécutoient. On avoit vu l'armée du roi des Perses[1] venir échouer contre la puissance des Grecs à Marathon; dix ans après, on avoit vu la flotte de Xerxès détruite à Salamine par les conseils d'un seul homme, & trois cents Spartiates arrêter cinq cents mille Grecs au passage de Thermopyles; Pindare célébroit les héros, Simonide faisoit résonner ses plaintes touchantes, Anacréon chantoit la volupté. La philosophie n'avoit pas moins d'éclat. Pythagore[2] avoit répandu sa doctrine dans la Grèce; mais cette philosophie, sublime d'ailleurs pour la morale, servoit plus à entretenir la crédulité qu'à l'affoiblir. L'histoire n'avoit point fait encore de grands progrès. Hérodote n'avoit pas paru. Toutes les traditions merveilleuses étoient reçues avec avidité. La vie des poëtes devoit, plus que tout

1 Olymp. 72. — 2 Vers la 60 olymp.

autre, ſe reſſentir de ce penchant que les Grecs avoient pour le merveilleux. Que n'a-t-on pas dit ſur Epiménide de Crète, qui vint à Athènes, ſuivant Platon, vers la 70e olympiade! Tout le monde connoît ſon ſommeil de cinquante ſept ans, dans une caverne[1]; il avoit, diſoit-on, le pouvoir de ſéparer ſon ame de ſon corps, & de l'y rappeller quand il le vouloit. Simonide, qui célébra les victoires des Grecs ſur Xerxès, ne fut pas moins fameux par les prodiges qui accompagnèrent ſa vie. Il étoit ſi chéri des dieux, & particulièrement de Caſtor & Pollux[1], qu'un jour qu'il étoit à un banquet, dans une maiſon prête à s'écrouler[2], les deux fils de Jupiter le firent appeller. Il ſortit, & la maiſon, auſſitôt tombant en ruines, écraſa tous les convives. La naiſſance d'un poëte tel que Pindare ne devoit pas moins avoir ſa part du merveilleux; auſſi, diſoit-on, qu'Apollon l'avoit élevé dans une grotte de l'Hélicon, & que des abeilles étoient venues dépoſer leur miel ſur ſes lévres, pour annoncer la douceur & le charme des vers qui ſortiroient un jour de ſa bouche[3]. Au milieu de tous ces prodiges, faits pour les poëtes, & ſans doute par les poëtes, les talens & le

1 Voyez Suidas. — 2 Idem. — 3 ANTHOL. L. V.

génie d'Eſchyle ne pouvoient pas ſe paſſer de l'intervention des dieux. En effet on racontoit [1] que, dans ſa première jeuneſſe, Bacchus lui avoit apparu, & lui avoit commandé de ſe livrer aux compoſitions tragiques. Sa mort devoit tenir auſſi du prodige. Un oracle lui avoit annoncé qu'il périroit d'un trait lancé du ciel, comme Homère raconte qu'Ulyſſe devoit périr d'un trait lancé de la mer. Et cette prédiction s'accomplit ainſi pour Eſchyle. Il aimoit à méditer en plein air, dans la ſolitude de la campagne. Un jour qu'il étoit aſſis, occupé de quelque nouvel ouvrage, un aigle vint traverſer les airs, en tenant dans ſes ſerres une tortue fort peſante [2]. Le raviſſeur ne pouvoit jouir de ſa proie. Il veut la briſer, en la laiſſant tomber ſur un rocher; mais la tortue tombe ſur la tête d'Eſchyle & la lui écraſe. Ce fut en Sicile où il étoit retiré depuis trois ans, que ce malheur arriva. Sa retraite avoit été occaſionnée par le chagrin qu'il avoit eu de ſe voir vaincu par Simonide dans un combat de poéſie. La bataille de Marathon [3] avoit été le ſujet de l'élégie que l'un & l'autre avoient

1 Voyez Pauſanias.
2 Voyez le Scholiaſt, Grec, auteur de la Vie d'Eſchyle.
3 Idem.

composée. Simonide, né pour ce genre de poésie, l'emporta sur son rival, qui fit bien voir alors qu'une excessive sensibilité accompagne presque toujours les grands talens, & que les hommes de génie s'abusent quelquefois eux mêmes sur le genre auquel ils sont propres. Il s'exila de sa patrie. Suivant une autre tradition ce fut Sophocle [1] qui, pour son premier essai dans la tragédie, lui disputa le prix, & l'emporta. Voici à peu près la manière dont Plutarque raconte cet événement: Cimon avoit découvert dans l'isle de Scyros les ossemens de Thésée, & les avoit rapportés à Athènes. Cette translation se fit avec grande pompe; &, pour la mieux célébrer, les Athéniens établirent une dispute de poëtes tragiques, qui fit un grand bruit dans la ville. Sophocle, encore fort jeune, (il n'avoit que vingt-huit ans) venoit y faire jouer sa premiere tragédie. Le tumulte fut si grand parmi les spectateurs, que l'archonte Aphepsion ne jugea pas à propos de tirer au sort dans l'assemblée les juges de ce combat; mais, sitôt qu'il vit Cimon entrer avec les autres généraux, il les retint, leur fit prêter serment, & les obligea de s'asseoir, pour décider du mérite des piéces. La dignité de pareils

1 Voyez Suidas & Plut. Vie de Cimon.

juges donna un nouveau prix à ce combat. Sophocle fut couronné [1]. Mais s'il est vrai, comme on l'observe, que Sophocle ne fût que de dix sept ans plus jeune qu'Eschyle, & qu'Eschyle ait commencé à écrire à peu près au même âge que Sophocle [2], comment seroit-il vraisemblable qu'il eût composé dans un si court espace de temps les quatre vingt dix tragédies qu'on lui attribue? Ainsi, malgré l'autorité de Plutarque, je rejetterois absolument cette tradition. Quoiqu'il en soit, Eschyle arriva en Sicile, dans le temps que Hiéron s'occupoit à rebâtir la ville d'Ætna.

Il y trouva Pindare qui chantoit sur sa lyre la nouvelle splendeur de cette ville renaissante; il se joignit à lui pour flatter & célébrer Hiéron, & fut consolé par ce prince des injustices qu'il croyoit avoir éprouvées de ses compatriotes.

Les habitans de Géla [3], où Hiéron l'avoit établi, lui rendirent de pompeux honneurs, & mirent sur son tombeau une inscription

1 Voyez le Scholiaste.

2 Eschyle, suivant Suidas, commença à composer dès l'âge de vingt cinq ans. Il n'y auroit donc eu que trois ans de différence, & Eschyle dans l'espace de vingt années auroit fait quatre vingt tragédies. Car il est vraisemblable qu'il n'en composa plus lorsqu'il eut quitté Athenes. Toutes celles qu'on cite de lui ont été représentées dans sa patrie.

3 Scholiaste Grec.

qui disoit, d'une manière simple, mais noble, tout ce qu'il étoit nécessaire de sçavoir sur sa vie[1]; elle ne parloit point de ses ouvrages, toute la Grèce en parloit assez. La voici.

CE TOMBEAU RENFERME ESCHYLE, FILS D'EUPHORION, NÉ DANS L'ATTIQUE, MORT DANS LES CAMPAGNES FÉCONDES DE GÉLA. LE MEDE A LONGUE CHEVELURE, ET LES BOIS FAMEUX DE MARATHON, RENDENT TÉMOIGNAGE A SA VALEUR.

Tous ceux qui se consacroient à la poésie dramatique, rendoient à ce monument une espèce de culte religieux. Il sembloit que son ame y vécut encore pour inspirer aux Grecs l'amour des grands talens & des grandes actions.

Eschyle, fils d'Euphorion, comme l'annonce l'inscription, avoit eu deux freres, Amynias & Cynégire, qui, tous deux, s'étoient distingués dans les combats des Grecs contre les Perses: Amynias remporta le prix de la valeur entre tous les Athéniens, comme la ville d'Ægine entre les autres villes[2]. Le nom de

1 Quelques historiens prétendent qu'Eschyle fut lui même l'auteur de cette inscription; & que s'il n'y avoit pas parlé de ses compositions, c'est que la gloire de Marathon étoit si éclatante aux yeux des hommes, qu'elle effaçoit toute autre gloire. Voyez Pausanias. L. I. & Athénée. L. XIV.

2 Diod. L. II.

Cynégire a été célébré par tous les hiſtoriens; Hérodote[1] raconte qu'à la déroute de Marathon, les Perſes ſe jettant précipitament ſur leurs navires pour ſe dérober à leurs vainqueurs, Cynégire ſaiſit la poupe d'un de ces vaiſſeaux, comme pour l'arrêter, mais qu'ayant eu le bras coupé il mourut de ſa bleſſure. Juſtin fait à ſa manière un récit fort exagéré de la valeur obſtinée de Cynégire; il prétend que ce guerrier ayant eu les deux bras coupés l'un après l'autre, il ſaiſit la poupe du vaiſſeau avec ſes dents, & ne lâcha priſe que lorſque, d'un coup de hache, un Perſan lui eut tranché la tête.

Il eſt aiſé de voir dans les ouvrages d'Eſchyle, non ſeulement qu'il avoit ſuivi quelque temps le métier des armes, ce qui n'eſt preſque point digne d'être remarqué dans un citoyen d'Athènes, puiſque tous les citoyens juſqu'à quarante cinq ans ſuivoient cette profeſſion; mais qu'il s'étoit trouvé à de ſanglans combats, & qu'il avoit vu de ſes yeux tout ce qu'il raconte. La bataille de Salamine, dans ſa tragédie des Perſes, y eſt peinte avec des couleurs & des détails uniquement propres à un guerrier qui y avoit été tout à la fois acteur & témoin. La véhémence, la hardieſſe,

1 L. VI.

la ſingulière énergie de ſon ſtyle, ont fait croire à quelques perſonnes, pour qui l'enthouſiaſme qui enflammoit Eſchyle eſt peu concevable, que ce poëte n'écrivoit que lorſqu'il étoit yvre. C'eſt une aſſertion inventée par la médiocrité ou l'envie, & qui ne mérite pas d'être réfutée. Sans doute il étoit pris d'une ſorte d'yvreſſe lorſqu'il ſe mettoit à compoſer; mais c'étoit d'une yvreſſe puiſée dans les écrits d'Homère. C'étoit là que, rempliſſant ſon ame de l'idée du grand & du beau, il avoit appris à peindre les vertus des Patrocle, des Teucer, des Timoléon, pour enflammer, par ces modèles, le cœur des citoyens, & les porter à imiter ces grands hommes [1]. C'étoit là qu'il puiſoit tous ces grands principes de moralité, toutes ces maximes utiles dans le cours de la vie humaine, qui avoient rendu ſes ouvrages ſi recommandables aux yeux des Athéniens, qu'il y avoit des rapſodes qui, une branche de myrthe à la main, alloient dans la ville chanter ſes ouvrages, comme ils chantoient ceux d'Homère [2]. Cette diſtinction, il eſt vrai, ne lui fut accordée qu'après ſa mort; tant qu'il vécut, ou plutôt tant qu'il reſta dans ſa patrie, il y

1 Ariſtophane, dans ſa com. des GRENOUILLES, act. IV. ſcène II.
2 Voyez le Scholiaſt. d'Ariſtophane dans ſa com. des NUÉES.

éprouva les dégoûts attachés à ſa profeſſion, puiſque, de quatre vingt dix pièces qu'il avoit compoſées, il n'y en eut que treize de couronnées[1]; mais Eſchyle, qui ſentoit le prix de ſes ouvrages, les avoit conſacrés au temps comme au vrai réparateur des injuſtices des hommes[2]. Cependant que d'obligation la tragédie ne lui avoit-elle pas! il l'avoit créée en quelque ſorte : habits, décorations, ſpectacle, théâtre, il avoit preſque tout inventé ou perfectionné; il avoit mieux fait, il avoit réformé ce que la licence d'un art long-temps livré au déſordre des fêtes de Bacchus avoit introduit[3] : Eſchyle, ſuivant Philoſtrate, défendit, ainſi qu'Horace, après lui, d'enſanglanter la ſcène. Mais ce n'eſt qu'après la mort des grands hommes qu'on en connoît le prix. Eſchyle accablé de dégoûts pendant ſa vie, obligé de quitter ſon pays, mort dans une terre étrangère âgé de ſoixante trois ans, ne fut eſtimé ce qu'il valoit qu'après qu'il eut délivré les hommes d'un mérite qui les importunoit. Les Athéniens, peu de temps après ſa mort, le firent peindre dans

1 Voyez le Scholiaſte.

2 Athénée. L. VIII.

3 Neces in ſcenâ fieri noluit, ne ſcilicet, præſente populo, homines trucidarentur. Voyez Gérald.

un tableau qui repréſentoit la bataille de Marathon, & ce tableau fut placé dans le temple de Bacchus [1]; & un des plus grands orateurs d'Athènes, Lycurgue, parvint dans la ſuite à lui faire ériger une ſtatue d'airain, ainſi qu'à Sophocle & à Euripide, & à établir un ſcribe public qui liſoit de temps en temps leurs ouvrages aux acteurs, ſoit pour conſerver la pureté du texte, ſoit pour en expliquer le ſens & l'eſprit. Les Athéniens alors, plus que jamais, épris de ces ſublimes ouvrages, demandoient à les revoir, & faiſoient payer du tréſor public les frais néceſſaires pour remettre ſur la ſcène ces tragédies, dont le ſpectacle exigeoit beaucoup de dépenſe [2]. Il fut le ſeul des poëtes qui obtint cet honneur; mais je ne crois point ce que dit Quintillien [3], que les Athéniens aient chargé les poëtes qui vinrent après lui, de corriger ſes tragédies; tout ce que ce critique dit à ſon ſujet paroît fort peu exact. Il prétend qu'Eſchyle fut le premier qui fit repréſenter des tragédies, TRAGŒDIAS PRIMUS IN LUCEM PROTULIT ÆSCHYLUS. Cependant, ſans parler de

1 Voyez Pauſanias.

2 Voyez le Scholiaſt. d'Ariſtophane, dans la comédie des ACARNIENS.

3 L. x.

Thefpis, on fçait que Phrynicus, élève de ce poëte, en avoit compofé avant Efchyle[1]. Ce fut ce dernier qui, le premier, introduifit des femmes fur la fcène. Ce fut lui encore qui, ayant fait une tragédie dont le fujet étoit la Deftruction de Milet par les Perfes, fut condamné, par les Athéniens, à une amende de mille drachmes, pour le punir d'avoir ofé mettre fur la fcène des calamités nationales[2].

Efchyle ne tomba jamais dans de pareilles fautes; il s'embloit ne compofer que pour immortalifer la gloire de fes concitoyens. Auffi tout ce que la religion avoit de plus augufte, tout ce que les établiffemens anciens avoient de plus refpectable, tout ce que la politique avoit de plus facré revivoient dans fes ouvrages. Il fut digne enfin d'avoir un difciple & un rival tel que Sophocle, qui, enrichi de fes découvertes, & favorifé du plus heureux génie, ne put jamais parvenir à le faire oublier.

1 Ol. 67. Voyez Suidas.

2 Hérod. L. VI.

PROMÉTHÉE LIÉ.

TRAGÉDIE D'ESCHYLE.

C'EST une des trois tragédies qu'Eſchyle avoit compoſées ſur Prométhée ; à ſçavoir, SON VOL, SES LIENS & SA DÉLIVRANCE. Il ne nous reſte que la ſeconde pièce. Le ſujet & toute la ſuite en ſont aſſez bizarres. C'eſt le ſupplice de Prométhée, mais un peu différent de celui que les autres poëtes nous ont repréſenté.

ACTE PREMIER.

La Force & la Violence, enfans du Styx, arrivent avec Vulcain dans un déſert affreux de la Scythie Européanne*. Elles marquent d'abord le lieu de la ſcène & le ſujet de leur arrivée, en réitérant à Vulcain, de la part de Jupiter, l'ordre d'enchaîner Prométhée ſur un rocher, pour le punir d'avoir volé le feu céleſte, & d'en avoir fait part aux hommes. Vulcain, quoi qu'intéreſſé dans ce vol, comme dieu du feu, ne peut, par pitié, ſe déterminer à devenir le miniſtre du ſupplice d'un dieu. Car Prométhée eſt ſuppoſé tel. D'un autre côté l'ordre de Jupiter eſt précis. Ainſi Vulcain en pleurant, annonce au coupable fils de Thémis l'arrêt de ſa condamnation. La Force & la Violence, perſonnage double, dont un ſeul parle pour deux,

* Scythie Européanne, grande région Septentrionale d'Europe.

preſſent Vulcain d'exécuter l'ordre ; & il ſe fait entr'eux un combat de ſévérité & de pitié, qui ſeroit du vrai tragique, même pour nous, ſi la matière étoit différente, ou ſi nous en avions la clef.

Le dieu du feu cède à la ſuprême puiſſance de Jupiter, qu'on ſuppoſe nouveau ſouverain. Il déploye ſes chaînes, déjà préparées, & il attache l'infortuné Prométhée, criminel ſeulement pour avoir trop aimé les hommes. Il cloue les fers au rocher, tandis que les divinités ſpectatrices l'animent à ne rien négliger, dans la crainte que le coupable n'échappe à la vengeance des dieux. La manière dont cela s'exécute eſt monſtrueuſe. Car on perce avec de gros cloux de diamant la poitrine même de la victime ; & tout le détail du ſupplice eſt ſi marqué, que le ſpectacle en devoit faire horreur. Les trois acteurs ſe retirent enfin ; Vulcain en ſoupirant, & les deux fières divinités en accablant Prométhée d'une amère raillerie ſur ſa prétendue faute. Toute cette ſcène eſt remplie de traits qui peignent Jupiter comme un uſurpateur. Car on y dit entr'autres choſes, que nul dieu n'eſt libre, & que tout eſt eſclave de Jupiter, unique ſouverain.

Le malheureux dieu, qui juſques là n'avoit rien dit, appelle l'Æther, les vents, les fontaines & la mer, la terre & le ſoleil, à témoin de l'injuſtice que les dieux font à un dieu. Il compte déjà les milliers d'années qu'il paſſera ſur ſon

rocher. Il ſemble en ignorer le terme; & il impute ce traitement à la tyrannie du nouveau maître de l'univers. Mais il rappelle tout à coup ſes eſprits, & ſon art de lire dans l'avenir. Puis, fortifié par cette penſée, il cède pour un temps à l'invincible néceſſité. C'eſt ainſi qu'il appelle le deſtin.

Au milieu de ſes plaintes, il entend comme des oiſeaux voltiger autour de ſon rocher. Ce ſont des nymphes, filles de l'Océan & de Thétis. Elles ſont portées ſur les aîles des vents, & viennent marquer à Prométhée leur douleur ſur l'état où l'a réduit Jupiter. Car elles ont entendu, diſent-elles, les grands coups de marteau qui retentiſſoient au fond de leurs grottes. Tout l'entretien ſe paſſe en murmures ſur le nouveau gouvernement des cieux. On y dit que Jupiter a tout bouleverſé dans la cour céleſte; qu'il eſt inflexible, cruel, jaloux & tyran. Prométhée goûte la douceur d'une vengeance anticipée, en diſant qu'on détrônera Jupiter; que ce dieu voudra le conſulter pour ſçavoir la conſpiration : mais qu'il ne gagnera rien. Il parle en emporté. Le chœur, qui n'eſt autre que la troupe des divinités marines, dont on vient de parler, s'exprime d'une manière plus modérée, mais qui tend au même but. Cependant la curioſité engage ces déeſſes à demander la véritable cauſe d'un ſi étrange ſupplice. Prométhée en fait le récit détaillé, & achève par là de mettre au fait le ſpectateur.

Il remonte à la ſédition des dieux contre Saturne, à la révolte des Titans contre Jupiter, & au dénouement de cette intrigue, qui fut le baniſſement de Saturne & la défaite des Titans. « Car » enfin, dit-il, c'eſt par mes conſeils que Jupiter » règne ; &, pour prix d'une couronne, il me » traite comme vous le voyez». Prométhée allégue ici le prétexte de ce traitement. « Jupiter, ajoute- » t-il, maître de l'univers par la chute de Saturne, » & par la défaite des Titans, gagna la faveur des » dieux par des dons politiques, ſans avoir égard » aux mortels qu'il vouloit abolir pour reproduire » un monde tout nouveau. La cour céleſte y con- » ſentoit, & j'étois le ſeul d'avis contraire. Seul » j'eus la hardieſſe de ſauver la race humaine; & » ma compaſſion pour elle n'a pu m'attirer la » pitié de ce barbare qui me perſécute. Voilà mon » crime & mes malheurs ». Le chœur s'attendrit à ce diſcours; & Prométhée continue: «J'ai empêché » les hommes de voir clair dans leur deſtinée ». Comment, dit le chœur ? «C'eſt, répond le dieu, » en logeant chez eux les eſpérances aveugles ». Rare & conſidérable préſent, replique la nymphe! Prométhée finit le détail des préſens qu'il a faits aux hommes par celui du feu. Il invite le chœur des nymphes à deſcendre ſur la terre pour être témoins de toutes ſes aventures. Car juſqu'à préſent ces déeſſes ont été en l'air dans des machines.

machines. Ainsi le chœur commence ici à être sédentaire sur le théâtre.

ACTE II.

L'Océan, en qualité d'oncle de Prométhée, vient prendre part aux malheurs de son neveu. Il paroît monté sur je ne sçai quel animal aîlé; bizarrerie inexpliquable. Il donne à Prométhée le salutaire conseil de fléchir devant Jupiter, & de céder à la souveraine puissance. Il s'offre même, en qualité de médiateur, à calmer la colère du dieu offensé. Mais Prométhée, fondé sur la connoissance qu'il a du caractère implacable de Jupiter, refuse ces offres, dans la crainte que de pareilles soumissions ne soient préjudiciables à l'entremetteur, sans être utiles au malheureux. L'Océan, touché de compassion, non seulement pour Prométhée, mais pour Atlas *, condamné à soutenir le ciel, & pour Typhon, frappé de la foudre & enterré sous le mont Ætna †, persiste à vouloir aller demander grace pour eux. «Non, répond Prométhée, songez » en courtisan habile [1] à vous maintenir vous

* Montagne d'Afrique, une des plus élevées de la terre.

† Mont de Sicile, célèbre par les feux & les pierres qu'il vomit quelquefois.

1 On doit prévenir le lecteur que cette expression, EN COURTISAN HABILE, n'est point dans Eschyle, non plus que ce qui est dit plus haut : QUE JUPITER GAGNA LA FAVEUR DES DIEUX PAR DES DONS POLITIQUES. Ces expressions & ces idées modernes figureroient bien mal avec la gravité des principes que présente l'enchaînement de Prométhée, comme nous le verrons dans l'examen de cette pièce.

» même ; (car l'Océan avoit eu part dans le dé-» mêlé des dieux.) & laissez à la colère de Jupiter » le temps de se rallentir ».

L'Océan, convaincu à la fin par les raisons de Prométhée, se retire comme il étoit venu, & laisse au chœur le soin de réitérer ses plaintes ordinaires avec le chant & les espèces de danses, qui finissent le second acte. Au reste, ces plaintes roulent sur la dureté de Jupiter, sur le sort de Prométhée, & sur la douleur de ceux qui le plaignent.

ACTE III.

« Ce n'est point, (dit Prométhée, en com-» mençant le troisième acte,) non, ce n'est point » l'orgueil qui me force à me taire. Mais je ne » puis dévorer l'affront que me font les dieux. Je » passe sous silence les biens dont j'ai comblé cette » nouvelle cour. Elle tient tout de moi ; vous le » sçavez. Mais écoutez ce que j'ai fait en faveur » des humains. De brutes qu'ils étoient, j'ai trouvé » le secret de les rendre des hommes. Je le répéte, » non pour leur reprocher mes bienfaits, mais » pour vous montrer à quel point j'ai porté ma » tendresse pour eux. Aveugles & sourds [1], sem-» blables à de vains fantômes, ils erroient à l'aven-» ture, sans ordre & sans loix. Ils ignoroient l'art

1 Le Grec dit : En regardant ils ne voyoient point ; en écoutant ils n'entendoient point.

» de ſe bâtir des maiſons. Ils ſe retiroient dans le » creux des antres, comme de vils inſectes. Incer- » tains de leur conduite, ils ne diſcernoient ni » temps, ni ſaiſons. C'eſt moi qui le premier leur » appris à connoître le cours des aſtres, le myſ- » tère des nombres, la liaiſon des lettres; qui leur » donnai en un mot, la mémoire, cette mère des » muſes. Je leur enſeignai à ſoumettre au joug » les animaux au lieu des hommes, & à faire ſervir » les courſiers domptés à leur luxe & à leurs diver- » tiſſemens. Quel autre que moi leur donna l'in- » telligence de la marine[1]? ils m'en doivent tous » les avantages. Malheureux auteur d'un ſi grand » nombre d'arts, je n'ai pas celui de me délivrer » des maux que je ſouffre ».

Prométhée, interrompu un moment par le chœur, continue ſur ce ton le détail des faveurs qu'il a prodiguées aux mortels. A l'en croire, la médecine avec tous ſes juleps, le talent d'expliquer les ſonges avec tous leurs pronoſtics, & celui de diſtinguer les préſages avec leurs ſuites, ſont une partie de ſes dons. Il a tiré du ſein de la terre l'airain, le fer, l'argent & l'or. En un mot, il eſt l'inventeur de tous les arts. Tout cela fait eſpérer

1 C'eſt encore une expreſſion moderne ſubſtituée à l'expreſſion la plus poétique & la plus belle. Le Grec dit à peu près : Nul autre que moi n'inventa ces chars, ces aîles de lin, dont les nautoniers ſe ſervent pour errer ſur les mers. Au reſte, la traduction de M. Du Theil, qui ſuivra les extraits du P. Brumoy, ſera plus que ſuffiſante pour remédier aux incorrections de ce ſçavant.

au chœur, qu'un dieu ſi puiſſant pour autrui, pourra bien le devenir pour lui même. «Vous vous » trompez, répondit-il, la deſtinée l'emporte ſur » l'adreſſe. Les parques ſeules avec les furies » gouvernent la deſtinée; & Jupiter même lui eſt » ſoumis. «Quoi, dit le chœur, ſon deſtin n'eſt- » il pas de régner toujours»? Prométhée ne répond à cette queſtion, qu'en diſant qu'il ſe donnera bien de garde de parler ſur ce ſujet, & que c'eſt au prix de ſon ſecret qu'il ſçaura ſe tirer des liens qui l'attachent. Les nymphes, effrayées de cette impiété, la corrigent, ſuivant l'office du chœur, & repréſentent à Prométhée que ſa tendreſſe pour les hommes ne doit pas lui ôter la crainte du maître des dieux. Elles avancent une maxime qui ſuit du ſyſtême de la deſtinée, c'eſt de n'oublier jamais que rien n'eſt plus doux que de prolonger ſes jours par l'eſpérance & la joie.

ACTE IV.

Io *, qui doit ſervir de dénouement à la pièce, arrive en Scythie, comme par hazard, ſans ſçavoir où ſa fureur l'a conduite. Elle le demande à Prométhée, qu'elle eſt ſurpriſe de trouver en cet état. Puis, ſans attendre ſa réponſe, elle ſe ſent tout à coup agitée de ſes accès ordinaires de fré-

* Io eſt la déeſſe Iſis, adorée des Egyptiens. Son père Inachus donna commencement au royaume d'Argos. Il régnoit environ 346 ans avant la ſortie des enfans d'Iſraël hors l'Egypte.

néſie. Elle croit voir l'ombre d'Argus qui ſort du tombeau pour la pourſuivre. « Qu'ai je fait, » dit-elle, au fils de Saturne, pour être ſi cruel- » lement traitée ? (c'eſt à Jupiter qu'elle s'a- » dreſſe) quel plaiſir goûtez vous à me voir la » victime d'une ſi affreuſe manie ? conſumez » moi par le feu ; précipitez moi dans le ſein » de la terre ; livrez moi en proie aux monſtres » marins. Ne m'enviez pas l'effet de ces triſtes » vœux. Mes erreurs ont trop duré ; & j'en » ignore le terme » ! C'eſt à peu près ainſi, & plus éloquemment encore, que s'exprime la douleur d'Io. Perſonne ne ſe perſuadera, avec M. Dacier *, qu'elle paroiſſe ſur le théâtre en forme de géniſſe, quoiqu'une épithéte, qui a rapport à cela, ſemble l'indiquer obſcurément. C'eſt une imagination trop ridicule pour être fondée. Il ſuffit que le ſpectateur ſoit prévenu que cette fille s'imaginât être métamorphoſée, ou qu'elle portât en effet ſur la tête quelque marque de ſa prétendue métamorphoſe.

Prométhée, comme dieu, la reconnoît. Elle en eſt étonnée. Elle l'interroge ſur la durée de ſes maux. Il craint de lui répondre, de peur de l'affliger. Elle inſiſte ; elle preſſe. Mais Prométhée veut qu'auparavant elle raconte ſes aventures aux Nymphes marines qui ſont ſœurs d'Inachus,

* Dacier, POÉTIQ. d'Ariſtote.

père d'Io ; en faveur de ses tantes elle fait son récit, tel à peu près que le font les poëtes Grecs, & Ovide après eux. Ensuite Prométhée lui révèle les autres voyages auxquels la jalouse Junon la condamne. C'est une description purement géographique ; & je n'en vois point la beauté par rapport à la tragédie, si ce n'est que Prométhée ménage par là une suspension, en excitant toujours la curiosité sur ce qu'il va dire de plus, & en flattant les Athéniens par le récit de leurs fabuleuses annales. Io, effrayée de la prophétie qui lui annonce tant de nouveaux malheurs, voudroit se précipiter. « Hé, que feriez » vous donc, dit Prométhée, si vous étiez im- » mortelle & malheureuse, comme je suis mal- » heureux & immortel ; moi qui ne peux cesser » de souffrir que Jupiter ne cesse de régner » ? Cette parole, qui fait le fonds de la tragédie, engage Io à souhaiter que son persécuteur soit détrôné, & à demander comment cela peut se faire. Ce sera par un fils plus puissant que lui, & qui me délivrera de ses mains, répond Prométhée. Il refuse d'abord de s'expliquer davantage sur cet article ; puis il montre peu à peu que son libérateur sera un descendant d'Io *, le treizième de sa race, en un mot Hercule, qui

* N'est ce point là un moyen fabuleux de faire penser qu'Hercule l'Egyptien & Hercule le Grec étoient le même ? Car Io ou Isis, dont la postérité régna en Egypte, étoit Argienne.

en effet briſa les fers de Prométhée malgré Jupiter. Mais il ne le déſigne pas tout d'un coup. Il donne le choix à Io d'apprendre ou quel ſera ce libérateur, ou le reſte des malheurs qu'elle a dans la ſuite à eſſuyer. Elle demande à ſçavoir l'un & l'autre articles : l'un en faveur du chœur, & l'autre pour elle : de ſorte que Prométhée ſe laiſſe gagner, & continue le détail des voyages d'Io, ſuivant le goût dont j'ai parlé. Il fixe enfin l'établiſſement de cette fille en Egypte * avec ſa poſtérité ; & , pour preuve de la vérité de ſa prophétie, il lui décrit les pays qu'elle a déjà parcourus. Il lui déclare qu'elle aura de Jupiter Epaphus †, dont la domination s'étendra auſſi loin que le Nil ; que les cinquante Danaïdes, qui en ſeront iſſues, retourneront à Argos ; que chacune d'elles tuera ſon époux, excepté la ſeule Hypermneſtre ; que de ſon ſang naîtra dans la ſuite ce libérateur qu'il attend ; qu'il a reçu cet oracle de Thémis. Io interrompt ce diſcours par un nouvel accès de fureur qui la ſaiſit, & qui ranime cette ſcène. Le chœur déplore le malheur de la future épouſe de Jupiter, & fait une morale ſur l'inégalité dans les mariages.

* Egypte, vaſte pays que les anciens mettoient partie en Aſie, partie en Afrique, en le diviſant par le Nil. On le met aujourd'hui entièrement en Afrique. Le golphe Arabique le ſépare de l'Aſie.

† Epaphus, fils de Jupiter & d'Io, régna en Egypte. Il bâtit Memphis.

ACTE V[1].

« Cette inégalité, reprend Prométhée, ſera » fatale à Jupiter même. Il lui en coûtera le » ſceptre. Je ſuis le ſeul des dieux qui puiſſe » lui enſeigner le moyen de prévenir ſa ruine, » & d'écarter l'effet des funeſtes imprécations » de ſon père détrôné. Ses foudres ne le garan- » tiront pas. Il ſe prépare lui même un ennemi » qu'il ignore, ennemi indomptable, dont les » coups ſeront plus puiſſans & plus sûrs que le » feu du ciel, & que le trident de Neptune ». Il entend un fils de Jupiter & d'Alcmène.

Le chœur a beau tâcher de lui inſpirer de la crainte. Il achève ſa prophétie avec les derniers emportemens du mépris à l'égard de Jupiter ; & ſur ces entrefaites Mercure arrive en fendant les airs. Il ordonne à Prométhée, de la part de Jupiter, de déclarer quel eſt cet hymen fatal &

1 M. de Pompignan a eu raiſon de relever cette ſingulière diviſion d'actes, imaginée par le P. Brumoy. Si cette tragédie fut originairement diviſée en actes, il eſt plus vraiſemblable que le cinquième commençoit à l'arrivée d'un nouvel interlocuteur ; mais je crois avoir ſuffiſamment montré, dans une note ſur le ſecond diſcours, que cette diviſion par actes dans la tragédie étoit ignorée des anciens. J'y ai fait voir comment elle s'eſt établie pour ſe perpétuer & paſſer juſqu'à nous. Peut-être une invention plus heureuſe pourroit un jour ramener la tragédie à ſa première conſtitution, & faire ceſſer l'uſage bizarre de ces vuides, qui, ſans intention & ſans effet, marquent le repos du ſpectateur & de l'acteur. Cependant on a ſuivi par tout dans cette édition la diviſion d'actes la plus généralement établie.

ce ſucceſſeur futur, dont il prédit l'uſurpation. « Vous parlez en eſclave des nouveaux dieux, » répond le prophéte: penſez vous que la nou- » velle cour ſoit bien affermie ? n'ai je pas vu » deux rois détrônés ? (l'un eſt Ophion, l'autre » Saturne.) allez, je ne vous dévoilerai pas » mon ſecret ».

Sur ce que Mercure lui repréſente que c'eſt cette même opiniâtreté qui lui a attiré ſes malheurs. « Moi, répond-il, je ne changerois pas » mon infortune avec votre lâche complaiſance ». Il ſe fait là un dialogue très court & très vif, qui donne toujours ſujet à Prométhée de mettre en plein jour ſa fermeté inébranlable. Il veut haïr Jupiter & les dieux ; il ne craint ni la foudre, ni la chute de la terre : il aime mieux ſouffrir toujours, que ſupplier un moment. Enfin, ſa vengeance lui eſt ſi chère & ſi douce, qu'il veut l'aſſouvir à quelque prix que ce puiſſe être; & qu'il eſt déterminé à ne point parler, que Jupiter ne lui ait fait ſatisfaction.

Mercure, après lui avoir déclaré qu'il va être précipité dans les débris du rocher, & qu'il ne reverra le jour que pour livrer ſes entrailles renaiſſantes en proie à des vautours, le prie de ſuivre ſon conſeil & de céder, tandis qu'il en eſt temps encore. Le chœur ſe joint à Mercure. Mais Prométhée, aigri au dernier point, n'en

devient que plus féroce ; de manière que le meſſager des dieux avertit les nymphes de s'écarter pour éviter la foudre. Les nymphes refuſent d'abandonner un malheureux. On entend auſſitôt un bruit épouvantable dans les airs. (C'eſt Prométhée lui même qui l'annonce.) Le tonnerre gronde, la terre tremble, les éclairs brillent, les vents déchaînés mugiſſent; les monceaux de pouſſière s'élèvent, l'air & la mer ſont confondus. « Vous voyez, continue-t-il, en implo-» rant ſa mère Thémis, vous voyez quels injuſtes » tourmens l'on me fait ſouffrir ». A l'inſtant il diſparoît; c'eſt à dire, qu'il eſt englouti dans le ſein de la terre, ou enlevé dans un tourbillon, comme le prétend M. Dacier.

Je n'ai rien à dire ſur cette pièce, ſi ce n'eſt qu'on y reconnoît encore plus que dans les ſuivantes du même auteur, la rudeſſe antique de la tragédie naiſſante, avec beaucoup d'élévation & de grandeur. Je ſerois tenté de croire que le ſujet qui nous paroît monſtrueux, pour m'exprimer comme M. Dacier, eſt une allégorie ſur les rois, & peut être ſur Xerxès ou Darius, choſe extrêmement ragoûtante pour une république, peut être auſſi ſur les conquêtes des Héraclides. Mais j'aime mieux avouer que je ne vois pas aſſez de fondement pour appliquer cette enigme à quelque fait particulier, que de pré-

tendre embellir cette pièce par des interprétations allégoriques, qu'on ne recevroit peut être pas, toutes vraisemblables qu'elles me paroissent. Il est vrai, toutefois, que le déchaînement de Prométhée contre la royauté devoit seul intéresser les Athéniens, & qu'Eschyle avoit en vue de leur plaire par cet endroit. Du reste, il est assez difficile de comprendre quel plaisir pouvoit leur faire tout ce systême fabuleux, à le prendre à la lettre, si l'on avoue qu'il faut entrer dans les idées & les mœurs de l'antiquité [1].

1 Voyez sur cette allégorie de Prométhée ce qu'on en dit dans l'examen qui suit la traduction de cette pièce.

PROMÉTHÉE
ENCHAÎNÉ,
TRAGEDIE D'ESCHYLE.

PERSONNAGES.

LA FORCE.

LA VIOLENCE.

VULCAIN.

PROMÉTHÉE.

LE CHŒUR (composé des nymphes, filles de l'Océan.)

IO.

MERCURE.

La scène est en Scythie, sur le Mont Caucase.

PROMÉTHÉE ENCHAÎNÉ,

TRAGÉDIE D'ESCHYLE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

LA FORCE, LA VIOLENCE, VULCAIN, PROMÉTHÉE.

LA FORCE.

Nous voici parvenus aux extrémités de la terre, dans la Scythie, au fond d'un désert impraticable : Vulcain c'eſt à toi de ſonger aux ordres que ton père t'a donnés. Sur ces rocs eſcarpés, attache indiſſolublement, avec des chaînes de diamans, ce hardi protecteur des humains; il a dérobé ton attribut, le feu, organe de tous les arts; il en a fait part aux hommes; c'eſt un crime dont la vengeance intéreſſe tous les dieux. Qu'il apprenne à reſpecter le pouvoir de Jupiter; qu'il ceſſe de tout ſacrifier aux mortels.

VULCAIN.

Divinités impitoyables, pour vous les ordres de Jupiter ont été faciles à remplir, & n'ont plus rien qui vous arrête. Mais moi, comment aurai je le

courage d'enchaîner, ſur ce roc voiſin des orages, un dieu à qui le ſang m'allie? toutefois la néceſſité m'y contraint; il eſt dangereux de braver la volonté de mon père. Fils trop entreprenant de la ſage Thémis, malgré moi, malgré toi je vais t'attacher avec des chaînes d'airain que rien ne pourra briſer, ſur ce mont inhabité, où tu n'entendras la voix, ni ne verras le viſage d'aucun mortel; où, brûlé lentement par les rayons ardens du ſoleil, ton corps brunira. Là, toujours trop tard à ton gré, la nuit parſemée d'étoiles viendra obſcurcir le jour, & trop tard le ſoleil viendra ſécher la roſée du matin; car la douleur du mal préſent t'accablera ſans ceſſe; & ton libérateur n'eſt pas né. Voilà le fruit de ton amitié pour les humains. Dieu toi-même, ſans crainte d'irriter les dieux, tu as fait aux mortels des préſens qui paſſoient ton pouvoir; en punition de cette audace tu vas habiter cette roche affreuſe, debout, ſans ſommeil & ſans repos. Tu poulſeras des ſoupirs & des cris inutiles. Le cœur de Jupiter eſt inexorable: un nouveau maître eſt toujours dur.

LA FORCE.

Eh bien! que tardes tu? quelle vaine pitié? Quoi, tu ne hais pas un dieu ennemi de tous les dieux, qui a tranſporté aux mortels tes propres honneurs!

VULCAIN.

VULCAIN.

Le ſang & l'amitié ſont bien forts.

LA FORCE.

Il eſt vrai; mais ne crains-tu pas encore plus ton père? oſes tu lui déſobéir!

VULCAIN.

Toujours vous futes ſans pitié, prête à tout oſer.

LA FORCE.

Ta compaſſion n'eſt point un remède à ſes maux; pourquoi chercher un ſecours inutile?

VULCAIN.

Art qu'exercent mes mains, combien tu m'es odieux?

LA FORCE.

Pourquoi le haïr? Il n'eſt point cauſe de ce qui arrive aujourd'hui.

VULCAIN.

Ah! que n'eſt-il plutôt le partage d'un autre!

LA FORCE.

Les dieux peuvent tout, mais non diſpoſer d'eux mêmes; Jupiter ſeul eſt libre.

VULCAIN.

Je le ſçais & ne puis le conteſter.

LA FORCE.

Ne tarde donc plus à l'enchaîner. Déjà ton père s'apperçoit de ta lenteur.

VULCAIN.

Les anneaux pour ſes bras ſont prêts; les voilà.

LA FORCE.

Prends les : fais y paſſer ſes mains, & à grands coups de marteau cloue ces anneaux au rocher.

VULCAIN.

C'eſt fait : j'ai obéi avec ſoin.

LA FORCE.

Frappe encore : ſerre : que rien ne ſe relâche; il eſt habile, il pourroit s'échapper.

VULCAIN.

Quant à ce bras, rien ne peut le dégager.

LA FORCE.

Attache l'autre également: qu'il connoiſſe combien, malgré ſon adreſſe, il eſt inférieur à Jupiter.

VULCAIN.

Va, nul autre ici que Prométhée n'aura de reproches à faire à Vulcain.

LA FORCE.

Enfonce maintenant, avec force, ce coin aigu de diamant, au travers de ſa poitrine.

VULCAIN.

Ah! Prométhée, Prométhée, je gémis de tes maux.

LA FORCE.

Quoi! tu tardes encore? tu pleures ſur les ennemis de Jupiter; crains de pleurer bientôt ſur toi même.

VULCAIN.

Voyez ce ſpectacle horrible...

LA FORCE.

Je vois un audacieux dignement puni. Allons, paſſe ces autres chaînes autour de ſes reins.

VULCAIN.

Je dois le faire, je le ſçais. Tes ordres ſont ſuperflus.

LA FORCE.

Mes ordres, mes cris te preſſeront. Deſcends plus bas: enchaîne ſes cuiſſes.

VULCAIN.

Eh bien, c'eſt fait; & je n'ai point tardé.

LA FORCE.

Maintenant attache fortement ces fers à ſes pieds: ſonge à l'examinateur ſévère de ton ouvrage.

VULCAIN.

Que tes diſcours s'aſſortiſſent bien à tes regards!

LA FORCE.

Sois tendre & ſenſible, ſi tu veux; pour moi l'audace & la dureté, tu le ſçais, ſont mon partage.

VULCAIN.

Allons: tout eſt fait, retirons nous.

LA FORCE (à Prométhée).

Inſulte maintenant les dieux; dérobe leurs honneurs pour en faire part aux hommes. Qui d'entre ces mortels adoucira ton ſupplice? PROMÉTHÉE!... ce nom te convient mal... C'eſt à toi-même qu'il faudroit un PROMÉTHÉE, pour te délivrer de tes maux.

SCÈNE II.

PROMÉTHÉE.

O divin Æther, ô ſouffle aîlé des vents, ſources des fleuves, flots ſans nombre qui ridez la ſurface des mers, ô Terre, mere de tous les êtres, & toi ſoleil dont les regards embraſſent toute la nature, voyez quel traitement un dieu éprouve de la part des dieux! Voyez à quels maux je vais être en proie pendant des milliers d'années. Regardez les indignes chaînes que le nouveau prince des immortels a forgées pour moi. Hélas! mon ſort préſent & futur me fait ſoupirer.... Quel ſera le terme de mes peines? Que dis-je? Ne ſçais-je donc pas lire dans l'avenir; & peut-il m'arriver des malheurs imprévus? Ne connois-je pas la force invincible de la néceſſité? Subiſſons courageuſement l'arrêt du deſtin. Hélas! Je ne puis ni parler ni me taire ſur le ſort qui m'accable. Infortuné, ce ſont les préſens que j'ai faits aux mortels, qui m'attirent tant de rigueur. J'ai dérobé le feu du ciel [1], pour leur en faire part; & ce feu eſt devenu pour eux le principe de tous les arts, la ſource de mille avantages. Voilà le crime pour lequel je ſuis enchaîné, & expoſé ſur cette roche à toutes les injures de

1 Le texte ajoute: Dans une FÉRULE, plante qui porte ce nom.

l'air..... Mais quel bruit, quelle odeur parvient juſqu'à moi? Quelle divinité, quel homme, quel demi-dieu vient ſur cette roche iſolée, être le témoin de ma peine? Que veut-il? Ah! qui que vous ſoyez, venez, voyez chargé de chaînes un dieu malheureux, que ſon amitié pour les humains a fait haïr de Jupiter, & de tous les dieux qui forment ſa cour. Hélas!... j'entends voler des oiſeaux; le bruit s'approche; l'air réſonn du battement léger de leurs aîles.... Tout ici m'épouvante.

SCÈNE III.

PROMÉTHÉE, LE CHŒUR. (Il eſt compoſé des nymphes, filles de l'Océan).

LE CHŒUR.

Ne crains rien; ce ſont des divinités amies, que des aîles légères apportent ſur ce ſommet. Notre père n'a cédé qu'avec peine à nos inſtances; & les vents nous ont favoriſées. Le bruit du marteau a retenti juſqu'au fond des antres marins; &, ſurmontant la pudeur, ſans rougir d'être à demi nues [1], nous nous ſommes élancées ſur un char aîlé.

PROMÉTHÉE.

Filles de la féconde Thétis, & du dieu dont

1 Le texte dit: Sans être chauſſées.

les flots inquiets entourent toute la terre, regardez, voyez de quels liens enlacé ſur la cime de ce roc, j'habiterai déſormais une demeure que nul ne m'enviera.

LE CHŒUR.

Je le vois, Prométhée; & un nuage de terreur, groſſi de larmes, ſe répand ſur mes yeux, quand je conſidère ton corps flétri ſous le poids de ces chaînes de diamant. De nouveaux maîtres régnent dans l'olympe; Jupiter y dicte injuſtement de nouvelles loix : ceux qu'on redoutoit jadis ont diſparu devant lui.

PROMÉTHÉE.

En me chargeant de ces liens indiſſolubles, que ne m'a-t-il précipité ſous la terre, au fond du ſejour infernal des morts, dans l'abyme du tartare! Là du moins j'échapperois aux regards inſultans des hommes & des dieux! Mais non; triſte jouet des airs, il faut que mon tourment réjouiſſe mes ennemis.

LE CHŒUR.

Eh! quel dieu porte un cœur aſſez féroce pour ſe réjouir d'un tel ſpectacle? quel autre que Jupiter ne compatit pas à tes maux? Pour lui, ſon cœur, toujours inexorable & jaloux, tyranniſe la génération céleſte; & ne ceſſera point qu'il n'ait aſſouvi ſa cruauté, ou qu'un heureux effort n'ait renverſé ſon trône, maintenant trop affermi.

PROMÉTHÉE.

Tout chargé que je ſuis des plus honteuſes chaînes, ce prince des immortels ſera contraint de recourir à moi, pour connoître le nouvel ennemi qui doit lui enlever ſon ſceptre & ſes honneurs. Mais en vain employera-t-il les charmes ſéducteurs de la perſuaſion, en vain fera-t-il éclater les plus terribles menaces, je ne lui déclarerai point ce ſecret, qu'il n'ait briſé mes fers & réparé mon injure.

LE CHŒUR.

Toujours la même audace! Au comble de l'infortune, tu ne ſçais point plier : ta bouche ne reſpecte rien. L'effroi ſaiſit mon cœur; je tremble pour toi. Quelle ſera la fin de tes peines? L'ame du fils de Saturne eſt impénétrable, & ſon cœur eſt inflexible.

PROMÉTHÉE.

Jupiter eſt inflexible ; je le ſçais. Sa volonté ſeule eſt pour lui la juſtice. Toutefois, à des coups inattendus cette ame dure s'amollira; ce couroux imdomptable s'appaiſera : avec un empreſſement égal au mien, il recherchera mon ſecours & mon amitié.

LE CHŒUR.

Mais pour quelle offenſe Jupiter te fait-il ſubir un traitement ſi barbare? quelle eſt ta faute? parle, ſi ce n'eſt point une peine pour toi.

PROMÉTHÉE.

Hélas! il m'eſt douloureux de le dire; il m'eſt douloureux de le taire : & tout ſert à ma peine. La haine venoit d'éclater entre les immortels; & la diviſion régnoit parmi eux. Les uns vouloient, chaſſant Saturne, donner le ſceptre à Jupiter; les autres, au contraire, s'efforçoient d'écarter pour toujours celui ci du trône. Je donnai, mais en vain, les plus ſages conſeils aux enfans du ciel & de la terre, aux Titans. Leur ſuperbe audace dédaignoit la ruſe & l'adreſſe; ils croyoient triompher ſans peine par leurs propres forces. Pour moi, Thémis ma mère, & la Terre elle même, qu'on adore ſous tant de noms divers, m'avoient plus d'une fois prophétiſé que, dans le combat qui ſe préparoit, la force & la violence ne ſeroient d'aucun avantage; que la ruſe ſeule décideroit de la victoire. Lorſque je leur annonçois cet oracle, à peine daignoient-ils m'écouter. Dans cette conjoncture il me parut plus ſage, me joignant à ma mère, d'embraſſer de plein gré le parti de Jupiter, qui de lui même auſſi m'invitoit à me réunir à lui. Par moi, par mes avis, il ſçut précipiter dans les noirs & profonds abymes du Tartare l'antique Saturne avec tous ſes défenſeurs. Après un pareil ſervice, voilà l'indigne prix dont m'a payé ce tyran du ciel; & tel eſt le vice ordinaire de la

tyrannie: l'ingratitude envers ſes amis. Mais ce que vous demandez, la cauſe de mon ſupplice, je vais vous l'apprendre. A peine aſſis ſur le trône de ſon père, diſtribuant à tous les dieux des honneurs & des récompenſes, il tâcha d'affermir ſon empire. Dans ce partage, loin d'avoir égard aux malheureux mortels, il vouloit en anéantir la race entière, & en reproduire une nouvelle. Perſonne ne parut s'y oppoſer; ſeul je l'oſai; ſeul j'empêchai qu'écraſés de la foudre, les humains n'allaſſent peupler les enfers. Telle eſt la cauſe des rigueurs qui m'accablent; voilà ce qui m'attire ce traitement douloureux à ſubir, horrible même à voir. J'ai eu pitié des mortels; perſonne n'a eu pitié de moi. Je ſuis traité ſans miſéricorde; mais mon ſupplice même eſt l'opprobre de mon tyran.

LE CHŒUR.

Ah! Prométhée, quel cœur de roche ou de fer pourroit ne pas compatir à tes maux! Pourquoi les ai je vus? mon cœur en eſt pénétré de douleur.

PROMÉTHÉE.

Sans doute, mes amis en auront compaſſion.

LE CHŒUR.

Mais, n'as tu rien fait de plus?

PROMÉTHÉE.

Par moi les hommes ne déſirent plus la mort.

LE CHŒUR.

Quel remède leur as tu donné contre le désespoir ?

PROMÉTHÉE.

J'ai placé chez eux l'espérance aveugle.

LE CHŒUR.

Don précieux que tu as fait aux mortels !

PROMÉTHÉE.

De plus, je leur ai fait part du feu céleste.

LE CHŒUR.

Le feu ! quoi les mortels possèdent ce brillant trésor !

PROMÉTHÉE.

Oui ; & de ce maître ils apprendront bien des arts.

LE CHŒUR.

Voilà donc les crimes pour lesquels Jupiter te fait une si cruelle injure ! Mais, n'auras tu point de relâche ? N'y aura-t-il pas un terme à tes maux ?

PROMÉTHÉE.

Nul autre terme que celui qu'il voudra.

LE CHŒUR.

Voudra-t-il qu'il y en ait ? & quel espoir as tu ? ah ! Prométhée, tu as offensé Jupiter. Mais te reprocher cette offense, ne seroit point un plaisir pour mon cœur, & seroit une peine pour le tien. Laissons ce discours ; cherchons plutôt le moyen de hâter ta délivrance.

PROMÉTHÉE.

Qu'il eſt aiſé, dans le port, d'exhorter & de conſeiller ceux qui ſont dans la tourmente! J'ai offenſé Jupiter; je le ſçais : j'ai voulu l'offenſer; je ne le nie point. Pour ſecourir les mortels, je me ſuis perdu moi même. Mais je n'ai pas du croire que je ſerois ainſi condamné à me voir conſumé ſur ces rocs, au ſommet déſert de ce mont inhabitable. Vous cependant, ne vous contentez point de déplorer mon malheur préſent; deſcendez près de moi; venez apprendre le ſort qui m'eſt réſervé, & connoiſſez tout mon deſtin. Ne me refuſez point; compatiſſez à un malheureux. Hélas! l'infortune voltige autour de nous, & menace toutes les têtes.

LE CHŒUR.

Tu nous perſuaderas ſans peine, ô Prométhée! D'un pied léger nous deſcendrons de ce rapide char; &, quittant le ſéjour aërien des oiſeaux, nous approcherons de ce roc eſcarpé : nous apprendrons volontiers l'hiſtoire de tes malheurs.

(Elles deſcendent de leur char aîlé).

ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

PROMÉTHÉE, LE CHŒUR, L'OCÉAN (monté ſur un animal aîlé.)

L'OCÉAN.

J'ARRIVE enfin près de toi, Prométhée, après avoir traverſé des pays immenſes, ſur ce monſtre aîlé, que ma volonté conduit ſans le ſecours du frein; je partage tes maux, n'en doute point: le ſang qui nous unit m'en fait une loi. Mais quand tu me ſerois étranger, perſonne encore ne me ſeroit plus cher que toi. Je ne ſçais ni mentir, ni flatter; tu le reconnoîtras bientôt. Parle; dis comment je puis te ſecourir; l'Océan ſera toujours ton plus fidèle ami.

PROMÉTHÉE.

Eh quoi! vous auſſi, vous voulez être témoin de ma peine! Vous oſez quitter les mers qui portent votre nom, & vos grottes formées par la nature pour chercher ces montagnes qui ne produiſent que du fer. Eſt-ce curioſité, eſt-ce compaſſion qui vous amène? Regardez ce ſpectacle; voyez quel traitement j'endure, moi,

l'ami de Jupiter, qui ſeul l'aidai à monter ſur le trône.

L'OCÉAN.

Je le vois, Prométhée; &, quelle que ſoit ta ſagacité, je te donne un avis. Rentre en toi-même; un nouveau maître regne ſur les dieux; prends de nouveaux ſentimens. Si tu tiens toujours ces propos outrageans, du haut de l'olympe Jupiter peut t'entendre, & bientôt tes maux aggravés, te feront regretter ta peine préſente. Malheureux, étouffe un courroux impuiſſant, tâche d'obtenir grace. Ce conſeil peut-être te paroît d'un vieillard; mais, tu vois, Prométhée, ce qu'attire un diſcours préſomptueux. Rien ne t'humilie; tu ne cédes point au malheur, & tu cherches à redoubler celui qui t'accable. Crois-moi, plie ſous le joug[1]; ſonge quel monarque ſévère & ſouverain regne aujourd'hui. Je vais le trouver; j'eſſayerai d'en obtenir ta délivrance. Toi, cependant, modère toi; ne déchaîne point ta langue audacieuſe. Eclairé comme tu l'es, ignores tu quelle punition ſuit un diſcours imprudent.

PROMÉTHÉE.

J'admire votre bonheur de n'être pas vous même traité en coupable, vous mon complice & mon aide. Mais ceſſez, quittez un inutile ſoin. Vous

1 Littéralement: Ne regimbe pas contre l'aiguillon.

ne le fléchirez point; il eſt inébranlable. Craignez que votre voyage ici ne vous attire quelque malheur.

L'OCÉAN.

Tu conſeilles les autres bien mieux que toi-même; tu m'en donnes la preuve. Mais n'arrête point mon zele; je me flatte, oui, je me flatte d'obtenir cette grace de Jupiter; il te délivrera de tes maux.

PROMÉTHÉE.

Je reconnois vos ſoins, & les reconnoitrai toujours. Votre amitié ne ſe laſſe point; mais ne faites point d'efforts pour me ſervir; ceux que vous tenteriez ſeroient vains. Modérez votre zèle, éloignez vous de ces lieux. Si je ſuis malheureux, je ne veux entraîner perſonne dans l'abyme.

L'OCÉAN.

Mais puis je t'abandonner? puis je oublier ton frere Atlas, qui, courbé vers les portes du couchant, ſoutient ſur ſes épaules le peſant fardeau du ciel & de la terre? Ai je pu voir, ſans pitié, l'habitant des antres de Cilicie, ce fils de la terre, ce géant prodigieux, l'audacieux Typhon aux cent têtes, précipité par un bras victorieux; lui, qui défioit tous les dieux? Sa bouche effroyable vomiſſoit la mort; ſes yeux lançoient des flammes étincelantes; on eût dit qu'il alloit briſer le trône de Jupiter. Mais

le trait inévitable de ce dieu, la foudre armée de ſes carreaux l'atteint; ſoudain, ſes menaces inſolentes ſont confondues; frappé du tonnere, embrâſé juſqu'au fond des entrailles, ſes forces l'abandonnent; il tombe, & ſon corps ſans vigueur, eſt maintenant étendu près du détroit de Charybde, où il brûle ſous les racines de l'Etna; tandis que Vulcain aſſis au ſommet de ce mont, y forge, avec bruit, des maſſes de fer ardentes. De là s'élanceront un jour des torrens de feu, dont la flamme dévorante engloutira les vaſtes & fertiles champs de la Sicile. Ainſi, tout pulvériſé qu'il eſt par la foudre, Typhon, dans ſa rage, exhalera encore les toubillons fumeux d'un feu toujours renaiſſant.

PROMÉTHÉE.

Inſtruit par l'expérience, vous n'avez pas beſoin de mes conſeils. Songez à vous. Pour moi, je ſupporterai mon ſort, juſqu'à ce que le courroux de Jupiter ſoit adouci.

L'OCÉAN.

Mais ne ſçais tu pas, Prométhée, que les diſcours peuvent appaiſer la colère la plus immodérée.

PROMÉTHÉE.

Oui, ſi l'on attend l'inſtant favorable; non, ſi l'on choque violemment un eſprit irrité.

L'OCÉAN.

Mais quel riſque y a-t-il à le tenter? réponds.

PROMÉTHÉE.

C'eſt peine inutile, folie & ſimplicité.

L'OCÉAN.

Eh bien! laiſſe moi cette folie, cette ſimplicité; la ſageſſe la plus utile eſt celle qui paroît folie.

PROMÉTHÉE.

Mais cette fauſſe démarche me ſera imputée.

L'OCÉAN.

Tu veux donc que je m'en retourne ſans eſſayer de te ſervir.

PROMÉTHÉE.

Craignez que votre pitié ne vous faſſe un ennemi.

L'OCÉAN.

De qui? du nouveau maître du ciel?

PROMÉTHÉE.

De lui même. Gardez vous de jamais l'irriter.

L'OCÉAN.

Ton malheur, il eſt vrai, eſt une forte leçon.

PROMÉTHÉE.

Ne l'oubliez jamais. Partez, hâtez vous.

L'OCÉAN.

Je t'en crois, & je ſuis ton conſeil. Déjà ce quadrupède léger ſecoue ſes aîles, & frappe l'air; il reverra volontiers ſa demeure.

SCÈNE II.

LE CHŒUR.

O Prométhée! je plains ton malheureux deſtin. Une ſource de larmes coule de mes yeux attendris; mes joues ſont baignées d'humides pleurs. Jupiter exerce à ſon gré un pouvoir tyrannique; il déploie ſon orgueilleuſe autorité ſur des dieux plus anciens que lui.

Tout gémit dans ces lieux ſur ton ſort & ſur celui de tes frères, dépouillés de leurs honneurs antiques & de leur gloire.

Tous les peuples de la féconde Aſie; les filles guerrières, fixées dans la Colchide; les Scythes vagabonds, répandus aux extrémités de la terre, autour du marais Mæotide; le belliqueux Arabe; & la nation féroce, armée de lances aiguiſées, qui habite le ſommet eſcarpé du Caucaſe; tous compatiſſent à ce ſort lamentable. Atlas, cet infortuné Titan, étoit le ſeul d'entre les dieux, que nous euſſions encore vu chargé des chaînes peſantes de la douleur; Atlas, qui porte ſur ſon dos le poids énorme du ciel & de ſes poles. Les flots en mugiſſent à ſes pieds, l'abyſme en gémit, l'antre noir de Pluton en frémit ſous l'épaiſſeur du monde, & les ſources limpides des fleuves en murmurent.

ACTE III.

SCENE PREMIÈRE.

PROMÉTHÉE, LE CHŒUR.

PROMÉTHÉE.

Ne penſez pas que mon ſilence ſoit l'effet de l'orgueil ou du dédain ; mais mon ame ſuccombe à l'idée de l'indigne état où je ſuis. Cependant à quel autre qu'à moi ces nouveaux dieux doivent-ils les honneurs dont ils jouiſſent? Mais n'en parlons plus : ce ſeroit répéter ce que vous ſçavez déjà. Apprenez ſeulement quel étoit le malheureux ſort des hommes, & comme, de ſtupides qu'ils étoient, je les ai rendus inventifs & induſtrieux ; non que j'aie à m'en plaindre, mais pour vous faire connoître l'étendue de mes bienfaits. Avant moi ils voyoient, mais voyoient mal ; ils entendoient, mais ne comprenoient pas. Pareils aux fantômes d'un ſonge, depuis des ſiècles ils confondoient tout. Ne ſçachant ſe ſervir ni de briques ni de charpente, pour conſtruire des maiſons éclairées, ils habitoient, comme l'avide fourmi, des antres obſcurs, creuſés ſous la terre.

Nul ſigne certain ne leur faiſoit diſtinguer la ſaiſon des frimats de celle des fleurs, des fruits ou des moiſſons. Sans réflexion, ils agiſſoient au hazard, juſqu'au moment où je leur fis obſerver le lever, &, ce qui eſt encore plus difficile à connoître, le coucher des aſtres. Pour eux, j'ai trouvé la plus belle des ſciences, celle des nombres; j'ai formé l'aſſemblage des lettres; & j'ai fixé la mémoire, mère des muſes, ame de la vie. C'eſt moi qui le premier ai accouplé les animaux ſous le joug, afin qu'aſſervis aux hommes, attelés ou chargés, ils ſuccédaſſent à leurs plus pénibles travaux. Par moi les courſiers accoutumés au frein, ont traîné des chars pour la pompe du luxe opulent; nul autre que moi n'a inventé ces voitures aîlées dans leſquelles les nautoniers peuvent errer ſur les mers. Infortuné! après tant d'inventions pour aider les mortels, je ne trouve pour moi même aucun moyen de terminer les maux que j'endure!

LE CHŒUR.

Tu as manqué de jugement; & tu en portes une cruelle peine. Mauvais médecin, tu déſeſpères dans tes propres maux, & ne ſçais quels remédes y appliquer.

PROMÉTHÉE.

Ecoutez le reſte; & vous admirerez bien plus les arts & l'induſtrie que j'ai donnés aux mortels.

Avant moi, & c'eſt ici mon bienfait le plus grand, étoient-ils attaqués de quelque maladie, nul ſecours pour eux, ſoit en alimens, ſoit en potions, ſoit en topiques, nul médicament; ils périſſoient. Aujourd'hui, par les compoſitions ſalutaires que j'ai enſeignées, tous les maux ſe guériſſent. J'ai fondé, dans tous les genres, la divination. J'ai, le premier, diſtingué, parmi les ſonges, les viſions véritables, expliqué les pronoſtics difficiles, & les préſages fortuits en voyage, défini exactement le vol des oiſeaux de proie; ceux de ces animaux qui, de leur nature, ſont d'un augure heureux ou ſiniſtre; ce qu'il peut y avoir entr'eux de haine, d'amour ou d'union; ce que le poli & la couleur des entrailles des victimes, a d'agréable aux dieux; & la beauté diverſe des formes du fiel & du foie. Etendant ſur le feu, dans une enveloppe de graiſſe, les viſcères & les cuiſſes, j'ai conduit les mortels à une ſcience difficile, & fait parler aux yeux des ſignes flamboyans, juſques alors inviſibles. Ce n'eſt pas tout; ces biens utiles, enfouis dans la terre, l'airain, le fer, l'argent & l'or, qui ſe vantera de les avoir découverts avant moi? nul ſans doute, s'il ne veut être impoſteur. En un mot, tous les arts, chez les humains, ſont dus à Prométhée.

LE CHŒUR.

Après avoir trop fait pour les mortels, ne

t'abandonne point toi même dans le malheur. J'espère que, délivré de ces liens, tu pourras encore être aussi puissant que Jupiter.

PROMÉTHÉE.

Non. Ce n'est pas ainsi que l'a réglé le sort inévitable. Ce n'est qu'après avoir subi des tortures, des maux sans nombre, que je sortirai de ces fers : l'art est trop foible contre la nécessité.

LE CHŒUR.

Et, quel est l'arbitre de cette nécessité ?

PROMÉTHÉE.

La triple parque, & les furies qui n'oublient rien.

LE CHŒUR.

Quoi ! Jupiter est moins fort qu'elles ?

PROMÉTHÉE.

Oui ; lui même n'évitera point son destin.

LE CHŒUR.

Et quel peut être ce destin, si non de régner toujours ?

PROMÉTHÉE.

Ne me le demandez point ; n'insistez pas.

LE CHŒUR.

Il est donc bien redoutable ce secret que tu gardes ?

PROMÉTHÉE.

Cherchez un autre entretien ; il n'est pas temps de révéler ce mystère. Qu'il reste plus caché que

jamais ; c'eſt de ma diſcrétion que dépend ma délivrance de ces indignes fers, & la fin de mes peines.

SCÈNE II.

LE CHŒUR.

Que jamais celui qui règle tout, Jupiter, n'ait à oppoſer ſa force à mes deſirs ? Que jamais je ne tarde à honorer les dieux par de ſacrées hécatombes, près des ſources intariſſables de l'Océan mon père ! Que jamais je ne péche en mes diſcours ! & que ces maximes gravées dans mon eſprit, ne s'en effacent jamais !

Il eſt doux de paſſer une immortelle vie dans une ſécurité parfaite, en nourriſſant ſon ame des plaiſirs les plus purs. Je frémis, quand je te vois déchiré de mille maux. Ah ! Prométhée, tu n'as point craint Jupiter ; par un penchant naturel tu as trop flatté les humains. Où eſt le fruit de cette imprudente amitié ? Malheureux ! dis : quel ſecours, quelle reſſource t'apportent ces créatures éphémères ? Ne connoiſſois tu pas l'impuiſſance inactive, pareille aux ſonges, qui enchaîne les aveugles humains ? Jamais leurs complots ne prévaudront contre l'ordre établi par Jupiter.

Ton ſort funeſte eſt ma leçon, ô Prométhée

Combien, aujourd'hui mes hymnes doivent différer de ceux que, pour célébrer ton hymen, je chantois dans ma joie autour de ton bain & de ton lit; ce jour, où vaincue par tes dons, notre sœur Hésione devint ton épouse, & partagea ta couche!

ACTE IV.

SCÈNE PREMIÈRE.

IO, PROMÉTHÉE, LE CHŒUR.

IO.

Quel est ce pays? Qui l'habite?... Qui vois je enchaîné sur ces roches glacées..... De quel crime te punit-on ainsi?... Apprends moi dans quels lieux mon destin m'amène..... Ah ciel! un nouvel accès de fureur me transporte..... O terre! éloigne cette ombre d'Argus ton enfant..... Je frémis à l'aspect de ce pâtre aux cent yeux..... Il me suit avec ses regards perfides..... Quoi la mort même ne l'arrête pas! Malheureuse!..... Il sort des enfers pour me poursuivre..... pour me faire errer affamée de rivages en rivages..... Cette flûte, dont la

cire unit les tuyaux, ſoupire encore des ſons aſſoupiſſans!.... Ah! dieux..... où ſuis je? où m'amène ma courſe vagabonde? Fils de Saturne de quelle faute m'as tu jamais trouvée coupable, pour m'attacher à ce ſort? Peux tu tourmenter ainſi de terreurs phrénétiques une malheureuſe qui ne ſe connoît plus? Que plutôt ta foudre m'écraſe! que la terre m'engloutiſſe! que les monſtres marins me dévorent! Grand dieu! que m'envies tu dans ce vœu? Tant de courſes errantes & pénibles m'ont aſſez exercée; ne puis je apprendre où mes maux finiront?

LE CHŒUR (à Prométhée.)

Entends tu la voix de cette jeune fille[1].

PROMÉTHÉE.

Puis je ne pas entendre celle qu'agite ce tranſport, la fille d'Inachus, pour qui le cœur de Jupiter brûla d'amour, & que Junon jalouſe, tourmente par des courſes longues & forcées?

IO.

Qui t'a appris le nom de mon père? Réponds à une infortunée. Qui donc es tu? malheureux toi même, comment ſçais tu ſi bien mes malheurs! Tu connois le fléau du ciel qui me conſume, & me déchire d'un preſſant aiguillon. Hélas, affamée, j'ai couru juſqu'ici par élans & par

1 Le texte ajoute, en un ſeul mot: Qui porte des cornes de vache; βούκερω.

bonds; un pouvoir ennemi m'opprime. Quels infortunés furent jamais tourmentés autant que moi? Mais parle ſans détour, qu'ai je où n'ai-je pas encore à ſouffrir? Eſt-il quelque remède à mes maux? Si tu le connois enſeigne le moi; parle, ne le cèle point à une fille malheureuſe toujours errante.

PROMÉTHÉE.

Je te dirai promptement ce que tu deſires d'apprendre; je le dirai ſans énigmes, ſimplement, & comme on doit parler à un ami. Tu vois celui qui a donné le feu aux mortels, Prométhée.

IO.

O bienfaiteur commun des humains, malheureux Prométhée, comment as tu mérité ce ſupplice?

PROMÉTHÉE.

J'en achevois dans le moment le récit déplorable...

IO.

Et moi, ne puis je eſpérer la grace.....

PROMÉTHÉE.

De quoi? tu peux tout attendre de moi.....

IO.

De ſçavoir qui t'a lié ſur ce roc eſcarpé.

PROMÉTHÉE.

L'ordre de Jupiter, & la main de Vulcain.

IO.

Et de quel crime portes tu la peine?

PROMÉTHÉE.

Je t'en ai dit aſſez; il ſuffit.

IO.

Ajoute au moins quel ſera le terme de ma courſe vagabonde.

PROMÉTHÉE.

Il vaut mieux pour toi l'ignorer que l'apprendre.

IO.

Ah! ne me cache rien de ce qui me reſte à ſouffrir.

PROMÉTHÉE.

Si c'eſt une faveur que de te le dire, je ne dois pas te l'envier.

IO.

Eh bien! que ne parles tu? qui te retient?

PROMÉTHÉE.

Rien[1]; mais je crains d'augmenter ton trouble.

IO.

Ah! ne prends point pour moi plus de pitié que je ne veux.....

PROMÉTHÉE.

Tu l'exiges; il faut parler: écoute.....

LE CHŒUR.

Arrête, daigne auſſi nous accorder une grace. Sachons d'abord d'elle même l'hiſtoire de ſes tourmens, & de l'infortune qui l'accable; tu

1 Littéralement: Nulle jalouſie.

l'inſtruiras après de ce qui lui eſt réſervé.....

PROMÉTHÉE.

Io, c'eſt à toi de leur complaire : elles ſont les ſœurs de ton père. D'ailleurs il y a quelque charme à déplorer ſes malheurs, quand ceux qui nous entendent doivent partager nos larmes.

IO.

Comment vous refuſer ! Sachez donc pleinement ce que vous deſirez d'apprendre ; bien qu'il m'en coûte à raconter la cauſe, & du fléau dont le ciel m'accable, & de l'altération de mes traits. Des ſonges me viſitoient ſans ceſſe dans ma retraite virginale ; une voix flatteuſe me diſoit: Fille trop heureuſe, pourquoi t'obſtiner à garder ta virginité, quand tu peux former l'hymen le plus glorieux ? C'eſt pour toi que Jupiter brule du feu du deſir ; c'eſt avec toi qu'il veut partager les plaiſirs de Cypris. Fille d'Inachus, ne dédaigne point le lit de Jupiter. Va dans les plaines fertiles de Lerne, dans les pâturages que ton père arroſe ; & contente l'œil amoureux d'un dieu infortuné. Tels étoient les ſonges qui m'occupoient chaque nuit. Je réſolus enfin d'en faire part à mon père. Il envoya ſouvent à Delphes & à Dodone demander ce qu'il falloit dire ou faire pour complaire aux dieux. Long-temps on lui rapporta des oracles ambigus, & d'une impénétrable obſcurité. Enfin il en vint un

qui lui ordonnoit clairement de me chasser de ma maison & de ma patrie, afin que je pusse errer jusqu'aux extrémités de la terre. S'il n'obéissoit, Jupiter enverroit ses foudres étincelantes, qui anéantiroient la race entière d'Inachus. Sur la foi de cet oracle d'Apollon, mon père me chasse, & me ferme sa maison. C'étoit malgré lui, malgré moi; mais le pouvoir [1] de Jupiter le forçoit à cette violence. Aussitôt ma raison & mes traits s'altérèrent : ces cornes que vous voyez s'élevérent sur mon front. Déchirée par un aiguillon perçant, d'un bond furieux je m'élancai vers les flots salutaires de Cenchrée, & la source élevée de Lerne. Un pâtre, enfant de la terre, l'impitoyable Argus me suivit; ses yeux innombrables observoient tous mes pas. Un coup inattendu le priva subitement de la vie; mais toujours déchirée, le fléau divin me poursuit de contrées en contrées. Voilà jusqu'à présent mon sort : Si vous sçavez ce qui me reste à souffrir, déclarez le moi : dans votre pitié ne me flattez point par un mensonge : la vérité trahie est le plus honteux de tous les maux.

LE CHŒUR.

Ah! c'est trop : arrêtez. Hélas! jamais, jamais je n'ai pu m'attendre au récit étrange qui vient

1 Littéralement : Le frein de Jupiter.

de frapper mon oreille, à ces tourmens inouis, insupportables, ces peines, ces terreurs, doubles traits perçans qui glacent mon ame... O destin, destin!.. le sort d'Io me fait frissonner.

PROMÉTHÉE.

C'est gémir trop tôt. Vous vous allarmez aisément : attendez que vous ayez tout appris.

LE CHŒUR.

Parle donc, instruis la. Il est quelque douceur dans les maux de sçavoir ce qui reste à souffrir.

PROMÉTHÉE.

Vous avez aisément obtenu de moi votre première demande; vous vouliez entendre d'abord d'elle même le récit de ses peines : écoutez maintenant ce que Junon prépare encore à cette infortunée. Et toi, fille d'Inachus, grave mes discours dans ton esprit; ils t'apprendront le terme de tes courses. Au sortir de ces lieux, tourne tes pas vers les porte de l'Orient. A travers des déserts que le soc n'a jamais sillonnés, tu arriveras près des Scythes Nomades, peuples armés de fléches légères; & qui n'ont, pour demeure, que des cabannes de roseaux élevés sur des chars. Evite les; &, pour traverser leurs pays, suis les bords rocailleux de la mer gémissante. A ta gauche ensuite seront les Chalybes, qui forgent le fer : il faut les fuir; ils sont féroces, inhospitaliers. Tu arriveras au fleuve

orgueilleux, qui ne dément point ſon nom[1]. N'eſſaye point à le paſſer ; le paſſage n'en eſt facile qu'au Caucaſe, le plus élevé des monts, & du ſommet duquel ce fleuve impétueux prend ſa ſource. La cime du Caucaſe eſt voiſine des nues; il faut la franchir, & deſcendre vers le midi; tu y trouveras les Amazones, filles guerrières, qui abhorrent les hommes, & qui ſe fixeront un jour à Themiſcyre, près du Thermodon, là où s'avance dans le Pont l'âpre dent de la roche Salmydeſſienne, hôteſſe redoutée du nocher, marâtre des vaiſſeaux ; elles te guideront elles mêmes avec plaiſir. Ainſi tu arriveras à l'iſthme des Cimmériens, aux portes étroites du marais Mæotide. Là, d'un courage ferme, quitte la terre, franchis la mer : les mortels garderont à jamais la mémoire de ton trajet, ce détroit ſera nommé le Boſphore à cauſe de toi. Alors tu n'es plus en Europe : tu entres en Aſie. Eh! bien, que vous en ſemble ? Eſt-il aſſez violent ce tyran du ciel ? c'eſt pour ravir à cette infortunée ſes faveurs, (un dieu à une mortelle,) qu'il l'a condamnée à ces pénibles courſes! Et ce que tu viens d'entendre n'eſt pas même le prélude de tes maux.

IO.

O ciel ! Ah malheureuſe !

1 L'Araxe, dont le nom en Grec ſignifie BRUYANT, IMPÉTUEUX.

PROMÉTHÉE.

Tu ſoupires, tu gémis 1...... que feras tu quand tu auras tout appris.

LE CHŒUR.

Que pouvez vous avoir encore de funeſte à lui annoncer ?

PROMÉTHÉE.

Un abyme, un océan de malheurs.

IO.

De quoi donc me ſert la vie ? Que tardé-je à me précipiter de ce roc eſcarpé ? La pierre où je m'écraſerai ſera mon ſalut. Ne vaut-il pas mieux mourir une fois que ſouffrir tous les jours ?

PROMÉTHÉE.

Comment ſupporterois tu les tourmens que j'éprouve ; moi, à qui le ſort défend de mourir ? La mort, au moins, termine les ſouffrances ; mes peines n'auront de fin, que quand Jupiter ſera dépouillé de ſa puiſſance.

IO.

Quoi ! Jupiter un jour perdroit ſon empire ! Que j'aurois de plaiſir à en être témoin ! puis je ne le pas deſirer, moi qu'il traite ſi cruellement ?

PROMÉTHÉE.

Il le perdra ; tu peux en être aſſurée.

1 Littéralement : Tu mugis.

IO.

Et qui lui arrachera ce ſceptre tyrannique?

PROMÉTHÉE.

Lui même, par ſa folle imprudence.

IO.

Comment? explique toi, ſi tu le peux ſans danger.

PROMÉTHÉE.

Il doit s'unir à une épouſe qui lui donnera lieu de s'en repentir.

IO.

Sera-t-elle déeſſe ou mortelle? dis le, s'il eſt permis de le dire.

PROMÉTHÉE.

Que t'importe? Sur ce point je dois me taire.

IO.

Sera ce elle qui le renverſera du trône?

PROMÉTHÉE.

Elle accouchera d'un fils plus fort que ſon père.

IO.

Mais ne pourra-t-il point détourner ce malheur?

PROMÉTHÉE.

Non; & auparavant je ſerai délivré de ces liens.

IO.

Et qui t'en délivrera, malgré Jupiter?

PROMÉTHÉE.

PROMÉTHÉE.

Un de tes deſcendans ; il faut que cela ſoit ainſi.

IO.

Que dis tu? un de mes fils terminera tes tourmens?

PROMÉTHÉE.

Oui : le dixième après ton arrière neveu.

IO.

Que cet oracle eſt encore difficile à comprendre?

PROMÉTHÉE.

Vas, ne cherche point même à connoître ton ſort.

IO.

Ah! ne me prive point d'un avantage dont tu m'as d'abord flattée.

PROMÉTHÉE.

Eh bien! de deux éclairciſſemens je t'en accorde un.

IO.

Quels ſont-ils ; parle, donne m'en le choix.

PROMÉTHÉE.

Je te le donne. Choiſis de ſçavoir, ou ce qui te reſte à ſouffrir ou le nom de mon libérateur.

LE CHŒUR.

De ces deux graces, qu'elle obtienne l'une, & moi l'autre ; ne rejette point ma prière : qu'Io ſache de toi où elle doit encore errer ; & moi le nom de ton libérateur; j'ai un ardent deſir de l'apprendre.

PROMÉTHÉE.

Vous l'exigez; je ne puis refuser de répondre à tout ce que vous souhaitez. Io, je te ferai d'abord le récit de tes courses pénibles; grave le profondément dans ta mémoire. Lorsque, franchissant la mer mugissante, tu auras passé le détroit qui borne les deux continens, tu t'avanceras vers les portes lumineuses du soleil, jusqu'à ce que tu arrives aux champs Gorgoniens de Cisthine, où demeurent les vieilles filles de Phorcys, trois sœurs au visage de Cygne, qui n'ont qu'une dent, qu'un œil en commun, & que jamais n'ont apperçues ni les rayons du soleil, ni l'astre de la nuit. Près d'elles sont les trois autres sœurs, les Gorgones aîlées, dont la tête est hérissée de serpens. Abhorrées des humains, nul mortel ne les envisage sans expirer à l'instant: je t'avertis du péril. Mais voici un autre spectacle effrayant: ce sont les Gryphons à la gueule pointue, chiens muets de Jupiter: il faut t'en garantir. Fuis aussi ces guerriers privés d'un œil, ces Arimaspes toujours à cheval, habitans des rives du Pluton, qui roule de l'or dans ses flots: évite les. De là tu passeras dans une terre éloignée, chez un peuple noir qui demeure aux sources du jour, d'où sort le fleuve d'Æthiopie. Suis en les bords jusqu'au Pas, où du haut des monts de Byblis le Nil pré-

cipite ſes eaux majeſtueuſes & ſalutaires. Son cours te conduira dans l'iſle triangulaire de l'Egypte. Io, c'eſt là que par ordre du deſtin une nombreuſe colonie ſortira de toi & de tes enfans. Ma prédiction te paroît-elle obſcure, embarraſſée? interroge moi; je puis tout expliquer : & plus que je ne veux j'en ai le loiſir.

LE CHŒUR.

S'il te reſte encore de pénibles courſes à lui prédire, ſi tu en as oublié, acheve; ſi tu as tout dit, acccorde nous, à notre tour, la grace que nous t'avons demandée; ſouviens t'en.

PROMÉTHÉE.

Io ſçait le terme de ſes voyages. Mais pour l'aſſurer que ma prédiction n'eſt point vaine, je lui dirai ce qu'elle a ſouffert avant d'arriver ici; ce lui ſera la preuve de mon infaillibilité. J'omets une foule de circonſtances, & viens à la dernière de ſes courſes. Quand tu fus arrivée aux champs Moloſſiens, près de la haute Dodone, l'oracle & le ſiège du dieu de Theſprotie, où, (prodige incroyable!) ſont les chênes parlans, qui, tout haut & ſans énigmes, te ſaluèrent l'épouſe future de Jupiter, (ſi toutefois ce titre te flatte encore); un nouvel accès t'emportant, tu t'élanças le long du rivage juſqu'au vaſte golfe de Rhée; d'où, par des courſes rétrogrades, tu revins péniblement ſur tes pas. Eternel

monument de ton voyage, le nom d'Ionien, n'en doute pas, reſtera dans l'avenir à ce golfe. Io, à ce récit, reconnois l'étendue de mon eſprit; il voit bien au delà du préſent. Maintenant écoutez toutes également ce qui me reſte à dévoiler; je reprends ma première prédiction. Aux bornes de l'Egypte, près des bouches mêmes & des ſables du Nil, eſt la ville de Canope. C'eſt là que, te flattant d'une main carreſſante, Jupiter par ſon ſeul toucher te rendra la raiſon. De toi natr a un fils, dont le nom rappellera l'attouchement de ce dieu, le noir Epaphus, qui moiſſonnera dans toutes ces plaines que baigne le Nil débordé. Sa cinquième génération ſera de cinquante ſœurs, peuple féminin qui, fuyant les nôces inceſtueuſes des fils de leur oncle, viendront malgré elles dans Argos. Ceux-ci tranſportés d'une aveugle paſſion, pareils à l'épervier qui preſſe la colombe, pourſuivront un hymen qu'ils n'euſſent pas dû pourſuivre : un dieu jaloux les en punira. La terre Pélagienne recevra leurs corps immolés dans un complot nocturne par le fer aſſaſſin de femmes conjurées. Chaque épouſe plongeant un fer tranchant dans le ſein de ſon époux, le privera de la vie. Puiſſe Vénus viſiter ainſi mes ennemis! Une ſeule, que l'amour a fléchie, ne tuera point le compagnon de ſa couche; ſa rage eſt émouſſée:

forcée de choiſir, elle aime mieux s'entendre appeller lâche que parricide. D'elle naîtra, dans Argos, une race royale. Pour en ſuivre exactement l'hiſtoire, il faudroit de trop longs diſcours; mais de ce ſang ſortira le héros, fameux par ſes fléches, qui mettra fin à mes tourmens. Tel eſt l'oracle que l'antique Titanide, Thémis, ma mère, m'a révélé. Te dire comment & quand tout ſe vérifiera, c'eſt ce qui demanderoit bien du temps, & tu ne gagnerois rien à l'apprendre.

IO.

Ciel!.... O ciel!.... un nouvel accès, une fureur nouvelle me brûle!.... Le Taon me perce de ſon dard enflammé...... Mon cœur agité d'e roi bat à coups redoublés contre mon ſein... Mes yeux, roulans, tournent dans ma tête. une rage phrénétique m'emporte... Ma langue n'obéit plus, & dans mes paroles confuſes la raiſon lutte vainement contre l'orage d'une odieuſe peine......

LE CHŒUR.

Qu'il étoit ſage, qu'il étoit ſage, celui qui, le premier, établit en maxime, & débita en apologue [1], que s'allier à ſes égaux, c'étoit le

1 Eſchyle, par un anachroniſme aſſez familier aux poëtes Grecs, met dans la bouche du chœur, au temps de Prométhée, un apologue attribué à Pittacus, qui ne vécut que long-temps après le ſiécle fabuleux. Cet apologue a été mis en vers par Callimaque, & exiſte parmi les fragmens attribués à cet auteur.

meilleur parti ; & que ce n'étoit ni chez les riches faſtueux, ni chez les nobles orgueilleux, que l'artiſan devoit chercher une femme !

Jamais, ô Parques, jamais ne me deſtinez à la couche de Jupiter! Que jamais je ne ſois l'épouſe d'un habitant de l'olympe ! Je frémis, quand je vois Io, vierge encore, fuyant l'amour, tourmentée pour ſon hymen futur, & condamnée par l'inflexible Junon au travail épuiſant de tant de courſes.

L'hymen, s'il eſt aſſorti, n'eſt point dangereux : je ne le redoute point. Mais, ô amour, que jamais l'œil inévitable d'un dieu trop puiſſant ne me regarde ! On combat mal dans cette lutte ; elle eſt pleine d'efforts, & d'efforts vains. Que deviendrois je ? Comment échapperois je aux pourſuites de Jupiter ?

PROMÉTHÉE.

Tout orgueilleux qu'il eſt, Jupiter ſera humilié : tel ſera le fruit de l'hymen qu'il médite ; cet hymen fera tomber ſon thrône, & évanouir ſa puiſſance. Alors s'accomplira dans ſon entier l'imprécation que lança contre lui le vieux Saturne détrôné. De tous les dieux, nul autre que moi ne peut lui apprendre comment il préviendroit ce malheur ; ſeul je le ſçais & en connois la manière. Alors, qu'il aille s'aſſeoir hardiment ſur un nuage, faiſant gronder ſon tonnerre, & ſe-

couant dans ſes mains ſes dards enflammés ; rien de cet appareil ne le garantira d'une chûte ignominieuſe, tant l'adverſaire qui ſe prépare eſt terrible ; Géant, qui trouvera des feux plus puiſſans que la foudre, des éclats plus forts que ceux du tonnerre, & qui briſera l'arme de Neptune, le trident, ce fléau des ondes qui fait trembler la terre. Echoué à cet écueil, Jupiter connoîtra combien il eſt différent de ſervir ou de régner.

LE CHŒUR.

Ton deſir fait ta prédiction.

PROMÉTHÉE.

Je prédis, & ce que je deſire, & ce qui ſera.

LE CHŒUR.

Se peut il que jamais Jupiter ait un maître?

PROMÉTHÉE.

Oui : & ce ne ſera que la moindre de ſes peines.

LE CHŒUR.

Et tu ne trembles pas en proférant ces paroles!

PROMÉTHÉE.

Qu'ai je à redouter ? le deſtin m'a fait immortel.

LE CHŒUR.

Mais Jupiter peut aggraver tes tourmens.

PROMÉTHÉE.

Qu'il les aggrave : je ſuis préparé à tout.

LE CHŒUR.

Sage & prudent eſt celui qui redoute Adraſtée [1].

PROMÉTHÉE.

Reſpectez, priez, flattez éternellement ce maître: pour moi Jupiter eſt ce que je mépriſe le plus. Qu'il agiſſe, qu'il exerce à ſon gré ſon pouvoir paſſager; il ne régnera pas long-temps ſur les dieux..... Mais j'apperçois ſon meſſager, le miniſtre de ce tyran moderne; ſans doute il vient m'apporter quelque ordre nouveau.

ACTE V.

SCÈNE PREMIÈRE.

PROMÉTHÉE, LE CHŒUR, MERCURE.

MERCURE.

C'EST à toi, ſubtil eſprit, rempli de fiel & d'amertume, criminel envers les dieux, diſtributeur d'honneur aux mortels, toi qui dérobas le feu céleſte, c'eſt à toi que je parle. Déclare, (mon père te l'ordonne,) quel eſt cet hymen dont tu te plais à parler, qui doit lui coûter l'empire. Point d'énigmes, il faut tout dévoiler.

1 C'eſt à dire la déeſſe de la vengeance.

Prométhée, ne m'occaſionne point un ſecond meſſage... Ce n'eſt point ainſi, tu le ſçais, qu'on déſarme Jupiter.

PROMÉTHÉE.

Quel diſcours arrogant & ſuperbe! Il eſt bien digne de l'eſclave des dieux. Nouveaux maîtres d'un nouvel empire, vous croyez habiter des palais inacceſſibles aux revers. N'en ai je pas vu tomber deux tyrans? Je verrai la chute du troiſiéme; elle ſera la plus prompte, & la plus honteuſe. Penſe tu donc que je craigne, que je tremble ſous ces nouveaux dieux? J'en ſuis bien éloigné. Vas, retourne, ſans tarder, aux lieux d'où tu viens! Tu n'apprendras rien de moi.

MERCURE.

Voilà donc encore cet orgueil qui a déjà cauſé tes malheurs!

PROMÉTHÉE.

Sçache que je ne changerois pas ma miſère pour ton eſclavage. J'aime mieux, oui, j'aime mieux être lié à ce roc, que d'être le meſſager confident de ton père. Ainſi doit-on outrager qui nous outrage.

MERCURE.

Ah! ſans doute tes maux préſens ſont tes délices

PROMÉTHÉE.

Mes délices! Ah! telles ſoient les délices de mes ennemis, & de toi le premier!

MERCURE.

Eh! quoi! m'accuſes tu de ton malheur?

PROMÉTHÉE.

Je n'ai qu'un mot : je hais tous les dieux, tous ceux qui, comblés de mes bienfaits, m'accablent injuſtement.

MERCURE.

Ta raiſon eſt troublée, je le vois; le mal eſt violent.

PROMÉTHÉE.

Que ce mal me dure, ſi c'eſt un mal de haïr ſes ennemis.

MERCURE.

Que tu ſerois inſupportable dans la proſpérité!

PROMÉTHÉE. (la douleur lui arrache un ſoupir.)

Hélas!

MERCURE.

Ce mot, Jupiter ne le connoît point.

PROMÉTHÉE.

Le temps le lui apprendra : le temps mûrit tout.

MERCURE.

Cependant il ne t'a pas rendu ſage.

PROMÉTHÉE.

Non : car je ne te parlerois pas, vil eſclave.

MERCURE.

Tu ne veux donc point dire ce que mon père deſire de ſçavoir.

PROMÉTHÉE.

Je lui dois tant ! il faudroit lui complaire.

MERCURE.

Tu me railles ; tu me traites en enfant.

PROMÉTHÉE.

Eh ! n'es tu pas un enfant ; & plus ſimple encore, ſi tu t'attends à tirer de moi quelque lumière ? Il n'eſt tourment ni ruſe qui me force à dévoiler ce ſécret à Jupiter, avant que ces funeſtes liens ſoient relâchés. J'ai dit. Maintenant que la foudre étincelante tombe en éclats, que la nature ſe confonde, que les feux ſouterreins ſe mêlent à la neige blanchâtre ; rien ne me fléchira, je ne lui nommerai point celui qui doit le renverſer de ſon trône.

MERCURE.

Mais, vois ſi cette obſtination peut te ſervir.

PROMÉTHÉE.

Tout eſt vu : mon parti eſt pris dès long-temps.

MERCURE.

Inſenſé ! oſe, oſe une fois apprendre de tes malheurs à devenir ſage !

PROMÉTHÉE.

Envain tu m'importunes : je ſuis ſourd comme les flots. Ne te figure jamais, que, redoutant les deſſeins de Jupiter, devenu timide comme une femme, j'aille tendre les mains, & conjurer

l'objet de toute ma haine, de me délivrer de mes liens: j'en ſuis bien éloigné.

MERCURE.

Tous mes diſcours, je le vois, ſont inutiles. Mes prières ne peuvent te toucher ni t'amollir. Tel qu'un courſier fougueux, au joug inaccoutumé, tu mords le frein, & réſiſtes à la rêne. Mais envain tu redoubles de rage, l'effort eſt impuiſſant. Rien de plus foible par ſoi même que l'orgueil d'un inſenſé. Si je ne puis te perſuader, enviſage au moins l'orage inévitable, la tempête de maux qui vont t'aſſaillir. Jupiter à coups de foudre & de tonnerre briſera ce roc eſcarpé; & ton corps enſeveli demeurera caché ſous les éclats de la pierre. Long-temps après tu reparoîtras; mais alors viendra l'aigle inſatiable de Jupiter, chien aîlé, qui arrachera de ton corps de vaſtes lambeaux; convive non invité, qu'un mets noir & ſanglant, ton foie, nourrira tout le jour. N'eſpère point de voir la fin de ces tourmens, à moins que quelque dieu ne ſuccède à ta place, & ne veuille deſcendre chez l'inviſible Pluton, dans les abymes obſcurs du tartare. Maintenant, conſulte toi. Ce n'eſt point ici un vain étalage de menaces. L'arrêt eſt porté: la bouche de Jupiter ne connoit point les diſcours menſongers, ſa parole s'accomplit toujours. Conſidère, & réfléchis:

crois enfin, que l'opiniâtreté ne vaut pas la ſageſſe.

LE CHŒUR.

Mercure veut que, quittant l'orgueil, tu prennes un parti ſage & prudent : ce qu'il dit nous ſemble convenable ; crois le ; il eſt honteux pour un ſage de perſévérer dans ſa faute.

PROMÉTHÉE.

Je ſçavois déjà ce qu'il vient de m'annoncer. Qu'un ennemi ſouffre de la part de ſon ennemi, rien n'eſt plus ſimple. Après cela, tombent ſur moi les carreaux tortueux de la foudre; que le tonnerre, que la guerre des vents furieux éclatte dans l'air, & que leur ſouffle ſecoue dans ſes fondemens la terre & ſes racines, &, d'un effort impétueux, confonde les flots de la mer avec les aſtres de la voûte céleſte; que, par le dur effet d'une force invincible, Jupiter précipite mon corps au fond du noir Tartare; quoiqu'il faſſe, je vivrai.

MERCURE.

Ces diſcours, ces vœux, ne ſont-ils pas d'un inſenſé ? Que manque-t-il à ce délire ? Si le ſort le ſecondoit, où s'arrêteroit ſa fureur ? Mais, vous, qui compatiſſez à ſes maux, éloignez vous promptement de ces lieux : l'horrible mugiſſement du tonnerre, peut ébranler trop fortement le ſiége de vos eſprits.



LE CHŒUR.

Ah! donnez nous des conſeils que nous puiſſions écouter; notre oreille ne peut ſupporter de pareils diſcours : vous me conſeillez l'infamie. Non ; je partagerai ce qu'il lui faudra ſouffrir. Je ſuis inſtruite à déteſter la trahiſon; c'eſt de tous les vices celui que j'abhorre davantage.

MERCURE.

Souvenez vous au moins de ce qui vous eſt annoncé. Si le malheur qui le menace vous atteint, n'imputez rien au ſort; ne dites point que Jupiter vous frappe d'un coup imprévu. Et n'en accuſez que vous même. Ce ne ſera pas ſans être prévenues, ce ne ne ſera pas faute de lumière & de temps, que vous vous ſerez imprudemment embarraſſées dans le piége du malheur.

(Mercure s'en va, & les nymphes le ſuivent.)

PROMÉTHÉE.

T. I. P. 351.



C'est contre moi que Jupiter envoie
cette épouvantable tempête.....

SCÈNE DERNIÈRE.

PROMÉTHÉE.

En effet, ce n'eſt plus une menace; la terre tremble; l'écho ſourd du tonnerre a mugi; la foudre brille à replis enflammés; des tourbillons de poudre s'élèvent; tous les vents déchaînés ſe déclarent réciproquement la guerre; la mer ſe ſoulève juſqu'aux cieux : c'eſt contre moi que Jupiter envoie cette épouvantable tempête..... O mon auguſte mère, & vous, enveloppe de la commune lumière, divin Æther; voyez quels injuſtes tourmens on me fait ſouffrir!

FIN.

EXAMEN
DE LA TRAGÉDIE
DE PROMÉTHÉE.

POUR lire cette pièce avec quelque plaisir, pour la supporter même il est nécessaire, comme dit le P. Brumoy, d'entrer dans les idées & les mœurs de l'antiquité; mais, en reconnoissant que cette pièce est toute allégorique, & en ne cherchant point à en faire de comparaison avec des pièces telles que l'Œdipe ou l'Electre, on y trouve de quoi satisfaire deux sortes de spectateurs ; les gens grossiers qui ne voyent que le matériel du spectacle, & pour qui un personnage cloué à un rocher étoit un spectacle fort intéressant ; & les gens instruits qui trouvoient dans cette pièce l'image d'un grand nombre d'événemens de la vie , où l'on voit les plus tristes infortunes & les plus cruelles injustices s'attacher aux hommes qui ont le mieux mérité de leurs concitoyens. Le dénouement de la pièce est peint dans ces vers d'Horace sur la constance du sage :

Si fractus illabatur orbis,
Impavidum ferient ruinæ.

Il

Il eſt vraiſemblable qu'Horace, qui connoiſſoit ſi bien les Grecs, avoit en vue le Prométhée d'Eſchyle, quand il fit ces vers. L'allégorie étoit aiſément ſaiſie par les Grecs, pour qui le mot PROMÉTHÉE étoit équivalent à celui de PRÉVOYANT. Ce PRÉVOYANT avoit inventé tous les arts; il avoit dérobé le feu du ciel; il ſçavoit tout ce qui devoit arriver; & les grandes révolutions que l'univers devoit éprouver; ſoit qu'Eſchyle eût puiſé ces connoiſſances en Grèce, ſoit qu'il les eût tirées d'Egypte, qui, comme l'on ſçait, étoit le pays des ſages. Une ancienne opinion, répandue dans ce pays, & renouvellée enſuite par les Stoïciens, annonçoit, qu'après une certaine révolution, le monde périroit par le feu. Les anciens, comme Homère, mêloient preſque toujours les idées morales avec les idées phyſiques; ainſi Prométhée pouvoit montrer à la fois l'induſtrie, le malheur & le courage de l'homme éclairé, & en même temps faire connoître les grandes révolutions qui attendoient cet univers.

Cette pièce, comme je l'ai dit, ne peut pas être comparée aux chef-d'œuvres du théâtre. C'eſt l'enfance de l'art; mais c'eſt l'enfance d'un géant. On peut dire même qu'il y a déjà quelque partie de ce grand art pouſſée à ſon point de perfection; je veux dire la ſcience du dialogue,

où les interlocuteurs ne diſent que ce qu'ils doivent dire ; ſcience, comme l'on ſçait, ſi difficile & ſi rare. On y peut remarquer encore une autre partie de l'art, que les grands poëtes n'ont point négligée, c'eſt le talent de couper un long récit, pour le rendre moins fatiguant aux auditeurs. Combien n'y a-t il pas d'art dans le récit des malheurs d'Io ? Rien n'eût été plus ennuyeux que ce récit, ſi les courſes d'Io euſſent été racontées comme elles ont été faites, ſans perdre haleine ; mais ce qui y jette de la variété, & qui tient beaucoup à la manière ancienne des poëtes & des hiſtoriens, c'eſt d'avoir d'abord raconté ſommairement ce qui étoit arrivé, & d'avoir enſuite renverſé l'ordre naturel, en diſant ce qui arrivera, avant d'avoir fini de raconter en détail ce qui eſt arrivé.

Quant au ſtyle de la pièce, je ne crois pas que les plus parfaites de Sophocle & d'Euripide puiſſent ſurpaſſer celle ci. Eſchyle y a toute la clarté & l'harmonie d'Homère, avec une vigueur qui ſemble l'emporter ſur lui.

LES SEPT CHEFS
AU SIÉGE DE THÈBES,
TRAGÉDIE D'ESCHYLE.

Œdipe, eut de Jocaste deux fils, Polynice & Etéocle, avec deux filles, Antigone & Ismène. Il reconnut l'abyme où le destin l'avoit plongé. Il s'en punit, en se crévant les yeux, & en laissant son royaume à ses deux fils. Eschyle suppose que ces ingrats ne payèrent ce bienfait que par une étroite prison, où ils renfermèrent leur père. Il leur prédit, par forme d'imprécation, qu'ils s'entredétruiroient par le fer. Polynice & Etéocle, pour se mettre à couvert de cette menace, convinrent de ne jamais se trouver ensemble à Thèbes, & de porter la couronne chacun une année tour à tour. Polynice commença, & au bout de l'an révolu, il céda fidèlement le sceptre à son frère. Mais Etéocle ayant goûté les douceurs du trône, fut moins scrupuleux, & refusa de le rendre suivant la convention. Le frère offensé se retire chez Adraste, roi d'Argolide, épouse sa fille, à condition

qu'Adraste épousera ses intérêts, leve une armée d'Argiens, vient assiéger Thebes, & joint son frère. Le succès du combat fut l'accomplissement de la prophétie d'Œdipe. Les deux frères s'entre-égogèrent: & voilà proprement le sujet de la tragédie d'Eschyle. C'est une Thébaïde. Mais le titre que lui donne Eschyle est plus convenable à son dessein, parce que la pièce roule sur les sept Guerriers qui attaquèrent les sept portes de Thèbes. On y verra le plus ancien siége dont il soit fait mention dans l'histoire grecque. Eschyle avoit traité auparavant trois sujets, qui précédent celui ci dans l'histoire de Thèbes, à sçavoir, LAÏUS, le SPHINX & ŒDIPE. Les sept chefs sont la seule des quatre tragédies qui soit venue jusqu'à nous.

ACTE PREMIER.

Etéocle paroît d'abord en roi, dont la ville capitale va être assiégée, & qui se dispose à pourvoir à tout. Il est environné de son peuple, d'hommes, de femmes, d'enfans. Il exhorte les uns à bien défendre la ville, & les autres à faire des sacrifices. Il leur annonce en même-temps l'arrivée d'une armée nombreuse, dont il a pris soin de pressentir les desseins par ses espions. Un d'eux vient à l'instant lui donner avis qu'il a reconnu l'armée des Ar-

giens*. « Témoin, dit-il, de ce que je viens vous » raconter, j'ai vu leurs ſept chefs immoler un » taureau ſur un bouclier, tremper leurs mains » dans le ſang, & faire d'horribles ſermens par le » dieu Mars, par Bellone & par l'épouvante alté- » rée de carnage, ou qu'ils détruiront de fonds en » comble la ville de Cadmus, ou qu'ils périront » ſous ſes murs. Déjà même, en verſant des larmes, » ils ont mis ſur le char d'Adraſte les gages » qu'ils deſtinent à leurs proches, pour leur rap- » peller un triſte ſouvenir ». C'eſt que le devin Amphiaraus, l'un des ſept, avoit prédit que le ſeul Adraſte retourneroit à Argos. Ainſi les autres le chargèrent des préſens qu'ils envoyoient à leurs familles, ſuivant l'uſage, comme ne devant plus les revoir. « La pitié, continue l'eſpion, » eſt bannie de leur bouche & de leur cœur.

* Ce morceau eſt cité dans le traité du SUBLIME de Longin. « Eſchyle, dit-il, a quelquefois des hardieſſes & des imaginations tout » à fait nobles & héroïques, comme on le peut voir dans la tragédie » intitulée : LES SEPT CHEFS DEVANT THÈBES, où un courrier, venant » apporter à Etéocle la nouvelle de ces ſept chefs, qui avoient tous » impitoyablement juré, pour ainſi dire, leur propre mort, s'explique » ainſi :

Sur un bouclier noir, ſept chefs impitoyables
Epouvantent les dieux de ſermens effroyables :
Près d'un taureau mourant, qu'ils viennent d'égorger,
Tous, la main dans le ſang, jurent de ſe venger.
Ils en jurent la Peur, le dieu Mars & Bellone.

Longin, TRAITÉ DU SUBLIME, c. 13. traduct. de Deſpréaux.

» Leur courage s'enflamme comme celui des » lions à l'approche du combat ».

Il ajoute qu'il les a quittés lorqu'ils tiroient au ſort les portes que chacun d'eux attaqueroit: & il invite Etéocle à leur oppoſer des chefs d'élite. « Car enfin l'armée ennemie s'apprête, » elle approche, elle ſe hâte, & les champs ſont » couverts de l'écume des chevaux. Pilote expé- » rimenté, prenez le timon, & ſongez à nous » défendre avant que le ſouffle des Mars fonde » ſur nous. Saiſiſſez le moment avant que ces » flots armés, qui frémiſſent déjà, viennent nous » inonder par un affreux déluge ».

Etéocle a recours aux dieux en deux mots, & d'une manière très pathétique, à la façon d'Eſchyle. « O Jupiter! ô terre! ô tutélaires di- » vinités! ô redoutable imprécation de mon père, » n'exterminez pas en ce jour, par la main des » Argiens, une ville Grecque, une ville dont » les foyers vous ſont conſacrés, &c. ». Il part enſuite pour aller donner ſes ordres.

Le chœur, compoſé de filles Thébaines, & retiré dans l'endroit le plus élevé de la ville, proche d'un Temple, (lieu de la ſcène) fait éclater ſes frayeurs d'une manière très-vive, tantôt par des peintures parlantes de l'horreur des combats, tantôt par des prières touchantes aux dieux. On les voit embraſſer leurs ſtatues, & ſe mettre des

voiles & des couronnes ſur la tête, pour ſupplier Mars, Jupiter, Pallas, Neptune, Venus, & toutes les autres divinités, avec une ſorte d'éloquence qui n'appartient qu'à Eſchyle.

ACTE II.

Etéocle de retour s'apperçoit que les cris de ces filles ont jetté l'effroi dans la ville. Il les reprend en termes fort aigres, & qui aſſurément ne ſeroient pas de notre goût. Il dit que les femmes ſont inſupportables, ſoit qu'elles commandent, tant elles ſont impérieuſes & hautaines; ſoit qu'elles ſoient abattues de crainte, tant leur frayeur eſt contagieuſe & prompte à ſe communiquer. Enfin, il menace de mort quiconque de ſes ſujets refuſera de lui obéir.

Le chœur de filles juſtifie ſes plaintes & ſes ſupplications. Durant ce dialogue, elles croyent entendre l'ennemi qui s'approche, le cliquetis des armes, & les henniſſemens des cheveaux. Le roi tâche en vain de les raſſurer. Elles redoublent leurs cris & leurs prières. Enfin, elles conſentent à ſe tenir plus tranquilles, & à chanter à la manière des chœurs une hymne en l'honneur des dieux, tandis qu'Etéocle ſe retire pour choiſir ſix chefs avec lui.

L'hymne du chœur diviſée en ſtrophes & antiſtrophes, peut paſſer pour une ode admirable

ſur les malheurs que la guerre entraîne après ſoi. Elle eſt pleine de ſentimens & de traits, qui peignent au naturel le ſac d'une ville en proie aux ennemis. Ce ne ſont qu'images de ſoldats furieux, de filles enlevées, d'enfans expirans dans le ſein de leurs mères : & tout cela eſt tellement groſſi par l'épouvante & le jeu du chœur, qu'on croit voir l'ennemi non plus aux portes, mais dans la ville même.

ACTE III.

L'eſpion revient avec Etéocle, & lui fait le plan du ſiége qu'il vient de reconnoître. Cette ſcène eſt fort longue, & n'a pu être intéreſſante que pour les Athéniens qui connoiſſoient Thèbes, & les chefs dont on va parler. L'eſpion nomme d'abord Tydée, comme le premier qui ſe charge de l'attaque d'une des portes. Il fait ſon caractère, & il décrit ſon bouclier qui a dans le champ une lune, ſur un ciel parſemé d'étoiles, ſymbole dont Etéocle tire un augure favorable. Le chœur ſeconde ce choix par des vœux; & c'eſt ainſi que ſe paſſe toute la ſcène qui donne le nom à la pièce. Car à meſure que l'eſpion nomme un guerrier ennemi, deſtiné à l'attaque d'une porte avec les deſcriptions ſymboliques dont j'ai parlé, le roi commande un chef Thébain avec la même attention d'avilir la deviſe

& les armes de l'affiégeant; puis le chœur reprend par des souhaits : & ainsi tout de suite jusqu'au septiéme chef, qu'on déclare être Polynice. C'est par cette surprise qu'Etéocle reconnoît que c'est à lui de s'opposer à son frère. Il a un pressentiment de ce qui doit arriver. « O cour-
» roux, ô haine des dieux, s'écrie-t-il; ô dé-
» plorable race d'Œdipe ! Hélas ! les imprécations
» de mon père s'accomplissent. Mais les pleurs
» & les plaintes sont indignes de moi. Il s'agit
» d'écarter un mal plus pressant. Polynice verra
» où doit aboutir la devise dont il fait tant le
» vain ». Le corps de cette devise est la justice qui conduit un homme armé, avec ces mots pour ame, JE RÉTABLIRAI CET HOMME SUR LE TRÔNE DE SON PÈRE. Etéocle faisant allusion à ce symbole, dit : « Non la justice ne l'a jamais
» honoré d'un seul de ses regards. Elle ne servira
» pas une injuste usurpation. Hé, seroit-elle équi-
» table, si elle prenoit le parti d'un furieux?
» Plein d'assurance, j'irai moi-même à la ren-
» contre de Polynice ; & je le combattrai. Quel
» autre est plus capable de le terrasser ! Roi
» contre roi, frère contre frère, ennemi contre
» ennemi, je sçaurai seul lui faire tête. Qu'on
» m'apporte mes armes, &c. ».

Le chœur saisi d'horreur à cette résolution, tâche en vain de l'en détourner. Le roi le quitte

après un dialogue fort beau ; & il part déterminé à mettre le ſceau & le comble aux imprécations d'Œdipe, tandis que le chœur termine cet acte par le chant ordinaire qui exprime ſes craintes ſur le ſort des deux rois, & l'hiſtoire de leur funeſte race.

ACTE IV.

Un homme, (c'eſt apparemment le même eſpion qui a joué dans le cours de la pièce,) vient annoncer aux filles Thébaines que la ville eſt en ſureté; qu'aux attaques de ſix portes les Thébains ſont vainqueurs, mais qu'Apollon s'eſt ſaiſi de la ſeptiéme pour punir les crimes de la race de Laïus, qu'en un mot les deux rois ſe ſont mutuellement donné la mort. « Ils ont, dit-» il, remis au ſort des armes la poſſeſſion de » cette terre ; & ſuivant les vœux de leur père, » ils n'auront l'un & l'autre que celle du tom-» beau, en délivrant Thèbes de leurs fureurs ».

Cette nouvelle imprévue met le chœur dans l'embarras de céder ou à la joie de ſe voir ſauvé du ſiége, ou à la triſteſſe d'avoir perdu ſes maîtres : il ne balance plus ; il pleure deux frères qu'une cruelle jalouſie a rendus rivaux & a portés aux derniers excès de la rage & du déſeſpoir. Il commence le deuil par des chants lugubres, & par des paroles conformes à ces chants. Il

paroît aussitôt une foule de citoyens qui apportent les cadavres des deux rois.

Antigone & Ismène leurs sœurs, viennent mêler leurs cris lamentables à ceux des filles Thébaines. Celles-ci se séparent en deux demi-chœurs, & chantent ou parlent tour à tour en prenant part à la douleur des deux princesses. « Ah, disent-elles, le deuil est répandu par » toute la ville. Ces murs, ces tours semblent » témoigner leur douleur, & toute cette région » pleure ses rois. Ils laissent à leurs héritiers ces » riches possessions, sources de leurs discordes, » & dont ils n'ont recueilli pour fruit que la » mort... Malheureuse, entre toutes les femmes, » la mère, qui, devenue l'épouse de son fils, a » donné le jour à deux frères pour s'entre-égor- » ger !.... Leur haine est éteinte dans leur sang » qui se reconnoît, se mêle, & se confond sur » la terre. L'arbitre de leur querelle fut le fer. » Cruel Mars, c'est ainsi que tu leur partages » l'hérédité d'un père dont tu accomplis l'im- » précation..... O palais rempli d'horreurs ! les » furies ont enfin élevé leur effrayante voix » pour chanter la ruine d'une race évanouie » comme un songe. Le trophée de la vengeance » étoit placé devant la porte où combattoient » les deux frères : & le noir génie qui les ani- » moit ne s'est rallenti qu'après les avoir ter-

» raſſés ». Antigone & Iſmène finiſſent ce deuil par une eſpèce de DUO très agréable, mais peu aiſé à rendre en notre langue. C'eſt une antithèſe perpétuelle qui roule ſur le trépas donné & reçu, & ſur la mutuelle fureur de Polynice & d'Etéocle.

ACTE V.

Ce dernier acte, ſi c'en eſt un, comme il y a apparence, vu l'intervalle des chants, eſt auſſi court que le troiſiéme eſt long. Mais comme le théâtre eſt toujours rempli par le chœur, cette inégalité d'actes frappe beaucoup moins dans les Grecs, qu'elle ne feroit dans nos pièces dénuées de chœurs.

Un hérault interrompt le chant pour publier un décret du ſénat Thébain, qui décerne la ſépulture à Etéocle, comme ayant combattu pour la patrie contre des ennemis acharnés à la renverſer. Ce même décret ordonne que le corps de Polynice ſoit livré en proie aux oiſeaux, pour avoir attiré ſur ſa patrie une armée étrangère. Cela eſt exprimé d'une manière énergique, qui montre d'un côté juſqu'où les anciens portoient la ſuperſtition à l'égard des honneurs funèbres; que le comble de leurs vœux étoit d'être inhumés dans leur terre natale, & que le dernier deshonneur conſiſtoit à être privé du tombeau;

de l'autre, elle fait voir quelle idée l'on avoit de la patrie dans les états Grecs, puiſque la plus juſte cauſe, l'uſurpation même d'un trône, n'autoriſoit pas un roi détrôné à rentrer à main armée dans ſon royaume.

Antigone, offenſée d'un arrêt ſi flétriſſant, proteſte que ſi l'on refuſe à ſon frère un devoir ſi ſacré, elle ſçaura le lui rendre elle même. La diſpute s'échauffe entre cette princeſſe & le héraut, mais le cœur la termine enfin. Il prend le parti d'Antigone, & ſe partage en deux troupes, dont l'une va faire les funérailles d'Etéocle, & l'autre celle de Polynice. Ce dénouement eſt du même goût que celui de la tragédie de Sophocle ſur Ajax. Il ſemble dans l'une & dans l'autre pièce que le dernier acte ſoit poſtiche, & que la pièce ſoit finie à la mort des principaux acteurs; ces ſortes de diſputes ſur la ſépulture d'un cadavre nous paroiſſent traîner. Mais, outre la raiſon tirée du reſpect religieux des Grecs par rapport aux funérailles, il y en a une autre qui juſtifie Eſchyle & Sophocle; c'eſt qu'une tragédie n'eſt pas finie, que le vice ne ſoit puni, & la vertu récompenſée. Du moins la néceſſité de le faire ſauve la duplicité d'action, & n'en fait qu'une réelle de deux apparentes. Or c'eſt ce qui arrive dans ce poëme, par le moyen du décret du conſeil Thébain. Il eſt vrai que les deux frères

morts, & la ville une fois délivrée, l'imprécation d'Œdipe, qui fait le fonds du ſujet, eſt accomplie, qu'en conſéquence tout paroît terminé. Mais Étéocle, quoique coupable d'avoir combattu contre un frère à qui il diſputoit injuſtement le ſceptre, mérite poutant d'être plaint des citoyens qu'il a défendus ; au lieu que Polynice doit leur être en horreur pour avoir armé les Argiens contr'eux. Il falloit donc une récompenſe & une punition au moins décernée. Et c'eſt ce qu'a ménagé Eſchyle, à l'imitation d'Homère, qui a cru que les funérailles de Patrocle ne ſeroient point un hors d'œuvre dans l'Iliade. Que ces raiſons ſoient fortes ou foibles, il eſt conſtant que cette pièce eſt remplie de beaux traits, de mouvemens guerriers, de ſuſpenſions admirables, d'un grand intérêt & d'un ſpectacle étonnant. Malgré ſa ſimplicité extrême elle atteint le but de la tragédie, qui eſt d'émouvoir & d'effrayer; de ſorte qu'Ariſtophane [1] a eu raiſon d'introduire Eſchyle ſe glorifiant de ce poëme.

1 Voyez les GRENOUILLES, troiſième partie.

LES SEPT CHEFS

AU SIÈGE DE THÊBES,

TRAGÉDIE D'ESCHYLE.

PERSONNAGES.

ÉTÉOCLE, roi de Thèbes.

LE CHŒUR (composé de femmes & filles Thébaines.

UN ESPION Thébain

AUTRE THÉBAIN.

ANTIGONE, } sœurs d'Étéocle.
ISMÈNE, }

UN HÉRAULT.

Six CAPITAINES Thébains, personnages muets.

THÉBAINS.

La scène est à Thèbes. Le théâtre doit représenter un temple & une place publique.

LES

LES SEPT CHEFS AU SIÉGE DE THÈBES, TRAGÉDIE D'ESCHYLE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

ÉTÉOCLE, LE CHŒUR, THÉBAINS.

ÉTÉOCLE.

ENFANS de Cadmus, le pilote de l'état, qui, assis à la poupe, tient le gouvernail, doit, les yeux toujours ouverts, dire ce qui convient aux circonstances; car, si nous sommes vainqueurs, vous en remercirez les dieux; mais, si nous sommes vaincus, (ciel! détourne cet augure,) je serai seul accusé dans Thèbes. Étéocle alors seroit l'objet d'un murmure général, & d'un cri d'indignation dont puisse Jupiter, que nous nommons PRÉSERVATEUR, nous défendre aujourd'hui. Que chacun donc en ce jour,

même celui qui n'atteint pas encore la verte jeunesse, & celui qui l'a passée, rappellant ce qu'il a de vigueur, & s'occupant des soins convenables, défende sa patrie, les autels de ses dieux, menacés d'être détruits, ses enfans & sa mère, sa tendre nourrice, cette terre, qui, lorsqu'au sortir du berceau nous rampions sur son sol favorable, a supporté le poids de notre enfance, & nous a nourris pour l'habiter & la défendre un jour au besoin. Jusqu'à présent le ciel penche pour nous. Assiégés depuis long-temps, la victoire, grâces aux dieux, nous est le plus souvent demeurée; mais aujourd'hui ce devin, père des augures, qui, sans brûler des victimes, infaillible en son art, interroge & comprend les oiseaux fatidiques, ce despote des présages, dit que le plus terrible assaut des Achéens a été résolu cette nuit, & qu'il est préparé. Courez donc tous aux portes & aux crénaux des remparts; hâtez vous; volez, armés de toutes pièces; garnissez les défenses; placez vous sur les parapets des tours; gardez les déhors; demeurez fermes; ne vous allarmez point du nombre des assaillans : le ciel est pour nous. J'ai envoyé des espions dans le camp ennemi; j'espère qu'ils n'y auront pas en vain pénétré, & qu'instruit par eux, je me garantirai de tout stratagême.

SCÈNE II.

Les mêmes, UN ESPION.

L'ESPION.

PUISSANT roi des Cadméens, j'apporte des nouvelles certaines des ennemis : j'ai vu de mes yeux leurs diſpoſitions. Sept chefs furieux ont immolé un taureau ſur un bouclier noir, & tous, la main ſur la victime, ont juré par le dieu Mars, par Bellone, & par la Peur amie du carnage, ou de détruire aujourdhui, & de ſaccager la ville de Cadmus, ou de mourir, & d'arroſer cette terre de leur ſang. Ils ont eux mêmes placé ſur le char d'Adraſte des gages de ſouvenir pour leurs parens; ils verſoient quelques larmes, mais nulle pitié n'étoit dans leur bouche. Tels que des lions à l'approche du combat, ces cœurs de fer, que la rage enflamme, ne reſpirent que la guerre. Je n'ai point perdu de temps pour vous inſtruire; je les ai laiſſés qui tiroient au ſort quelle porte chacun d'eux doit attaquer. Placez donc promptement aux avenues, des guerriers d'élite. Déjà s'avance en bataille l'armée des Argiens; la poudre s'éleve, la plaine blanchit ſous l'écume des chevaux. Pilote auguſte

de notre vaiſſeau, muniſſez Thèbes avant que Mars ait ſouflé la tempête. Déjà mugit un flot terreſtre: ſaiſiſſez rapidement l'inſtant de la défenſe ; moi, le reſte du jour, j'aurai fidèlement l'œil ouvert ſur l'ennemi. Inſtruit, par des avis sûrs, de tous ſes mouvemens, vous les rendrez inutiles.

(L'eſpion retourne au camp ennemi.)

SCÈNE III.

ÉTÉOCLE, LE CHŒUR, THÉBAINS.

ÉTÉOCLE.

O Jupiter, ô terre, ô dieux protecteurs! Et toi fatale imprécation, vengeance trop puiſſante d'un père! ne renverſez point juſques dans les fondemens, par les coups de nos ennemis, une ville Grecque, & vos propres foyers : n'aſſerviſſez pas ſous le joug de l'eſclavage un pays libre, & la cité de Cadmus : ſoyez notre défenſe : nos intérêts ſont communs : c'eſt dans la victoire qu'on honore les dieux.

(Le roi ſort pour aller donner ſes ordres.)

SCÈNE IV.

LE CHŒUR.

Quels maux funeſtes, épouvantables j'enviſage ! L'armée marche ; quitte ſon camp... ſe déploye... de nombreux eſcadrons la précédent... fondent ſur nous... Meſſager muet, mais viſible & fidèle, un nuage de poudre me l'annonce.... Déjà s'approche le bruit des armes qui s'entre choquent dans la plaine... il fait fuir le ſommeil ; il vole ; c'eſt le fracas d'un indomptable torrent tombant du haut des montagnes... Hélas !.. hélas !.. ô dieux ! ô déeſſes ! écartez les malheurs que je vois. Des cris menacent nos murs : un peuple, ſous l'airain blanchiſſant, s'avance en bon ordre : c'eſt à Thèbes qu'il en veut... qui de vous nous défendra, nous protégera ?.. Auquel de vos autels irai je me proſterner ?.. Immortels habitans de ce temple, l'inſtant eſt venu d'embraſſer vos ſtatues... Que tardons nous, troupe trop déplorable ?.. ne l'entendez vous pas le choc des boucliers ?.. Offrandes & couronnes, quand les porterons nous aux temples, ſi ce n'eſt en ce jour ?.. Je l'ai entendu le bruit, le cliquetis des lances... O notre antique protecteur, Mars, que feras tu ? Trahiras tu ton pays ? Dieu au caſque d'or,

regarde, regarde la ville que tu aimois tant autrefois !.... O dieux tutélaires, venez, venez tous. Voyez ces vierges, troupeau ſuppliant, que menace l'eſclavage... Soulevé par le ſoufle de Mars, un flot de ſoldats panachés mugit contre Thèbes... Père tout puiſſant, ô Jupiter! ſauve nous des mains de l'ennemi..... Les Argiens aſſiégent la ville de Cadmus... Les armes meurtrières m'épouvantent... Les freins, les chaînes, que ſecouent les courſiers, ſonnent la mort.... Je vois ces chefs reconnoiſſables à leurs boucliers... Ils ſont aux portes que le ſort leur a marquées... Puiſſance amie des combats, fille de Jupiter, ô Pallas! ſois notre gardienne aujourd'hui... Et toi, créateur du courſier, toi dont le ſceptre redouté des monſtres marins régit les eaux, ô Neptune, viens, viens calmer mon effroi!.. O Mars, conſerve une ville du nom de Cadmus; montre toi hautement ſon allié. Et toi, mère de nos pères, ô Vénus, fais nous éviter la mort. Nous ſommes de ton ſang: les vœux que nous t'adreſſons doivent être écoutés... Dieu jadis DESTRUCTEUR DES LOUPS [1], ſois au-

1 Apollon, parmi le grand nombre de ſurnoms qu'on lui donnoit avoit celui de Lycien, Λυκαῖος. Pauſanias, dans ſes CORINTHIAQUES, raconte l'origine de ce nom. Des loups dévaſtèrent les troupeaux des Sycioniens, Apollon, touché de leurs malheurs, leur ordonna de prendre un morceau de bois ſec qu'il leur indiqua, & d'en mêler l'écorce avec quelques morceaux de viande, pour amorcer les loups.

jourd'hui DESTRUCTEUR DE L'ENNEMI : entends nos ſoupirs..... Et toi fille de Latone, favorable Artemis, prépare ton arc. Hélas! hélas! les chars approchent de la ville!.. Auguſte Junon!.. les eſſieux crient ſous le poids... O favorable Artemis!.. l'air agité par les armes frémit... Que doit ſouffrir Thèbes? Que deviendra-t-elle? Quel ſort lui préparent les dieux? Hélas!.. une grêle de pierres écraſe nos remparts... Favorable Apollon!.... le ſon de l'airain retentit aux portes... Enfant de Jupiter, ſainte arbître de la guerre, reine immortelle des combats, Oncée[1], de ton temple en face de Thèbes, défends la ville aux ſept portes! O divinités toutes puiſſantes, ô gardiennes, & gardiens invincibles de ce pays, ne livrez pas à des barbares ces remparts déjà fatigués : entendez des vierges timides, qui, les mains étendues, vous adreſſent des vœux équitables. Dieux amis, protecteurs habituels de cette ville, prouvez que vous l'aimez, que vous veillez ſur vos temples, & veillez y pour les défendre : ſouvenez vous des fêtes où tant de victimes vous ſont immolées.

Ces animaux en mangèrent avec avidité, & périrent tous. Le même hiſtorien raconte une autre origine de ce nom chez les Arglens; mais celle que nous venons de rapporter, eſt celle qui convient mieux à l'intention du chœur, invoquant Apollon.

1 Surnom de Minerve chez les Bœotiens, ſuivant le Scholiaſte de Pindare. Pauſanias dit que le mot eſt Phœnicien.

ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

ÉTÉOCLE, LE CHŒUR.

ÉTÉOCLE.

Répondez moi, troupe importune; eſt-ce ainſi que vous ſervez & ſauvez la patrie : que vous encouragez nos ſoldats aſſiégés? en tombant proſternées aux autels de ces dieux tutélaires avec ces plaintes & ces cris? Sexe haï des ſages, que jamais, ſoit dans le malheur, ſoit dans la proſpérité, je n'habite avec toi; loin du danger ta préſomption eſt inſupportable: dans la crainte, tu es le premier fléau d'une famille & d'un peuple. En fuyant ainſi devant nos ſoldats, vous leur communiquez votre lâche foibleſſe; c'eſt vous qui ſervez le mieux nos ennemis; ainſi dans nos murs nous travaillons nous mêmes à notre perte. Voilà donc l'avantage d'habiter avec les femmes! Ah! quiconque me déſobéira, homme, femme, ou enfant, l'arrêt en eſt porté, ſon deſtin ſera d'être lapidé par le peuple. C'eſt à l'homme d'agir au dehors, c'eſt à la femme de demeurer tran-

quille au dedans, ſans le troubler ni le diſtraire. Suis je entendu, ou ne le ſuis je pas; eſt ce à des ſourdes que je parle ?

LE CHŒUR.

O cher fils d'Œdipe, l'épouvante m'a ſaiſie au bruit & au fracas des chars, au cri des eſſieux preſſés dans les roues, au ſon de ces freins, de ces chaînes étincellantes que ſecoue la bouche des courſiers.

ÉTÉOCLE.

Quoi donc ? quand la tempête fatigue le navire, eſt ce en fuyant de la pouppe à la proue, que le nautonnier peut échapper au naufrage?

LE CHŒUR.

Pleine de confiance dans les dieux, j'ai couru au pied de ces antiques ſtatues; le bruit effrayant d'une grêle de traits retentiſſoit aux portes; l'effroi m'a fait élever mes prières juſqu'aux immortels, pour qu'ils défendiſſent cette ville.

ÉTÉOCLE.

Vous avez demandé que les remparts puiſſent ſoutenir l'effort des ennemis ?....

LE CHŒUR.

C'eſt ce que j'eſpère obtenir.....

ÉTÉOCLE.

Mais une ville priſe; ſes dieux, dit-on, l'abandonnent.....

LE CHŒUR.

Ah que jamais, moi vivante, ces dieux ne nous quittent! Que jamais je ne voye cette ville ſaccagée, & l'ennemi dans nos murs, la flamme à la main.

ÉTÉOCLE.

Pour invoquer les dieux ne nous perdez pas. L'obéiſſance, dit-on, eſt mère du ſuccès, & compagné du ſalut.

LE CHŒUR.

Le pouvoir des dieux eſt plus fort; ſouvent dans la nuit épaiſſe du malheur, ils diſſipent le nuage étendu ſur notre tête.

ÉTÉOCLE.

A l'approche de l'ennemi, c'eſt aux hommes de faire les ſacrifices, d'interroger les dieux, aux femmes de ſe taire, & de ſe retirer.

LE CHŒUR.

C'eſt avec l'appui des dieux que nous habitons une ville invaincue, & que ſes remparts réſiſtent à l'effort des ennemis...... Votre orgueil nous défend-t-il cet hommage?

ÉTÉOCLE.

Honorez les dieux, j'y conſens; mais ne découragez point nos ſoldats; calmez vos allarmes; raſſurez vous.

LE CHŒUR.

Au bruit ſubit qui m'a frappée, craintive &

tremblante, je ſuis accourue dans cette citadelle auguſte.

ÉTÉOCLE.

Si vous voyez des morts, des bleſſés, retenez vos cris; le découragement livre à Mars ſes victimes.

LE CHŒUR.

J'entends hennir les chevaux.....

ÉTÉOCLE.

Feignez de ne pas les entendre.....

LE CHŒUR.

Les remparts gémiſſent, l'ennemi nous preſſe...

ÉTÉOCLE.

Ne ſuffit-il pas que j'aie pourvu à tout?....

LE CHŒUR.

Je tremble; le bruit redouble aux portes.....

ÉTÉOCLE.

Ne vous tairez vous pas? Ceſſez de remplir la ville de ces clameurs!

LE CHŒUR.

Conſeil des dieux, ne trahiſſez point ces remparts!

ÉTÉOCLE.

Malheureuſes! ne pouvez vous ſouffrir en ſilence?

LE CHŒUR.

Divinités Thébaines, ſauvez moi de l'eſclavage!

ÉTÉOCLE.

Vous le hâtez cet esclavage, pour vous & pour Thèbes.

LE CHŒUR.

Puissant Jupiter, tourne tes traits contre l'ennemi!

ÉTÉOCLE.

O Jupiter! quel présent que les femmes! Quel sexe!

LE CHŒUR (bas.)

Malheureux comme le vôtre, quand une ville est prise.

ÉTÉOCLE.

Vous murmurez encore en embrassant ces statues?

LE CHŒUR.

Je suis foible: la frayeur égare ma langue...

ÉTÉOCLE.

M'accorderez vous une légère grace?

LE CHŒUR.

Quelle est-elle? Hâtez vous de m'en instruire...

ÉTÉOCLE.

Au nom des dieux, taisez vous, n'effrayez pas nos guerriers.

LE CHŒUR.

Je me tais: j'attends mon sort avec tous les Thébains.

ÉTÉOCLE.

J'approuve ce langage : cessez aussi d'embrasser ces statues. Ne demandez aux dieux que le plus utile des secours, leur assistance. Ecoutez les vœux que je vais prononcer, & n'y répondez que par des accens sacrés, propitiatoires, par le cri dont les Grecs ont coutume d'accompagner les sacrifices, qui encourage le soldat, & dompte la peur. « Je jure aux dieux de cette ville, aux » dieux gardiens des champs & de la cité, aux » sources de Dircé, sans oublier Ismène, que, si » nous sommes vainqueurs, si Thèbes est sauvée, » nous rougirons les autels du sang des brebis, » & des taureaux ; & que, dressant nos trophées » dans leurs saintes demeures, nous leur con- » sacrerons les armes, & les dépouilles de » l'ennemi terrassé ». Voilà les vœux que vous devez faire, sans gémir, sans pousser des cris vains & sauvages, qui ne changeront pas le destin. Cependant je vais, moi septiéme, avec six guerriers, valeureux adversaires de nos ennemis, pourvoir à la défense de sept portes, avant que des avis redoublés, des rapports précipités, & un danger pressant ne troublent nos dispositions.

(Le roi sort.)

SCÈNE II.

LE CHŒUR.

J'OBÉIS, mais mon cœur ne peut ſe calmer. Toujours préſente à ma penſée, l'idée de l'ennemi autour de nos murs, réveille la terreur dans mon âme ; ainſi la colombe nourricière, habitante inquiete d'un foible nid, craint le dragon pour ſes petits. Une armée, un peuple, marche contre nos murs. Que deviendrai je ? Une grêle de pierres tombe de toutes parts ſur nos ſoldats. Enfans de Jupiter, ô dieux venez tous ! Défendez la ville & le peuple de Cadmus ! En quelle contrée plus chère irez vous habiter, ſi vous livrez à l'ennemi ce pays fertile, & les eaux de Dircé, la plus ſalubre des ſources, dont les filles de Thetys, & le dieu qui preſſe la terre, font préſent aux mortels. Divinités tutélaires de cette ville, envoyez au dehors le lâche & pernicieux effroi, & rehauſſez la gloire des Thébains ; écoutez nos lamentables accens ; ſauvez Thèbes ; ſoyez y fixés à jamais.

Quoi, Thèbes, cette ville antique devenue la proie de l'épée, conſumée par la flamme, diſparoîtroit de la terre ! Les dieux la livreroient ſans honneur aux ravages de l'Achéen... Ces

mères, ah ciel!.. & ces vierges, les cheveux & les voiles arrachés, feroient traînées comme de vils troupeaux en efclavage... & dans ces murs déferts retentiroient les cris des captives défolées! Quelle image! j'en frémis.

Jeunes vierges, tendres fleurs, quel fort déplorable! Avant le temps d'être cueillies, une main odieufe vous tranfplante en un fol étranger! Oui le trépas eft cent fois moins cruel. Ah! qu'une ville prife d'affaut éprouve de malheurs! L'efclavage, la mort, les flammes la défolent, la fumée la couvre; par tout Mars deftructeur foufle la rage, & fouille la pudeur.

Par tout des rugiffemens: le filet de la mort a tout enveloppé..... L'homme eft égorgé par l'homme... L'enfant maffacré pouffe des cris inarticulés fur la mamelle enfanglantée, qui l'allaitoit... La rapine compagne du ravage... Les foldats fe montrant leur butin, s'animant mutuellement au pillage, appellant des compagnons, fans vouloir ni partager, ni céder; comment peindre ce tableau?

A chaque pas, les rues font jonchées de fruits de toute efpèce.... Familles défolées, à vos yeux tous les dons de la terre, difperfés, roulent dans la fange. De jeunes filles, qu'un autre fort attendoit, font forcées de partager fervilement la couche d'un foldat heureux,

d'un ennemi triomphant. Ah ! que la nuit de la mort me préſerve de voir ce ſpectacle déplorable !

ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

LE CHŒUR. (Il ſe partage en deux bandes.)

PREMIER DEMI CHŒUR.

AMIES, ſi je ne me trompe, l'eſpion nous rapporte des nouvelles de l'armée ; il ſe hâte & précipite ſes pas [1].

SECOND DEMI CHŒUR.

Le fils d'Œdipe accourt de ſon côté pour entendre ce rapport [2].

1 Littéralement : Les chevilles des pieds qui le portent ſe pourſuivent rapidement.

2 Littéralement : Et ſon empreſſement auſſi ne compaſſe point ſes pas.

SCÈNE II.

LE CHŒUR, ÉTEOCLE, L'ESPION, LES SIX CHEFS, choiſis par Étéocle.

L'ESPION.

J'AI vu les diſpoſitions de l'ennemi ; apprenez ce que le ſort a décidé pour l'attaque des portes.

Tydée frémiſſant de rage menace déjà la porte Proétide ; mais le devin lui défend encore de paſſer l'Iſmène ; les auſpices ne ſont pas favorables. Tydée furieux, brulant de combattre, pareil au dragon qui ſifle à l'ardeur du midi, inſulte à grands cris au devin, au ſage fils d'Oiclée, le traite de lâche qui careſſe [1] le combat & la mort. Il ſecoue, en parlant, trois aigrettes épaiſſes, dont ſon caſque eſt ombragé, & cent globes d'airain qui bordent ſon écu, & ſonnent l'épouvante. Sur cet écu ſe voit un emblême faſtueux, le ciel éclairé des étoiles ; au milieu brille la reine des aſtres, l'œil de la nuit, la lune dans ſon plein. Fier de ſa ſuperbe armure,

1 L'expreſſion Grecque indique les careſſes que le chien fait à ſon maître. Quelque hardie que ſoit cette métaphore, on a cru qu'elle ne ſeroit point choquante en François.

ſur la rive du fleuve, il appelle le combat à grands cris. Tel un courſier fougueux rongeant le frein, s'agite, & hâte le ſignal de la trompette. Quel guerrier lui oppoſerez vous? Qui, dans l'aſſaut, pourra lui réſiſter à la porte Proétide ?

ÉTÉOCLE.

Aucune armure ne m'effraye : des emblêmes ne bleſſent pas ; des aigrettes, des globes ſonores ne tuent point ſans la lance: Peut-être ce ciel, cette nuit étoilée, repréſentée, dites vous, ſur ſon écu, n'eſt-elle que le préſage du ſort d'un inſenſé. Si l'ombre de la mort couvre aujourd'hui les yeux de celui qui porte cet emblême faſtueux, la nuit deviendra ſa véritable & juſte deviſe, & lui même ſe ſera préſagé ſon opprobre. Aux portes de Proétus, j'oppoſe à Tydée le vaillant fils d'Aſtracus, guerrier généreux, fidéle aux loix de l'honneur, ennemi des diſcours préſomptueux, lent pour la honte, il déteſte la lâcheté. Rejetton de ces enfans de la terre que Mars épargna plus que tout autre, Ménalippe eſt Thébain. Le ſort décidera du ſuccès, mais pour défendre du fer ennemi la terre dont il eſt ſorti, c'eſt Ménalippe ſur tout que le devoir filial a nommé.

LE CHŒUR.

Puiſſent les dieux favoriſer le guerrier que la

juſtice arme pour cette ville; mais que je crains de voir le trépas ſanglant de nos défenſeurs!

L'ESPION.

Puiſſent en effet les dieux le favoriſer! La porte d'Electre eſt échue à Capanée, géant plus terrible encore que Tydée, ſon audace n'eſt pas d'un mortel: quelles menaces il fait à nos tours: ciel, détournes en l'effet! Que le ſort le veuille, ou ne le veuille pas, il renverſera cette ville: le trait même de Jupiter lancé ſur la terre, ne ſçauroit l'arrêter; les éclairs, les coups de la foudre ne ſont pour lui que les chaleurs du midi. Son emblême eſt un homme nud portant un flambeau allumé; ſa deviſe en lettres d'or: JE BRULERAI LA VILLE. A pareil guerrier trouvez un adverſaire qui oſe l'attendre, & que ces menaces ne puiſſent effrayer.

ÉTÉOCLE.

Il eſt trouvé, & ce n'eſt pas ici notre ſeul avantage. Quand l'homme n'a que des penſées préſomptueuſes, ſes diſcours mêmes dépoſent contre lui. Capanée menace, & prêt à tout oſer, mépriſant les dieux, déchaînant ſa langue, plein d'une folle joie..... Mortel, il adreſſe au ciel des diſcours inſolens, que Jupiter entendra [1]. Bientôt, je l'eſpère, un juſte châtiment

1 On a ſuivi la correction & l'interprétation de M. Brunck, adoptée par M. Schutz.

fera pleuvoir ſur lui des feux réels, qui ſeront autres que les chaleurs du midi. Malgré ſon effort, en dépit de ſon arrogance, l'ardent courage, la force de Poliphonte que je lui oppoſe, ſeront une barrière ſuffiſante, ſi Diane, & les autres dieux nous aſſiſtent. Pourſuivez. Quels autres chefs le ſort a-t-il deſtinés aux autres portes?

LE CHŒUR.

Périſſe l'auteur de ces terribles menaces! Que la foudre l'arrête, avant qu'il s'élance dans nos foyers, & que ſa main inſolente nous arrache de nos retraites virginales!

L'ESPION.

Celui que le ſort enſuite a marqué, eſt Etéoclus. Son nom eſt ſorti le troiſiéme du fond du caſque; & la porte Neïtide eſt celle qu'il doit aſſaillir. Sa main retient à peine deux courſiers fiers de leurs harnois magnifiques, impatiens de voler à nos remparts. Au travers du caveçon s'échappe avec un ſifflement étrange le ſoufle de leurs naſeaux orgueilleux. Son bouclier eſt marqué d'un emblême peu commun. Il repréſente un ſoldat eſcaladant une tour qu'il veut prendre d'aſſaut. De ſa bouche ſortent ces mots écrits: MARS LUI MÊME NE ME REPOUSSEROIT PAS. Il faut encore oppoſer à ce chef un guerrier capable d'éloigner de Thèbes le joug de l'eſclavage.

ÉTÉOCLE.

Le voici celui que j'enverrai contre lui, l'augure en eſt favorable : C'eſt le rejeton de la terre, le fils de Créon, Mégarée, dont le bras ne porte point d'emblême ſuperbe, mais qui, ferme dans ſon poſte, ne ſera point épouvanté par les henniſſemens de ces courſiers fougueux. Ou par ſa mort il acquittera ce qu'il doit à ſa patrie, ou, terraſſant l'ennemi, & maître de ſon armure, il ornera de cette riche dépouille le palais de ſon père. Quel autre chef vas tu me vanter? ne m'épargne rien.

LE CHŒUR.

Puiſſes tu triompher, défenſeur de mes foyers! Puiſſent nos ennemis ſuccomber! Puiſſe Jupiter irrité, les regarder dans ſa vengeance, comme ils regardent cette ville & la menacent inſolemment dans leur aveugle fureur!

L'ESPION.

Le quatriéme chef, celui qui doit aſſaillir la porte voiſine de Minerve Oncée, eſt le terrible Hippomedon : Il s'avance à grands cris. A le voir tourner rapidement ſon énorme bouclier, j'ai frémi, je l'avoue. Ce n'étoit pas un artiſan vulgaire celui qui a gravé cette armure. On y voit Typhée dont la bouche ardente vomit une fumée noire. Autour de ce bouclier convexe ſont incruſtés des ſerpens enlancés. Hippomedon

pouſſe des cris terribles ; pareil à une Bacchante, plein de Mars, la rage du combat le tranſporte ; ſes yeux lancent l'épouvante. Gardez vous de ſes efforts. Déjà la terreur le précède à nos portes.

ÉTÉOCLE.

La gardienne de cette porte, la voiſine de Thèbes, Minerve Oncée, irritée d'une audace injurieuſe, défendra la première ſes enfans de ce dragon venimeux. Après les dieux, l'homme que j'oppoſe à l'homme, eſt le vaillant fils d'Oinops, Hyperbius, qui déjà brûle de tenter le ſort du combat. En force, en courage, en armure, il ne cède point à ſon rival ; Mercure lui même a voulu les appareiller : c'eſt un ennemi qui en attaquera un autre. Tous deux au combat porteront des dieux ennemis, ſur leurs boucliers. Hippomedon porte Typhée vomiſſant la flamme, Hyperbius porte Jupiter, aſſis la foudre à la main : Jupiter qui jamais n'a connu de vainqueur. Heureux partage de la bienveillance des dieux ! Pour nous ſont les vainqueurs, pour l'ennemi les vaincus. Tel ſera ſans doute le ſort de ces deux adverſaires ; puiſque Jupiter, combattant, triomphe de Typhée ; Jupiter, ainſi que l'emblême le préſage, ſera vaincre Hyperbius qui porte ſon image.

LE CHŒUR.

Oui, bientôt, devant nos portes ſera briſée la tête de celui qui, ſur ſon bouclier, oppoſe

au type de Jupiter le portrait déteſté d'un démon terreſtre, image odieuſe aux humains, comme aux dieux éternels.

L'ESPION.

Que ce vœu s'accompliſſe! Le cinquième chef doit marcher à la cinquième porte, celle du nord, où ſe voit le tombeau du divin Amphion. Il jure par la lance qu'il tient, & qui eſt pour lui plus ſacrée que les dieux, plus chère que la vie, de ſaccager la ville de Cadmus, en dépit de Jupiter. C'eſt ainſi que s'exprime ce ſuperbe rejetton d'une nymphe des montagnes. Enfant viril déjà homme, déjà l'on voit briller ſur ſes joues ce duvet épais & naiſſant que produit la puberté; mais cruel dans ſon ame, farouche dans ſes regards, ſon nom eſt d'une vierge, ſes penſées n'en ſont pas. Avec quel orgueil inſultant il marche à l'aſſaut! Sur un bouclier d'airain, ſur ce rempart orbiculaire qui couvre ſon corps, il porte, attachée avec des cloux, l'image du ſphinx ſanguinaire qui fut notre opprobre, monſtre effrayant, qui tient dans ſes griffes le corps d'un Thébain, deſtiné à recevoir tous nos traits. Ce n'eſt point pour combattre mollement, ce n'eſt point pour rougir devant Thèbes, que l'Arcadien Parthénopée [1], (tel eſt ſon nom) eſt accouru d'un pays lointain. Etranger, mais

1 PARTHÉNOPÉE, c'eſt à dire qui a un VISAGE DE VIERGE.

élevé chez les Argiens, il veut payer leurs ſoins. Ses menaces ſont effrayantes : puiſſent les dieux ne les pas accomplir !

ÉTÉOCLE.

Ah ! s'ils ſont traités des dieux comme ils le méritent, eux & leur arrogance impie, ils périront tous, & d'une mort terrible. A l'Arcadien dont tu parles, j'oppoſe encore un guerrier ſans jactance, mais dont le bras ſçait agir, Actor, le frère du dernier que j'ai nommé, Actor, qui ne permettra point qu'une langue ſans frein, oſe, juſques dans nos murs, nous reprocher nos malheurs ; ni qu'un bras ennemi y porte ſur ſon bouclier l'image d'un monſtre, horreur des Thébains. Non : percée de mille traits au pied de nos remparts, cette image deviendra l'opprobre de celui qui la porte. Grands dieux, vérifiez ma prédiction !

LE CHŒUR.

Ce que j'entends me pénètre d'horreur ; mes cheveux ſe hériſſent. Quels blaſphêmes profèrent ces blaſphémateurs impies ! faſſent les dieux qu'ils trouvent ici leur perte !

L'ESPION.

Le ſixième chef, eſt le ſage & courageux devin, Amphiaraüs, deſtiné à l'attaque de la porte Homoloïde, tantôt c'eſt Tydée qu'il maudit ; l'homicide Tydée, perturbateur de l'état,

auteur de tous les maux d'Argos, hérault d'Erynnis, miniſtre de la mort, ſéducteur d'Adraſte ; tantôt c'eſt votre triſte frère : vrai POLYNICE[1], dit-il, en décompoſant ce nom, dont il répéte la fin ; certes, (ajoute-t-il) c'eſt un exploit agréable au ciel, glorieux aujourd'hui, & mémorable à jamais, que de ruiner, par des armes étrangères, la ville de tes pères, & les temples de tes dieux. Quelle vengeance tarira les larmes de ta mère ? Comment ton pays natal, que ta rage livre au fer, ſera-t-il jamais uni avec toi ? Pour moi, je le ſçais, enſeveli dans ces champs ennemis, mon corps engraiſſera bientôt leurs ſillons. Combattons, puiſqu'il le faut : je ne mourrai pas ſans honneur. Ainſi parle le devin ; ſon bouclier eſt d'airain ſolide, habilement travaillé, mais ſans emblême ; il ne veut point paroître brave, mais l'être en effet. Une ſemence de ſageſſe a germé dans ſon ame ; il en recueille les conſeils les plus ſages. Prince, ne lui oppoſez que des adverſaires ſages & vaillans : Qui reſpecte les dieux, eſt à craindre.

ÉTÉOCLE.

Fortune des humains ! devois tu aſſocier cet homme juſte aux plus grands ſcélérats ? Rien de plus funeſte, en toute entrepriſe, que la

1 Le nom de Polynice en Grec ſignifie : AUTEUR DE BEAUCOUP DE QUERELLES.

ſociété des méchans : le fruit en eſt amer : c'eſt un champ d'infortune qui ne rapporte que la mort. Embarquez vous, homme pieux, avec des nautonniers impies, avec une troupe criminelle ; vous périrez ainſi que cette race abhorrée des dieux. Qu'un homme juſte ſe trouve au milieu de citoyens inhoſpitaliers & infidèles aux dieux ; enveloppé, quoique innocemment, dans le piége, frappé ſans diſtinction par la verge du ciel, il périt. Tel ce devin, ce fils d'Oiclée, cet homme ſage, juſte, bon, religieux, mêlé à des impies, à des arrogans, qui, dans leur fureur, n'accourent ici que pour s'en éloigner par une longue fuite, ſera entraîné avec eux, (ainſi le veut Jupiter.) Je penſe même qu'il n'attaquera point nos portes ; non qu'il manque de courage, ou d'audace, mais il ſçait qu'il périra dans le combat, ſi l'oracle d'Apollon doit être accompli ; (ce dieu ſe taît, ou dit la vérité.) Toutefois s'il attaque cette porte, Laſthènes la défendra. Plein de haine pour ces perfides étrangers, Laſthènes réunit à la prudence du vieillard, la force du jeune homme ; d'un regard prompt, & d'une main non tardive, il adreſſe ſa lance à l'endroit déſarmé ; mais les dieux ſeuls décident du ſuccès.

LE CHŒUR.

Faſſe le ciel, touché de nos juſtes prières,

que Thèbes triomphe, & que les maux de la guerre retombent ſur l'étranger : que Jupiter d'un coup de foudre les écraſe ſous nos remparts !

L'ESPION.

Le ſeptième chef enfin, celui qui marche à la ſeptième porte, il faut le nommer, c'eſt votre frère. Quelles imprécations il lance contre cette ville ! Monter au ſommet de nos tours, s'annoncer comme roi, entonner l'hymne de la victoire, vous joindre, vous donner ou recevoir de vous la mort ; ou, ſi vous vivez, être vengé d'un honteux banniſſement par un exil qui vous déshonore : voilà les vœux qu'il forme. Il en prend à témoin les dieux indigènes de ſa patrie. Sur ſon bouclier, d'un travail récent & parfait, ſont repréſentées deux figures différentes; un guerrier ciſelé en or, & une femme qui le conduit majeſtueuſement par la main. JE SUIS LA JUSTICE, dit-celle ci dans la deviſe, JE RAMENERAI CET HOMME, JE LUI RENDRAI SA PATRIE, ET L'HÉRITAGE DE SES PÈRES. Tels ſont les ſymboles de ces chefs. Voyez qui vous oppoſerez à votre frère. Vous ne pourrez en rien accuſer mon rapport. Pilote de cet état, c'eſt à vous maintenant d'en gouverner le navire.

ÉTÉOCLE.

O race aveuglée par le ciel, & haïe des

dieux ! Race déplorable d'Œdipe ! Malheureux ! aujourd'hui s'accompliſſent les imprécations d'un père. Mais il convient ici d'étouffer les plaintes & les larmes : n'engendrons point, par notre exemple, d'inſupportables lamentations. Pour toi, Polynice, trop bien nommé, nous verrons bientôt à quoi te ſerviront tes ſymboles ; & ſi ces deviſes inſolentes, gravées en or ſur ton bouclier, te ramèneront dans Thèbes : elles t'y ramèneroient peut-être, ſi la juſtice, cette fille de Jupiter, dirigeoit ton cœur & ton bras. Mais, ni au ſortir du flanc de ta mère, ni dans ton enfance, ni dans ta jeuneſſe, ni depuis que la barbe ombrage ton menton, la juſtice n'a daigné t'honorer d'un regard. Penſes tu que pour la ruine de ta patrie elle combatte avec toi ? Unie avec un audacieux ſans frein, ſeroit-elle encore vraiment la juſtice ? Ton crime fait ma confiance. C'eſt moi qui te combattrai ; & quel autre devrois je choiſir ? Roi contre roi, frère contre frère, rival contre rival ; ma place eſt marquée. Courrez, apportez mes armes, ma lance, ma cuiraſſe.....

LE CHŒUR.

O cher prince, ô fils d'Œdipe, n'imitez point la rage d'un odieux blaſphémateur, c'eſt aſſez que les Thébains combattent les Argiens ; leur ſang peut couler ſans crime ; mais un fratricide

réciproque... Ah ! il n'eſt point de temps aſſez long pour expier ce forfait.

ÉTÉOCLE.

Qu'on ſupporte un malheur où la honte n'a point de part, j'y conſens, tout n'eſt pas perdu chez les morts ; mais la honte unie au malheur ne laiſſent aucun renom.

LE CHŒUR.

Quelle fureur, ô mon fils ! Le démon des combats remplit votre ame : réſiſtez, repouſſez les mouvemens d'un tranſport criminel.

ÉTÉOCLE.

Les dieux hâtent l'événement : le vent ſouffle ; faiſons voguer ſur les flots du Cocyte la race de Laïus, trop haïe d'Apollon.

LE CHŒUR.

Dévoré par la haine cruelle, vous courez à un funeſte parricide ; le ſang que vous répandrez eſt ſacré.

ÉTÉOCLE.

L'imprécation d'un père me pourſuit : furie vengereſſe, l'œil ſec & ſans larmes, elle me crie : La mort la plus prompte eſt pour toi la meilleure.

LE CHŒUR.

Ne hâtez point votre mort : vous pouvez, ſans lâcheté, ſonger à votre vie. La noire Erynnys n'entre point chez celui dont les mains ſont dignes de ſacrifier aux dieux....

ÉTÉOCLE.

Aux dieux!.... Depuis long-temps ils nous ont rejettés : notre ruine ſeule peut leur plaire. Le ſort veut me perdre, pourquoi le flatter ?

LE CHŒUR.

Il eſt encore incertain.... Peut être, avec le temps, le démon de la haine affoibli, ſoufflera dans votre cœur avec moins de violence; aujourd'hui il eſt dans toute ſa force.

ÉTÉOCLE.

Non ; les imprécations d'Œdipe l'ont trop animé : des ſonges m'ont trop appris comment doit ſe partager l'héritage paternel.

LE CHŒUR.

Croyez en des femmes, tout odieuſes qu'elles vous ſont....

ÉTÉOCLE.

Ne demandez que ce qui ſe peut accorder; &, ſans m'arrêter....

LE CHŒUR.

Ne tournez point vos pas vers les portes...

ÉTÉOCLE.

L'honneur a ſon aiguillon; vos diſcours ne l'émouſſent point.

LE CHŒUR.

Qu'importe l'honneur? le ciel n'applaudit qu'au vainqueur.

ÉTÉOCLE.

Ce n'eſt point la deviſe du guerrier courageux.

LE CHŒUR.

Vous voulez donc verſer vous même le ſang d'un frère ?...

ÉTÉOCLE.

Si les dieux me ſecondent, ſa mort eſt certaine.

(Il ſort.)

SCÈNE III.

LE CHŒUR.

Je frémis. La déeſſe de deſtruction, ſi différente des autres dieux, infaillible & ſiniſtre prophèteſſe, furie vengereſſe d'un père, va ſans doute accomplir les imprécations terribles qu'Œdipe lança dans ſa fureur, pour perdre ſes fils ; la diſcorde homicide en hâte l'effet.

Le fer, cet hôte cruel, que le Chalybe amena de Scythie, va décider de leur ſort, va diſpenſer leurs parts ; &, les privant de leur patrimoine, ne leur laiſſera que la terre néceſſaire pour leur tombeau.

Si, percés d'un coup mutuel, ils meurent, ſi la terre rougie s'abreuve de leur ſang, qui jamais expiera, qui lavera ce forfait ? O malheur

nouveau qui ſe joint aux maux antiques de cette maiſon !

J'appelle mal antique, cette faute de Laïus, ſitôt punie ſur lui, pourſuivie maintenant ſur ſa troiſième génération. En vain, de ſon ſiége fatidique, placé au centre du monde, Apollon trois fois lui avoit dit, que, pour ſauver Thèbes, il falloit mourir ſans enfans; ſéduit par ſes flatteurs, il donna le jour à ſon propre aſſaſſin, le parricide Œdipe; qui, par un inceſte, fécondant le ſein de ſa mère, produiſit une race ſanguinaire. Epoux inſenſés ! quelle fureur vous réuniſſoit ?

Des flots d'infortunes nous battent ſans ceſſe : quand l'un s'abaiſſe, l'autre, plus redoutable, s'élève & mugit contre la poupe du navire. Un foible rempart nous reſte pour défenſe : Thèbes va tomber avec ſes rois malheureux.

L'antique imprécation doit s'accomplir : plus de conciliation; la ſource de maux eſt ouverte; elle ne tarit plus. Mortels ambitieux, quand, pour vous, le navire du bonheur ſe charge trop, il le faut ſoulager.

Qui jamais fût plus envié des dieux, des Thébains & de la génération nombreuſe des humains, qu'Œdipe, lorſqu'il délivra ſon pays d'un fléau déſolateur ? Hélas ! il reconnoît quel hymen déplorable il a formé ! Furieux, déſeſpéré, il

il ajoute deux malheurs à ſes maux; de la main qui avoit tué ſon père, il ſe prive du plus doux des biens, de la vue; &, dans ſa fureur, chargeant ſes fils d'imprécations, il leur ſouhaite que le fer régle un jour leur partage. Vœux, hélas, trop amers! Je crains bien aujourd'hui qu'Erynnis ne ſoit venue les accomplir.

ACTE IV.

SCÈNE PREMIÈRE.

LE CHŒUR, UN THÉBAIN.

LE THÉBAIN.

JEUNES filles, raſſurez vous; Thèbes échappe au joug de l'eſclavage; l'orgueil de ces hommes ſuperbes eſt tombé; Thèbes eſt dans le calme, & ce navire, tant battu des flots, ne s'eſt point entr'ouvert. Nos remparts ont réſiſté. Nos portes ont été munies de guerriers capables de les défendre. Aux ſix premières, tout a réuſſi; mais à la ſeptième s'eſt trouvé le terrible HEBDOMAGETE[1],

1 On appelloit ainſi Appollon, parce qu'il étoit né, diſoit la fable, le ſeptième jour du mois. Ces alluſions de noms ſont fréquentes dans Eſchyle: on a cru devoir les conſerver dans la traduction.

Apollon, pour y punir, ſur la race d'Œdipe, l'ancienne imprudence de Laius.

LE CHŒUR.

De quels coups nouveaux a-t-il donc frappé Thèbes?

LE THÉBAIN.

Thèbes eſt ſauvée, mais les rois nés du même ſang ſe ſont mutuellement donné la mort.

LE CHŒUR.

Quels rois? Que dites vous? La frayeur trouble mes ſens.....

LE THÉBAIN.

Calmez les: écoutez moi: les fils d'Œdipe...

LE CHŒUR.

Ah malheureuſe! j'ai trop bien préſagé nos malheurs.

LE THÉBAIN.

C'en eſt fait, ils ont mordu la pouſſière.....

LE CHŒUR.

Ils ont oſé..... Quelle horreur..... toutefois achevez.....

LE THÉBAIN.

Leurs mains fraternelles, d'un coup trop aſſuré...

LE CHŒUR.

Ainſi le même deſtin leur étoit réſervé!

LE THÉBAIN.

Le deſtin vouloit détruire une race infortunée. Nous avons donc enſemble un ſujet de

larmes & de joie. Thèbes triomphe, mais ses deux chefs, ses deux princes ont partagé, le fer à la main, l'héritage paternel. Ils en auront chacun un tombeau : ainsi seront accomplis les funestes vœux de leur père ! Thèbes est sauvée; mais les deux rois, qu'avoit conçus le même sein, ont mutuellement abreuvé la terre de leur sang.

LE CHŒUR.

O grand Jupiter, ô dieux tutélaires qui avez défendu les remparts de Cadmus ! Chanterai je avec joie, la victoire qui nous sauve; ou pleurerai je de tristes & malheureux princes morts sans prostérité ? Qu'ils ont bien répondu à leur nom ! Vrais POLYNICES; une fureur impie les a perdu. Noire & fatale imprécation d'Œdipe contre sa race ! Un froid mortel a glacé mon cœur..... Les malheureux ! ils meurent dégoutans du sang fraternel !.... Pareille à la Ménade, je pousse des cris funèbres ! Quel funeste auspice les conduisit au combat ?

Le vœu d'un père l'a emporté, & n'a point été vain. L'incrédulité de Laïus a eu son effet. Les destins de Thèbes, ni les oracles des dieux ne se démentent point. O déplorables princes ! vous l'avez donc commis ce forfait inoui ? Ces maux désastreux ne sont plus un récit; ils sont sous nos yeux.

(On apporte sur le théâtre les corps des deux frères.)

Les voici : le rapport eſt fidèle. Double objet de douleur ! Double victime d'un mutuel homicide ! Double peine qui comble la meſure ! Que dirai je ? ſi non que le malheur ici ſuccède au malheur ? Allons, chères compagnes : le vent des larmes ſouffle. Que vos mains, de concert, frappent votre viſage, à l'égal des coups de rames qui frappent l'Achéron, quand le nautonnier conduit aux régions inviſibles la barque aux triſtes agrêts, où paſſent tous les mortels, THÉORIDE aux voiles noires, qu'Apollon ni le jour n'ont jamais apperçue [1].

Mais Iſmène & Antigone viennent remplir un triſte devoir, & pleurer leurs frères. Ah ! combien de leur ſein délicat vont ſortir de profonds ſoupirs, dignes de leurs douleurs ! Prévenons leurs ordres, chantons l'hymne diſſonnant d'Erynnis, & que notre concert funèbre retentiſſe dans les enfers !

1 Plus cet endroit eſt difficile à entendre dans le texte, & plus le ſtyle d'Eſchyle, dans ce paſſage, eſt empoulé & métaphorique, plus on a cru devoir le rendre littéralement dans la verſion. Les Athéniens appelloient THÉORIDE le vaiſſeau ſacré qu'ils envoyoient tous les ans à Délos. Voyez l'article des FÊTES DE DÉLOS, dans le VOYAGE PITTORESQUE DE LA GRÈCE.

SCÈNE II.

ANTIGONE, ISMÈNE, LE CHŒUR,

(Il se partage en deux bandes)

PREMIER DEMI CHŒUR.

O les plus infortunées de toutes les sœurs! Je pleure, je gémis, & vous ne doutez pas que mes cris ne partent du fond de mon cœur.

SECOND DEMI CHŒUR.

(Elles regardent les deux corps.)

Hélas! insensés!.. sourds aux conseils de vos amis... Artisans infatigables de maux!.. Malheureux! vous avez disputé avec l'épée l'héritage paternel.

PREMIER DEMI CHŒUR.

Malheureux sans doute! Ils ont trouvé la mort la plus malheureuse! ils sont la ruine de leur famille.

SECOND DEMI CHŒUR.

Hélas! hélas! destructeurs de vos foyers! divisés pour un trône funeste, le fer vous a donc enfin reconciliés. Ce n'est point l'amitié, c'est la mort qui vous juge! La redoutable Erynnis a bien exaucé les vœux de votre père!

PREMIER DEMI CHŒUR.

Percés jusqu'au cœur.....

SECOND DEMI CHŒUR.

Percés par une main fraternelle.....

PREMIER DEMI CHŒUR.

Infortunés ! dévoués à un mutuel fratricide!..

SECOND DEMI CHŒUR.

Quel coup pénétrant!....

PREMIER DEMI CHŒUR.

Coup mortel pour eux, & leur race!....

SECOND DEMI CHŒUR.

Fureur inouie! Fatal effet de la malédiction d'un père!....

PREMIER DEMI CHŒUR.

Les gémissemens remplissent la ville. Nos tours & nos champs gémissent. D'autres hériteront de leur sceptre ; de ce sceptre qui causa leur querelle, & leur mort. Ils ont partagé leurs biens dans leur fureur ; leur part est égale ; mais leur arbitre, Mars, n'est point sans reproche, & plonge leurs amis dans le deuil.

SECOND DEMI CHŒUR.

Les voilà percés d'un fer meurtrier!....

PREMIER DEMI CHŒUR.

Percés d'un fer meurtrier, ils jouiront désormais..... Eh! de quoi?....

SECOND DEMI CHŒUR.

Du tombeau de leurs ancêtres !....

PREMIER DEMI CHŒUR.

Mes cris perçans retentiront à leurs funérailles. Je gémis ſur moi même ; ces maux me ſont propres ; mon ame eſt déchirée..... Plus de joie pour moi..... Des larmes éternelles & ſincères..... Un cœur flétri, gémiſſant ſur ces deux princes ! Les malheureux ! combien de maux (on peut le dire) ils ont fait à leur patrie ! Ils ont fait périr par le fer une armée entière d'étrangers.

SECOND DEMI CHŒUR.

Malheureuſe parmi toutes les femmes, qui ont jamais été mères, celle qui les a mis au jour ! Devenue épouſe de ſon propre fils, elle lui a donné ces enfans, qui ſe ſont immolés ainſi réciproquement de leurs mains fraternelles.

PREMIER DEMI CHŒUR

Oui, de leurs mains fraternelles & exterminatrices, par des coups ennemis, dans un combat furieux, pour finir leurs débats. Enfin leur haine ceſſe ; ſur la terre imbibée de leur ſang, ils ſe réuniſſent ; ils ne ſont que trop aujourd'hui du même ſang.

SECOND DEMI CHŒUR.

Le triſte arbitre de cette querelle eſt l'hôte du Pont, le fer trempé chez le Scythe, ſévère & funeſte diſtributeur de leurs richeſſes, Mars accomplit les imprécations de leur père.

ANTIGONE.

Infortunés! Dans ce partage chacun de vous a ſa portion de maux envoyés par le ciel. Vos biens, vos tréſors, ſeront un tombeau.

ISMÈNE.

O maiſon féconde en malheurs!.. Enfin les furies ont pouſſé le cri de la victoire: la race de Laïus a diſparu devant elles. Le trophée de la vengeance eſt aux portes où ſont tombés les deux frères. Vainqueur de tous les deux, le deſtin eſt content.

ANTIGONE.

Tu donnes le coup mortel en le recevant...

ISMÈNE.

Tu reçois la mort en la donnant...

ANTIGONE.

Ton épée lui ôte la vie.....

ISMÈNE.

Son épée te donne la mort.....

ANTIGONE.

Malheureux dans ta victoire.....

ISMÈNE.

Malheureux dans ta défaite.....

ANTIGONE.

Coulez mes larmes.....

ISMÈNE.

Coulez mes pleurs.....

ANTIGONE.

Le vainqueur eſt tombé lui même : hélas! la douleur trouble mon âme.....

ISMÈNE.

Mon cœur gémit & ſoupire.....

ANTIGONE.

O déplorable frère!....

ISMÈNE.

O frère malheureux!....

ANTIGONE.

La main la plus chère t'ote la vie.....

ISMÈNE.

Tu perces le ſein le plus cher.....

ANTIGONE.

Il eſt affreux de le dire.....

ISMÈNE.

Il eſt affreux de le voir.....

ANTIGONE.

Pour nous ſur-tout, objet déſeſpérant!....

ISMÈNE.

Sœurs malheureuſes, voilà nos frères!....

ANTIGONE.

O parque inflexible, triſte diſpenſatrice du ſort! Ombre redoutable d'Œdipe! Noire Erynnis! que votre pouvoir eſt grand!

ISMÈNE.

(Elle regarde Polynice.)

Quel ſpectacle tu me donnes à ton retour!....

ANTIGONE.

Sa victoire ne finit pas ſon exil.....

ISMÈNE.

Son retour lui coûte la vie.....

ANTIGONE.

Il lui coûte la vie ſans doute.....

ISMÈNE.

Mais il l'ôte à ſon frère.....

ANTIGONE.

O race infortunée!....

ISMÈNE.

Race accablée de maux déplorables, préſagés par ton nom (à Polynice).

ANTIGONE.

Malheurs ſur malheurs à pleurer!....

ISMÈNE.

Il eſt affreux de le dire.....

ANTIGONE.

Il eſt affreux de le voir.....

ISMÈNE.

O parque, triſte diſpenſatrice du ſort! Ombre redoutable d'Œdipe! Noire Erynnis! que votre pouvoir eſt grand!

ANTIGONE. (Elle regarde Polynice.)

Tu l'as connu ici par ton expérience.

ISMÈNE. (Elle regarde Etéocle.)

Tu n'as pas tardé davantage à le connoître....

ANTIGONE.

Il te ramenoit à Thèbes.....

ISMÈNE.

Il t'armoit contre un frère.....

ANTIGONE.

Sujet de douleur!....

ISMÈNE.

Spectacle d'horreur!....

ANTIGONE.

Hélas! quelle affliction pour nous!....

ISMÈNE.

Hélas! quel malheur pour cette maison, pour ce pays, & sur tout pour moi!....

ANTIGONE.

Hélas! hélas! plus encore pour moi.....

ISMÈNE.

O Etéocle, auteur de nos maux lamentables!..

ANTIGONE.

O le plus déplorable des frères!....

ISMÈNE.

Aveuglés par la vengeance.....

ANTIGONE.

Où leur dresserons nous un tombeau?....

ISMÈNE.

Au lieu le plus honorable.....

ANTIGONE.

Hélas! qu'ils soient couchés près de leur père.....

ACTE V.

SCENE PREMIÈRE.

ANTIGONE, ISMÈNE, LE CHŒUR,
(Il ſe partage en deux bandes.)
UN HÉRAULT.

LE HÉRAULT.

Apprenez l'arrêt du ſénat de Thébes. Etéocle, ami de ſon pays, doit être enſeveli avec honneur; c'eſt en repouſſant nos ennemis qu'il a perdu la vie : pur & ſans crime envers ſes dieux paternels, il eſt mort où il eſt beau de mourir. Voilà ce que pour lui je dois vous annoncer. Mais pour ſon frère, pour Polynice, qui, ſi les dieux n'euſſent arrêté ſon bras, eut ſaccagé la ville de Cadmus; ſon cadavre ſans ſépulture, doit être la proie des chiens. Sa mort même ne peut expier ſon ſacrilége. Au mépris des dieux de ſa patrie, il armoit l'étranger pour la détruire : livré ſans honneur aux oiſeaux du ciel, c'eſt d'eux qu'il recevra la ſépulture dont il eſt digne. Les libations, les chants funèbres, les pleurs de ſes parens ne l'accompagneront point

au tombeau. Telle eſt la volonté du ſénat.

ANTIGONE.

Et moi je le déclare à ce ſénat : ſi perſonne ne veut m'aider à l'enſevelir, je l'enſevelirai ſeule ; j'en courrai le danger. Pour enſevelir mon frère, je donnerai, ſans rougir, le ſignal de l'anarchie. Le ſang me parle pour lui, c'eſt le ſang d'un père & d'une mère infortunés. Je partage volontairement ſon malheur involontaire. Il eſt mort, mais je vis toujours ſa ſœur. Des loups affamés ne ſe repaîtront point de ſes chairs. Que perſonne n'oſe le penſer..... Je ne ſuis qu'une femme ; mais je ſçaurai lui creuſer un tombeau. Je l'y porterai dans mes bras, enveloppé dans ces voiles ; qu'on n'en doute pas ; j'en trouverai le moyen & la force.

LE HÉRAULT.

Princeſſe, ne déſobéiſſez point au ſénat.

ANTIGONE.

Hérault, ne m'annonce point un ordre inutile.

LE HÉRAULT.

Echappez au danger, le peuple eſt à craindre.

ANTIGONE.

Qu'il ſoit à craindre ou non, j'enſevelirai mon frère.

LE HÉRAULT.

L'ennemi de Thèbes recevroit de vos mains les honneurs du tombeau ?

ANTIGONE.

Les dieux l'avoient-il condamné à rester sans honneur?

LE HÉRAULT.

Non, sans doute, avant le danger où il a jetté ce pays.

ANTIGONE.

Il a rendu des maux pour les maux qu'il avoit éprouvés.

LE HÉRAULT.

Mais il nous punissoit tous du crime d'un seul.

ANTIGONE.

La Discorde aime à prolonger les discours [1]; abrégeons, je l'ensevelirai.....

LE HÉRAULT

Consultez vous, je vous en réitère la défense...
(Il sort.)

LE CHŒUR ENTIER.

O fléau destructeur! menaçantes furies! vous avez donc détruit la race entière d'Œdipe!

PREMIER DEMI CHŒUR.

Que devenir? Que faire? A quoi m'arrêter? (à Polynice) Oserai je te refuser mes larmes, & te laisser sans sépulture? Oserai je braver les menaces des Thébains?

1 Littéralement : La Discorde parle toujours la dernière parmi les dieux.

SECOND DEMI CHŒUR. (à Etéocle.)

Tu ſeras donc honoré des larmes de tout un peuple ! Et cet infortuné n'aura d'autre tribut que les pleurs d'une ſœur ! Comment obéir à cet arrêt ?

PREMIER DEMI CHŒUR.

Que le ſénat épargne ou puniſſe ceux qui pleureront Polynice : nous ſuivons Antigone; nous allons avec elle enſevelir ſon frère. La naiſſance de ce prince lui donne un droit égal à nos larmes ; ſouvent le peuple varie dans ſes jugemens.

SECOND DEMI CHŒUR.

Pour nous, ſuivons le corps d'Etéocle, le ſénat & la juſtice enſemble nous l'ordonnent. Après les immortels, après le bras de Jupiter, c'eſt lui qui a préſervé Thèbes de ſa ruine ; c'eſt lui qui a repouſſé le flot étranger tout prêt à l'engloutir.

FIN.

EXAMEN DE LA TRAGÉDIE DES SEPT CHEFS AU SIÉGE DE THÈBES.

C'est dans cette pièce que l'art de la tragédie commence à se montrer; mais c'est dans cette pièce que les défauts de l'art se font aussi plus particulièrement sentir. Le Prométhée paroît être d'un autre monde, où les règles ordinaires ne semblent point admises. Prométhée occupe toute la pièce, cloué à son rocher; Io vient, & s'en va; l'Océan vient, & s'en va de même: tout cela n'annonce pas un grand art de conduite. Mais ici l'action a une marche, une progression naturelle qui excite la curiosité, tient les esprits en suspens, & augmente de momens en momens l'impression de la terreur. Le début en est pompeux & magnifique. Il est aisé de voir que Sophocle a dérobé à Eschyle la majesté de ce début pour l'ouverture de sa pièce d'Œdipe.

La

La harangue d'Etéocle aux Thébains diſpoſe les eſprits à la terreur ; le récit de l'eſpion qu'il a envoyé au camp ennemi remplit la ville d'effroi ; le chœur, compoſé de femmes, augmente l'impreſſion de ce ſentiment par ſes cris, par ſes allarmes. La forme du vers qu'Eſchyle employe eſt encore parfaitement aſſortie à l'état d'épouvante & d'agitation où ſe trouvent ces femmes. C'eſt à peu près cette coupe de vers qu'a employée Rouſſeau dans la belle ode de Circé.

Sa voix redoutable
Trouble les enfers,
Un bruit formidable
Gronde dans les airs.

Peut-être ce chœur eſt un peu trop long, parce que la ſituation eſt vive, & qu'elle eſt toujours la même. L'arrivée d'Etéocle ne la fait point changer, & c'eſt déjà un grand défaut, d'autant mieux que le chœur, continuant à témoigner les allarmes, ne peut augmenter l'impreſſion qui a été faite ſur l'eſprit du ſpectateur. Cependant le chant du chœur qui ſuit le départ d'Etéocle eſt rempli de ſi fortes images, que la terreur augmente lors même que l'action n'a point fait de progrès.

Le retour de l'eſpion & ſon récit nouveau viennent avancer un peu l'action, mais quelqu'impoſantes que ſoient les deſcriptions qu'il fait, la marche en eſt lente, & ce n'eſt qu'après

une très longue ſcène qu'Etéocle, avec les expreſſions les plus vives & les plus rapides, annonce qu'il va combattre ſon frère. Le chœur qui cherche à le détourner de cette réſolution, ſemble rallentir un peu la marche du poëme; mais le dialogue eſt ſi beau qu'il ne paroît pas déplacé; & en effet, ce dialogue ne retarde point l'action puiſqu'il occupoit la ſcène, tandis qu'Etéocle revêtoit ſon armure qu'il avoit demandée.

Le quatriéme acte commence par un de ces changemens de ſituation dont j'ai parlé dans mon diſcours; c'eſt un artifice qu'Eſchyle n'a fait qu'entrevoir, & que Sophocle, plus qu'aucun tragique, a pouſſé au dernier degré de perfection. L'eſpión qui vient en s'écriant, «Filles de Thèbes » raſſurez vous, la ville n'eſt point ſous le joug » de la ſervitude» laiſſe reſpirer un peu les ſpectateurs, & leur inſpire un mouvement de joie qui eſt bientôt troublé par ces mots: «La ville » eſt ſauvée, mais nos deux rois ſe ſont égorgés » l'un l'autre». Les gémiſſemens du chœur accrus par ceux d'Antigone & d'Iſmène qui paroiſſent en ce moment, portent la pitié à ſon comble, & l'action paroît devoir être finie; mais le cinquiéme acte prolonge cette ſituation en commençant une action nouvelle. Et cette action ne pouvoit plus avoir pour les ſpectateurs, même

pour les Athéniens, l'intérêt du quatriéme acte. Cet affoibliſſement eſt déjà un défaut, & le commencement d'une nouvelle action en eſt un autre encore plus grand. Polynice auquel les Thébains veulent refuſer les honneurs de la ſépulture n'a pas paru ſur la ſcène, rien n'intéreſſe en ſa faveur. Antigone ſe déterminant à l'inhumer, remplit un devoir de piété; mais c'eſt un autre intérêt, ce ſont d'autres perſonnages que ceux qui ont occupé le ſpectateur pendant la pièce, ainſi c'eſt un véritable commencement d'une autre tragédie. L'action finiſſant à la mort des deux rois, tout ce qu'Eſchyle y a ajouté eſt ſuperflu. Nous verrons ailleurs que Sophocle, dans ſon Ajax, a bien mieux motivé la prolongation de cette pièce, & l'a ſçu préparer par des moyens qui ſont les vrais ſecrets de l'art.

Ce qui diſtingue particuliérement la vigueur du ſtyle d'Eſchyle dans cette tragédie, c'eſt un DUO qu'il a plu au P. Brumoy d'appeller un DUO AGRÉABLE, & qui eſt peut être le duo le plus terrible qu'il y ait dans aucune langue, même dans celle de la muſique. Ce ne ſont point des antithèſes, comme on le croiroit, mais des combats, des conſonnances de mots dont les dernières ſyllabes ſont répétées avec un bruit effrayant.

Δορὶ δ' ἔκτανες. Δορὶ δ' ἔθανες.
Μελεόπονος, Μελεοπαθής.

Dans ce morceau, peut-être unique dans ſon genre, on trouve une eſpèce de ſtrophe répétée deux fois, & qui, compoſée de mots d'une même deſinence, produit un effet terrrible à l'oreille ſeule. Mais, ainſi que dans les duo des grands muſiciens, c'eſt à la fin du morceau que le rythme devient plus vif, que les accens ſont plus rapides, de même à la fin de ce morceau de la plus énergique harmonie, ce n'eſt plus par la variété des ſons & des idées qu'Eſchyle frappe l'ame & l'oreille, c'eſt par la répétion d'un cri de douleur ſuivi d'une phraſe très courte.

Ἰὼ πόνος ὁ ὑφ' ἡμῖν. Ἰὼ, Ἰὼ κακὰ. &c.

De ſorte qu'il n'y a, je crois, perſonne qui, en entendant tout ce morceau, même ſans comprendre la langue, n'en éprouve une ſorte de frémiſſement involontaire.

LES PERSES *,

TRAGÉDIE D'ESCHYLE.

XERXÈS fils de Darius & petit fils d'Hyſtaſpe, ayant attaqué les Grecs par terre & par mer, fut vaincu à Salamine, à Platée & à Mycale. Ce fut Thémiſtocle qui enhardit les Athéniens à la bataille de Salamine : fondé, diſoit-il, ſur un oracle qui portoit que les Athéniens devoient ſe faire des murs de bois. Il leur fit conſtruire des vaiſſeaux en plus grand nombre. Ils n'en avoient toutefois que trois cens, contre une flotte de douze cens & plus. Eſchyle ſe trouva, comme on ſçait, à la journée de Salamine. Mais il ne donna ſa tragédie ſur ce ſujet, que huit ans après, ſous l'archonte Ménon. Il eſt remarquable qu'un ſujet ſi récent fût mis ſur le Théatre, & qu'il y eût même paru avant Eſchyle, de la façon de Phrynicus, qui ſans doute ne l'avoit traité qu'ainſi que j'ai dit au ſecond diſcours préliminaire, c'eſt à dire, en récit avec le Chœur. Mais le ſujet étoit ſi intéreſſant pour les Athéniens, que cet intérêt a dû l'emporter ſur la

* La Perſe, royaume ancien de l'Aſie, étoit plus célébre que jamais au temps dont parle Eſchyle.

délicatesse, qui fait qu'on goûte moins les sujets récens que les anciens, sans compter que la distance des lieux & la différence des mœurs pouvoient rendre les Perses, aux yeux des spectateurs Athéniens, ce que Bajazet & les Turcs, (sujet contemporain pour nous) ont été aux nôtres; puisque, selon la solide réflexion de Racine, l'éloignement des lieux équivaut à la distance des temps, & que l'un & l'autre concilie également la vénération, suivant le proverbe, MAJOR È LONGINQUO REVERENTIA. Toutefois les Grecs ont manié si rarement ces sortes de sujets, qu'il est aisé de voir que leur idée sur cet article étoit à peu près la même que la nôtre; avec cette différence, que notre délicatesse va plus loin, & qu'ils prenoient plus volontiers & plus souvent des sujets anciens, tirés de leur pays, que nous ne le faisons à l'égard du nôtre.

ACTE PREMIER.

Eschyle établit la scène devant un temple, près du tombeau de Darius, & à Suze. Des vieillards, choisis par Xerxès, pour gouverner le royaume de Perse * en son absence, font le chœur & l'ouverture du poëme. On les voit

* Voyez l'éloge des Perses d'alors par Socrate, dans l'ALCIBIADE I de Platon, leur noblesse, leur puissance, leurs richesses, la majesté de leurs rois, l'éducation de leurs enfans, &c.

aſſemblés en conſeil, comme s'ils avoient à délibérer ſur quelque affaire d'état. C'en eſt une en effet bien conſidérable, qui les réunit. Inquiets ſur le ſort du roi Xerxès, & de ſon armée qu'il a menée lui même en Grèce, ils commencent à tirer de fâcheux préſages de ce qu'ils n'en reçoivent aucune nouvelle. Celui qui prend la parole pour les autres, jette ainſi, en peu de mots, les fondemens de ce qu'on verra arriver dans la ſuite. Il donne au ſpectateur une idée de cette grande expédition, & du projet de Xerxès; mais il le fait ſi naturellement qu'il ne paroît pas que le poëte ait travaillé pour le ſpectateur; & voilà l'art ſuprême d'Eſchyle & des anciens. « Hélas! dit ce vieillard, toute la force » de l'Aſie a ſuivi ſon roi. Ceux de Suze, d'Ec- » batane & de Ciſſie, ont compoſé une double » armée de terre & de mer ». Par ce tour, il entre dans le détail de cette entrepriſe, des chefs qui la conduiſent, des chars, des vaiſſeaux, des troupes, & des villes innombrables qui ſe ſont épuiſées d'hommes pour porter la guerre aux Grecs; détail qui ne devoit pas ſans doute déplaire aux vainqueurs. « C'eſt, ajoute-t-il, la » fleur de toute la jeuneſſe Perſienne, & de » toute l'Aſie, dont nous attendons depuis ſi » long-temps le retour. Les épouſes & les pro- » ches de ces guerriers comptent les jours & les

» momens. Ce cruel retardement les fait trem-
» bler ». Telle eſt la ſituation de ces vieillards. Leur inquiétude leur fait ſuivre en eſprit la route de Xerxès. Il a dû paſſer l'Helleſpont * & enchaîner la mer. On entend par ces chaînes le pont qu'il fit ſur ce détroit. L'Acteur ſe raſſure en conſidérant la valeur de ſon ſouverain. « Plus
» terrible dans ſes regards qu'un fier dragon, il
» traîne après lui une flotte innombrable, &
» une armée prodigieuſe. Monté ſur un char
» Syrien, il mène Mars, le Mars des Perſes,
» armé de traits, contre un peuple qui ſe dé-
» fend avec la pique & le javelot. Qui pour-
» roit réſiſter à ce torrent impétueux de guer-
» riers ? quels remparts peuvent tenir contre ces
» flots armés, plus redoutables que ceux de la
» mer ? Après tout, quel mortel, (continue-t-il,
» en ſe replongeant dans ſes inquiétudes) quel
» mortel peut éviter les piéges de la fortune ?
» l'inconſtance engage les hommes d'un air riant,
» & ne leur permet plus de ſe débarraſſer de ſes
» filets. Le Deſtin eſt une ancienne divinité. Il
» a mis dans le cœur des Perſes, ce génie de
» guerre qui les porte à faire leurs délices des
» ſiéges, & du renverſement des états.

* Helleſpont, détroit qui ſépare la Thrace, partie de l'Europe, d'avec la Troade, province de l'Aſie mineure. Il tire ſon nom de Hellé, d'Athamas, qui y périt en le paſſant pour s'enfuir avec Phryxus ſon frère, & la toiſon d'or.

Le chœur continue apparemment en chant ce qu'il a commencé en récit. Il attribue aux Perſes, ſinon l'invention, du moins le goût de la marine. Il redouble enfin ſes craintes, en faiſant réflexion que ſes voiſins peuvent aiſément s'appercevoir que Suze & les autres villes de Perſe ſont vuides de guerriers & remplies de femmes épouvantées.

L'acteur, qui a parlé d'abord ſeul, reprend la parole, & demande aux autres, quel parti il eſt à propos de prendre dans la cruelle incertitude où ils ſe trouvent du ſort de l'armée Perſienne. Sur quoi la reine arrive, & commence le ſecond acte. On voit par le premier, qui n'eſt qu'un monologue, à l'exception de ce qui eſt chanté, une ébauche des tragédies qui précédoient celles d'Eſchyle. Chacun de leurs actes n'étoit que ce que nous voyons ici; & l'on ne peut trop s'étonner qu'Eſchyle ait inventé tout l'art du théâtre, en s'aviſant le premier d'y inſérer le dialogue.

ACTE II.

La reine, par les reſpects que lui rendent les vieillards, eſt d'abord connue des ſpectateurs pour l'épouſe de Darius & la mère de Xerxès, femme d'un dieu des Perſans & mère d'un autre, comme s'exprime le poëte. Elle ſe nomme Atoſſa.

Des ſçavans ont cru que c'étoit Eſther de l'écriture : d'autres conjecturent que c'eſt Vaſti, femme d'Aſſuérus. Atoſſa vient demander conſeil au chœur ſur un ſonge qui l'a tourmentée toute la nuit, outre pluſieurs autres qu'elle a eus depuis le départ de l'armée. Elle a cru voir deux femmes différentes d'habit & de beauté, l'une vêtue à la Perſienne, l'autre à la Dorique. Elles paroiſſoient ſœurs : mais la première avoit en partage la Perſe. La Grèce étoit celui de la ſeconde. Elles avoient pris querelle. « Mon fils, continue la » reine, pour prévenir les ſuites de ce démêlé, » les attache à un même char. L'une porte ſes » liens avec joie : l'autre indocile & incapable » de ſouffrir le joug, s'agite, fait mille efforts, » & vient à bout de briſer le char. Xerxès » tombe renverſé. Darius étoit préſent, & pé» nétré d'une tendre compaſſion pour ſon fils. » Xerxès le voit, & de douleur il déchire ſes » vêtemens ». Voici le ſonge. Mais ce qui l'a ſuivi n'eſt guère moins effrayant.

Atoſſa dit qu'en faiſant une libation aux dieux préſervateurs pour être garantie des maux qu'elle appréhendoit, une aigle eſt venue ſe réfugier à l'autel du ſoleil; qu'à l'inſtant un autre oiſeau, bien moins fort, a fondu ſur l'aigle & l'a ſaiſie dans ſes ſerres; qu'enfin l'aigle tremblante s'eſt laiſſée déchirer ſans ſe défendre. L'application

n'étoit pas difficile. Auſſi Atoſſa la fait-elle à la Grèce, par rapport à Xerxes; ou du moins elle en craint l'effet Le vieillard, qui parle au nom des autres, ne veut ni l'intimider, ni la raſſurer. Mais il lui conſeille d'implorer les dieux, & de prier ſon époux Darius, dont elle a vu l'ombre pendant la nuit, de rendre favorables les préſages qu'il lui a envoyés des enfers. Il falloit que les Perſes fuſſent bien différens des François, puiſque ce vieillard en parlant, regarde ſa réponſe comme une déciſion émanée de tout le conſeil, dont apparemment il liſoit les ſentimens juſques dans leur ſilence. La reine, ſuivant le train ordinaire du cœur humain qui cherche à ſe délivrer de ſes inquiétudes, prend cette déciſion comme un point fixe où elle doit s'arrêter pour être tranquille. Toutefois ſes frayeurs la rappellent à l'armée des Grecs. Elle s'informe de leurs forces qu'elle ignoroit, choſe peu étonnante dans un temps & en des lieux où les femmes, loin de ſe mêler du gouvernement de l'état, mettoient toute leur gloire à être ignorantes. Elle interroge donc les vieillards, avec quelque ſorte de curioſité, ſur la Grèce, ſur ſes tréſors, ſur ſa manière de combattre, & ſur ſon gouvernement, articles qu'elle devoit ignorer, ſuivant l'uſage, mais dont l'ignorance ne ſeroit pas aujourd'hui recevable ſur le théâtre. Tant il

eſt vrai qu'il ne faut pas perdre un moment de vue les mœurs des peuples, quand il eſt queſtion de tragédies anciennes. Le chœur ſatisfait aux queſtions d'Atoſſa de manière à l'inquiéter de plus en plus: & dans cet intervalle, qui n'eſt pas long, un courrier arrive. C'eſt le terme de la ſuſpenſion que le poëte a ménagée.

Ce courrier, cet envoyé, ce meſſager, (car de quel nom appeller ceux qui faiſoient alors l'office de donner aux rois, aux républiques, ou au théâtre, des nouvelles qui changeoient le cours des affaires?) quel qu'il ſoit, il vient annoncer la perte entière de la bataille, d'un air qui répand la terreur. Son récit vif & court ſert de dénouement aux préſages des vieillards & au ſonge de la reine. Les vieillards ſe déſeſpèrent & regrettent les années qu'ils ont paſſées juſqu'à ce triſte jour. La manière dont le récit interrompu du courrier ſe mêle aux gémiſſemens du chœur, eſt inexprimable. C'eſt la nature elle même. En effet dans l'uſage ordinaire, il eſt aſſez peu naturel qu'un homme faſſe de ſuite une longue narration d'un malheur domeſtique, ſans qu'on l'interrompe par des cris, des réflexions, des queſtions; & cependant c'eſt ce qu'on voit arriver la plupart du temps ſur le théâtre par la néceſſité d'être court, & de frapper les ſpectateurs. Mais Eſchyle atteint ici l'un &

l'autre but en ſuivant les mouvemens naturels, & en imitant parfaitement ce qui ſe paſſe tous les jours. Son récit augmente & croît à proportion des gémiſſemens de ceux qui l'écoutent. Ces gémiſſemens d'ailleurs ſont ſi vifs & ſi beaux, que c'eſt faire tort à Eſchyle de les laiſſer paſſer, & plus encore de les exprimer, tant il eſt difficile d'attraper ce naïf précieux qui régne dans toute l'antiquité Grecque : ce ſont les images les plus fortes que la douleur emploie, des images de vaiſſeaux briſés, de corps flottans, d'épouſes abandonnées, de veuves, d'orphelins, &c. choſes qui nous paroîtroient admirables, ſi nous étions dans la même ſituation que les ſpectateurs Grecs.

Atoſſa, accablée de cette nouvelle comme d'un coup de foudre, a gardé un profond ſilence. Elle le rompt enfin, pour interroger l'envoyé ſur le ſort des princes. Elle n'oſe nommer ſon fils, par une crainte délicate d'apprendre plus qu'elle ne veut ſçavoir [1]. On lui répond que Xerxès vit, parole conſolante pour une mère effrayée. Enſuite on lui fait, en peu de mots, le dénombrement des principaux ſeigneurs qui ont perdu la vie. Cela ſent un peu les détails d'Homère, au ſujet des

1. Cette crainte délicate de la reine, eſt parfaitement dans le goût d'Homère; elle n'oſe demander ſi Xerxès a échappé à la ruine générale de l'armée. Nommez nous, dit-elle, ceux des chefs qui n'ont pas ſuccombé, & ceux qui ont péri.

bleſſés & des morts : mais le récit eſt plus court. Auſſi le courrier ajoute-t-il qu'il n'a encore montré que la moindre partie des malheurs de l'état.

La reine un peu revenue de ſa première ſurpriſe, demande comment il s'eſt pu faire que les Athéniens, avec ſi peu de forces, ſoient demeurés vainqueurs. On lui répond que la fatalité l'a emporté ſur le nombre ; que les vaincus avoient mille deux cent ſept vaiſſeaux, & les vainqueurs ſeulement trois cents, qu'on doit juger par là que quelque dieu ennemi a fait pencher la balance aux dépens de l'armée Perſienne. Il y a enſuite une louange bien fine pour Athènes, parce qu'elle ſort d'une bouche ennemie. « Oui, » les dieux (dit la reine) veillent à la défenſe » de la ville conſacrée à Minerve. Athènes (re- » prend l'envoyé) eſt une ville imprenable, » ſes citoyens ſont ſes remparts ». Puis il pourſuit ſa narration, que je traduis preſqu'entiere, pour faire voir quel étoit le génie de la guerre dans les anciens temps.

« Ce n'eſt point Xerxès qui a engagé l'action. » Une divinité contraire ſe ſervit d'un déſerteur » de l'armée d'Athènes, pour faire entendre au » roi, que s'il attendoit la nuit[1], la flotte Athé- » nienne ne manqueroit pas de ſe diſperſer, &

[1] Le Grec dit : Lorſque les ténébres de la nuit ſeroient arrivées. εἰ eſt pris là pour ὅτε. Le traducteur s'y eſt mépris.

» de ſe ſauver à la faveur des ténèbres. Xerxès, » ſans ſe défier de ce conſeil artificieux, partage » ſa flotte en trois eſcadres, pour occuper toutes » les iſſues. Il fait même inveſtir l'île de Sala- » mine, afin d'envelopper les Grecs de toutes » parts ». Ceci eſt mis dans la bouche de Xerxès en forme de harangue. « Il ignoroit alors, » (ajoute le narrateur,) le ſort que les dieux » lui préparoient. Cependant la nuit s'avance, » & les Grecs ne ſongent point à fuir. Le jour » reparoît : ils font retentir les rivages de cris » d'allégreſſe. La frayeur commence à s'emparer » des Perſes qui ſe voyent fruſtrés de leur eſpoir. » Les Grecs, au bruit des trompettes, appuyés » ſur leurs rames, font blanchir les flots d'écume, » & déployent toute leur flotte. L'aîle droite » prend le large; le reſte ſuit, & bientôt l'on » entend ces cris du fonds de leurs vaiſſeaux. » Braves Grecs, volez au combat, ſauvez votre » patrie, vos enfans, vos femmes, les temples » de vos dieux, & les monumens de vos an- » cêtres; il s'agit du ſalut commun. Nos cris » répondent à leurs cris. Il n'étoit plus queſtion » de délai. Les vaiſſeaux ſe mêlent & ſe choquent » de leur proue armée d'airain. Un navire Grec » commença le combat, il briſa les mâts & les » voiles d'un bâtiment Phénicien. D'abord toute » la flotte Perſane ſoutint le choc des ennemis.

» Mais dès que nos nombreux vaiſſeaux ſe » furent rapprochés & mis à l'étroit, ils furent » hors d'état de ſe ſecourir. Ils s'entreheurtent, » & font voler les éclats de rames, tandis que » les Grecs frappent de tous côtés. Bientôt ce » ne fut plus qu'un débris univerſel, de manière » qu'on ne pouvoit diſcerner la mer toute cou- » verte de triſtes dépouilles & de cadavres » entaſſés. Les rivages même en regorgeoient. » Tout fuyoit ſans ordre du côté des Perſes, » & les Grecs les pourſuivant comme de timides » poiſſons, ſe ſervoient des rames briſées & » des reſtes du naufrage pour les maſſacrer. » Les cris & les heurlemens ſe portoient au » loin ſur les ondes, juſqu'à ce qu'enfin la » nuit termina le combat ». L'envoyé ajoute que dix jours ne lui ſuffiroient pas pour raconter en détail les malheurs de cette fatale journée ; qu'il ſuffit de ſçavoir que jamais en un jour il ne périt une ſi prodigieuſe multitude de guerriers.

Atoſſa ſoupire ſur cette perte. « Ce n'en eſt » pas encore la moitié, répond le courrier. Il » eſt une île vis-à-vis celle de Salamine, (elle » ſe nommoit Pſyttalée) où Xerxès avoit dé- » barqué avec la fleur de la nobleſſe & toute » ſa cour, à deſſein de ſurprendre les Grecs, » s'ils venoient à s'y réfugier. Ceux ci devenus

» vainqueurs

» vainqueurs y font une descente le jour même,
» enveloppent ce corps d'armée & le mettent
» en pièces. Xerxès, monté sur un char, voyoit
» tout ce carnage d'une hauteur peu éloignée.
» Il déchire ses vêtemens, il jette des cris de
» douleur, il donne le signal de la fuite, & fuit
» lui même en désordre.

La reine interrompt encore ici la narration en s'adressant au cruel génie qui a ôté la raison aux malheureux Perses, depuis la bataille de Marathon. Elle veut sçavoir ce que sont devenus les débris de l'armée. On lui fait entendre que presque toute la flotte a péri; que de l'armée de terre, très peu de guerriers ont eu le bonheur de revenir dans leur patrie, après de longues erreurs & des dangers innombrables; que les uns sont morts de soif, d'autres de misère, &c. Atossa reconnoît la vérité du songe qu'elle a eu. Elle sort pour faire des libations à la terre & aux morts. Mais en partant, elle ordonne au chœur de consoler son fils Xerxès, s'il revient avant elle.

Le chœur se remet devant les yeux la douleur de toute la Perse, & commence un chant lugubre assez singulier. Les couplets qui sont de même mesure & de même nombre de vers, suivant la manière des chœurs, finissent en certains endroits par des cris & des expressions de

douleur qui se répondent mutuellement strophe à strophe, comme par échos. Il finit par déplorer le sort d'un royaume où désormais l'autorité royale avilie par ce désastre, ne sera plus relevée par ces adorations si chères aux Perses & si méprisées des Grecs.

Cet acte est fort plein. Aussi fait-il le fonds principal de la pièce, comme le troisième acte à l'égard de la tragédie précédente. En quoi l'on peut voir, même dans ces abrégés, le goût ancien de la tragédie naissante. Chez Eschyle il y a toujours quelque acte pareil où les autres aboutissent comme à leur centre. Une chose très digne de remarque en celui ci, ainsi que dans tout le poëme, c'est que tout va toujours en croissant, jusqu'au comble. Par exemple, l'envoyé qui fait la narration de la bataille navale, la fait avec tant d'art, & tellement par parties, qu'il réserve toujours quelque chose à la surprise & à la curiosité. Et c'est ce qui arrive non seulement dans chaque scène & dans chaque acte, mais encore de scène en scène, & d'acte en acte.

ACTE III.

Atossa, qui étoit allée chercher des libations, revient avec tous les préparatifs d'un sacrifice pour les dieux infernaux. Elle commence par

cette moralité : « Chers amis [1], ceux qui ſont dans » le malheur craignent tout, & ceux au con» traire que la fortune favoriſe, s'imaginent » qu'elle le ſera toujours ». La reine montre en effet qu'elle eſt dans la ſituation des malheureux. Elle a quitté la pompe royale ; elle eſt venue ſans char, ſans ſuite, ſans éclat, juſqu'au lieu où elle va faire ſon ſacrifice, tandis que le chœur chantera des airs conformes au deuil public. Elle exhorte les vieillards à évoquer l'ombre de Darius, pour l'interroger ſur les calamités publiques. Le chœur chante, & la reine fait ſes libations de lait, de miel, d'eau pure, de vin & d'huile, avec des fleurs. Cette cérémonie a un air tout à fait magique & théâtral. Les invocations du chœur ſont énergiques, toutes à la louange de Darius, remplies d'idées lugubres, & compoſées de ſtrophes qui ſe correſpondent, comme dans le chant qui a précédé. C'eſt là, ſelon les apparences, tout le troiſiéme acte, qui conſiſte, comme on voit, beaucoup plus en ſpectacle & en action, qu'en paroles.

1 La maxime qu'Eſchyle met dans la bouche d'Atoſſa, n'a point ce ton ſententieux que le P. Brumoy lui donne. En effet, il faut avoir l'eſprit tranquille pour faire des ſentences ; mais l'homme malheureux fait des réflexions. « Amis, dit la reine, celui qui tombe dans le mal» heur, apprend que, lorſque l'infortune vient nous envelopper, la » crainte l'accompagne, & que, lorſque la fortune nous eſt favorable, » nous croyons qu'elle le ſera toujours ».

ACTE IV.

L'ombre de Darius ſort tout à coup de ſon tombeau. Il reparoît avec cette antique majeſté pleine de douceur, qui le rendoit ſi cher & ſi reſpectable à ſes peuples Il s'adreſſe d'abord aux Satrapes: « Fidèles enfans de ſujets fidèles, chers & anciens compagnons de ma jeuneſſe, quelle infortune afflige l'état? la terre mugit & s'ouvre. » Je ne ſçai qu'elle horreur me ſaiſit à la vue » de mon épouſe auprès de mon tombeau. J'ai » pourtant reçu ſes offrandes propitiatoires. » Mais vous mêmes occupés à faire des lamentations funèbres ſur mes cendres, pourquoi » forcez vous mon ombre de paroître, malgré » la difficulté de ſortir des enfers? Car vous » ſçavez que les dieux ſouterrains ſont auſſi » avides à recevoir, qu'avares à rendre leur » proie. Toutefois, grace à mon crédit auprès » d'eux, je me rends à vos deſirs ſans délai. Parlez donc: quel malheur accable ce royaume »? Les Satrapes tremblans à la vue de ce maître ſi redoutable, tout mort qu'il eſt, n'oſent lui parler. Il les encourage à mettre bas leur ancien reſpect, qu'ils portoient au ſuprême degré, ſelon l'uſage Perſien. Ils ſe taiſent. Ils craignent de lui révéler de ſi grands maux. Tant la vérité déplaît aux rois! Darius a recours à ſon épouſe.

« O vous, répond-t-elle, qu'un destin favorable
» éleva jadis au dessus des plus heureux mortels,
» comment avez vous pu jouir d'un bonheur
» si durable? Vous avez égalé les dieux. Que
» votre sort est digne d'envie! Vous êtes des-
» cendu dans le tombeau, pour ne pas voir le
» comble des malheurs. Je vous dirai tout en
» deux mots, seigneur. La Perse est renversée.
» Comment, reprend l'ombre? Est-ce maladie
» populaire, est-ce guerre civile »? Atossa, tou-
jours interrogée & toujours interrompue, lui en
dit assez pour lui faire entendre tout ce qui s'est
passé. « Ah! reprend Darius, les oracles ont
» peu tardé à s'accomplir. C'est à mon fils que
» Jupiter en avoit réservé le funeste accomplis-
» sement. En vain avois je conjuré ce dieu
» d'en remettre l'effet à un temps plus reculé.
» Quand un mortel court au devant de son
» malheur, Jupiter l'aide à s'y précipiter.....
» C'est pour avoir voulu mettre la mer en escla-
» vage*, & vaincre Neptune, que mon fils a
» été puni. Quelle fureur! quelle manie! ô que
» je crains que nos immenses trésors ne de-
» viennent le butin du ravisseur!

» C'est aux discours pernicieux des courtisans,
» dit la reine, qu'on doit imputer l'infortune de
» Xerxès. Ils disoient que par la guerre vous

* Hellespont.

» aviez acquis de grandes richesses pour vos
» fils ; que cependant Xerxès, content d'en jouir
» au lieu de les augmenter au même prix, ne
» songeoit qu'à de frivoles amusemens. Mémo-
» rable effet de leurs reproches, répond Darius !
» ils ont dépouillé l'état d'hommes & de forces».
Il parcourt ensuite fort adroitement tous les rois qui l'ont précédé, dont il est le huitiéme. Il attribue les maux présens à la jeunesse & à la témérité de son fils. Pour l'ancienne prospérité de la Perse, il en fait honneur à sa propre sagesse.

Le chœur lui demande conseil sur la situation des affaires. « Ne levez plus d'armée, dit-il,
» contre la Grèce ; en eussiez vous une supérieure
» à celle qu'on y a conduite, la terre même
» s'arme en aveur des Grecs ». (C'est que plusieurs des Perses fuyards avoient péri faute de vivres.) « Mais quoi, disent les Satrapes, si nous
» formions encore une armée leste & choisie ?
» Ah, répond Darius, celle même que vous
» avez encore en Grèce ne reviendra pas. Très
» peu repasseront le détroit. L'oracle s'accom-
» plira tout entier. Jugez en par le passé. Vaine-
» ment Xerxès a-t-il laissé une armée d'élite en
» Béotie. (Xerxès y laissa Mardonius qui périt a
» la bataille de Platée.) Elle y souffrira les
» maux dus à la témérité & aux projets mal-

» heureux. Les ſimulacres des dieux profanés, » les autels renverſés, les temples détruits de » fonds en comble crient vengeance. Les Perſes » ſont coupables. Ils en portent la peine. Ils » la porteront encore ; & leurs maux, loin de » s'épuiſer, ne feront que s'accroître. Oui, les » champs de Platée verront tomber ſous le fer » Dorique un ſi grand nombre de morts, que » les monceaux de cadavres publieront aux » yeux des mortels juſqu'à la troiſiéme géné » ration: qu'il ſied mal à l'homme de s'ennor- » gueillir. L'orgueil eſt une ſemence qui, à force » de croître, porte des épics d'infortune, & » n'annonce qu'une déplorable moiſſon. A la » vue de ces châtimens, ſouvenez vous d'A- » thènes & de la Grèce. Que le roi ſe regarde » déſormais, dédaignant le deſtin dont il jouit, » & jaloux du ſort d'autrui, de prodiguer ſes » tréſors en de ruineuſes guerres. Jupiter qui » hait les projets orgueilleux, eſt toujours prêt » à les renverſer. O vieillards qui conduiſez la » jeuneſſe de mon fils, que vos ſages conſeils » lui apprennent à ne plus irriter le ciel par » une audace effrenée. Pour vous, ô reine, pre- » nez des ornemens royaux pour Xerxès. La » douleur lui a fait déchirer ſes vêtemens. Allez » à ſa rencontre pour le conſoler. Dans le déſeſ- » poir qui l'agite, je ſçai qu'il ne pourra écouter

» que vous. Adieu, je me retire dans la nuit » infernale. Vieillards, jouiſſez de la vie & des » plaiſirs, malgré vos malheurs, & ſongez que » toutes les richeſſes du monde ſont inutiles » aux morts.

Darius diſparoît. Atoſſa va exécuter ſes volontés : & le chœur qui reſte encore pénétré de vénération pour Darius, reléve le bonheur de ſon régne au préjudice de Xerxès, dont il taxe indirectement la trop grande jeuneſſe & l'imprudence. « O dieux, s'écrient-ils, que nos » beaux jours ſe ſont bientôt évanouis ! heureux » jours de notre adminiſtration, où un prince » mûr, capable de ſuffire à tout, irréprochable, » invincible, égal aux dieux, donnoit des loix » à cette terre ! tout nous réuſſiſſoit en guerre » & en paix, au dedans & au dehors. Les » armées triomphantes étoient ramenées ſans » peine dans le ſein du royaume. Que de villes » n'a-t-il pas priſes, même ſans ſortir de ſon » palais » ! On en fait le dénombrement que j'omets, comme j'ai fait à l'égard de la ſuite des rois de Perſe, & des lieux où ſe réfugièrent les débris de l'armée Perſane, après la journée de Salamine, pour ne pas charger de diſſertations un ouvrage où il n'eſt queſtion que du goût.

On voit que cet acte eſt un chef-d'œuvre.

C'eſt un éloge de Darius, & en même temps une ſatyre de Xerxès, un ragout merveilleux pour de fiers vainqueurs qui ſe voyoient ſi finement loués par leurs ennemis même, & un grand trait de politique d'Eſchyle, qui, par la peinture vive des funeſtes ſuites de l'orgueil, détourne indirectement les Athéniens de continuer la guerre contre les Perſes. Ceux ci offroient en effet de réparer tout le dégat qu'ils avoient cauſé dans la Grèce, & ils paroiſſoient ſouhaiter la paix après tant d'échecs coup ſur coup. Les Athéniens même penchoient de ce côté. Mais Thémiſtocle ſeul les détermina à continuer la guerre, ainſi que nous l'avons remarqué dans le troiſiéme diſcours, première partie.

ACTE V.

Xerxès arrive avec un appareil & une ſuite qui conviennent à un roi déſeſpéré. Auſſi tout cet acte n'eſt-il que l'expreſſion de ſon déſeſpoir. « Ai-je pu, malheureux, s'écrie-t-il d'abord, » éprouver une ſi cruelle deſtinée, & ne la pas » prévoir! Barbare fortune que tu frappes violemment mon royaume! Que ferai je, infortuné » roi? tout mon corps friſonne à la vue de mes » citoyens orphelins. Que Jupiter ne m'a-t-il » caché dans la nuit éternelle avec ceux qui » ſont morts au combat »! Le chœur entre dans

les lamentations de ſon roi, & ne lui diſſimule pas qu'il a peuplé les enfers de la nobleſſe Perſienne. Xerxès lui même s'impute tous ces maux; & le chœur s'unit à lui pour lamenter dans les formes à la manière des Perſes. Cela ſe fait avec quelque ſorte de règle, ici & dans tous le cours du poëme. Car les vieillards interrogent Xerxès ſur le ſort des principaux guerriers, (liſte nombreuſe & intéreſſante pour les ſpectateurs d'alors,) & comme le roi n'a rien que de triſte à leur apprendre, ils ne lui répondent à leur tour que par de vifs éclats de douleur. Le roi montre ſon carquois vuide, unique reſte de tout ce qu'il avoit porté à cette guerre. Il s'étonne de conſerver encore une lueur de raiſon. Les gémiſſemens & les cris redoublent. Lui même il leur donne le ton à la lettre. Voilà précisément le deuil que Quint-Curce nous peint à la mort de Siſigambis. Enfin les vieillards, après avoir déchiré leurs vêtemens, arraché leur cheveux, & battu leur poitrine, ſe retirent avec Xerxès, & le conduiſent au palais.

Cette pièce a conſtamment de grandes beautés. Le trouble y croît d'un bout à l'autre. Les traits en ſont bien marqués, les ſcènes nettes, biens liées, bien dénouées. Tout y marche d'une manière ſi aiſée & ſi naturelle, qu'il ſemble

qu'on aſſiſte non pas à une pièce de théâtre, mais à un conſeil de Satrapes, qu'on accable coup ſur coup d'affreuſes nouvelles. Eſchyle a tranſmis à ce poëme le génie qui l'animoit lorſqu'il étoit lui même témoin de la déroute de Xerxès. L'artifice, comme on voit eſt fort ſimple. Mais il ſeroit difficile, ſi l'on avoit à traiter de nos jours un ſujet pareil, de s'y prendre d'une manière plus noble pour ouvrir le théâtre, pour ménager le lieu, le temps, l'entrée, la ſortie, & l'intérêt des perſonnages. J'oſe dire même qu'en ceci il y auroit infiniment à profiter dans Eſchyle : & peut-être gagnerai je beaucoup par les ébauches que j'en donne, puiſque, ſelon les apparences, ceux qui ont du goût pour le théâtre ſeront bien aiſes d'étudier par eux mêmes dans un des plus grands originaux de la plus belle antiquité, des ſituations admirables, dont ils auront vu des naiſſances dans les eſquiſſes que je me ſuis haſardé d'en donner. Ceux mêmes qui n'eſtiment que médiocrement les anciens, voudront au moins profiter de ce qui en paroît beau, du conſentement de tous les hommes. Si l'on s'obſtine à reprocher à Eſchyle la proximité du temps d'une bataille où lui même avoit été acteur, on aura lieu de lui faire grace, en réfléchiſſant ſur l'intérêt conſidérable qui régne dans une tragédie,

où il remplit les ſpectateurs d'une maligne compaſſion pour Xerxès, qu'ils avoient vaincu, & avec qui ils étoient encore en guerre. Tout tendoit au bien public dans Athènes, juſqu'aux ſpectacles [1].

1 L'extrait que le P. Brumoy nous a donné de cette tragédie, eſt bien propre à exciter le déſir de connoître en entier un ſi bel ouvrage; & nous oſons croire que le lecteur, préparé par la lecture qu'il vient de faire, n'en ſera que plus diſpoſé à goûter, dans la traduction de M. Du Theil, tout ce qu'il y a de grand, de majeſtueux, de terrible dans cette tragédie. C'eſt l'avantage général que le lecteur pourra retirer de ces rapprochemens, où l'extrait, préſenté d'abord, ne prépare que mieux à lire avec fruit la pièce entière.

LES PERSES,

TRAGÉDIE D'ESCHYLE.

PERSONNAGES.

Le Chœur (il eſt compoſé de vieillards diſtingués par leur naiſſance & leur mérite. C'étoient ceux qu'on appelloit les fidèles.

Atossa, veuve de Darius, mère de Xerxès.

Un Courier.

L'Ombre de Darius.

Xerxès, roi de Perſe, fils de Darius.

La ſcène eſt à Suze. Le théâtre doit être ſuppoſé repréſenter le palais des rois de Perſe. On y doit voir auſſi d'un côté le tombeau de Darius.

LES PERSES,

TRAGÉDIE D'ESCHYLE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

LE CHŒUR.

TANDIS que les Perſes ſont partis pour attaquer la Grèce, nous qu'on appelle les FIDÈLES, nous les gardiens de ce riche & ſuperbe palais, c'eſt à notre expérience que le fils de Darius, Xerxès notre roi, partant pour la Grèce, a confié le ſoin de ſon empire ; un noir preſſentiment ſur le retour du roi, & de ſa brillante armée, nous trouble juſqu'au fond du cœur. L'Aſie entière a vu emmener toutes ſes forces, & accuſe en ſecret la jeuneſſe imprudente de ſon roi. Depuis ce temps nul courrier n'en eſt venu donner des nouvelles en cette ville. Les habitans de Suze, & d'Ecbatane, ceux que renfermoient les

remparts antiques de Ciſſia, tous ont quitté leur patrie; les uns étoient deſtinés à remplir des vaiſſeaux; les autres montés ſur des chevaux, ou péſament armés, formoient de formidables éſcadrons, ou des bataillons épais. Nous avons vu partir Amiſtrés, Artaphernes, Megabazes, Aſtapes, illuſtres princes des Perſes, rois ſoumis au grand roi, & chefs d'une armée nombreuſe. Habiles à tirer de l'arc, habiles à manier les chevaux, leur aſpect eſt redoutable, & le renom de leur haute valeur les rend terribles dans les combats. Ils ont été ſuivis d'Artambarés, ce vaillant chef de cavalerie, de Maſiſtrés, d'Imée, cet archer habile, de Pharandaces, & de Soſthanes qui ſçait ſi bien dompter les chevaux. D'autres ſont partis des rives fécondes du Nil, tels que Suzicanes, tels que Pégaſtagon, que l'Egypte a vu naître, le grand Arſame, qui commande dans la ville ſacrée de Memphis, & Ariomardus à qui le gouvernement de la ville antique de Thèbes étoit confié. Des marais de l'Egypte ſont venus en foule des matelots exercés à manier la rame. Les efféminés Lydiens ont ſuivi le roi, de même que tous les peuples du continent ſoumis au Satrape Métragate, & au vertueux Arcée. L'opulente Sardes a vu ſortir de ſon ſein des milliers d'hommes portés ſur des chars, dont la vue ſeule fait frémir. Les habitans du

du mont ſacré de Tmolus, ces guerriers infatigables, Mardon & Tharybis, ſuivis des Myſiens ſi adroits à lancer des javelots, promettoient que la Grèce plieroit bientôt ſous leur effort. La riche Babylone a envoyé des ſoldats de toute eſpèce, également propres à combattre ſur mer, & à ſe ſervir de l'arc dans les combats de terre. Enfin, tous les peuples de l'Aſie ſe ſont armés à la voix redoutable de leur ſouverain; c'eſt ainſi que nous avons vu partir la jeuneſſe floriſſante de la Perſe. Cette terre, qui l'avoit nourrie, ſe l'eſt vue arracher de ſon ſein avec douleur. Les mères & les épouſes comptent, en tremblant, les jours d'une trop longue abſence. Cette armée qui renverſe tous les remparts, eſt déjà dans le continent voiſin: elle a traverſé le détroit de la fille d'Athamas. Sur ſes navires liés avec des cables, elle a formé un pont inébranlable: la mer indignée a ſubi le joug. Digne rejetton d'une race auguſte, mortel ſemblable aux dieux, le ſouverain belliqueux de la féconde Aſie, plein de confiance dans la valeur de ſes ſujets courageux, mène contre l'Europe, & par mer & par terre, tout cet immenſe troupeau.

Tel qu'un dragon furieux, ſes yeux étincellent; il fait mouvoir des milliers de vaiſſeaux; il fait agir des millions de bras; il dirige tous les

chariots de la Syrie; &, par ſes ordres, les fléches des Perſes vont s'éprouver contre les lances des Grecs. Qui pourroit ſoutenir le choc d'une pareille armée? Quelle digue arrêteroit ce flot impétueux? Le Perſe eſt vaillant, rien ne lui réſiſte; mais quel homme peut éviter le piége trompeur de la fortune? Qui peut s'en débarraſſer d'un pied léger? Carreſſante & flatteuſe d'abord, elle attire les humains dans un filet dont nul mortel ne peut ſe dégager.

La volonté du ciel s'eſt manifeſtée depuis long-temps: il anime les Perſes aux aſſauts des tours, aux mêlées tumultueuſes des courſiers, à la deſtruction des villes.

Ils ont appris à regarder, ſans effroi, la vaſte plaine des mers écumantes ſous le ſouffle des vents, & ils ont commis leurs deſtinées à de foibles cables, & à de frêles machines.

A cette idée mon ame noircie eſt déchirée par la crainte.... OH! MALHEUREUSE ARMÉE DES PERSES! Que jamais Suze, vuide de défenſeurs, n'entende ces lamentations!

OH! MALHEUREUSE ARMÉE DES PERSES! que jamais les murs Ciſſiens n'ayent à répondre à ce cri d'une troupe de femmes éplorées, forcées de déchirer leurs voiles.

Fantaſſins, cavaliers, tous comme un eſſaim d'abeilles, ſur les pas de leurs princes, ont fran-

chi le promontoire de l'un & de l'autre continent réunis par un pont.

Dans l'abſence de l'époux, ſa couche eſt trempée de larmes. Epouſe déſolée, chacune de vous, par de tendres regrets, a pourſuivi l'impitoyable compagnon de ſon joug, qui, pour courir aux combats, vous laiſſe ainſi ſolitaire.

Pour nous, Perſes, aſſiduement fixés dans ce palais antique, redoublons de ſageſſe & de prudence; nous en avons beſoin: nous ignorons le ſort de Xerxès, du fils de Darius, du fils d'un père ſi chéri. Quelles armes auront vaincu? Sera ce la fléche du Perſe, ou la lance du Grec? Mais déja s'avance la mère du roi, notre reine, aſtre pareil à l'œil des dieux: tombons à ſes pieds; offrons lui les hommages qui lui ſont dus.

ACTE II.

SCENE PREMIÈRE.

ATOSSA, LE CHŒUR.

LE CHŒUR.

SALUT, ô grande reine des Perſes, mère vénérable de Xerxès, veuve de Darius ! veuve de celui qui fut le dieu des Perſes, mère de celui qui l'eſt aujourd'hui..... ſi toutefois le génie de cet empire n'a point trahi notre armée.

ATOSSA.

C'eſt dans cette crainte que je quitte ma ſuperbe demeure, & le lit où je reçus autrefois Darius. L'inquiétude déchire mon cœur. Amis, je vous l'avouerai. Je crains qu'un écoulement rapide de nos richeſſes, ne ruine l'édifice que Darius, non ſans quelque faveur des dieux, avoit élevé. Et ce ſoin n'eſt pas le ſeul qui m'agite.

D'immenſes tréſors ſans ſujets n'ont rien que j'eſtime ; &, ſans tréſors, quel ſalut eſpérer pour les ſujets les plus courageux ? Nos richeſſes

ſont encore entières; mais je crains pour celui qui eſt l'œil de ces tréſors; car l'empire eſt ſans yeux quand ſon maître eſt abſent. Dans le trouble où je ſuis, donnez moi vos conſeils, ô fidèles vieillards; c'eſt de vous ſeuls que j'attends des avis ſalutaires.

LE CHŒUR.

Reine, n'en doutez pas: un ſeul mot ſuffit; faut-il parler? faut-il agir? diſpoſez de nous, ordonnez. Vous conſultez ceux dont le cœur eſt à vous.

ATOSSA.

Depuis que mon fils, aſſemblant ſon armée, a marché contre la Grèce qu'il veut dévaſter, des ſonges, chaque nuit, troublent mon ſommeil. Mais je n'en avois point encore eu d'auſſi intelligible, que celui de la nuit dernière. Ecoutez. J'ai vu deux femmes, ſuperbement vêtues, l'une à la mode des Perſes, l'autre à la façon des Doriens; toutes deux d'une taille au deſſus de la nôtre, d'une beauté parfaite, & viſiblement filles du même père. Le ſort leur avoit aſſigné pour ſéjour, à l'une la Grèce, à l'autre la terre des Barbares. J'ai cru voir s'élever entre elles un débat. Mon fils averti, veut les calmer, les contenir; &, les mettant ſous le joug, il les attèle au même char. L'une, docile au frein, s'enorgueillit de cet état; mais l'autre rébelle

aux rênes, s'agite, s'emporte, désunit de ses mains les pièces du char, & brise le joug. Mon fils tombe, Darius son père arrive, & le plaint; mais Xerxès, à son aspect, déchire ses vêtemens Voilà ce que j'ai vu pendant la nuit. A mon réveil, je baigne mes mains dans une source pure; &, suivie d'esclaves chargées d'offrandes, je m'approche des autels pour présenter aux dieux préservateurs les dons qui leur plaisent. Je vois un aigle se réfugier au foyer du soleil[1]. Epouvantée, je reste sans voix; bientôt après, d'un vol rapide, un vautour s'abbat, & déchire de ses serres la tête de l'aigle, qui, palpitant d'effroi, demeuroit sans défense. Ce spectacle que j'ai vu, ce récit que je vous fais, doit nous allarmer tous. Cependant que risque mon fils? vainqueur, il brille de gloire: vaincu, il ne doit compte de sa conduite à personne. Qu'il vive, il est toujours maître souverain de cet empire.

LE CHŒUR.

Reine, nous ne voulons, ni trop vous effrayer, ni trop vous rassurer. Allez d'abord au pied des autels; priez les dieux, si ce présage est sinistre, d'en détourner l'effet; s'il est heureux, de l'accomplir, pour vous, pour vos enfans, pour l'empire & pour tous vos amis.

1 On sçait que les Perses adoroient cet astre sous le nom de Mithra.

Offrez enſuite des libations à la terre, & aux mânes. Conjurez Darius, votre époux, qui vous eſt apparu cette nuit, de ne vous envoyer du ſein de la terre, que des augures favorables pour vous & pour votre fils, & de retenir au fond de la nuit infernale les ſonges funeſtes. Tel eſt mon conſeil : mon cœur eſt le devin qui vous le donne ; je crois qu'il vous ſera profitable.

ATOSSA.

Interprète favorable de mon ſonge, votre attachement pour mon fils & pour moi vous inſpire. Que le ciel vous exauce ! Je vais rentrer, &, ſelon vos conſeils, offrir des ſacrifices aux dieux du ciel, ainſi qu'aux mânes qui nous ſont chers. Cependant inſtruiſez moi, je vous prie, où dit-on qu'Athènes eſt ſituée ?

LE CHŒUR.

Loin d'ici, vers le couchant de l'aſtre que nous adorons.

ATOSSA.

Et c'eſt cette ville que mon fils brûle de détruire ?

LE CHŒUR.

Sa ruine le rendroit maître de toute la Grèce.

ATOSSA.

L'armée des Athéniens eſt donc bien nombreuſe ?

LE CHŒUR.

Telle qu'elle eſt, elle a fait mille maux aux Médes.

ATOSSA.

Mais ont-ils des reſſources, des tréſors ſuffiſans ?

LE CHŒUR.

Ils ont les tréſors de la terre, des ſources d'argent.

ATOSSA.

Sont ce les fléches & l'arc qui arment leurs mains ?

LE CHŒUR.

Non : ils combattent de pied ferme avec la lance & le bouclier.

ATOSSA.

Qui les conduit ? quel eſt le maître de leur armée ?

LE CHŒUR.

Ils ne ſont ni eſclaves, ni ſujets.

ATOSSA.

Et comment oſeront-ils attendre leurs ennemis qui viendront fondre ſur eux ?

LE CHŒUR.

Comme ils ont attendu la plus belle armée de Darius, qu'ils ont détruite.

ATOSSA.

Ah ! quel préſage pour les mères de nos ſoldats !

LE CHŒUR.

Mais, autant que j'en puis juger, vous ſerez bientôt éclaircie. A cette courſe rapide, on reconnoît un meſſager du roi : il va nous apprendre ſa victoire ou ſa défaite.

SCÈNE II.

ATOSSA, LE CHŒUR, UN COURIER.

LE COURIER.

O VILLES d'Aſie ! ô Perſe, jadis ſéjour de l'opulence ! comme un ſeul coup a flétri tant de gloire ! la fleur des Perſes eſt tombée ſous la faulx ! Hélas ! quel douleur pour moi d'annoncer de tels malheurs ! toutefois, il faut tout vous apprendre. Perſes, votre armée entière eſt détruite.

LE CHŒUR.

Ah ! déſaſtre irréparable, inoui, épouvantable ! quelle nouvelle ! ô Perſes, fondez en larmes !

LE COURIER.

Tout eſt perdu ; moi même c'eſt contre tout eſpoir que je revois ma patrie.

LE CHŒUR.

Ah ! devions nous vivre ſi long-temps pour apprendre ce malheur inattendu

LE COURIER.

J'ai vu, j'ai vu tous nos maux; ce n'eſt point d'un autre que je les ſçais.

LE CHŒUR.

Hélas ! c'eſt donc en vain que du fond de l'Aſie, tant de peuples avoient uni leurs armes contre un pays trop cher aux dieux, contre la Grèce.

LE COURIER.

Les rivages de Salamine, tous les lieux d'alentour ſont couverts des cadavres de nos ſoldats qui ont péri miſérablement.

LE CHŒUR.

Ainſi donc les corps de nos proches, ſouillés de ſang, errent au gré des ondes, ſur l'un & l'autre rivage, parmi les débris flottans des vaiſſeaux.

LE COURIER.

Nos flêches nous ont mal ſervis; l'armée entière a péri. Notre flotte n'a pu ſoutenir l'abordage.

LE CHŒUR.

Déplorons le ſort lamentable des Perſes infortunés. Quel malheur irréparable que la perte de cette armée !

LE COURIER.

O Salamine ! ô nom que je déteſte ! ô Athènes, que ton ſouvenir me coûte de larmes !

LE CHŒUR.

Athènes eſt terrible à ſes ennemis. Ah! combien de femmes lui redemanderont leurs époux & leurs fils !

ATOSSA.

Interdite, accablée ſous le poids de cette infortune, je reſte ſans voix ; je ne puis parler ni interroger ce ſoldat. Cependant quand les dieux l'ordonnent, c'eſt aux mortels de ſouffrir. (au Courier.) Remettez vous ; quelques larmes que ce récit vous coute, développez nous tout notre malheur. Quels chefs vivent encore? Qui ſont ceux de ces rois qu'il nous faut pleurer, & que la mort a forcés d'abandonner à la fois & leur ſceptre & leur poſte.

LE COURIER.

Xerxès reſpire, & voit le jour.

ATOSSA.

Ah ! tu nous rends la lumière; le jour brille & ſuccéde à la nuit la plus épaiſſe.

LE COURIER.

Mais le chef de dix mille chevaux, Artembarès, a été tué ſur les rochers eſcarpés de Silène; Dadacès, qui commandoit mille hommes, d'un coup de lance a été renverſé de ſon bord; Ténagon, le plus valeureux des Bactriens, eſt reſté ſur les rivages de Salamine; Lilée, Arſamès, Argeſtès, tous trois, terraſſés dans cette île fré-

quentée par l'oiseau de Vénus, ont mordu la poussière; Arctée, venu des lieux voisins de la source du Nil; Adeuès, Phéressebès & Pharnouque sont tombés du même vaisseau; Matallus, ce chef brillant de trente mille chevaux, est mort, & son sang, qui rejaillissoit sur son menton & sa barbe épaisse, a rougi son visage; le mage Arabus, Arctamès le Bactrien habiteront éternellement une terre ennemie; ainsi qu'Amistris, Amphistrée, dont la lance étoit si redoutable, & le vertueux Ariomardus que regretteront les Sardiens, & Seisamès le Mysien. Le chef de deux-cents cinquante vaisseaux, Tharybis de Lyrnesse, le beau Tharybis n'est plus; l'infortuné a péri d'une manière déplorable. Le prince de Cilicie, Syénnésis qui surpassoit tous ces chefs en courage, est mort, mais avec gloire, & son trépas a coûté cher à l'ennemi. Voilà ceux dont je me rappelle le nom; mais ce n'est encore que la moindre partie de nos pertes.

ATOSSA.

Hélas! qu'entends je? quels malheurs effroyables! quelle honte, & quel sujet de larmes pour les Perses! Mais reprends ton récit de plus haut. Combien donc les Grecs avoient-ils de vaisseaux pour oser aborder la flotte des Perses?

LE COURIER.

Quant au nombre, soyez sûre que nous l'em-

portions de beaucoup. Les Grecs n'avoient en tout que trois-cents navires, dont dix formoien un corps de réſerve. Xerxès, je le ſçai par moi même, en avoit mille, ſans compter deux-cents ſept des meilleurs voiliers. Telle eſt la vérité. Eſt-ce donc le nombre qui nous a manqué ? Non. Mais un dieu cruel avoit peſé nos deſtins dans une balance inégale : il a détruit notre armée.

ATOSSA.

Les dieux défendent la ville de Pallas.

LE COURIER.

Athènes eſt indeſtructible. Tant que vivront ſes citoyens, ſes remparts ſeront inébranlables.

ATOSSA.

Mais qui a commencé l'attaque? Eſt ce l'armée Grecque ? Eſt ce mon fils, trop plein de confiance dans le nombre de ſes vaiſſeaux ?

LE COURIER.

O reine ! un démon envieux, un génie fatal a tout fait. Un ſoldat de l'armée Athénienne étoit venu dire à votre fils, qu'au moment où les ombres de la nuit ſeroient deſcendues, les Grecs, n'oſant plus l'attendre, &, ſe rembarquant en ſilence, chercheroient ſéparément leur ſalut dans la fuite. Sur cet avis, ſans ſe méfier ni de la perfidie du Grec, ni de la jalouſie des dieux, Xerxès ordonne à ſes généraux qu'à l'inſtant où

le ſoleil ceſſeroit d'éclairer la terre de ſes rayons, & où les ténébres obſcurciroient la voûte céleſte, ils fermaſſent les paſſages & les détroits par trois lignes de vaiſſeaux, & que le reſte de la flotte inveſtît l'île d'Ajax. Si les Grecs évitoient leur défaite, ſi leurs vaiſſeaux échappoient, chaque chef en répondroit ſur ſa tête. Tels furent les ordres qu'il donna dans ſa confiance. Il ne ſçavoit pas ce que lui préparoient les dieux. Les troupes obéiſſantes ſe rafraîchiſſent en bon ordre, & les matelots diſpoſent les rames auprès des bancs. Lorſque le ſoleil eût éteint ſes rayons, & que la nuit fut venue, rameurs & ſoldats, tous vont prendre leur place; on les appelle à leur poſte, & les vaiſſeaux ſe rangent ſelon l'ordre preſcrit. Pendant toute la nuit, la flotte, diſpoſée par ſes chefs, garde ſoigneuſement les paſſages. Le temps s'écoule, & nul des Grecs ne tente la fuite. Mais à peine l'aurore au char lumineux, eût-elle répandu ſon éclat ſur la terre, que, de leur part, on entend des accens ſonores & modulés, ſignal d'allégreſſe, avec un chant de guerre répété par l'écho des rochers. Les Perſes, trompés dans leur attente s'effrayent. L'hymne entonné par les Grecs n'étoit point l'annonce de la fuite, mais un encouragement au combat. Le ſon de la trompette enflammoit encore leur courage. L'ordre eſt donné. Soudain les rames tranchantes

frappent l'onde ſalée qui frémit; & bientôt ils ſont à notre vue. Leur aîle droite marchoit la première en bon ordre, le reſte de l'armée ſuivoit. On entendoit mille voix qui crioient: « Allez, enfans des » Grecs; ſauvez votre patrie, ſauvez vos femmes, » vos fils, les temples de vos dieux, les tombeaux » de vos ancêtres; un ſeul combat va décider de » leur ſort ». A ces cris, nos Perſes ne répondent que par un murmure. Il n'étoit plus temps d'éviter le combat. Déjà les proues d'airain ſe heurtent; un navire Grec commence le choc, & fracaſſe les agrêts d'un vaiſſeau Phénicien. Tous ſe mêlent enſuite. Notre flotte ſoutient le premier effort; mais nos vaiſſeaux trop nombreux, preſſés dans le détroit, ne peuvent ſe ſecourir mutuellement. Leurs becs de fer s'entrechoquent, leurs rames ſe briſent; les Grecs, habiles à la manœuvre, les frappent de toutes parts, les renverſent; la mer diſparoît ſous les débris & les morts; les rivages & les rochers ſe couvrent de cadavres. La flotte entière prend la fuite en déſordre; nos malheureux matelots, pareils à des thons ou d'autres monſtres de la mer, pris au filet, ſont aſſommés à coups de tronçons de rames & de bancs. La plage retentit de cris & de gémiſſemens. Enfin la nuit nous dérobe à l'œil du vainqueur. Dix jours entiers ne ſuffiroient pas à détailler notre perte. Sachez ſeulement,

que jamais tant d'hommes n'ont péri dans un ſeul jour.

ATOSSA.

O ciel ! quel déluge de maux inonde la Perſe & l'Aſie entière !

LE COURIER.

Croyez que vous n'en connoiſſez pas la moitié : le malheur qui ſuivit eſt bien au deſſus de ce que vous venez d'entendre.

ATOSSA.

Et quelle infortune plus cruelle pouvons nous avoir éprouvée. Expliquez vous, quel malheur plus terrible encore a donc accablé notre armée ?

LE COURIER.

L'élite des Perſes, cette jeuneſſe diſtinguée par le courage, la nobleſſe, & l'attachement à ſon roi, a péri miſérablement & ſans gloire.

ATOSSA.

Qu'entends je , amis, quel coup affreux ! Et comment ont ils perdu la vie ?

LE COURIER.

En face de Salamine eſt une petite île, funeſte aux vaiſſeaux, où ſouvent retentiſſent les chants du dieu Pan. C'eſt là que Xerxès avoit envoyé ces jeunes guerriers, pour faire main baſſe ſur les Grecs, qui s'y réfugieroient après leur défaite, & pour ſecourir les Perſes que la mer y jetteroit. Il liſoit mal dans l'avenir ; car auſſitôt

que

que le ciel eut donné aux Grecs la victoire ſur mer, ils débarquèrent dans cette île armés de toutes pièces, l'entourerent ſans laiſſer d'iſſue, & d'abord aſſaillirent nos Perſes d'une grêle de pierres & de traits; puis, fondant ſur eux, tous enſemble & d'un même temps, les hachèrent en pièces à coups d'épée, & les égorgèrent juſqu'au dernier. Xerxès témoin de ce carnage épouvantable, d'une hauteur où il s'étoit placé ſur le rivage pour découvrir toute l'armée, déchira ſes vêtemens, pouſſa des cris aigus, & donnant le ſignal aux troupes de terre, prit lui même la fuite précipitamment. Voilà le malheur que vous avez encore à pleurer.

ATOSSA.

Fortune ennemie! que tu as bien trompé les Perſes! Que le châtiment d'Athènes coûte cher à mon fils! Tant de chefs tombés à Marathon ne ſuffiſoient pas! Il falloit que mon fils, croyant les venger, attirât ſur nous ce déluge de maux; mais les vaiſſeaux échappés au déſaſtre, où ſont ils reſtés? Le ſçais tu?

LE COURIER.

Chaque chef a fui en déſordre par tout où les vents l'ont pouſſé. Des troupes de terre, une partie dévorée de ſoif a péri dans la Béotie; le reſte, fuyant ſans prendre haleine, a traverſé la Phocide, la Doride, & les pays voiſins du golfe

Meliaque, que le Sperchius arroſe de ſes eaux ſalutaires. De là dépourvus de tout, nous avons traverſé l'Achaie & la Theſſalie, où la plupart, victimes également de la ſoif & de la faim, ont péri; enſuite la Magnéſie, la Macédoine, les rives de l'Axius, les marais de Bolbé, les monts Pangées, & l'Edonie; là le ciel permit que, la nuit, une gelée extraordinaire glaçât les eaux limpides du Strymon. A ce bonheur inattendu, l'incrédule même, forcé de reconnoître des dieux, adora le ciel & la terre. Après une longue & fervente prière, l'armée s'avança ſur la glace. Les troupes qui purent paſſer avant que le dieu du jour eût montré ſes rayons, ont été ſauvées; mais quand ſon diſque lumineux, étincelant, eut, de ſes feux, pénétré le ſein du fleuve, la glace ſe rompit, & nos ſoldats ſe précipitèrent les uns ſur les autres: heureux celui qui étoit promptement ſuffoqué! Ce qui a pu échapper à ce péril, après avoir à grand peine traverſé la Thrace, eſt rentré en petit nombre dans ſes foyers paternels. La Perſe aura long-temps à regretter la fleur de cet empire. Mon récit eſt ſincère; mais j'omets bien des circonſtances du déſaſtre dont les dieux nous ont accablés.

LE CHŒUR.

O deſtin fatal! combien tu peſes aujourd'hui

ſur la race entière des Perſes écraſée par tes coups!

ATOSSA.

O malheureuſe Atoſſa! ô armée anéantie! Viſions nocturnes & véridiques, que vous m'avez bien annoncé nos malheurs! (au chœur) Et vous, que vous les aviez mal interprêtées! Cependant il faut ſuivre vos conſeils. Je vais eſſayer de déſarmer les dieux; j'irai enſuite dans le palais chercher des offrandes pour la terre & pour les mânes. Il eſt tard, ſans doute, puiſque tout eſt perdu; mais peut-être l'avenir ſera-t-il plus favorable. Et vous, ô FIDÈLES, c'eſt aujourd'hui qu'il faut prouver votre fidélité. Conſolez mon fils, s'il arrive avant mon retour; accompagnez le au palais. Que par ſon déſeſpoir il n'ajoute pas à nos maux.

SCÈNE III.

LE CHŒUR.

O Jupiter! tu as détruit la ſuperbe & nombreuſe armée des Perſes: tu plonges Ecbatane & Suze dans le deuil. Combien de femmes, unies par la douleur, le viſage inondé de larmes, vont de leur foibles mains déchirer leurs voiles: tendres épouſes qui, déſormais condamnées à des pleurs intarriſſables, redemanderont à la couche

molle, témoin de leurs premiers plaisirs, de jeunes époux à peine associés à leur joug, & dont le trépas nous arrache à nous même les regrets les plus sincères.

L'Asie entière dépeuplée gémit. Xerxès lui a enlevé ses enfans..... Xerxès les a perdus..... Xerxès imprudemment a tout confié à de foibles navires! De quoi nous sert aujourd'hui que Darius ait régné sur nous, adoré dans Suze, & toujours invincible!

Fantassins & matelots, hélas! de noirs vaisseaux aîlés, les ont emmenés..... Des vaisseaux les ont perdus..... Des vaisseaux les ont trahi à l'abordage!.... Ah dieux!.... & par la main des Ioniens!.... A peine notre roi, nous dit-on, leur sçut échapper, au travers des plaines, & des champs glacés de la Thrace!

Victimes de la mort, hélas..... abandonnés forcément..... ah! dieux!.... Sur les rivages de Cichrée! Pleure Asie, déchire ton sein; que le cri de ta douleur aille jusqu'au ciel: éléve ta triste voix, tes clameurs lamentables.

Jouets des flots, hélas!... ils sont la pâture des muets enfans de l'onde amère. Point de maison qui n'ait à pleurer son maître! Les pères sans enfans fondent en larmes; les vieillards déplorent les coups du destin, tout pour eux est douleur.

L'Asie n'obéira pas long-temps au Perse. Le

tribut imposé par un maître ne sera pas long-temps payé, ni le trône long-temps adoré des sujets prosternés. Le pouvoir de nos rois est évanoui : plus de frein qui contienne les murmures : la chaîne qui captivoit la langue du peuple est brisée, avec le joug qui le domptoit : les Perses ne sont plus ; ils ont arrosé de leur sang les sillons de l'île d'Ajax.

ACTE III.

SCÈNE PREMIERE.

ATOSSA, LE CHŒUR.

ATOSSA.

AMIS ! l'expérience des maux nous l'apprend[1] : une fois battu de l'orage du malheur, l'homme s'allarme de tout ; mais lorsque le sort le fa-

1 On a déjà remarqué dans une note sur l'extrait de cette pièce par le P. Brumoy, qu'il a donné à ce morceau un ton sentencieux qui ne convient point à la situation d'Atossa. M. de Pompignan est tombé dans le même défaut ; & quelque mérite qu'ait sa traduction, on ne peut s'empêcher d'observer ici, qu'en général ses phrases courtes & hachées ne représentent guère la majestueuse harmonie du style d'Eschyle ; & on ose croire que ceux qui voudront comparer les deux copies, trouveront dans celle que nous présentons ici plus de ressemblance avec la manière de l'original.

vorise en son cours, il croit que le vent de la fortune ne peut changer. Aujourd'hui tout m'épouvante, à mes yeux tout annonce des dieux contraires ; un cri, & ce n'est pas celui de la victoire, retentit à mon oreille. Fatal effet de ma consternation! Je reviens ici de mon palais, non comme autrefois, mais sans char, & sans pompe. J'apporte au père de Xerxès ces libations propitiatoires, qui calment les mânes: le lait blanc & doux d'une génisse sans tache ; ce miel doré, distillé par l'ouvrière qui pompe les fleurs ; cette eau fluide, puisée dans une source vierge ; ce breuvage sans mélange, production d'une mère agreste, présent d'une vigne antique ; ce fruit odorant de la blonde olive, de l'arbre qui dans sa vie ne dépouille point son feuillage ; enfin ces fleurs arrangées en tresse, filles d'une terre féconde. Chers amis, que vos hymnes aux mânes accompagnent ces dons ; évoquez l'ombre du divin Darius, tandis qu'épanchées sur la terre, ces libations iront jusqu'aux dieux des enfers.

LE CHŒUR.

Reine vénérable des Perses, faites couler ces libations jusqu'aux fondemens de la terre, tandis que, par nos chants, nous invoquerons la faveur des dieux souverains des morts. O terre ! ô Hermès ! ô roi des enfers : rendez au jour l'ame de

Darius ; s'il eſt quelque remede à nos maux, lui ſeul peut nous l'apprendre.

O roi d'éternelle mémoire, prince égal aux dieux, peux tu m'entendre, lorſque ma voix barbare pouſſe ces accens variés, douloureux & lamentables ? Nous avons à t'apprendre des maux déplorables : du fond des enfers daigneras tu nous écouter ?

O terre ! ô Princes des mânes ! Permettez à une ombre glorieuſe, au dieu jadis adoré dans Suze, de quitter vos demeures ſombres. Rendez au jour un héros qui, dans la Perſe, n'eut jamais ſon égal.

Il nous fut cher ce prince, & ſon tombeau nous eſt cher aujourd'hui, puiſqu'il renferme ce que nous chériſſions.

Arbitre des morts, ô Pluton, renvoye nous Darius. Darius ! quel roi ! hélas ! jamais il ne perdit ſes armées dans des guerres deſtructives. Les Perſes le crurent inſpiré des dieux, & les dieux l'inſpiroient ſans doute, puiſque ſes armes furent toujours triomphantes.

O roi, notre ancien monarque ! viens, parois ſur le bord de ce monument : fais briller à nos yeux, & le bandeau de la thiare, & la pourpre du brodequin. Viens, ô père de ton peuple, invincible Darius.

Viens apprendre des malheurs inouis ; maître

de notre maître, parois! d'odieuſes ténèbres nous ont enveloppés: toute notre jeuneſſe a péri: viens ô père de ton peuple, invincible Darius!

O toi que tes ſujets ont tant pleuré, par quel crime, ô mon roi, ton peuple s'eſt-il attiré ce fléau? Nos vaiſſeaux nombreux ne ſont plus, il n'en reſte que de triſtes débris.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

L'OMBRE DE DARIUS, (qui paroît au bord de ſon tombeau.) ATOSSA, LE CHŒUR.

L'OMBRE.

O vous fidèles enfans de pères fidèles, compagnons de ma jeuneſſe, généreux vieillards, de quels maux Suze eſt-elle affligée? La terre frappée a gémi, & s'eſt entr'ouverte. Je frémis en voyant mon épouſe éplorée au pied de mon tombeau; je n'ai point rejetté ſes offrandes propitiatoires. Vous mêmes, vous pleurez auprès de ce monument: vos évocations lamentables m'ont

appellé ; on ſort difficilement des enfers, les dieux ſouterrains ſavent mieux ſaiſir que rendre leur proie ; cependant mon pouvoir près d'eux a ſuffi : je viens, mais en hâte, & ne puis paſſer le terme preſcrit. Quel nouveau malheur accable les Perſes ?

LE CHŒUR.

Nous n'oſons t'enviſager, nous n'oſons te répondre, notre ancien reſpect nous retient.

L'OMBRE.

J'ai cédé à vos pleurs, & je reviens des enfers ; ne prolongez point ce diſcours, abrégez le plutôt : quittez un vain reſpect, expliquez vous.

LE CHŒUR.

Je crains de t'obéir, je crains de te parler ; ce récit eſt affreux pour tes ſujets.

L'OMBRE.

Puiſque la crainte vous ſurmonte, toi, chère épouſe, compagne antique de ma couche, ſuſpends tes larmes & tes ſoupirs, parle ſans me rien déguiſer, l'infortune eſt le partage de l'homme ; on l'éprouve ſur mer, on l'éprouve ſur terre, dès que la vie ſe prolonge.

ATOSSA.

O de tous les mortels le plus fortuné ! tant que tes yeux ont vu la lumière du ſoleil, envié des Perſes, pareil aux dieux, ton ſort fut proſpère : heureux, ſur tout, d'être mort avant

d'avoir vu l'abyme de nos maux. Cher Darius, tu vas bientôt tout ſçavoir, je n'ai qu'un mot à te dire ; la puiſſance des Perſes eſt anéantie.

L'OMBRE.

Eh ! comment ? Eſt-ce la peſte ; eſt-ce la guerre inteſtine qui vous déſole ?

ATOSSA.

Non ; mais toutes nos armées ont été détruites près d'Athènes.

L'OMBRE.

Lequel de mes enfans y a donc porté la guerre ? Parlez.

ATOSSA.

L'impétueux Xerxès, qui a dépeuplé le continent.

L'OMBRE.

Eſt-ce par mer, ou par terre qu'il a fait cette folle entrepriſe ?

ATOSSA.

Et par mer & par terre : le front de ſon armée étoit double.

L'OMBRE.

Et comment l'armée de terre a-t-elle pu traverſer la mer ?

ATOSSA.

Un pont qui joignoit les bords du détroit d'Hellé lui a ſervi de chemin.

L'OMBRE.

Ainsi donc il a osé fermer le Bosphore?

ATOSSA.

Il l'a osé: un dieu, sans doute a tout conduit....

L'OMBRE.

Un dieu trop puissant, hélas! & qui a sçu l'aveugler.

ATOSSA.

C'est aujourd'hui que nous sentons quels maux il a causés!

L'OMBRE.

Mais enfin, quel est donc l'événement qui vous fait verser tant de larmes?

ATOSSA.

L'armée navale détruite a perdu l'armée de terre.

L'OMBRE.

Et ce peuple immense est tombé sous le fer ennemi?

ATOSSA.

Suze déserte retentit de gémissemens.

L'OMBRE.

Ah dieux! de quelle ressource vaine ont été tant de forces!

ATOSSA.

Tous les Bactriens ont péri: tous avant la vieillesse.

L'OMBRE.

Ah malheureux! quelle jeuneſſe, quels alliés il a perdus.

ATOSSA.

Xerxès lui même, nous dit-on, preſque ſeul & ſans ſuite.....

L'OMBRE.

Eh bien! que devient-il? quel eſpoir de ſalut?..

ATOSSA.

S'eſt cru trop heureux de regagner le pont qui joignoit les deux continens.

L'OMBRE.

Enfin eſt-il ſauvé? Eſt-il dans l'Aſie?

ATOSSA.

On l'aſſure; & la nouvelle paroît conſtante.

L'OMBRE.

Oh! que les oracles ont été bientôt vérifiés! Jupiter les accomplit ſur mon fils. Hélas! j'avois prié les dieux de différer plus long-temps; mais qui court à ſa perte, y eſt précipité par les dieux. Sujets chéris, j'entrevois vos maux à l'avenir. Mon fils inconſidéré en ouvre la ſource par ſa folle audace. Il a cru pouvoir enchaîner ſervilement la mer ſacrée d'Hellé, le Boſphore deſtiné par les dieux à couler librement. Il a dénaturé les eaux, &, les captivant dans des entraves forgées par le marteau, les a forcées de livrer un large paſſage à ſa nombreuſe armée. Mortel,

il a cru (quelle folie, quel délire!) il a cru l'emporter ſur Neptune & ſur tous les dieux. Que je crains pour tous les tréſors amaſſés ſous mon règne! ils ſeront la proie du premier qui voudra s'en emparer.

ATOSSA.

Hélas! voilà le fruit des conſeils déteſtables que l'impétueux Xerxès a trop écoutés. On lui diſoit ſouvent que par la guerre vous aviez acquis à vos enfans d'immenſes richeſſes; & que lui, ſans courage, végétant au fond d'un palais, n'ajoutoit rien à l'héritage de ſon père. Excité par ces reproches répétés de ſes vils flatteurs, il s'eſt enfin réſolu à marcher contre la Grèce.

L'OMBRE.

Certes, l'événement eſt grand & mémorable. Jamais coup ſemblable, n'étoit tombé ſur la ville de Suze, & ne l'avoit ainſi dévaſtée, depuis que Jupiter nous donna cet honneur, de régner ſeuls, & d'étendre notre ſceptre ſur la féconde Aſie. Médus fit les premières conquêtes: ſon fils acheva ce qu'il avoit commencé; & toujours la ſageſſe fut ſon pilote. Le troiſiéme fut Cyrus, mortel fortuné, qui, parvenu au trône, donna la paix à tous ſes ſujets. Il acquit la Lydie, la Phrygie, & ſubjugua l'Ionie. Il ne fut point haï des dieux, parce qu'il fut modéré. Le fils de Cyrus fut le quatriéme roi. Après lui Mardus, à la honte de

notre patrie & de ce trône antique, régna; mais le vaillant Artaphernès, aidé de ſes amis conjurés, le ſurprit & le tua dans ſon palais. Maraphis, enſuite Artaphernès, lui ſuccédèrent. Moi même enfin, favoriſé du ſort, j'ai régné; j'ai mené ſouvent de nombreuſes armées à la guerre; mais je n'ai jamais fait eſſuyer à Suze d'auſſi grands revers. Aujourd'hui mon fils, jeune encore, penſe en jeune homme: il oublie mes conſeils. N'en doutez pas, ô mes anciens compagnons! tous ſes prédéceſſeurs avec moi, ont moins coûté que lui ſeul à la Perſe.

LE CHŒUR.

O notre auguſte maître! que devons nous faire? comment le Perſe ſera-t-il plus heureux à l'avenir?

L'OMBRE.

Si vous ne portez jamais la guerre chez les Grecs, duſſiez vous encore avoir une armée plus nombreuſe. Leur terre elle même combat pour eux.

LE CHŒUR.

Que dites vous? comment combat-elle pour eux?

L'OMBRE.

Elle détruit par la faim des ennemis arrogans.

LE CHŒUR.

Mais ſi nous levions une armée leſte & choiſie?

L'OMBRE.

Pour celle même qui reste en Grèce, il n'y aura ni salut, ni retour.

LE CHŒUR.

Quoi ! toute l'armé des Barbares n'a donc point quitté l'Europe, ni repassé le détroit d'Hellé?

L'OMBRE.

Il n'en revient que la moindre partie, si, d'après le passé, nous devons en croire aux oracles, qui jamais ne s'accomplissent à demi. Sachez donc que mon fils, toujours plein d'un vain espoir, a laissé dans la Grèce des troupes d'élite. Destinées à engraisser les champs Bœotiens, elles sont restées dans les plaines qu'arrose l'Asope. C'est là que les attend le dernier des désastres, digne prix d'une orgueilleuse & sacrilége audace. Arrivés dans la Grèce, ils n'ont pas craint de dépouiller les dieux, & de brûler leurs temples; les autels sont détruits, les statues arrachées de leur base, & brisées en morceaux. Tant de crimes sont déjà justement punis, & le seront long-temps. L'édifice du malheur n'est pas à son comble : il croît encore; tant s'éléve dans les champs de Platée, sous le fer des Doriens, un amas tout sanglant de cadavres. Des montagnes d'ossemens, jusqu'à la troisiéme génération, sans parler, diront aux yeux des hommes : « Mortels, il ne faut point s'élever au dessus de

» la condition humaine. L'inſolence, en ger-
» mant, ne porte que l'épi du malheur; la moiſ-
» ſon qu'on en recueille eſt toute de larmes ».
Tèmoins de ce châtiment, ſouvenez vous d'Athènes & de la Grèce. Qu'aucun de vos rois déſormais, peu content de ſon ſort, ne ruine ſa puiſſance pour envahir d'autres états. Il eſt un cenſeur ſévère, Jupiter, qui punit les penſées trop orgueilleuſes. Vous, qui connoiſſez la ſageſſe, que vos conſeils apprennent à mon fils à ne plus offenſer les dieux par ſon audace préſomptueuſe. Et vous, tendre & reſpectable mère, allez au devant de Xerxès : mais portez lui des vêtemens convenables; car ſes magnifiques habits, déchirés dans l'excès de la douleur, n'offrent plus que des lambeaux. C'eſt à vous de le conſoler; je ſçai qu'il n'écoutera que vous. Pour moi, je retourne aux royaumes ſombres; adieu, vieillards, adieu. Malgré tant de malheurs, tachez de vous livrer chaque jour à la joie; car enfin les richeſſes ne ſont rien chez les morts.

(L'ombre diſparoît.)

SCÈNE II.

ATOSSA, LE CHŒUR.

LE CHŒUR.

TANT de malheurs préſens, tant de maux à venir m'accablent de douleur.

ATOSSA.

O deſtin ! que de ſujets de déſeſpoir ! mais ſur-tout, mon cœur ſe briſe, quand je me repréſente l'humiliation de mon fils, couvert de vêtemens déchirés. Courons en préparer d'autres; tâchons de prévenir ſon arrivée. Je n'abandonnerai point dans le malheur ce que j'ai de plus cher.

SCÈNE III.

LE CHŒUR.

GRANDS dieux ! Que nous jouiſſions d'une heureuſe & tranquille adminiſtration, tant qu'un monarque auguſte, ſuffiſant à tout, irréprochable, invincible, égal aux dieux, Darius, régnoit ſur cet empire !

La gloire ſuivoit nos armées, la juſtice régloit nos conquêtes. Invaincus & triomphans, un retour heureux nous ramenoit dans nos foyers.

Que Darius a pris de villes, ſans paſſer lui même le fleuve Halys, ſouvent ſans ſortir de ſon palais! Ainſi lui furent ſoumiſes les villes maritimes du golfe Strymonien, voiſines des campagnes de la Thrace, & celles qui, loin de la mer, dans le continent, avoient en vain élevé leurs remparts; les fières cités qui bordent l'Helleſpont; la ſinueuſe Propontide; les bouches du Pont; les îles voiſines du Promontoire & des côtes de l'Aſie, telles que Lesbos, Samos, ſi fertiles en oliviers, Chio, Paros, Naxe, Mycone, Andros & Ténos, qui ſe touchent. Il avoit réduit les îles plus avancées dans les mers, Lemnos & la marécageuſe Icare. Il avoit ſoumis Rhodes, Cnide & les villes de Chypre, Paphos, Soles & Salamine, Salamine, dont la Métropole aujourd'hui fait couler nos larmes. Par ſa prudence il avoit ſçu dompter les villes opulentes des Grecs de l'Ionie. Ses troupes, ſes alliés innombrables formoient une force invincible. Aujourd'hui, ſans doute, les dieux ont changé; nous ſuccombons, vaincus ſur terre & ſur mer.

ACTE V.

SCÈNE DERNIÈRE.

XERXÈS, LE CHŒUR.

XERXÈS.

INFORTUNÉ! de quel coup fatal & imprévu je ſuis accablé! Que la fortune inſulte cruellement à la race des Perſes! Malheureux, que deviens je? mes genoux tremblent ſous moi à la vue de ces reſpectables vieillards. O Jupiter! que ne m'as tu plongé dans la nuit de la mort avec mes ſoldats!

LE CHŒUR.

O roi! qu'eſt devenue votre armée ſuperbe? qu'eſt devenu l'honneur qui régloit cet empire? où ſont nos braves ſoldats? Un dieu cruel les a détruits. Cette terre redemande, en pleurant, la jeuneſſe qu'elle avoit nourrie. Hélas! Xerxès l'a perdue: Xerxès en a ſurchargé les enfers. Cette foule de guerriers, la fleur de l'Aſie, ces archers habiles, des millions d'hommes, tout a péri.

XERXÈS.

Hélas! quelles forces!

LE CHŒUR.

O roi! quel coup! quel coup terrible! l'Asie entière en est abattue.

XERXÈS.

Et c'est moi, (malheureux d'être né,) c'est moi qui deviens le fléau de ma patrie!

LE CHŒUR.

Voilà donc les acclamations que vous entendrez à votre retour! Des cris funestes, d'affreux gémissemens, & les accens lamentables des chants de Maryande[1]!

XERXÈS.

Ah! ne retenez point vos voix, vos pleurs & vos cris. Deux fois le sort a tourné contre moi.

LE CHŒUR.

Sans doute, malgré mon respect, j'élèverai mes cris jusqu'à vous. La terre & la mer ont conspiré contre cette ville, qui pleure aujourd'hui ses enfans. Je n'étoufferai point mes cris, ni mes larmes. Le dieu des Ioniens nous a tout enlevé. Il a uni leurs vaisseaux, combattu pour eux, & couvert de nos débris une plage funeste, & un rivage malheureux.

1 Les chants Maryandiniens, étoient des chansons ou romances lugubres. Les mythologues varient beaucoup sur l'origine de ce nom. Voyez Athénée, Pollux, &c.

XERXÈS.

Pleurez, contentez vous; inſtruiſez vous de tous vos malheurs.

LE CHŒUR.

Où ſont tous vos amis fidèles? où ſont tous vos Satrapes? où ſont Pharandacès, Souzas, Pélagon, Dotamas, Agabatès, Pſammis & Suzicanès, l'amour d'Ecbatane?

XERXÈS.

Tombés de leur vaiſſeau, je les ai laiſſés ſans vie ſur les rivages de Salamine.

LE CHŒUR.

O ciel! Et qu'eſt devenu Pharnuque, & le vaillant Ariomardus? où ſont Sebalcès & le noble Lilée? qu'avez vous fait de Memphis, de Tarybis, de Maſiſtrès, d'Artembarès & d'Hyſtaichmas?

XERXÈS.

Malheureux! hélas! tous, dans le même combat, mortellement bleſſés, & palpitans, ſont morts tournant encore leurs yeux vers les murs odieux d'Athènes.

LE CHŒUR.

Et l'œil fidèle qui pour vous éclairoit cet empire, l'inſpecteur de tant de milliers de ſoldats, le deſcendant de Sezame & de Mégabate, le fils de Batanochus, Alpiſte, Parthée & le grand Oibarès, où les avez vous laiſſés!

XERXÈS.

O fortune ennemie!

LE CHŒUR.

Généreux Perses ! que de malheurs sur malheurs !

XERXÈS.

Quel triste souvenir de tant d'amis fidèles vous me rapellez, en déplorant ces malheurs funestes. La pitié crie au fond de mon cœur.

LE CHŒUR.

Ah! combien d'autres encore avons nous à regretter ! Mardon, qui commandoit dix mille hommes; Xanthes, le vaillant Ancharès, Diéxis & Arsacès, les chefs de votre cavalerie, Cigdagatès & l'audacieux Lythimne insatiable de combats.

XERXÈS.

Ils ont été ensevelis ! Ils ont été ensevelis ! non portés sur des chars couverts de pavillons, & suivis des soldats, mais jetés sans honneur comme de vils coureurs de l'armée.

LE CHŒUR.

Infortunés ! quel sort imprévu ! quel exemple de malheurs! spectacle digne d'Até !

XERXÈS.

Le destin nous a frappés ; ce sont là de ses coups.

LE CHŒUR.

Il nous a frappés; l'univers le voit. Tous nos

efforts ont échoué contre des matelots Ioniens! O nation des Perſes, quel ſort pour toi dans un combat !

XERXÈS.

Une telle armée! Infortuné ! puis je le croire ?

LE CHŒUR.

Non, il n'eſt pas poſſible ; tant de forces ne ſont pas détruites....

XERXÈS.

Vous voyez ce qui reſte de mes apprêts.

LE CHŒUR.

Je le vois, je le vois...

XERXÈS.

Ce carquois....

LE CHŒUR.

Voilà donc ce que vous avez ſauvé.

XERXÈS.

Ce carquois où étoient mes fléches....

LE CHŒUR.

Quel reſte de tant de puiſſance!

XERXÈS.

Je n'ai plus de défenſeurs....

LE CHŒUR.

L'Ionien ne fuit donc pas?...

XERXÈS.

Il eſt vaillant. J'ai vu... Revers incroyables !..

LE CHŒUR.

Nos vaiſſeaux fuir devant eux?...

XERXÈS.

De rage, de déſeſpoir j'ai déchiré mes vêtemens.

LE CHŒUR.

Ah dieux! ah dieux!

XERXÈS.

Plainte trop foible!...

LE CHŒUR.

Trop foible, ſans doute, pour des maux ſans nombre.

XERXÈS.

Quelle affliction pour nous! quelle joie pour nos ennemis!

LE CHŒUR.

La force de la Perſe eſt abbattue.

XERXÈS.

Je ſuis privé de mes gardiens fidèles....

LE CHŒUR.

De vos amis engloutis par la mer.....

XERXÈS.

Pleurez, pleurez mon malheur; retournez dans vos foyers....

LE CHŒUR.

O infortune! ô misère!

XERXÈS.

Que vos cris répondent aux miens....

LE CHŒUR.

Oh! d'un malheur extrême, malheureuſe conſolation!

XERXÈS.

Joignez vos triſtes accens aux miens.

LE CHŒUR.

Hélas ! hélas !

XERXÈS.

Nos maux ſont affreux.

LE CHŒUR.

Ah ciel ! je ſuccombe à ma douleur.

XERXÈS.

Frappez, frappez votre ſein ; donnez des larmes à votre roi.

LE CHŒUR.

Je pleure, je ſoupire....

XERXÈS.

Que vos cris répondent aux miens.

LE CHŒUR.

O mon maître ! ce jour eſt le jour de la douleur.

XERXÈS.

Faites éclater vos gémiſſemens.

LE CHŒUR.

Je gémirai, & meurtrirai ma poitrine de mes coups redoublés.

XERXÈS.

Frappez votre poitrine, répétez les chants Myſiens [1].

[1] Les Myſiens, ainſi que les Phrygiens, étoient renommés pour les chants lugubres.

LE CHŒUR.

O douleur! ô douleur!

XERXÈS.

N'épargnez point cette barbe vénérable...

LE CHŒUR.

Je l'arracherai en gémiſſant....

XERXÈS.

Pouſſez des cris aigus.

LE CHŒUR.

Ah! je vous obéirai.

XERXÈS.

Ranimez ces mains tremblantes, déchirez vos habits.

LE CHŒUR.

Oui, je les arracherai en gémiſſant.

XERXÈS.

Fondez en larmes....

LE CHŒUR.

Mes yeux en ſont inondés....

XERXÈS.

Que vos cris répondent aux miens...

LE CHŒUR.

Hélas! hélas!

XERXÈS.

Retournez, en pleurant, dans vos maiſons.

LE CHŒUR.

Ah, ciel! faut-il nous montrer ainſi à la Perſe

XERXÈS.

Oui, que la Perſe en ſoit témoin.

LE CHŒUR.

Ah! elle entendra nos ſoupirs!

XERXÈS.

Soupirez, Perſes, jadis trop heureux!

LE CHŒUR.

Ah, ciel! faut-il nous montrer ainſi à la Perſe?

XERXÈS.

Hélas! nos vaiſſeaux! hélas! ils ſont perdus.

LE CHŒUR.

Je vous accompagnerai avec de triſtes gémiſſemens....

FIN.

EXAMEN
DE LA TRAGÉDIE
DES PERSES.

Cette pièce, toute faite particulièrement pour les Athéniens, ne peut plus avoir à nos yeux l'intérêt qu'elle avoit aux yeux de ce peuple, vainqueur des Perſes. L'événement qu'elle repréſentoit étoit un trophée élevé à leur gloire; mais ce qu'il faut remarquer, c'eſt que l'effet qui réſultoit de cette tragédie, étoit un plaiſir d'un autre genre, que celui qui doit réſulter de ce genre de ſpectacle. Plus la terreur ſembloit avoir régné parmi les Perſes, plus leurs ennemis devoient triompher; ainſi, loin de partager les ſenſations que le poëte expoſoit ſur la ſcène, le ſpectateur en avoit de tout à fait contraires. La marche de la pièce n'en eſt pas moins régulière & progreſſive; &, dans la ſimplicité de cette action, qui n'anonce pas un grand art, on ne trouve rien du moins qui ſoit une faute contre l'art. On peut dire même que l'apparition de l'ombre de Darius étoit une invention très heureuſe, qui mettoit du mouvement & de la va-

riété dans la ſcène, & y répandoit une ſorte d'horreur, qui devoit ſe communiquer juſqu'au cœur des Athéniens même, ſur tout lorſqu'ils voyoient les vieillards, proſternés devant cette ombre, prononcer ces mots terribles :

Σέβομαι μὲν προσιδέσθαι
Σέβομαι δ' ἀντία λέξαι.

&, ſans répéter les mêmes mots, continuer le même genre d'harmonie :

Δεόμαι μεν χαρίσασθαι.

On peut croire que ſi Eſchyle, après avoir inventé ou perfectionné les premières régles de la tragédie, ne s'appliqua pas à diſpoſer ſes ſcènes avec un grand artifice, & ſe contenta de moyens ſimples pour produire les plus grands effets, c'eſt que perſonne n'avoit pouſſé auſſi loin que lui la pompe du ſpectacle, & la magie de la poéſie. Avec ces deux moyens réunis il ſembloit pouvoir ſe paſſer des autres. Son chœur, compoſé long-temps de cinquante perſonnes, jouoit toujours un des premiers rôles de ſes pièces. Qu'on ſe figure cinquante vieillards, déplorant tous enſemble les malheurs de leur patrie, &, ſaiſis de terreur à la vue de l'ombre de leur ancien maître, prononcer ou chanter ces vers que nous citions tout à l'heure, & d'autres encore auſſi énergiques, il n'y avoit point de ſpectateur qu'un pareil ſpectacle, & une ſemblable poéſie ne duſſent pénétrer de terreur,

Comment Eſchyle, sûr de produire de pareils effets, auroit il cherché dans la conſtitution de ſa fable des moyens plus artificieux?

Malgré les remarques du dernier éditeur d'Eſchyle, M. Schaw, qui penſe que cette pièce, conformément aux principes d'Ariſtote, pouvoit ſervir à purger la terreur & la pitié, en modérant l'excès de ces deux affections, nous croyons que cet objet de la tragédie perfectionnée, n'avoit été qu'entrevu par Eſchyle, & que, loin de tirer de ſon ſujet la moralité que Sophocle en auroit tirée, il ſe conformoit plutôt aux principes philoſophiques qui régnèrent en Aſie long-temps avant Epicure, lorſqu'il fait parler ainſi l'ombre de Darius, en terminant ſon diſcours: « Pour vous, » vieillards, réjouiſſez vous; au ſein du malheur » même, livrez votre ame aux plaiſirs; les richeſſes » ne ſervent de rien aux morts [1] ».

1 Vers 839.

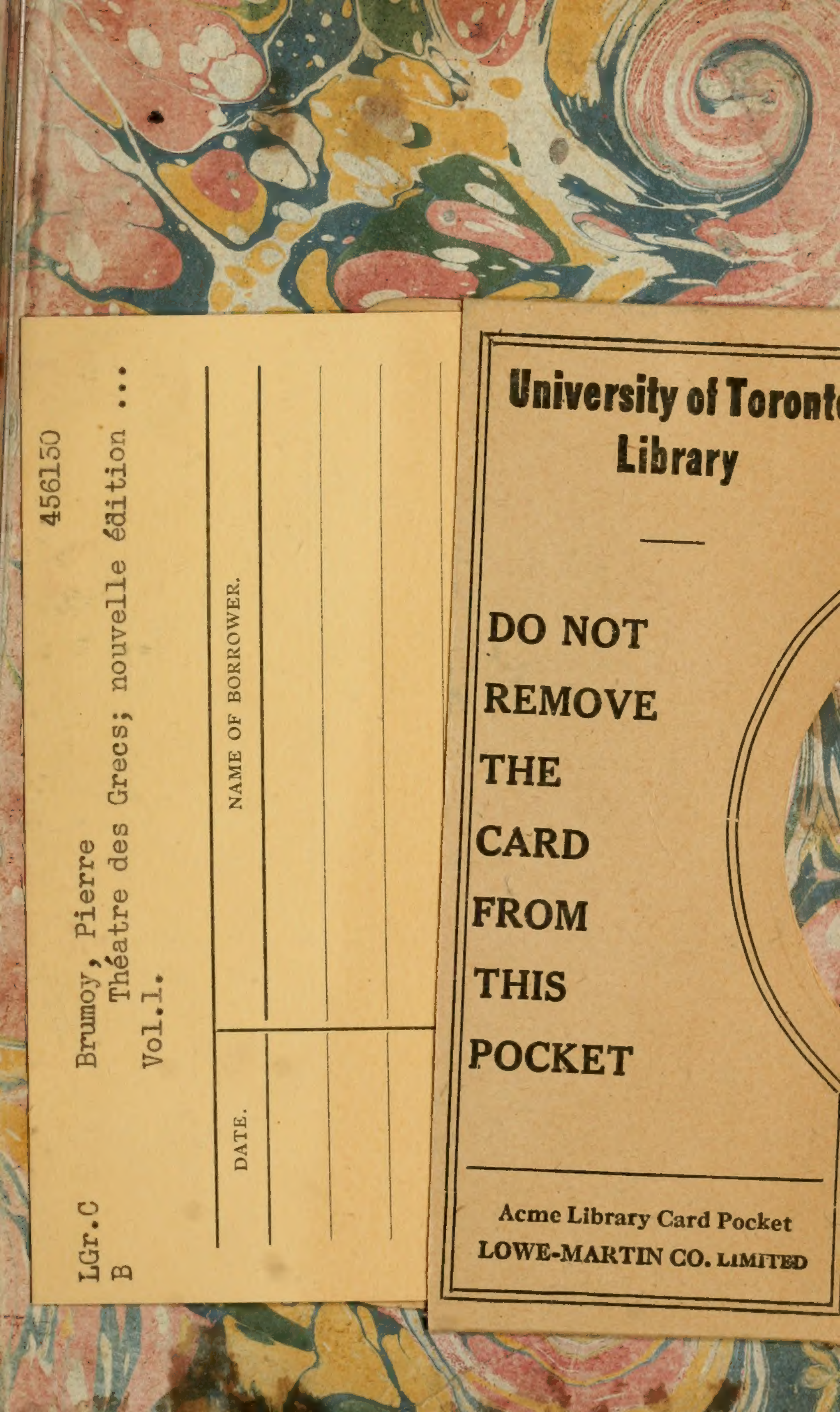
TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS CE VOLUME.

Fin du Tome premier.

De l'Imprimerie de Lottin *l'aîné*, & de Lottin *de S.-Germain*, Imprimeurs Ordinaires de la Ville. 1785.




456150
Brumoy, Pierre
Théatre des Grecs; nouvelle édition ...
Vol.1.
LGr.C
B
NAME OF BORROWER.
DATE.
University of Toronto
Library
DO NOT
REMOVE
THE
CARD
FROM
THIS
POCKET
Acme Library Card Pocket
LOWE-MARTIN CO. LIMITED

